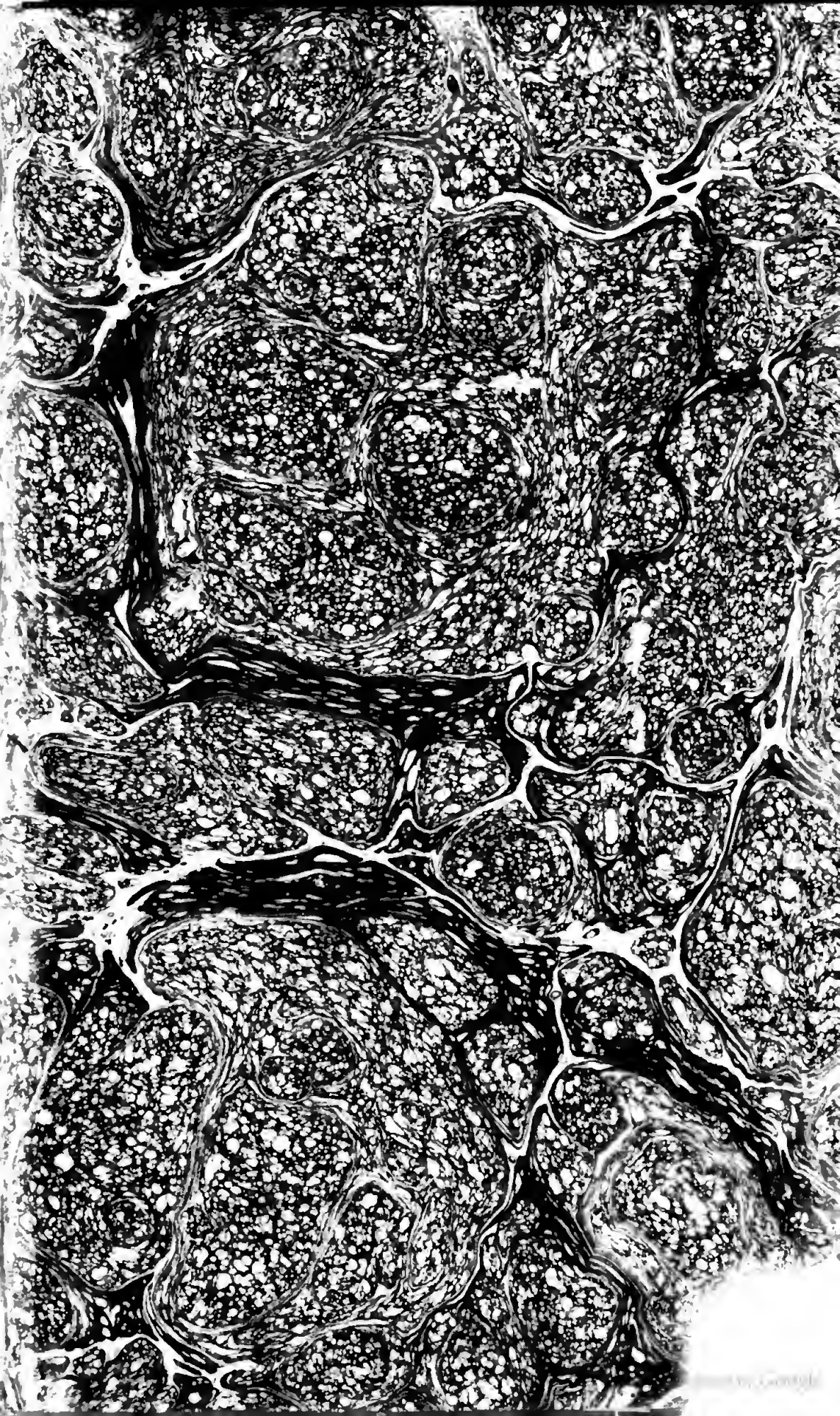
NAZIONALE
B. Prov.
III
C54
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio IX

Palchetto

Num.° d' ordine 4-8-34



B. Pub.
II
554
114
2
22

612216

DISCOURS

POLITIQUES, HISTORIQUES

ET CRITIQUES,

SUR

QUELQUES NATIONS

DE L'EUROPE,

PAR M. le comte D'ALBON, de la plupart des Académies de l'Europe.

Nullius in verba.

TOME SECOND.

R. ISTITUTO D'ARTE NAPOLI BIBLIOTECA M. RUSSO

A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXII.

PRÉFACE.

L'ACCUEIL qu'a reçu du public le premier volume de mes diſcours, m'a engagé à redoubler d'efforts pour celui-ci. Je l'ai ſoigné davantage, j'ai voyagé de nouveau, j'ai vu & revu beaucoup de choſes qu'un premier apperçu ne pouvoit pas me bien faire connoître. La littérature, les ſciences & les arts m'ont jeté dans des lectures, des recherches, que j'appellerois immenſes, s'il m'étoit permis de faire valoir mon travail : c'eſt ce qui a retardé la publication de ce ſecond volume. Fidele à mon épigraphe, j'ai diſcuté les intérêts des nations ſans aucun eſprit de ſyſtême. La crainte ſervile de déplaire aux ſouverains, & l'envie ſi naturelle de gagner leur bienveillance par le menſonge & la flatterie, n'ont point influé ſur mes jugemens. Tacite rapporte que Tite-Live exalta Pompée, au riſque même de perdre l'amitié de Céſar. La ſeule gloire à laquelle

j'aſpire, eſt d'imiter le courage de l'hiſtorien latin, & de mériter qu'on porte de moi un témoignage ſinon égal, puiſque je n'ai pas des rois pour amis, du moins à peu près ſemblable.

Je n'avois annoncé que deux diſcours ſur l'Italie ; mais la matiere s'étant étendue ſous ma plume, j'ai diviſé en trois parties ce que j'avois à en dire. Afin de ne pas trop groſſir ce volume, j'ai réſervé pour un autre mes diſcours ſur l'Eſpagne & le Portugal.

PREMIER

DISCOURS

SUR L'ITALIE,

CONTENANT

ROME ET NAPLES.

ROME païenne domina par la force; un aveugle desir de régner au loin, préſidoit ſeul à l'exécution de ſes ordres impérieux; dès que ſa volonté étoit manifeſtée, l'aigle romaine déployoit ſon vol, les légions ſe répandoient çà & là avec le bruit d'une mer en courroux; tout plioit ſous leurs armes victorieuſes, & les rois n'étoient plus que des eſclaves ou des tributaires. L'ancienne Rome envahiſſoit les empires, & devenoit rapidement la maîtreſſe du monde; mais elle n'avoit pas l'art de couvrir du voile

impoſant de la politique l'odieux de ſon ambition & les attentats de ſes brigandages ; elle attaquoit ouvertement. On lui pardonne ſes crimes, on applaudit à la grandeur de ſes vues & aux reſſorts qu'elle fit mouvoir pour ne mettre aucune borne à ſa puiſſance. Si nous en croyons les hiſtoriens, Rome chrétienne domine & a toujours dominé par la politique la plus ruſée & la plus profonde. Elle auroit été moins puiſſante, ſelon eux, ſi elle eût été moins habile à ſubjuguer les eſprits. Les menées, l'intrigue, l'adreſſe, les détours que met en jeu une paſſion vive qui a intérêt de ſe cacher pour parvenir plus rapidement & plus ſûrement à ſon but, l'ont élevée au faîte de la gloire. De là les déclamations fougueuſes qu'on fait retentir ſans ceſſe à nos oreilles & que bégayent les enfans qui ne ſavent pas l'hiſtoire. Détruiſons des accuſations auſſi graves qu'injuſtes ; fixons les idées ; ne croyons pas avoir fait à Rome chrétienne les reproches que nous pourrions faire avec fondement à la conduite de quelques-uns de ſes pontifes, & ne donnons pas à conclure qu'on eſt en droit de déprécier l'une, quand même on auroit raiſon de blâmer les autres.

Rome chrétienne ne doit rien à la politique. Si elle a étendu ſa puiſſance dans les régions enveloppées des plus épaiſſes ténebres, ſi elle a ſoumis à ſes loix des peuples qui échapperent aux armes & ne reconnurent jamais l'empire des plus célebres conquérans ; ſi des hordes

ſauvages qui n'ont jamais prononcé les noms d'Alexandre & de Céſar, ont écouté la voix de ſes pontifes avec reſpect, & en ont reçu les inſtructions comme des oracles; ſi, dévouée à la paix, Rome a fait des conquêtes que lui eût envié Rome conſacrée à la guerre; ces prodiges ne furent pas l'ouvrage des paſſions humaines; les paſſions ne ſervirent qu'à les rendre plus éclatans, puiſqu'elles ſe liguerent pour oppoſer de plus grands obſtacles à l'exécution des projets qu'elles avoient tant d'intérêt à traverſer.

Les papes ont reçu du ciel le glaive ſpirituel. Le doigt de Dieu avoit tracé le cercle dans lequel ils devoient ſe renfermer. J'avoue que pluſieurs d'entr'eux n'ont pas reſpecté ces bornes ſacrées. Fiers ou éblouis de voir l'univers chrétien à leurs pieds, ils ſe ſont cru maîtres de l'univers. La flatterie, l'ignorance, la ſuperſtition accréditerent l'erreur. L'autorité ſpirituelle ne voulut pas ſouffrir de réſiſtance, & par le plus indigne des abus, employa ſes armes pour uſurper le pouvoir temporel. Les ſouverains pontifes, par une ſimple menace, faiſoient trembler les plus puiſſans monarques. S'ils les trouvoient moins dociles au joug & capables de ſoutenir que le droit à la couronne eſt émané de Dieu, que la main ſeule qui en revêt un prince peut l'en dépouiller légitimement, il n'en falloit pas tant pour allumer la foudre. L'anathême lancé, les ſujets ſe trouvoient avec étonnement déliés du ſerment de fidélité. Les états du prétendu coupable

étoient en proie à l'avidité de leurs ennemis.

Mais lorſque des hommes fauſſement prévenus, & ſaiſis par je ne ſais quel eſprit de vertige, enſeignoient dans les écoles & publioient dans leurs écrits que le monde entier eſt l'apanage du ſaint ſiege; que les papes ſont les ſeigneurs ſuzerains de cette terre; qu'ils peuvent dépoſer les ſouverains & les priver de leurs états; qu'il leur eſt libre de dépouiller des couronnes la foibleſſe & le vice pour en orner la force & la vertu, pourquoi des millions de voix ne ſe faiſoient-elles pas entendre pour étouffer le délire ſous les cris de la raiſon? Pourquoi dans un reſpectueux ſilence recevoit-on la déciſion abſurde de quelques imaginations déréglées? Quand des papes donnerent eux-mêmes dans ces fauſſes prétentions, d'où vient que les rois & les autres princes ne ſe liguerent pas enſemble pour ſoutenir leur cauſe & faire triompher leurs droits? D'où vient que toutes les puiſſances chrétiennes ne dirent pas de concert, nous ne tenons notre couronne que de Dieu, & c'eſt par lui ſeul que nous régnons? Par quel enchantement les langues ſe trouverent-elles liées & les mains engourdies? Si un faux reſpect impoſoit ſilence, trahiſſoit la vérité, ſi l'on eût trop craint de s'adreſſer au ſouverain pontife lui-même pour le détromper, manquoit-il des plumes pour écrire, & n'auroit-on trouvé perſonne qui eût gravé à la porte du Vatican ces courtes paroles: *Votre royaume n'eſt pas de ce monde, pourquoi donc oſez-vous régner ſur les rois?*

Quand on a peint avec les couleurs les plus fortes l'ambition & les fautes de la cour de Rome, le pinceau échappe des mains, ou l'on ne trouve plus que des couleurs foibles pour déguiſer la conduite non moins repréhenſible & bien plus inconcevable des autres cours. Dans ces tems de vertige, dès que le pape avoit prononcé contre un prince la ſentence d'excommunication, les autres potentats ſe hâtoient d'entrer avec toutes leurs forces dans les états de cet infortuné, non pour les lui conſerver, mais pour les envahir & s'enrichir inhumainement de ſes dépouilles. Pouvoit-on mieux s'y prendre pour accréditer l'erreur, & les uſurpateurs avoient-ils à ſe plaindre, ſi l'exemple qu'ils ne rougiſſoient pas de donner leur devenoit jamais funeſte ? Au ſecond concile de Lyon, l'ambaſſadeur d'Angleterre fut le ſeul qui oſa prononcer quelques paroles pour ſoutenir les droits de l'empereur ; tous les miniſtres des autres cours garderent un profond ſilence. Ce conſentement tacite, dont on affecte aujourd'hui de ne point parler, étonne bien plus que ce qu'on fit dans l'aſſemblée contre Frédéric. D'ailleurs les ſouverains pontifes euſſent-ils les premiers donné cours à cette fauſſe opinion, ils n'en abuſerent pas pour ſoumettre à leur empire de nouvelles contrées. Ils ne tirerent de leur politique aucun avantage ; pourquoi leur en faire un crime, tandis qu'on ne dit rien de ceux qui ſurent plus d'une fois la mettre à profit ? Je ſais que cette erreur dura trop long-tems ; que dans

des ſiecles poſtérieurs à l'époque dont nous venons de parler, les Portugais obtinrent du ſaint ſiege la permiſſion de doubler la pointe de l'Afrique, & de faire des conquêtes dans cette partie du monde. Je n'ignore pas que les Eſpagnols s'adreſſerent également à Rome pour en recevoir l'inveſtiture des Indes orientales. Mille hiſtoriens diſent qu'Alexandre VI, après avoir coupé en deux parties égales l'eſpace compris entre les Açores & le Cap-Verd, adjugea l'occident & le midi à la Caſtille, & confirma la poſſeſſion de l'orient au Portugal. Voilà de ces accuſations qui doivent retomber peut-être bien moins ſur ceux qui eurent la foibleſſe de les accorder, que ſur ceux qui eurent l'adreſſe de les demander. Qu'il me ſoit permis de faire ici quelques queſtions. Les conquérans marcherent-ils ſous l'étendard de ſaint Pierre, & leur donna-t-on le droit d'exterminer les peuples ? Leurs conquêtes furent-elles auſſi celles de Rome ? Les ſouverains pontifes régnerent-ils dans l'un & dans l'autre hémiſphere ? L'or du Potoſi & du Pérou vint-il rouler dans leurs mains, & diſpoſerent-ils à leur gré des richeſſes de l'Amérique ? Quel fruit donc ont-ils retiré de leur ſyſtême ſi profondément réfléchi ? Plus j'examine, plus le but où ils s'efforçoient de tendre échappe aux recherches. En taxant même la cour de Rome de foibleſſe pour avoir prêté ſi facilement l'oreille à une flatterie outrée, & d'avoir cédé à la vanité de vouloir être plus qu'elle n'eſt, il faut

convenir que ſon ambition, enviſagée ſous ſon vrai jour, devroit plutôt exciter la pitié que porter à l'indignation. Elle n'aſpiroit pas à la monarchie univerſelle, elle ne préparoit pas les voies pour y parvenir ; elle ne levoit pas de redoutables armées afin d'inſpirer la terreur & de ruiner les empires ; elle ſe contentoit d'un vain titre, & ſe repaiſſant d'une agréable chimere, elle embraſſoit une ombre ſans réalité.

Lorſque, prenant en main les annales du monde chrétien, j'obſerve de près la cour de Rome pour voir avec quel art elle ſe conduit elle-même & gouverne les autres, je trouve qu'il s'en faut bien qu'elle rempliſſe l'idée qu'on s'efforce d'en donner. Si elle frappe ſouvent par de grands traits de prudence, par ſon habileté à manier les eſprits les plus difficiles, par un accord admirable de la force avec la modération, de la douceur avec la fermeté dans les circonſtances les plus critiques, plus ſouvent encore elle eſt repréhenſible par les fautes qu'elle commet & qu'elle auroit pu facilement éviter. La vraie politique reſpecte inviolablement les droits d'autrui pour maintenir plus ſûrement les ſiens. Toutes les fois que la cour de Rome a méconnu ce principe, elle a preſque toujours éprouvé que la route de l'ambition eſt environnée d'écueils, & que les auteurs des troubles s'expoſent trop à en être les victimes. Dès qu'elle a voulu exiger au-delà de ce qu'on lui devoit, on lui a conteſté, on lui a refuſé même ce qui lui étoit dû ;

quand elle a donné dans les abus, on l'a menacée de la priver de l'uſage du pouvoir. Quand à l'autorité elle a joint les prétentions, on lui a fait craindre de violentes injuſtices. Le ſacerdoce n'a jamais lutté contre l'Empire, que l'Empire n'ait employé toutes ſes forces pour fouler le ſacerdoce; & au premier mouvement que les pontifes ont ſemblé faire pour porter la main au ſceptre des Céſars, les Céſars ſe ſont efforcés pour s'élever juſqu'au trône des pontifes.

De ces ſiecles, où la cour de Rome parut ſouvent abuſer de ſon autorité, je paſſe à des tems où elle n'eſt plus occupée qu'à parer les traits qu'on lui lance. Elle ne commande plus; elle ne fait qu'obéir. Les demandes des ſouverains ſont des ordres pour elles, les ſollicitations la font plier, les menaces l'intimident & l'effraient; elle recule à pas de géant, tandis que ſon intérêt lui conſeille, le devoir même lui ordonne de ſe roidir contre les obſtacles & d'avancer. Si elle paroît de tems en tems reprendre ſon ancienne vigueur, ce n'eſt ordinairement que pour montrer bientôt plus de foibleſſe, & tomber avec plus d'éclat dans une ſituation qui excite la pitié; elle n'entend autour d'elle que le frémiſſement des paſſions les plus violentes. Au défaut de nouveaux ſujets de mécontentement, on lui fait un crime des prétentions dont elle ne ſe berce plus depuis long-tems, on renouvelle d'anciennes querelles ſans autre vue que celle de ſe procurer le triſte avantage de la jeter dans le

trouble. Enfin, inutilement veut-elle la paix ; on la force à la guerre ; fatiguée, elle prend des réſolutions extrêmes & qui ſemblent inſpirées par le déſeſpoir ; aux maux qu'on lui fait, elle ajoute des maux qu'on ne penſe pas à lui faire. Privée d'une partie de ſes reſſources, elle n'oſe faire uſage de l'autre, & ſe range quelquefois du côté de ceux qui la déteſtent & la combattent, tandis qu'en même tems elle repouſſe ceux qui l'aiment & la ſoutiennent. Armée du glaive, elle s'avance avec une contenance fiere pour conſommer un ſacrifice qui étonne l'univers. Sur un autel élevé par des mains ennemies, elle immole des victimes dont elle n'ignore pas le prix, & qui n'auroient jamais dû tomber ſous ſes coups. Si elle parle avec une fermeté qui ne ſait pas plier ; ſi les aſſauts les plus rudes n'ébranlent pas ſa conſtance ; ſi, ſourde aux prieres, elle ne ſe rend pas plus aux ſollicitations, & écoute froidement les menaces, c'eſt uniquement lorſqu'il s'agit de toucher à quelque point qui regarde directement ſa doctrine. Voilà en abrégé la politique de la cour de Rome au-dehors & dans les démêlés qu'elle a eus avec les cours étrangeres. Il eſt aiſé d'en conclure que rarement elle pourra ſervir de modele. Conſidérons-la maintenant au-dedans, & voyons ſi le gouvernement intérieur nous fournira des traits qu'on puiſſe copier avec gloire & imiter avec avantage.

De tous les ſouverains de l'Europe, le plus abſolu eſt ſans contredit le pape. Son autorité

n'eſt point limitée ou tenue en bride, comme celle de la plupart des autres ſouverains. Au jour de ſon couronnement il ne prête aucun ſerment, la nation ne lui fait pas jurer l'obſervation des loix fondamentales, & ne l'oblige pas à reconnoître les privileges des grands & les droits du peuple. Il ne voit pas autour de lui une milice redoutable qui, en le déclarant deſpote, le tiendroit eſclave, n'exécuteroit ſes ordres qu'en le faiſant trembler, ébranleroit plus ſouvent le trône qu'il ne le ſoutiendroit, dans laquelle, en un mot, il ne pourroit placer ſa confiance, puiſqu'elle lui préſenteroit ſans ceſſe un aſſemblage d'hommes féroces qui ſe regarderoient bien moins comme les miniſtres de ſes volontés, que comme les maîtres de ſa perſonne. Quand il le veut, ſes déciſions ne paſſent par aucun conſeil ; il ne conſulte que lui-même pour agir & donner le mouvement à toute la nation ; entre le peuple & lui, il ne rencontre jamais de corps intermédiaire qui puiſſe balancer, modifier ſon autorité. Il abroge les anciennes loix, il en établit de nouvelles, ſans autre formalité que de manifeſter ſon bon plaiſir ; s'il peut tout par lui-même, il n'a garde de ſe charger lui ſeul de tout gouverner. Les divers départemens des affaires, ſoit eccléſiaſtiques, ſoit civiles, le ſouverain les confie à des congrégations compoſées de cardinaux, de prélats ; mais il eſt l'ame de toutes ces cours, l'adminiſtration ne ſort jamais du cercle qui lui eſt tracé par l'autorité ſuprême.

Le pape a donc un pouvoir illimité. Les ſeules

bornes qu'il reconnoiſſe ſont celles qu'il ſe preſcrit à lui-même : il régneroit en tyran, s'il ne rougiſſoit pas d'un titre ſi déshonorant pour l'humanité. Il n'ignore pas que, ſi des trois couronnes qui ſurmontent la tiare, les deux premieres déſignent les puiſſances ſpirituelle & temporelle dont il eſt revêtu, la troiſieme, plus élevée que les deux autres, marque une puiſſance bien douce & bien flatteuſe ; c'eſt le ſymbole de l'autorité du chef de famille, du gouvernement paternel. Au jour de ſon couronnement, il porte ſur ſa tête ce triple & précieux emblême, bien moins pour l'ornement ſans doute, que pour déclarer qu'il va gouverner ſes ſujets comme un pere conduit ſes enfans. La plupart des ſouverains pontifes ont la gloire de remplir cet engagement ſacré ; ils regnent preſque tous par la douceur, la modération, la bonté & la bienfaiſance. Ici la couronne n'eſt pas un droit que donne la naiſſance ; on ne la place jamais ſur des têtes que l'âge n'a pas mûries ; on a ſoin d'en écarter les vices qui pourroient la déshonorer ; elle eſt communément le prix du mérite, de l'âge, de l'expérience, des vertus. Les préſomptions les plus fortes ſe réuniſſent toutes en faveur du gouvernement des ſouverains pontifes ; ils ſavent ce qu'il en coûte pour porter le joug. S'ils ſont humains, loin de tenter de l'aggraver, leur ſoin ſera de l'adoucir : ils ont ſu long-tems ſe taire & obéir, ils n'intimeront pas leurs ordres en maîtres durs & impérieux ; ils craindroient d'irriter les eſprits.

On regarde assez généralement les sujets du pape comme les sujets les plus heureux. Dans l'état ecclésiastique les roturiers, ainsi que les nobles, sont exempts de toute imposition réelle & personnelle. Les revenus du fisc ne vont pas au-delà de deux millions d'écus romains, ou dix millions de livres de France. Le produit des domaines non aliénés, les douanes, la vente du sel & du bled, les gabelles & impôts sur les denrées, forment les plus grosses branches des revenus du souverain. La plupart des droits sont très-modiques. Quoiqu'il ait trois douanes différentes dans la seule ville de Rome, le barril de vin qui renferme soixante-deux pintes de Paris, ne paie que vingt-cinq sols à ces trois douanes s'il appartient à un particulier, & trois livres s'il est acheté par les cabaretiers. A Paris, le droit d'entrée pour une bouteille de vin est de quatre sols; en Angleterre, de trente sols, & plus encore si la denrée vient de France. La ferme des postes dans les états du pape ne rend pas plus 250000 liv. Benoît XIV supprima celle du tabac & le rendit commerçable; ce qui prouve que le souverain ne connoît guere la fatale ressource de grossir ses revenus en multipliant les impôts. Il s'en faut bien que la daterie soit une mine aussi abondante que le prétendent les gens mal instruits. La plupart des écrivains voudroient persuader que, pour l'expédition des bénéfices & les annates, il roule sans cesse des fleuves d'or qui de France vont se perdre dans Rome. Dans les plus abondantes années, le produit

duit de cet article va à ſix ou ſept cents mille livres, & année commune à cinq cents mille. Quand l'état, pour des objets de moindre importance, a verſé des ſommes conſidérables dans les mains de l'étranger, on n'a pas crié à la prodigalité, on n'a pas cru qu'il en réſultoit l'appauvriſſement de la nation. Je ne dirai pas qu'au ſeul nom de Rome les eſprits s'effarouchent, j'aime à me perſuader que nos erreurs à l'égard de Rome ne viennent pas de ſources ſi empoiſonnées.

Dans les calamités publiques, les papes ſe hâtent de venir au ſecours de leurs ſujets. Une diſette, une famine, une épidémie, leur font bientôt épuiſer les tréſors de la chambre, & les forcent à de gros emprunts. Comme ces événemens ne ſont pas rares, les dettes de l'état ſont ſi conſidérables, que les intérêts ſeuls abſorbent annuellement la moitié des revenus du ſouverain. La banque du Saint-Eſprit & les différens monts de piété ſe chargent de faire les emprunts & de payer les rentes; on crée des actions, & pour du papier on a de l'argent. La plupart des maiſons les plus opulentes de Rome comptent leurs richeſſes par le nombre d'actions qu'elles poſſedent. Comme les terres ne ſont que d'un mince rapport, on trouve fort peu de propriétaires très-riches en fonds. Les fonds de la banque & des monts ſont formés par les biens immenſes de l'hôpital du Saint-Eſprit & par diverſes branches des revenus aliénés de la chambre. C'eſt ainſi

qu'en France le roi cede à l'hôtel-de-ville des fonds pour payer les rentes qu'il crée ſur cet hôtel.

Les billets des monts portoient d'abord un intérêt de quatre pour cent. Innocent XI avoit de l'argent dans ſon épargne, & les Génois s'offrirent à lui prêter à deux pour cent. Il ſaiſit le moment favorable pour propoſer aux actionnaires qui refuſeroient leur rembourſement, de ſouffrir une réduction de quatre au trois, ou de compter à la banque trente pour cent qui n'augmenteroient pas le capital, mais qui en feroient continuer l'intérêt ſur l'ancien taux. Comme les propriétaires des actions ne trouvoient pas à placer leur argent avec un plus grand bénéfice, ils conſentirent preſque tous à la réduction, ou à payer trente pour cent. Par cette ſeule opération, la chambre gagna pluſieurs millions. Quoique les actions ne rendent que le trois pour cent, leur cours n'a point baiſſé avec le tems; il hauſſe même, par la grande difficulté où l'on eſt toujours dans le pays de faire de bonnes acquiſitions ou de bons placemens. On trouve facilement à vendre cent vingt-cinq écus romains une action qui n'eſt que de cent.

Les habitans de Rome ont beaucoup de billets & d'autres papiers; mais ils ont très-peu de numéraire. Leurs eſpeces d'or & d'argent paſſent preſque toutes chez l'étranger. Les Génois & d'autres nations commerçantes ont ſoin de ſe faire payer en écus ou ſequins; & c'eſt toujours l'or à la main qu'il faut acheter les ſecours néceſ-

ſaires au ſoulagement des beſoins publics. Dans un regne fort court, Sixte V fit de beaux établiſſemens, éleva des monumens immortels, & dépoſa cinq millions d'écus romains au château Saint-Ange. Ce tréſor fut entamé en 1764 : on s'eſtima fort heureux de n'en diſtraire qu'un demi-million pour appaiſer les cris du peuple dévoré par la faim. La même année il ſortit de l'Etat eccléſiaſtique de grandes ſommes d'argent, pour l'acquiſition que le pape fit de tous les biens allodiaux que l'empereur poſſédoit dans le duché d'Urbin. Pour comble de malheur, l'année ſuivante (en 1765) on éprouva une autre diette; les achats de bled épuiſerent l'état & rendirent les eſpeces de la plus grande rareté. De toutes celles qui avoient été frappées juſqu'au pontificat de Benoît XIV, il en reſtoit à peine une quantité ſuffiſante pour la circulation journaliere. Les étrangers étoient ſouvent obligés de prolonger leur ſéjour à Rome, parce qu'ils ne pouvoient pas trouver des facilités pour l'échange de leurs papiers en ſequins. Pie VI, actuellement aſſis ſur la chaire de ſaint Pierre, a fait frapper en 1776 de grandes quantités d'eſpeces d'or & d'argent, & ordonné une refonte de monnoies. Comme les ſequins approchoient vingt-quatre karats, on on en faiſoit commerce avec l'étranger. Pour corriger cet abus, le gouvernement a réglé que déſormais les ſequins n'auroient que vingt-deux karats, & qu'on feroit d'autres monnoies dont le titre ne paſſeroit pas dix-huit. Il fut en même

tems défendu de porter des ſequins hors des domaines de l'Etat eccleſiaſtique. Avec de pareilles meſures, on peut tenir pour certain que la circulation des nouvelles eſpeces ne s'étendra pas au-delà des limites qui lui ſont preſcrites.

Un luxe effréné, de continuelles déprédations, des prodigalités & des diſſipations qui ne connoiſſent aucune borne, des fêtes & des plaiſirs toujours variés & toujours plus coûteux, mille autres cauſes de cette nature, mettent & perpétuent le déſordre dans les finances des états les plus riches, ruinent bientôt les ſouverains les plus opulens, les forcent par contre-coup à écraſer les peuples, & à marquer chaque année de leur regne par de nouveaux emprunts, de nouvelles impoſitions. Une ſage adminiſtration des deniers publics, une grande économie, des mœurs auſteres, une cour modeſte, ſans pompe, ſans faſte, & d'un entretien peu diſpendieux, une frugalité qui pourroit ſervir d'exemple à de ſimples particuliers, une politique admirable, qui ſans troupes ſur pied maintient l'état en paix avec toutes les puiſſances, & qui dans l'impoſſibilité de ſe défendre ne ſe met point dans le cas de ſe faire attaquer, une politique, en un mot, également avare & du ſang & de l'or des peuples, c'eſt par là principalement que les papes avec cinq millions de revenus ſoutiennent leur dignité, font des épargnes, laiſſent preſque tous des monumens de leur charité, ſe font regarder comme riches, & le ſont réellement. Comme les dépenſes

ne ſe montent que bien rarement auſſi haut que leur recette, ils ont affecté divers articles de revenus à de pieuſes deſtinations. Les émolumens du palais & le produit des douanes de terre ſervent uniquement à l'entretien d'un hôpital de pauvres infirmes ou invalides. Une autre maiſon de charité ſubſiſte des fonds qui proviennent des diſpenſes. L'ignorance, & je ne ſais quel faux zele, s'élevent contre l'uſage de faire acheter les diſpenſes, & le blâment comme un abus introduit par la cupidité. Non, ce n'eſt pas ici un argent qu'on extorque, qui paſſe dans des mains avides; c'eſt une aumône à laquelle on vous oblige avec raiſon, je dirois preſque à laquelle on vous condamne avec juſtice.

Le peuple Romain devroit faire éclater les tranſports de la plus vive reconnoiſſance, en voyant que ſes ſouverains ont preſque tous à cœur de le ſoulager. Je ne lui rappellerai la mémoire que de quelques-uns des derniers papes. Il a reproché à Innocent XI d'avoir reſſerré par une trop grande économie la circulation de l'argent, & d'avoir accumulé des tréſors: mais il doit lui rendre cette juſtice, que ces richeſſes ne paſſerent pas dans les mains de ſa famille; que ce pape pouvoit le diſputer à Sixte V pour la ſobriété de ſa table & la modicité de ſes dépenſes perſonnelles. Il débarraſſa la chambre d'une foule de charges onéreuſes; il rétablit les affaires & mit en bon ordre les finances de l'état, ſans mettre de nouvelles impoſitions ſur la tête de ſes ſujets. S'il

eût eu des vues plus juſtes & plus politiques, il auroit pu faire plus de bien ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour lui conteſter ou oublier celui qu'il a fait. Innocent XIII, de l'illuſtre maiſon de Conti, ſut immortaliſer un regne fort court, & qui n'alla pas à trois ans révolus. De grandes vertus & la ſcience du gouvernement en firent un grand prince. Aimé de tous les grands, ils donnerent à ſa mort les marques des regrets les plus vifs ; le peuple exprima ſa douleur par des larmes. Benoît XIII, qui lui ſuccéda en 1724, étoit auſſi bon pour les autres que dur envers lui-même ; il lui manquoit la connoiſſance des hommes ; il plaça mal ſa confiance ; & comme il croyoit l'avoir bien placée, on ne fit que des efforts inutiles pour lui deſſiller les yeux. Clément XII diſoit de lui-même qu'il avoit été riche abbé, prélat aiſé, cardinal pauvre, & que devenu pape il ſe trouvoit miſérable. Son grand âge & ſes infirmités rendirent inutiles les belles qualités, le bon eſprit, les manieres nobles qui lui avoient gagné l'eſtime publique. Pour bien manœuvrer, il lui auroit ſuffi de pouvoir porter lui ſeul la main au gouvernail. Benoît XIV abolit des droits, ſupprima le papier timbré, remit le tabac dans le commerce, ſe diſtingua par un grand déſintéreſſement, ne mérita point le reproche d'avoir trop écouté la voix du ſang ; mais avec un peu moins d'ardeur pour des études particulieres, & un peu plus de goût pour les affaires publiques, il auroit pu rendre ſa mémoire

plus chere aux Romains, & plus célebre un regne de dix-huit ans. Les bons citoyens ne peuvent, ſans une tendre émotion, prononcer le nom de Clément XIII. C'étoit vraiment le pere du peuple, il n'avoit rien de plus à cœur que de le rendre heureux, il y travailloit avec zele. Le chagrin qu'il reſſentoit le plus vivement, qui lui arracha même ſouvent des larmes, étoit de voir des infortunés dont il ne pouvoit ſoulager les maux. Les eſprits ſont bien partagés ſur le compte de Clément XIV; & les portraits qu'en ont tracés différentes mains, ſe reſſemblent ſi peu, qu'il eſt impoſſible d'y appercevoir la phyſionomie & les traits d'une même perſonne. Les uns en parlent ſur le ton de l'éloge le plus outré; ils le vantent comme un homme rare qui s'eſt créé lui-même, & qui dans peu de tems a eu le mérite & la gloire de ſe rendre célebre: les autres, avec le mordant de la ſatyre, aſſurent qu'on le peint d'un ſeul trait, en diſant qu'il n'a eu que le triſte & malheureux talent de ſe rendre fameux. Comment démêler la vérité & la tirer du milieu des ombres épaiſſes dont on affecte de l'envelopper? On nous met en main de gros volumes pour étaler à nos yeux avec le plus grand appareil les vaſtes connoiſſances du pontife, l'étendue de ſon eſprit, la ſolidité de ſon jugement, ſes grandes vues, ſon habileté dans le maniement des affaires. L'enthouſiaſme ne doit jamais tenir lieu de preuves: les amis, les admirateurs du pape Ganganelli s'agitent & ſe tour-

mentent peut-être à pure perte pour communiquer au public les ſentimens dont ils ſont échauffés. Une voie plus courte & plus ſûre ſe préſente pour réſoudre le problême : quel bien ce pontife a-t-il fait ? Voilà quelles doivent être ſon apologie, ſa conduite & ſes œuvres. En apprenant ce qu'il a fait, tout le monde ſaura évidemment ce qu'il fut.

A peine Pie VI a été aſſis ſur le trône, qu'il a jeté ſur ſon peuple des regards de bienfaiſance : outre que la multiplicité des impôts augmente les frais de perception qui retombent uniquement ſur les impoſés, elle entraîne une foule d'inconvéniens qui n'ont pas échappé au gouvernement actuel de Rome. Le pape s'eſt propoſé de réduire les impoſitions à trois, la taille réelle, un droit ſur la farine, & la gabelle. Mais, pour ne rien précipiter & marcher avec plus d'aſſurance, il a nommé une congrégation compoſée des cardinaux les plus éclairés, & les a chargés de dreſſer un plan & de mettre la main à l'exécution.

Les vues principales du gouvernement ſont, à ne pouvoir en douter, de moins charger le peuple & de répartir l'impôt avec la plus juſte proportion. Pour le ſecond article, c'eſt-à-dire le droit ſur la farine, il eſt impoſſible de faire ce bien. Les riches mangent peu de pain, parce qu'ils ont une table bien fournie ; les pauvres mangent beaucoup de pain, parce qu'ils n'ont preſque que du pain à manger. Comme l'impôt eſt en raiſon de la conſommation, il en réſultera que

l'opulence ne ſupportera que la moindre partie du fardeau, & qu'il retombera preſqu'en entier ſur la miſere. Le droit ſur le ſel n'eſt pas d'un grand rapport, puiſque dans l'Etat eccléſiaſtique le ſel ne ſe vend pas tout-à-fait quatre ſols la livre, poids & monnoie de France. Si l'on prélevoit ce qu'il en coûte pour conſtruire & entretenir des magaſins, nourrir des gardes aux portes des villes, payer & enrichir des directeurs & d'autres employés, on verroit peut-être que ces fauſſes dépenſes abſorbent la plus grande partie de l'impôt. Il faudroit donc rayer les deux derniers articles: & comment les remplacer? La concluſion ſuit naturellement des obſervations que nous venons de faire. Quant à la queſtion, d'habiles politiques y ont déjà répondu. Si leurs raiſons ne ſatisfont pas, on goûteroit peu les nôtres. A Rome on commence à voir, quoique d'un peu loin, les abus, & l'on penſe à les corriger. On veut ſimplifier l'impôt: on a fait un grand pas, & l'on mérite ſans doute des éloges pour l'avoir fait; mais en prenant moins de peine on auroit pu mieux réuſſir: heureuſement l'erreur eſt facile à détruire, elle le ſera ſans doute.

Soumiſe à un gouvernement républicain, preſque toujours diviſée par des factions, en proie aux fureurs du peuple & aux violences du ſénat, continuellement en guerre au-dehors & ſouvent déchirée au-dedans par les citoyens armés & envenimés les uns contre les autres, Rome devint la capitale de l'univers. Sa population étoit

immenſe, & ſuivoit une progreſſion toujours plus rapide. Opulente, elle voyoit ſes richeſſes ſe multiplier en raiſon du grand nombre de ſes habitans. Son commerce s'étendoit juſqu'aux extrêmités du monde connu, & mettoit dans les mains de ſes ſujets les productions les plus précieuſes & les plus rares des divers pays. On la regardoit avec raiſon comme le centre des arts qu'elle ſavoit ſi bien encourager. Ses faveurs tomboient principalement ſur les citoyens qui nourriſſent la patrie; elle les honoroit, elle les tiroit quelquefois de là pour les mettre à la tête de ſes armées, & après leur avoir décerné le triomphe, elle les voyoit reprendre leurs premiers travaux avec un redoublement de zele; les hiſtoriens ne font pas connoître d'état plus riche, plus animé, plus floriſſant. Sous les Céſars, durant ces ſiecles de troubles, de concuſſions, d'horreurs & de brigandages qui font frémir, elle ne laiſſa cependant pas de lutter long-tems contre ſa ruine, & juſqu'au moment de ſa chûte elle conſerva des traces de ſon ancienne ſplendeur. D'après ce tableau, quelle magnifique idée ne devra-t-on pas ſe former de Rome, devenue l'aſyle de la paix & de la tranquillité, chérie & reſpectée de la plupart des nations, ne trouvant nulle part des ennemis violens ou redoutables, & comptant un grand nombre d'amis puiſſans, de zélés protecteurs, de bienfaiteurs généreux, gouvernée enfin par des ſouverains pacifiques & vertueux! Avec tous ces avantages, Rome n'eſt pas aujourd'hui même

l'ombre de ce qu'elle fut autrefois. Quelle multitude de triſtes objets ſe préſentent de toutes parts! Je porte inutilement çà & là mes regards; je ne vois qu'une longue ſuite de faits affligeans pour l'humanité; je vais les indiquer en les parcourant avec la plus grande rapidité.

Les treize provinces ſoumiſes en Italie à la domination du pape, ne forment qu'un état qui paroît déſolé par des fléaux & dévaſté par des guerres: tant il eſt pauvre & languiſſant, quoique la nature ait beaucoup fait pour le rendre riche & le faire fleurir. Entrez dans les villes, vous les trouvez preſque dépourvues d'habitans; ſi vous en ſortez pour aller jouir du ſpectacle de la campagne, vous ne voyez que des champs ſans culture ou mal cultivés. Vous croiriez le pays abandonné & entiérement déſert, ſi des mendians couverts de haillons ne venoient vous importuner, & ſi de loin en loin vous ne rencontriez quelques payſans dont l'air, l'habillement, le triſte maintien annoncent la miſere. En parcourant les côtes, on eſt ſurpris de voir d'excellens ports, toujours dégarnis de vaiſſeaux marchands, rarement fréquentés par l'étranger, jamais animés par le commerce. Un peuple induſtrieux & ingénieux qui ne connoît pas les arts utiles & ſe borne à ſe diſtinguer dans des arts frivoles ou de pur agrément; un beau pays ſans agriculture, ſans manufactures, ſans commerce; un ſouverain qui ſe contente de revenus modiques, & qui, malgré la plus ſage économie, ne peut fournir des ſecours

à un grand nombre de malheureux qui lui en demandent ; un gouvernement doux, ſincérement occupé du bonheur public & des ſujets dont le ſort eſt à plaindre ; l'opulence dans quelques maiſons illuſtres ; l'aiſance ou la médiocrité dans un petit nombre de citoyens ; la multitude dévouée aux horreurs de l'indigence : jamais la politique ne préſenta de plus étranges phénomenes. Cherchons-en les cauſes, & nous verrons peut-être que les ſujets de l'Etat eccléſiaſtique, quoique toujours ménagés & doucement conduits par le ſouverain, ne ſont pas les mieux gouvernés.

La politique n'eſt pas un art qu'on puiſſe ignorer à Rome, puiſque les perſonnes les plus diſtinguées par leur naiſſance en font une étude ſuivie & d'autant plus conſtante qu'elles ſont comme aſſurées de recueillir les fruits de leurs travaux. Les connoiſſances qu'elles y puiſent deviennent bientôt un moyen infaillible pour ſe faire jour à travers la foule des concurrens, & s'élever de degrés en degrés juſqu'au faîte des dignités. Il me paroît cependant que les Romains ne doivent paſſer pour de grands politiques qu'aux yeux de ceux qui ne croient aucune ſcience auſſi profonde que celle qui conduit à connoître les droits réciproques des nations, leurs intérêts, leurs prétentions, leurs forces & leurs richeſſes ; car à Rome on n'a pas encore ſaiſi les premiers élémens de cette ſcience qui, au jugement des ſages, conſiſte principalement dans celle de commander aux hommes & de s'en faire aimer, de bien con-

duire le peuple qui, livré à lui-même, ne peut que s'égarer; d'écarter efficacement des petits les maux toujours prêts à fondre ſur leurs têtes, & de pourvoir à leurs beſoins ſans nuire à l'intérêt des grands; de rendre un état paiſible, riche, puiſſant & fortuné. Des écrivains prononcent hardiment que c'eſt un vice inhérent à l'Etat eccléſiaſtique que de ne pouvoir jamais élever un empire, & de le conduire par une pente plus ou moins rapide à ſa ruine. Chacun s'empreſſe de ſuivre la voie qui mene aux honneurs; on ne voit par-tout que des eccléſiaſtiques; les provinces, les villes, les campagnes ſe dépeuplent; les bras manquent à l'agriculture, aux arts, au commerce. La décadence ne peut être qu'extrêmement ſenſible; foible aſſertion qui ne mériteroit pas d'être réfutée, ſi tous les jours on ne l'entendoit répéter à l'ignorance & à la malignité!

On compte à Rome cent ſoixante-dix mille habitans. Le clergé tant ſéculier que régulier ne va pas au-delà de ſept mille perſonnes, & ne forme qu'un vingt-cinquieme de la population. Dans les provinces les eccléſiaſtiques & les religieux ſont, proportion gardée, beaucoup moins nombreux que dans la capitale. La vraie cauſe de la dépopulation n'eſt donc pas évidemment là où l'on aſſure qu'elle ſe trouve. A moins qu'on ne ferme volontairement les yeux, il eſt impoſſible de ne pas l'appercevoir, non dans la forme du gouvernement, mais dans la maniere de gouverner; dans une adminiſtration, vicieuſe, qui par la fauſſe

crainte d'un mal imaginaire, ſe précipite, pour l'éviter, dans des loix propres à énerver les eſprits, à étouffer l'émulation, à anéantir l'induſtrie dans des réglemens mauvais, qui, faits pour ſoulager le peuple, ne ſervent qu'à le rendre plus miſérable, qui, pour appeller l'abondance, la repouſſent, qui, pour procurer le bon marché des denrées, écartent la concurrence, protegent & perpétuent le monopole, non-ſeulement en le couvrant du bouclier de l'autorité, mais en le mettant entre les mains du gouvernement lui-même.

Je ne ſais par quelle fatalité les papes, avec la meilleure intention de faire le bien, ne le font pas. Dans la crainte que les particuliers n'abuſent de leurs propriétés, ils ne leur en permettent l'uſage qu'avec des reſtrictions, des aſſujettiſſemens & des gênes. Le commerce & l'induſtrie ſollicitent en vain la liberté; on les fait gémir ſous le poids du régime prohibitif, & l'on tient opiniâtrément à ce ſyſtême, quoique depuis pluſieurs ſiecles on ne ceſſe d'en éprouver les plus triſtes effets. Les encouragemens & la liberté ne ſont que pour les peintres, les graveurs, les ſculpteurs, les marbriers, les parfumeurs, les faiſeurs de fleurs artificielles & d'autres bagatelles de cette eſpece. Les arts frivoles ſont donc les ſeuls qui fleuriſſent & qui fourniſſent quelques foibles branches de commerce. Avec de belles laines à peine fabrique-t-on quelques mauvaiſes pieces de drap & de ſerge; c'eſt de France, de Hollande & d'Angleterre qu'il faut tirer la plus grande partie des draps & des

autres étoffes de laine. Comme le pays n'a preſque rien à donner en échange, il eſt néceſſaire qu'il paie argent comptant & qu'il s'épuiſe. On recueille des ſoies d'une très-bonne qualité, mais on ne ſait pas les mettre en œuvre. L'étranger fournit donc auſſi les étoffes de ſoie; il ne peut que gagner beaucoup à ce trafic, parce que le débit de la marchandiſe eſt néceſſairement conſidérable dans une des contrées les plus chaudes de l'Italie. Les oliviers portent d'excellens fruits & qui parviennent toujours à une parfaite maturité; mais par une mauvaiſe fabrication, l'huile eſt d'une qualité médiocre. On en vend peu, parce qu'il eſt impoſſible de ſoutenir avec avantage la concurrence des provinces méridionales. Les peuples du nord vont rarement ſe fournir de cette denrée dans l'Etat eccléſiaſtique; ils la trouvent ailleurs à plus bas prix & de meilleure qualité, ils l'achetent ailleurs. L'éducation des troupeaux, trop négligée dans les domaines du pape, ne permet plus de vendre, comme autrefois, à la république de Veniſe de grandes quantités de beſtiaux. Cet article n'eſt preſque plus aujourd'hui d'aucun rapport. Un pays qui achete beaucoup de denrées & de marchandiſes aux étrangers, & n'a que de très-petites quantités d'autres marchandiſes & d'autres denrées à leur vendre, eſt pauvre, s'appauvrit toujours plus. Le gouvernement de Rome paroît l'ignorer, puiſqu'il prend à tâche de faire renchérir toutes les marchandiſes qui entrent dans cette capitale, en les aſſujettiſſant à un droit de douze pour cent de

leur valeur. Par l'abus le plus déplorable, ce ſont les directeurs & les commis des douanes qui mettent le prix aux marchandiſes, & ce tarif ſert de regle également au vendeur & à l'acheteur. Chaque piece d'étoffe doit être marquée d'un plomb qui la rend ou la fait reconnoître commerçable. Le marchand qui ſeroit trouvé en contravention, & qui expoſeroit en vente une piece de drap qui n'auroit pas été plombée, ſe verroit bientôt ſaiſi par des sbirres, garrotté comme un ſcélérat & jeté dans une priſon; des commiſſaires inexorables viſiteroient ſa maiſon, examineroient ſes regiſtres pour connoître l'état de ſes affaires, dreſſeroient un procès-verbal, & n'épargneroient aucune des longues formalités de juſtice: le prétendu coupable ſupporteroit tous ces frais, & ne recouvreroit la liberté qu'après avoir payé l'amende & ſubi les autres punitions ordonnées par la loi. Quand même des procédés ſi rigoureux & ſi étranges ne ruineroient pas ſa fortune, il n'en auroit pas moins la douleur de voir ſa réputation flétrie. Privé de l'eſtime publique, conſerveroit-il long-tems ſon crédit?

Le pays fût-il encore plus heureuſement ſitué, plus beau & naturellement plus riche, eût-il des communications plus faciles, de meilleurs ports, recueillît-il en plus grande abondance les productions & les matieres propres au commerce, le ſyſtême dont l'adminiſtration ſe rend eſclave & qui ne peut faire que des malheureux, en dévaſteroit bientôt la capitale & les provinces; il frapperoit

peroit ſur les fabriques & les renverſeroit, décourageroit l'induſtrie & la condamneroit à une éternelle inaction. Mais le mal n'eſt pas ſans remede. Pour établir l'ordre, il ne faudroit pas des opérations longues & difficiles; il ſuffiroit de ſubſtituer un très-petit nombre de loix, mais de loix ſages & bien vues, à un code de mauvais réglemens. Le ſort des empires eſt dans les mains de ceux qui les gouvernent. Pour rendre heureux les uns, il n'eſt beſoin que d'éclairer les autres. Une erreur funeſte aux peuples eſt, que les ſouverains, fauſſement perſuadés que l'art de bien gouverner ſuppoſe de grandes lumieres & exige de continuels efforts, ſe repoſent aveuglément de l'exercice de l'autorité ſuprême, ſur des ſubalternes qui gouvernent preſque toujours mal, parce qu'ils ont un intérêt différent, & de celui du prince, & de celui du peuple. Sages inſtituteurs, amis fideles des rois, ne craignez pas de leur montrer la vérité! Dites-leur, qu'en ſe conduiſant d'après des principes ſimples comme la nature qui les inſpire, un monarque qui auroit l'empire de l'univers à cet âge où la raiſon commence à peine à ſe développer, feroit admirer & bénir ſon regne.

Pour faire le bien, il ne ſuffit pas toujours de joindre au pouvoir la volonté de le faire. Les plus beaux établiſſemens formés par les papes nous en fourniſſent des preuves évidentes. Parmi pluſieurs exemples qui viennent à l'appui de ceci, je me contenterai de citer un trait qui paroît aſſez frap-

pant. Innocent XII aimoit tendrement les pauvres qu'il étoit dans l'uſage d'appeller ſes neveux ; il verſoit dans leur ſein d'abondantes aumônes. Ses largeſſes attirerent dans Rome les fainéans & les vagabonds d'une grande partie de l'Italie. Les rues, les places publiques en étoient remplies. La faveur du ſouverain les rendoit inſolens ; ils importunoient les habitans, & reſſembloient à des hommes revêtus de l'autorité qui donnoient des ordres & ſe faiſoient obéir, bien plus qu'à des mendians qui ſollicitoient des ſecours. On ſouffroit impatiemment leur audace, mais perſonne n'auroit oſé la réprimer. Innocent XII s'apperçut de l'abus, & prit des meſures pour le corriger. Il fit bâtir, non un grand hôpital, mais un vaſte & magnifique palais, où il raſſembla la nombreuſe famille qu'il avoit adoptée. A leur liberté près, dont ils ne reſtoient pas maîtres abſolus, les pauvres trouverent dans cet aſyle tout ce qu'ils pouvoient deſirer. Bien vêtus, bien nourris, bien entretenus, ils n'achetoient ces avantages que par trois heures de travail le matin, & trois heures de travail le ſoir. Le reſte du tems étoit conſacré à la priere, ou deſtiné à des récréations, à des promenades dans leur jardin, l'un des plus beaux de Rome. Les jours de fêtes, on avoit ſoin de les faire ſortir de leur hoſpice, mais toujours ſous l'inſpection des directeurs qui étoient chargés de les accompagner & de les ramener. La plupart de ces pauvres ſe laſſerent bientôt de leur bonheur, & peut-être ne le goûterent jamais. Ils ne purent, après avoir

mené une vie licencieuſe & vagabonde, ſe plier à une vie réglée; ils déſerterent leur palais; on n'y trouva bientôt plus que des vieillards infirmes, & les pauvres qui ne l'étoient point par leur faute. L'embarras fut de pourvoir d'une maniere ſolide à leur entretien; ils travailloient peu; occupés à filer ou à carder de la laine pendant ſix heures du jour, leur travail ne pouvoit qu'être d'un mince produit; pour l'augmenter, le gouvernement fit élever des manufactures, où ces pauvres vinrent à bout de fabriquer des ſerges d'une aſſez mauvaiſe qualité. Il s'agiſſoit de vendre; la difficulté paroiſſoit d'autant moins facile à vaincre, que pour avoir plus de gain, on mit ces mauvaiſes étoffes à un prix exorbitant. L'étranger avoit le plus grand débit, parce qu'il donnoit à moitié meilleur marché des ſerges de la plus grande fineſſe & d'une excellente qualité. Le gouvernement ne fut pas effrayé des obſtacles, & trouva facilement le moyen de faire diſparoître une concurrence trop redoutable. Il obligea les marchands de Rome, ſous de groſſes peines, à prendre les ſerges de l'hôpital au prix qu'il plairoit aux directeurs de les vendre. On ne réfléchit pas ſur ces opérations auſſi abſurdes qu'injuſtes, ſans être étonné ou révolté. Un zele ſi ardent mériteroit d'autres ſuccès; mais un défaut de lumieres dans les ſouverains leur ferme quelquefois toutes les avenues du bien public, leur fait prendre pour la voie qui conduit à des fins ſages celle qui en

éloigne, & devient plus funeſte au peuple que bien des fléaux réunis.

Je ne finirois pas, ſi j'entrois dans le détail de toutes les branches de l'adminiſtration. J'ai fait voir des vices monſtrueux dans la conduite adoptée par le gouvernement de Rome, & cependant je n'en ai pas encore donné une idée exacte. Il me reſte à toucher l'article eſſentiel, qu'on doit regarder comme le tronc de l'arbre qui produit une cruelle abondance de fruits empoiſonnés; je veux dire les réglemens qui ſont en vigueur dans l'Etat eccléſiaſtique pour la vente & l'achat des bleds. Qu'on daigne examiner cet objet avec un peu d'attention, & l'on conviendra bientôt que c'eſt ici la vraie origine & la cauſe perpétuelle des maux qui déſolent les provinces du pape. Oui, je ne crains pas de l'avancer, la dépopulation de l'Etat eccléſiaſtique, la ruine des propriétaires fonciers, la miſère extrême des payſans, la décadence de l'agriculture, la chûte du commerce, les diſettes, les famines, & bien d'autres fléaux ſont les effets du cruel monopole des grains, que la chambre apoſtolique s'eſt arrogé depuis trop long-tems.

Dans les tems où la cour de Rome n'avoit pas imaginé de mettre des droits ſur les grains & d'en gêner la circulation, les états du ſouverain pontife étoient les greniers où la république de Gênes, une grande partie de la Toſcane & d'autres contrées d'Italie venoient faire leur approviſionnement de bled. Aſſuré de bien vendre ſa denrée, le cultivateur avoit trop d'intérêt à faire d'abon-

dantes moiſſons, pour négliger ſes champs. Il ne demandoit qu'une liberté plus étendue, quelques encouragemens, & la protection du ſouverain, pour rappeller la terre à ſon ancienne fertilité, pour faire des entrepriſes de culture, deſſécher des marais, mettre des friches en valeur. Il eut la douleur de n'être pas exaucé : on craignit ſans doute que de l'aiſance il ne parvînt à la richeſſe, & que devenu riche, il ne ſe jetât dans les bras de l'oiſiveté, pour paſſer enſuite dans ceux des paſſions les plus funeſtes. Cette crainte chimérique fit prendre des meſures efficaces pour lui ôter juſqu'à l'eſpérance de s'enrichir : on lui enleva la plus grande partie de ſon gain, on le força même de vendre tantôt ſans bénéfice, tantôt avec perte ; dépouillé de la récompenſe de ſon travail, il avoit peine à ſubſiſter, il ne pouvoit faire des avances foncieres ; ſon bras épuiſé ne faiſoit qu'effleurer la terre. Plus il cultivoit mal, moins la terre lui rapportoit. Il tomba de la miſere dans la plus grande pareſſe. C'eſt ainſi que, par une voie toute oppoſée, on le fit échouer contre l'écueil qu'on vouloit lui faire éviter. Les vues de l'état furent trompées ; il s'appauvrit par les taxes même qu'il mit ſur la denrée, & dont il croyoit ſe faire un fonds inépuiſable. Dans un court intervalle de tems le cultivateur ſe trouva conſtamment ſans ſuperflu : il ne recueillit plus aſſez de grains pour fournir à ſa conſommation ; il manqua du néceſſaire ; il vendoit beaucoup autrefois, il acheta encore plus qu'il n'avoit jamais eu le bonheur de vendre. Et

Rome ne penſe pas à ſe départir du régime qui la fait rouler d'abyme en abyme, & qui ne lui fait oublier d'anciens maux que par des maux plus cruels & plus étendus! Elle n'abolit pas de barbares réglemens qui deſſechent les ſources de la vie! Elle ne ſe hâte pas de revenir à la liberté qui ſeule peut la ranimer! La raiſon & l'expérience ne ceſſent de lui crier qu'elle s'égare, & lui montrent en même tems la route qu'elle doit ſuivre. Si elle perſiſte à ne pas les entendre, ſes malheurs peuvent-ils exciter la commiſération?

On ne peut rien imaginer de plus ruineux pour un état, que la police de cette capitale relativement aux grains. Ce fut Innocent X qui le premier établit des droits ſur le bled, & pour ſe faire un nouveau revenu, détruiſit entiérement la fortune des poſſeſſeurs de fonds. Par un réglement dont il ne trouva nulle part le modele, & qu'on n'a copié nulle part, le gouvernement s'attribua le privilege excluſif & perpétuel du commerce des grains. Il fut défendu aux propriétaires d'en vendre ni à l'étranger ni à leurs concitoyens. Pour prévenir les contraventions & aſſurer pleinement l'exécution de l'ordonnance, on eut grand ſoin de ſoumettre les infracteurs à de groſſes amendes & à de plus grieves peines, ſelon que les cas l'exigeroient. En vertu de cette même loi, la chambre apoſtolique met le prix au bled; comme elle ne manque pas de l'acheter au-deſſous de ſa valeur, elle change de ſyſtême quand il s'agit de le revendre; ſon monopole devient exceſſivement

par-là lucratif, & lui procure quelquefois un bénéfice de cinquante, quatre-vingt, cent pour cent. Il n'eſt libre à aucun particulier, ni à Rome, ni dans la campagne, de faire du pain; les boulangers établis par la chambre ont ſeuls le privilege d'en faire & d'en vendre. Nous ne nous arrêterons pas à ces tyranniques réglemens, nous en avons d'autres à rapporter.

Au commencement de chaque année, les boulangers ſont obligés d'acheter la quantité de bled qui leur eſt marquée par le gouvernement. S'il leur en reſte de l'année précédente, on les force à les reverſer dans les greniers publics; mais la chambre y trouve un bénéfice, elle l'achete à bon marché pour le leur revendre auſſi cher qu'elle le juge à propos pour ſes intérêts. Cette ordonnance d'Innocent X ſubſiſte encore dans toute ſon étendue, & on l'exécute avec une extrême rigueur. On doit en être d'autant plus ſurpris, que depuis plus d'un ſiecle elle excite les plaintes des riches & des pauvres. On ſait d'ailleurs que les ſouverains pontifes ouvrent non-ſeulement leur ſein aux cris des malheureux, mais qu'ils cherchent à s'écarter des maximes qui ont rendu moins agréable au peuple le gouvernement de leurs prédéceſſeurs. Seroit-il poſſible qu'ils n'apperçuſſent pas les vices d'une pareille adminiſtration, ou qu'ils n'entreviſſent pas les moyens de la corriger, ou qu'enfin ils fuſſent dans la fauſſe perſuaſion que l'aiſance rend les ſujets moins amis de la ſubordination; que dans le commerce la licence touche

de trop près à la liberté ; que dans un état bien policé, le ſouverain doit être le ſeul riche, & qu'en ſe faiſant une loi de conſacrer ſes tréſors au ſoulagement des peuples, il les maintient dans une humble ſoumiſſion & en excite l'amour & la reconnoiſſance ?

Aux mauvais effets que produit le réglement, on joint des manœuvres qui tournent toutes au détriment du public. C'eſt dans les plus grandes chaleurs de l'été que la chambre fait ſes achats & ſerre le bled aux premieres pluies ; l'humidité pénetre les grains & les fait enfler ; leur volume augmente conſidérablement, au préjudice des acheteurs. On prétend qu'il réſulte de cette augmentation un bénéfice qui tient lieu de gages aux perſonnes employées dans les greniers de la chambre. La meſure dont on ſe ſert pour vendre eſt plus petite d'un cinquieme que celle qu'on emploie pour les achats. Si les perſonnes prépoſées à la traite & au commerce des grains ne ſont pas d'une probité à toute épreuve, ſi le déſintéreſſement ne les rend pas inſenſibles à l'appât du gain, elles rendent la denrée plus rare & entretiennent la cherté par des fraudes & des malverſations ; elles iront même juſqu'à occaſionner une famine factice & habituelle. Leur fortune s'éleve rapidement, mais ſur un tas de malheureux écraſés. Leur ſoif de l'or, quelque brûlante qu'elle puiſſe être, trouve facilement de quoi s'appaiſer ; mais elles ont la honte de l'éteindre dans le ſang des peuples. N'a-t-on pas vu, ſous le dernier ponti-

ficat, un parent du pape Ganganelli ſe mettre à la tête du monopole des bleds, & paſſer tout-à-coup de la pauvreté à l'opulence ? La mort du ſouverain pontife le jeta dans un labyrinthe d'où la protection d'hommes puiſſans a eu bien de la peine à le faire ſortir. Heureux, à l'appurement de ſes comptes, d'en être quitte pour la privation d'une partie de la fortune qu'il avoit faite par des voies illégitimes. Quand on eſt inſtruit de la conduite de Rome, on ne demande plus pourquoi elle ſe trouve entourée de vaſtes friches, & pourquoi elle languit ſans agriculture, ſans commerce, ſans richeſſes; on eſt ſurpris qu'elle puiſſe trouver les moyens de ſubſiſter. Le cultivateur découragé ne met en valeur que les champs les plus fertiles; encore ſe trouve-t-il difficilement en état de vivre du fruit de ſes travaux & de faire les avances que la culture exige. Une année peu favorable occaſionne toujours une grande cherté; une mauvaiſe récolte amene la famine, augmente la miſere, & la miſere frappe à grands coups ſur la population.

Après une longue & ténébreuſe nuit, Rome a vu naître enfin l'aurore qui ſemble lui annoncer un beau jour. Depuis que Pie eſt élevé au ſouverain pontificat, il ne ceſſe de combattre les préjugés & les erreurs du gouvernement, en ſe déclarant ennemi des prohibitions, des privileges excluſifs, des réglemens & des gênes. Si par la bonté de ſon cœur il attendrit ſes ſujets, il doit ravir leur admiration par les lumieres de ſon

eſprit & ſon habileté dans l'art de gouverner ; il leur fait voir que dans leur ſouverain ils ont un pere tendre, qui veut faire le bien en maître éclairé, & qui ſait le faire. Je ne ſuivrai pas ſes grandes opérations ; je me borne à parler briévement d'un petit nombre, & j'en dirai aſſez pour donner une juſte idée de ce qu'on doit attendre de ſon gouvernement.

Le ſaint pere a commencé par adoucir la rigueur du régime concernant le commerce des grains, & par donner un grand coup au réglement d'Innocent X. En 1776, il permit à ſes ſujets d'exporter par la Méditerranée mille meſures de bled, & vingt mille par la mer Adriatique, chaque meſure du poids de cinq cents livres. Pour aller plus ſûrement d'un extrême vicieux à un autre extrême dont les avantages ne ſont pas univerſellement connus des perſonnes intéreſſées, il eſt ſouvent néceſſaire que le paſſage ne ſoit ni ſubit, ni trop rapide ; il y a des voies intermédiaires qu'il faut parcourir, ſi l'on veut éviter les contradictions. Un peuple qui ne craint rien autant que de manquer de pain & qui en manque ſouvent, lors même que la denrée eſt concentrée dans le pays ſans pouvoir en franchir les limites, s'imagine aiſément qu'on lui enleve tout ce qu'on vend aux nations voiſines. Cette idée l'inquiete & l'effarouche. Il faut ménager ſa foibleſſe, donner à l'expérience le tems de le détromper, le raſſurer inſenſiblement, & l'enhardir contre de vaines terreurs. Un premier pas fait,

le gouvernement ſaiſit le moment favorable pour en faire un ſecond. Le mot d'*exportation* n'étoit plus un épouvantail ; on oſoit le prononcer librement, & l'on commençoit même à ſe familiariſer un peu avec la choſe ſignifiée. Il fut permis, mais avec des reſtrictions, de faire paſſer du bled dans les états circonvoiſins ; ſi l'on ne fixa pas la quantité, on crut devoir limiter le tems que dureroit cette permiſſion. Les bons effets que ce régime produiſit néceſſairement, ne pouvoient qu'engager à le mettre pleinement en vigueur, à prolonger la permiſſion & à la rendre perpétuelle. On en eſt venu juſqu'à vendre aſſez publiquement à l'étranger, & à lui accorder la même liberté.

Cependant les droits de péage, dont les ſeigneurs étoient en poſſeſſion dans diverſes provinces de l'Etat eccléſiaſtique, gênoient, ralentiſſoient, détournoient la circulation des denrées & des marchandiſes, au grand préjudice du commerce. Par ordre du ſaint pere, les propriétaires de ces droits furent ſommés de produire dans le terme de trois mois les actes en vertu deſquels ils jouiſſoient d'un revenu ſi onéreux au peuple. Les titres acquis à prix d'argent, ou à des conditions qui grevoient les acquéreurs, devoient être déclarés valides ; mais on étoit déterminé à rejeter tous ceux qui ne pouvoient être regardés que comme la récompenſe de quelques ſervices rendus à l'état ou à quelque province. Les ſouverains ne s'écartent pas de la juſtice, ſans que leur exemple ſoit auſſi funeſte aux peuples qu'il

eſt déshonorant pour eux-mêmes. Dans cette intime conviction, ſa ſainteté a donné une honnête compenſation aux perſonnes qui pour tout acte d'acquiſition rappelleroient des ſervices rendus par leurs ancêtres. Quant aux titres légitimes, elle a pris des meſures pour rembourſer ou pour dédommager pleinement les propriétaires. Les barrieres tombent, les voies s'applaniſſent. Affranchi d'une foule de petits droits, le marchand ne ſe voit plus arrêté d'intervalle en intervalle par des commis ou des fermiers importuns. Comment la circulation des denrées ne recouvreroit-elle pas l'activité qu'elle a perdue depuis plus d'un ſiecle? Comment ne répandroit-elle pas un eſprit de vie dans les villes & les campagnes? Cependant l'ouvrage n'eſt encore que commencé : ſi l'on s'arrêtoit & qu'on le laiſſât dans cet état d'imperfection, on n'opéreroit jamais la révolution qu'il annonce. On a fortement appliqué la cognée au pied de l'arbre qui abſorboit les ſucs nourriciers & deſſéchoit au loin la terre ; mais il s'agit de l'abattre & d'en extirper les racines, de peur qu'il ne repouſſe & ne reprenne ſon ancienne vigueur.

Les propriétaires & les marchands ne feront jamais de ſpéculations ſolides, ils n'oſeront pas ſe jeter dans de grandes entrepriſes de culture, à moins qu'ils ne jouiſſent d'une pleine liberté pour le commerce des grains. C'eſt les décourager que de leur marquer le tems où ils pourront vendre à l'étranger, & celui où il ne leur

ſera plus permis que d'acheter. On ne nuit pas moins à leurs opérations, quand on détermine la quantité de bled qu'il ſera libre d'exporter ou d'importer. La vraie maniere de faire fleurir l'agriculture & le commerce, eſt de conſulter l'intérêt de ſes ſujets, lorſqu'il s'agit de leurs denrées & de leurs marchandiſes; d'exciter parmi eux la plus vive émulation par la concurrence que produit néceſſairement la liberté; de repouſſer avec force quiconque voudroit intervertir cet ordre, & ſur-tout de ne jamais avilir la majeſté du trône en faiſant conſtruire autour de lui des greniers & des magaſins; de ne pas rendre immobile le marchand en entrant en lice avec lui; de rejeter avec horreur toute maxime qui changeroit la protection en rivalité, & transformeroit ceux qui gouvernent en émules redoutables, pour ne pas dire en ennemis deſtructeurs de ceux qui ſont gouvernés.

Les eſpérances que Rome a dû former, ne ſeront pas vaines. Pie VI n'a pas des vues qui ſe bornent à rendre à ſes ſujets une partie de leurs droits, & à modifier le privilege excluſif & tyrannique de la chambre. Il accordera aux uns la jouiſſance pleine de leurs biens; il ne ſouffrira pas, pour quelque motif que ce ſoit, que l'autre continue à former une compagnie de commerce. Le ſouverain tient en main le ſceptre pour conduire le peuple & le rendre heureux; il n'appartient qu'à ce dernier d'être artiſan, marchand, manufacturier. Dès que le gouvernement entre-

prend tout, ſe mêle de tout, veut tout être, l'état tombe en décadence, & n'eſt plus rien. Rome ne l'éprouve que trop : mais elle va bientôt faire une expérience qui eſt l'objet de ſes vœux ; ſous un gouvernement juſte, bienfaiſant, éclairé, elle ne tardera pas à voir les arts utiles en honneur, l'agriculture floriſſante, le commerce vivifié ; elle parviendra plus vîte à la fortune, qu'elle n'a été précipitée vers ſa ruine.

Le port d'Ancône, dont on a pouſſé les travaux avec ardeur, a été remis en bon état. Les trente mille écus romains que le gouvernement employoit annuellement à ce grand ouvrage, le ſouverain n'a pas voulu qu'ils entraſſent dans ſes coffres, & les a deſtinés à la conſtruction d'édifices publics. Le mole de Civitavecchia, parfaitement réparé, offre aux vaiſſeaux marchands un aſyle plus ſûr. On a travaillé aux grands chemins, & les communications s'ouvrent de toutes parts. Les directeurs des manufactures ne pouvoient acheter des laines qu'à une époque marquée ; & s'ils ne faiſoient pas alors leurs achats, il ne leur étoit plus permis de les faire. Par un nouvel édit, il leur eſt libre de ſe procurer au prix courant toutes les laines qu'ils jugent à propos. On prolonge le tems qu'ils pourront acheter ; mais ce n'eſt pas aſſez : comme ils peuvent être chaque jour dans ce beſoin, il faudroit néceſſairement que les marchands de laine puſſent leur vendre durant tout le cours de l'année. Le ſaint pere veut tourner le goût de la nation pour les arts agréables, aux arts

utiles, & lui faire préférer de bons fruits à de belles fleurs. Sans décourager ni mépriſer les artiſtes, il montre plus d'eſtime pour les manufacturiers & les encourage. Il ne croit pas au-deſſous de ſa dignité d'aller viſiter les fabriques de drap, de toile, de velours, de damas & d'autres étoffes de ſoie. Peu content de donner des éloges aux entrepreneurs, aux ouvriers, aux apprentifs même, il les anime d'une maniere plus efficace, en leur faiſant diſtribuer des récompenſes proportionnées aux talens, à l'application, aux ſuccès.

Les mendians, accoutumés à vivre oiſifs, ſe plient difficilement à un autre genre de vie. Quoiqu'on ait ouvert des travaux, quoique les ſalaires ſoient aſſez conſidérables, les pauvres fourmillent à Rome, par-tout on en eſt excédé. Le gouvernement actuel a fait un bel établiſſement, qui dans peu d'années doit extirper entiérement la mendicité. Les enfans des pauvres qu'on voyoit en ſi grand nombre dans les rues, aux portes des égliſes, ne menent plus une vie oiſive, & ne font plus craindre à la ſociété les vices, les maux, les crimes que l'oiſiveté entraîne après elle. On les éleve dans l'hoſpice de S. Michel d'une maniere vraiment utile à l'état. Ils y filent, préparent, cardent, mettent en œuvre la laine, ſelon leur âge, leur force & leur aptitude. Cette belle inſtitution a produit dès ſa naiſſance les meilleurs effets. On préſume qu'avec de pareilles meſures, & dans un ſi beau pays, la mendicité ne tardera pas à être détruite, & qu'elle n'ira point au-delà d'une

génération. Le point eſſentiel eſt de ſaiſir quelque branche d'induſtrie qui ne nuiſe pas aux artiſans & fabricans de la capitale ; ſans quoi ceux-ci ſe verroient bientôt réduits eux-mêmes à la mendicité ; leurs enfans iroient frapper en foule à la porte de l'hôpital, qu'il faudroit bientôt fermer, parce qu'il ne pourroit pas les contenir.

Plus la bienfaiſance s'exerce, plus elle devient ardente à l'action ; elle oublie le bien qu'elle a fait, pour ne s'occuper que du bien qu'elle peut faire. Pluſieurs villes de l'État eccléſiaſtique avoient été obligées dans des tems de calamité à de gros emprunts pour ſubvenir aux beſoins preſſans des citoyens. Comme elles n'ont pas des revenus conſidérables, on a mis des impoſitions qui tombent en partie ſur ceux qu'il a fallu ſoulager & qui ne ſont pas en état de porter de pareilles charges. La néceſſité, l'humanité avoient contracté ces dettes, la généroſité ſe fait un devoir de les acquitter. Le ſaint pere a donné ordre à la chambre de payer l'intérêt de ces emprunts & de rembourſer même les capitaux.

J'omets un grand nombre d'autres traits qui, recueillis avec ſoin, feront un jour admirer le tableau du préſent regne ; mais je ne puis taire une entrepriſe qui ſuffiroit ſeule pour immortaliſer la gloire de Pie VI. Les marais Pontins forment de vaſtes réſervoirs d'eaux ſtagnantes & croupiſſantes, dont les exhalaiſons infectent la Campagne de Rome, corrompent l'air, occaſionnent de funeſtes maladies. Dans les tems de la république romaine, le

conſul

conſul Céthégus fit travailler au deſſéchement de ces marais ; mais l'ouvrage reſta ſans doute imparfait, puiſqu'on le reprit ſous les empereurs, & que ce ne fut que plus d'un ſiecle après le regne d'Auguſte que cette vaſte étendue de terrein entra dans les rôles ou cadaſtres des impoſitions réelles. Durant les troubles qui ruinerent l'empire, les laboureurs quitterent la charrue pour prendre des armes meurtrieres ; la Campagne de Rome devint déſerte ; les eaux ſe remirent en poſſeſſion des terres qu'on leur avoit fait céder : Théodoric vint à bout de procurer l'écoulement des marais, & par des travaux immenſes, d'élever le terrein juſqu'au niveau de la mer. Avec le tems le ſol s'affaiſſa, la négligence ne tenta pas même de le défendre contre les inondations, il fut ſubmergé. Pluſieurs papes avoient ſucceſſivement formé le plan de rendre à l'agriculture un terrein naturellement fertile ; mais les obſtacles triompherent des moyens & des efforts : les marais Pontins exiſtent encore aujourd'hui. Boniface VIII, Eugene IV, Pie II, Léon X, Urbin VII, Innocent XII, échouerent contre ce projet, dont l'exécution paroît réſervée à Pie VI. Il a commencé d'abord par s'aſſurer des fonds néceſſaires pour conſommer l'ouvrage. On ne l'a pas découragé en lui faiſant voir que les dépenſes exigeoient une avance de quatre cents mille écus romains. L'argent eſt un puiſſant levier pour tirer ces lourdes maſſes de terre de deſſous les eaux ; mais une entrepriſe ſi difficile demande de plus

qu'on procede avec la plus grande ſageſſe. Le gouvernement a nommé une commiſſion pour examiner les lieux, & dreſſer en conſéquence le meilleur plan d'opérations. Il falloit prendre le niveau du terrein, marquer les endroits où l'on commenceroit les ſaignées, calculer les obſtacles qui s'oppoſent à l'écoulement des eaux, tracer des regles propres à diriger les travailleurs, montrer la voie par laquelle ils éviteroient le danger & ils avanceroient l'ouvrage. Après des calculs difficiles, de profondes réflexions, des travaux longs & rebutans, la commiſſion a fait ſon rapport que le ſaint pere a agréé. L'argent ne manque pas, les meſures ſont bien priſes, le gouvernement a donné ſes ordres, & veut efficacement qu'ils ſoient exécutés. Si l'entrepriſe ne réuſſiſſoit pas, il faudroit que le ſuccès fût impoſſible. Il eſt inutile de détailler les avantages qui réſulteront du deſſéchement de ces marais. Pour s'en former une idée, il ſuffit de ſavoir que l'agriculture recouvrera un terrein de huit lieues de long & deux lieues de large; que les exhalaiſons de ces eaux dormantes & corrompues ſont regardées comme la cauſe du mauvais air qu'on reſpire à Rome, quoique de cette capitale aux marais il y ait quinze lieues de diſtance; que ce pays étoit autrefois très-ſain, & qu'au témoignage de Pline, on y comptoit juſqu'à vingt-trois villes; que par conſéquent on peut en faire un riche canton; que rien n'eſt plus affligeant que de voir les pêcheurs qui en petit nombre habitent autour

de ces marécages, le viſage have & défait, le tein verdâtre, les jambes enflées, éprouvant fréquemment de cruelles maladies; que l'appauvriſſement & la dépopulation de l'Etat eccléſiaſtique proviennent en grande partie de ces marais infects; que par leur deſſéchement ils en feront la richeſſe. Le projet conſiſte à creuſer un lit profond aux eaux qui, après s'être précipitées des montagnes, s'arrêtent & ne trouvent plus de pente dans la plaine des marais; à donner à ces eaux une direction plus courte & plus facile; à prévenir enfin les inondations par des chauſſées. Entre les mains des Hollandois, les marais Pontins ſeroient depuis long-tems rappellés à leur ancienne fertilité & couverts d'abondantes moiſſons.

Je ne peindrai pas les uſages & la maniere de vivre des habitans qui compoſent l'Etat eccléſiaſtique; on a tant écrit ſur cette matiere, qu'en parler encore ce ſeroit être l'écho de ce qui a été dit. Il me ſuffira d'obſerver que dans Rome, on eſt doux, prévenant, affable envers les étrangers, & très-compatiſſant à l'égard des malheureux. La jalouſie qui y étoit autrefois fort répandue, & dont la violence armoit le peuple d'inſtrumens meurtriers, eſt preſqu'entiérement diſſipée. Là, les maris ſont aſſez confians en la vertu de leurs femmes. Les Sigisbés, deſtinés à éclairer les démarches de celles-ci, s'en tiennent aujourd'hui aux ſoins de la complaiſance. Cruelle paſſion que la jalouſie! Elle empoiſonne le bonheur con-

jugal, détruit l'union la plus étroite, & ouvre les cœurs à la tyrannie. Bien loin d'être la ſauvegarde de la pudeur, elle en devient l'écueil contre lequel la jettent le dépit & le déſeſpoir.

Dans la capitale du monde chrétien, la légiſlation eſt imparfaite, & la juſtice d'une longueur exceſſive. La multiplicité des tribunaux laſſe le bon droit : les formes variées qu'on regarde comme trop néceſſaires à la validité des procédures, donnent à la chicane les moyens de ſe reproduire ſans ceſſe. Les ames y ſont ſans nerf & ſans énergie, les hommes dépouillés de courage & baſſement efféminés, les mœurs dégradées & comptées pour rien ; l'adminiſtration qui devroit les ſurveiller leur lâche les rennes, & les abandonne aux paſſions qui, d'autant plus vives que le climat eſt chaud, les dominent avec empire. (*a*) Couvert du voile de la religion comme d'un maſque, on s'imagine pouvoir donner une libre carriere aux penchans déréglés du cœur, lorſqu'on s'eſt aſſujetti à quelques cérémonies ou pratique extérieure. Mais ce qui frappe encore plus, c'eſt qu'il y a des quartiers où la débauche vend ſes horribles plaiſirs à l'ombre de l'autorité légitime. Tirons le rideau ſur des objets pareils, pour ne pas alarmer la pudeur, & gémiſſons ſur la triſte néceſſité de tolérer un mal pour en éviter

(*a*) Le pape actuel a fait pluſieurs défenſes qui prouvent dans lui une intention de s'oppoſer au torrent des mauvaiſes mœurs, ce n'eſt pas un des moindres titres de ſa gloire.

de plus grands encore. O vertu pure, tems ſacrés où la ſageſſe faiſoit le prix de l'homme, & où l'on veilloit au dépôt des bonnes mœurs, comme à la gárde de la félicité publique, qu'êtes-vous devenus! Hélas, faut-il que nous ne nous retracions votre ſouvenir, que pour déplorer le malheur des nations, & pour former des vœux inutiles?

Un abus contre lequel on ne ſauroit s'élever avec trop de force, eſt celui des caſtrats, toujours conſervé malgré les brefs que les ſouverains pontifes renouvellent de tems en tems pour le détruire. C'eſt une étrange férocité que celle de mutiler des hommes pour rendre leur voix plus ſonore & plus éclatante; êtres nuls, ces malheureux ne tiennent à la ſociété que comme les victimes de ſes plaiſirs. Ils participent de la nature des deux ſexes, ſans goûter les douceurs d'aucun; ils luttent ſans ceſſe contre le ſentiment; leurs deſirs ſe ſuccedent inutilement, & ſe briſent avec violence. C'eſt ainſi que l'art prive la nature de ſes droits les plus chers; par-là les cœurs s'énervent, les vertus civiles s'effacent, les générations s'éteignent dans le ſang que fait couler la main des bourreaux qui diſſequent ces infortunés. Chaque coup de ciſeau qu'ils leur donnent eſt un ſacrifice irréparable pour les ſiecles à venir.

Les états du pape ont été aux ſciences & aux beaux arts un des théatres les plus brillans de leur gloire. Barthole eſt le premier qui ait jeté quelques rayons ſur la juriſprudence pour la

débrouiller & l'éclaircir. Si ſes écrits ont été effacés par d'autres plus raiſonnés ou d'un ſtyle plus correct, plus clair & moins peſant, ce ſeroit toujours une injuſtice de lui refuſer des éloges. Celui qui ouvre la carriere mérite d'y fixer les regards, quoiqu'il y trouve des vainqueurs. Pour bien juger Barthole, il faut ſe tranſporter dans ſon ſiecle, & calculer les pénibles efforts qu'il a dû faire pour lutter contre la barbarie qui avoit régné juſqu'alors. Farinace a brillé dans les ténebres des loix par des lumieres profondes. Les nations même étrangeres conſultent, étudient ſes ouvrages, & s'appuient ſur ſon autorité.

La véritable éloquence n'a produit aucun fruit digne d'elle ſur le ſol de l'Italie moderne. Touchante, c'eſt le cœur qui lui inſpire ſes accens; vive, c'eſt l'imagination qui lui prête ſes couleurs & ſes pinceaux; ſimple, c'eſt la nature qui lui fournit ſes ornemens & qui l'embellit de ſes charmes. Tantôt elle frappe de la foudre, agite le poignard ou ſecoue le flambeau, c'eſt une furie qui tourmente, ſes ſecouſſes ſont terribles; tantôt elle eſt toute de graces, elle plait, elle charme, c'eſt Vénus qui ſort de l'onde; ſes mouvemens n'excitent qu'une douce commotion. Mais ſous quelque forme qu'elle paroiſſe, les ſubtilités de la dialectique, les ſaillies de l'eſprit, les apprêts de l'art, l'afféterie des jeux de mots, les pointes du mauvais goût l'alterent & la détruiſent. Qu'on n'aille donc pas la chercher dans les diſcours des Italiens, dont quelques-uns néanmoins ne ſont pas

entiérement à mépriſer. Les ſermons de Savonarole lui ont fait une réputation. Son courage, ſes talens & ſes vertus le rendoient digne d'un meilleur ſort. Dévoré par le monſtre (*a*) qui de ſon tems étoit revêtu de l'éclat de la tiare, il eſt un exemple éternellement mémorable de l'abus du pouvoir. Princes de la terre, chériſſez, honorez les hommes ſinceres, qui ſans intérêt & ſans paſſion s'élevent contre vos vices, & vous préſentent le miroir pour vous faire connoître à vous-mêmes! Jaloux de votre gloire, zélés pour votre bonheur, ces organes de la vérité méritent la confiance que vous donnez injuſtement à la flatterie, fléau le plus redoutable du bien public.

Les Italiens comparent pour l'ordinaire Segneri à notre Bourdaloue; mais la maniere de ces deux prédicateurs eſt bien différente. Bourdaloue eſt nerveux dans ſes raiſonnemens, ſerré dans ſes preuves, grave dans ſon ſtyle; Segneri au contraire eſt lâche, traînant, rempli de fauſſes pointes & d'idées plaiſantes. Son talent porte ſur l'élocution qui a conſervé ſa fraîcheur & ſa régularité depuis près de deux ſiecles d'exiſtence. Les diſcours ſur la prudence des princes par Spéron, ſont lus avec avantage. Des dialogues & une tragédie ont ajouté à la célébrité de ſon nom.

En mathématiques, nous diſtinguerons Zanotti, Guglielmini, Michel-Ange Ricci, Bernardin Balde,

(*a*) Alexandre VI le fit prendre & jeter au feu pour avoir blâme en ſa preſence ſes infames déreglemens.

Jean-Baptiſte Dante, qui réaliſa en partie la fiction d'Icare. Il avoit fait des ailes artificielles, à l'aide deſquelles il s'élevoit dans les airs. Beaucoup trop enhardi par le ſuccès, il vola un jour plus haut qu'à ſon ordinaire; le fer qui lui ſervoit de direction ſe briſa & entraîna ſa chûte, dont il fut griévement bleſſé. Tel eſt l'effet ordinaire de l'ambition : elle ſe perd elle-même dans l'abyme de ſes projets audacieux. A force de tenter, elle amaſſe les obſtacles, multiplie les périls, & tombe enfin de l'élévation où ſa témérité l'avoit portée.

Torricelli a été une des lumieres de ſon ſiecle. Conduit par l'expérience que l'obſervation appuyoit, il a fait bien des découvertes qui, jointes à ſon traité du mouvement & à d'autres ouvrages non moins eſtimables, atteſteront à jamais ſon génie. Manfrédi eſt connu par des talens qui ſemblent s'exclure, & qu'on trouve très-difficilement réunis dans un même homme, par ceux des mathématiques & de la poéſie. Les mathématiques ſont ſeches, hériſſées de calculs; avec du jugement, de la ſolidité, de la patience & du travail, on eſt preſqu'aſſuré d'y faire des progrès (*a*). La poéſie

(*a*) Je ne parle pas du génie qui, par la force des combinaiſons, invente dans les arts. Ce génie n'eſt pas inférieur à celui que demande la poéſie, & n'en eſt peut-être pas auſſi éloigné qu'on le penſe. Il a fallu autant d'imagination à Newton pour produire ſon ſyſtéme de gravitation & d'optique, qu'à Virgile, Pope, Milton, pour compoſer leurs poëmes.

eſt riante, compoſée de tableaux, de ſentimens & d'harmonie. L'imagination, l'ame, l'oreille, la forment de concert. Si l'on peut ſe ſervir de cette comparaiſon, les mathématiques reſſemblent à une vieille femme qui compaſſe ſes mots, qui ne parle que par meſure, dont le maintien annonce la plus auſtere gravité; la poéſie, à une coquette agréable dans ſes traits, vive dans ſon ton, gaie dans ſes manieres, mais preſque ſans aucune retenue. L'aſtronomie, la géographie ont reçu un nouveau jour par les ouvrages de Riccioli, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact & qu'il ait des choſes communes.

Quand Marſigli n'auroit pas fait des ouvrages intéreſſans, l'inſtitut de Bologne qu'il a établi, le rappelleroit à la poſtérité. Cette académie eſt une des plus illuſtres de l'Italie. Elevons des aſyles aux beaux arts, ſi nous voulons qu'ils éterniſent notre mémoire. Je ne ſais ce qu'on doit le plus admirer dans Malpighi, ou ſes profonds écrits en anatomie, ou la juſtice qu'il eut de renvoyer à Borelli ſon ami la gloire de la plupart de ſes heureuſes recherches. Lanciſi a exercé ſa plume dans la médecine. La diſſertation ſur la méthode qui doit diriger les études des perſonnes de ſon art, eſt très-bonne, & doit être placée au-deſſus de ſes autres productions.

On ne peut conſidérer Aldovrande que comme un de ces monumens majeſtueux qui étonnent l'eſprit, agrandiſſent la penſée, & ſont faits pour dominer ſur les ſiecles. Lorſque l'œil ſe repoſe

ſur ſa miſérable deſtinée, il ſe mouille de pleurs; l'ame s'attendrit, & ſe remplit d'indignation contre ſon ingrate patrie. (*a*)

Les commentaires de Béroalde l'ancien ſur Catulle, Tibulle, Properce & l'âne-d'or d'Apulée, ont fait dire à Pic de la Mirandole qu'il étoit une bibliotheque vivante, tant on y trouve d'érudition. On peut reprocher à cet auteur un goût exceſſif pour les mots latins que le tems avoit détruits; ce qui donne à ſon ſtyle une âprêté rebutante. Les expreſſions ſont la richeſſe des langues; conſervons-les lorſqu'elles ſont image, qu'elles peignent les idées avec force, qu'elles les rendent avec vérité, qu'elles ont de la douceur & de l'agrément. Créons-en même de nouvelles; mais que cette liberté ne ſe change pas en abus, & qu'elle n'ouvre pas la porte à l'arbitraire, en ſe donnant un trop grand eſſor. Les ronces placées dans un champ fertile, n'ajoutent point à ſon prix. Béroalde, le neveu, a beaucoup moins écrit que ſon oncle; mais les vers qu'il a laiſſés ſont d'un meilleur goût & d'une plus grande clarté. Les portraits des hommes illuſtres par Roſſis piquent aſſez la curioſité; ils annoncent cependant un amour pour les paradoxes, qui fait tort à ſon jugement. Cet auteur ne connoiſſoit pas aſſez le ton & la maniere du genre dans lequel il a travaillé. Lorſqu'on fait l'éloge de quelqu'écrivain,

(*a*) Après avoir conſacré ſa fortune & ruiné ſa ſanté pour etendre les progrès de l'hiſtoire naturelle, il mourut aveugle dans l'hôpital de Bologne.

ce n'eſt pas aſſez de peindre ſa perſonne ; il faut encore parler de ſes ouvrages, les analyſer avec impartialité, les juger modeſtement & ſous la forme du doute, pour laiſſer au public le droit qu'il a de décider ſans appel, & d'aſſigner à chacun ſa place ; c'eſt ce que n'a pas fait Roſſis, qui pour l'ordinaire n'indique pas ſeulement les productions des écrivains qu'il a en vue. Quand on a pour objet de tracer la vie des hommes illuſtres, on ne doit pas indiſtinctement mettre dans ce rang, des perſonnes ignorées ou connues par des paſſions déshonorantes ; défaut qu'on trouve dans le même auteur & dans quelques ouvrages de notre ſiecle. Le ſceau de la célébrité n'eſt mis que ſur des talens marqués ou des qualités brillantes ; & le héros qui en a reçu l'empreinte, doit paroître avec ſes vices & ſes vertus. Couvrir les uns, relever les autres, déifier en un mot ſon héros & l'étouffer ſous les vapeurs de l'encens, c'eſt le priver de celui de la multitude, toujours curieuſe de la vérité, & peu prodigue de louanges.

Nous paſſerons ſous ſilence l'érudition de Bernardin Maffée, de Malvezzi, de Quien, pour nous arrêter ſur Fulvius Urſinus, dont la critique fut auſſi ſaine qu'éclairée, & qui, ſavant dans les langues des anciens, a commenté pluſieurs d'entr'eux avec ſuccès. Un homme à qui nulle ſcience ne fut étrangere, c'eſt Muratori (*a*), biographe, hiſtorien, diſſertateur, antiquaire, poëte. Cet infatigable écrivain a embraſſé bien des genres, dont

(*a*) Il étoit né dans le territoire de Bologne.

un ſeul auroit pu faire ſa gloire. Benoît XIV, ſon compatriote & ſon contemporain, l'a apprécié à ſa valeur, en le comblant d'éloges. C'étoit à ce pape qu'il appartenoit de meſurer toute l'étendue de ſon mérite. Muratori a beaucoup trop écrit pour avoir également travaillé ſes ouvrages, & n'être pas tombé quelquefois dans la tourbe des compilateurs.

Léandre Alberti & Polydore Virgile manquent de critique, le premier dans ſa deſcription de l'Italie & les éloges des hommes illuſtres de ſon ordre (*a*), le ſecond, dans ſon hiſtoire d'Angleterre, ſes corrections ſur Gildas & d'autres ouvrages. Cependant tous les deux ont bien mérité des lettres par leur ſtyle & leurs connoiſſances utiles. Polydore Virgile eſt le premier des auteurs modernes qui ait recueilli des proverbes. Cette étude eſt beaucoup plus utile qu'on ne le penſe communément. Il eſt une foule d'adages qui renferment une ſaine morale, & apprennent aux hommes à devenir meilleurs. Cette raiſon du peuple, miſe en langage familier & ſerré, d'après une expérience conſtante, eſt une lumiere qui frappe vivement ſur l'eſprit, & peut opérer dans l'ame une heureuſe révolution en faveur de la vertu.

Turſelin eſt pur dans ſa maniere d'écrire. Son abrégé de l'hiſtoire univerſelle a été continué & traduit en pluſieurs langues. Nous remarquerons en paſſant, que c'eſt une tâche très-pénible que

(*a*) Il étoit dominicain.

celle dont ſe charge un continuateur. Auſſi n'y en a-t-il point qui ait parfaitement réuſſi. La différence des eſprits & des tons offre une bigarrure qui dépare toujours l'ouvrage par quelqu'endroit. Pour continuer une bonne hiſtoire, il faudroit avoir le génie de celui qui l'a commencée, en adopter le plan & la marche, ſaiſir ſa façon de penſer & ſon ſtyle, prendre en main ſa palette & ſes pinceaux pour ne les abandonner jamais. Où trouver ce mérite?

L'hiſtoire de Flandre de Bentivoglio eſt bonne, quoiqu'on le voie plus empreſſé de travailler les mots que les choſes. Sa narration a des graces & une vivacité qui augmentent l'intérêt du ſujet. Les faits en ſont bien ſuivis & méthodiquement expoſés. Un ſtyle moins étudié, moins fleuri, plus ſimple, l'auroit rendu beaucoup meilleure. L'hiſtoire n'eſt pas un roman; l'imagination ne doit pas y tenir la premiere place. Quinte-Curce, loin de ſervir de modele, eſt un exemple qu'on ne ſauroit trop éviter. Xénophon, Thucidide, Tacite, mais ſur-tout Tite-Live & Saluſte, ſont ceux dont il faut ſuivre la trace. Strada peint avec feu, quoique ſans emportemens déſordonnés. Son hiſtoire des Pays-Bas eſt animée, remplie de mouvemens, de jugement & de raiſon. Il eſt fâcheux que la paſſion lui ait fait ſouvent déguiſer la vérité en faveur de la nation Eſpagnole. Revêtu d'un caractere public, un hiſtorien ne doit être d'aucun pays, d'aucun ſiecle. S'il flatte, s'il altere, s'il change, s'il omet, c'eſt un lâche, un traître,

un parjure envers la juſtice qui lui avoit confié ſes droits. Strada n'a pas le ſtyle aſſez uniforme, il n'eſt pas aſſez lui. Comme il avoit prodigieuſement lu, ſon imagination avoit reçu une foule de couleurs qui lui étoient étrangeres, & qui donnoient pluſieurs ſtyles à ſon ton. L'hiſtoire du concile de Trente par Pallavicini eſt d'un fort bon goût. Le naturel, la correction, l'élégance en ſont le caractere dominant. Cet auteur eſt une des meilleures plumes qu'ait eues l'Italie.

Des ouvrages qui ſe ſont garantis de l'oubli, qui ayant paru dans des tems de barbarie, ont enſuite été reproduits même de nos jours, portent avec eux une approbation qu'on ne ſauroit conteſter. Pour faire l'éloge de Frezzi, nous dirons donc que ſon poëme des quatre regnes de la vie humaine a été réimprimé pluſieurs fois, & qu'on en a donné une nouvelle édition dans ce ſiecle, quoique ce poëte vécût dans le quatorzieme. Tite & Hercule Strozzi ont fait des élégies foibles & dépouillées de couleur. Malgré quelques talens, ils ne ſe ſont pas élevés au-deſſus du peuple des poëtes. L'épigrammatiſte Caſanova s'eſt fait un caractere de ceux de Catulle & de Martial. Il avoit beaucoup étudié ce dernier qui n'eſt pas un modele à ſuivre, & l'on peut dire qu'il aiguiſe trop ſes pointes pour les enfoncer bien avant. Ne confondons pas les genres qui ſe rapprochent, en effaçant la ligne de leur ſéparation. Le ſel de l'épigramme doit ſe faire ſentir; mais il n'eſt pas comme le glaive de la ſatyre, qui perce. Morata a groſſi

la liſte des femmes qui, par l'immenſité de leurs connoiſſances, ſe ſont, ſi je puis ainſi dire, transformées. Elle ſavoit le grec, le latin, & pluſieurs autres langues; elle poſſédoit très-bien les auteurs de l'antiquité, & faiſoit ſes délices d'Homere qu'elle liſoit continuellement. Elle a laiſſé des poéſies. Une étude forcée ruina ſa ſanté, & fut cauſe de ſa mort à l'âge de vingt-neuf ans. Cet exemple eſt auſſi ſingulier que peu imitable. La paſſion des lettres leur eſt nuiſible lorſqu'elle eſt pouſſée à cet excès; elle leur enleve des talens qui auroient contribué à augmenter l'éclat de leur gloire.

Idées brillantes, expreſſions fleuries, ſtyle doux & harmonieux, deſcriptions gracieuſes, en un mot, tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit & de l'imagination, ſe retrouvent dans le *Paſtor fido* de Guarini. Dangereux pour le goût & pour les mœurs, ce drame a trop de penſées recherchées, de pointes, de jeux de mots, d'antitheſes, qui ſe réduiſent à un éclat ſans ſolidité. Une foule de tableaux y peignent les paſſions avec un attrait capable de ſéduire. Il faut le regarder comme une draperie chargée d'or. La beauté de la nature y eſt étouffée ſous les agrémens de l'art. Point de régularité dans le plan, point de convenance dans les mœurs; le ton des bergers eſt celui d'un cercle poli; ils ne parlent jamais le langage de l'ame. La ſimplicité, qui fait le ſublime & la perfection des arts dans tous les genres, eſt éntiérement bannie de cet ouvrage. La réputation de ſon auteur exige

qu'on le juge avec ſévérité, ſans néanmoins s'écarter des regles de la juſtice. Paleàrius a le ſtyle dur, inégal, en proſe comme en poéſie. Becari & Flaminio tiennent une place honorable parmi les poëtes Italiens. L'un eſt le créateur des paſtorales de ſa nation; l'autre a le premier mis en vers latins les pſeaumes de David. La verſification de celui-ci, quoique d'un moderne, a de la facilité, de la clarté, du naturel, des graces; ſon tour, de l'expreſſion & du nombre. Bartholomeo Corſini a fait revivre Anacréon dans la traduction en vers qu'il en a donnée; c'eſt le poëte de Théos avec tous ſes attraits. On a encore de lui pluſieurs morceaux très-bien verſifiés, & un grand poëme où il a déployé beaucoup de richeſſes de ſtyle. Boccalini a verſé dans ſes ſatyres le fiel le plus amer. Il menace ſans ceſſe, & fait tomber la foudre ſur les perſonnes de tout rang. Avec une étude profonde de Perſe & de Juvenal, la connoiſſance des mœurs, une imagination forte, un pinceau libre & hardi, il ſe déchaîna ſans meſure; mais l'orage retomba ſur lui. Les princes qu'il avoit inſultés le pourſuivirent avec un reſſentiment d'autant plus vif que l'autorité vint à l'appui. Il périt par la main d'un aſſaſſin ſoudoyé. Triſte profeſſion que celle d'un ſatyrique! & combien faut-il avoir les entrailles endurcies, pour dévoiler des turpitudes, répandre le ridicule, médire & calomnier, ſans autre deſſein pour l'ordinaire que de dévouer ſes ſemblables à la haine ou à la riſée publique! Ce n'eſt pas à dire qu'il faille proſcrire la ſatyre; mais

mais elle doit être honnête & ne jamais ſortir des bornes de la modération, lors même qu'elle frappe ſes coups ſur des cœurs corrompus ou de mauvais écrivains.

Acerbo & Maccio paſſent pour avoir été très-érudits; ils ont écrit avec quelques ſuccès. L'aurore de Jules-Céſar Stella s'annonça dans la poéſie d'une maniere brillante. Il n'avoit que vingt ans quand il fit la *Colombéide* qui lui acquit l'eſtime de tous les ſavans. Ses ſuccès l'enflerent. Il crut qu'il avoit aſſez travaillé pour ſa gloire, & qu'il iroit au-delà des âges avec un ſimple rameau de laurier. Son amour-propre lui ôta la plume des mains, & le jeta dans cette oiſiveté qui rend les talens nuls & tourne vers le vice. La pareſſe & l'orgueil ſont très-nuiſibles aux lettres; en faiſant repoſer les auteurs ſur leur réputation, ils les empêchent de mettre au jour de nouvelles productions qui pourroient éclairer leurs ſiecles & inſtruire la poſtérité.

L'eſprit univerſel d'Achillini le rendit propre à toutes les ſciences. La théologie, la philoſophie, la juriſprudence, les mathématiques, l'éloquence, la poéſie, furent en commerce avec lui. Il y a des penſées, de l'élévation, de la verve dans ſes poéſies. Le cardinal de Richelieu, d'un eſprit giganteſque, outré dans ſes prétentions & ſes haines comme dans ſes récompenſes, le gratifia d'une ſomme conſidérable (*a*) pour un ſonnet

(*a*) 3000 livres.

qu'il fit à la louange de Louis XIII. Une chaîne d'or fut le prix de ſon ode ſur la naiſſance du Dauphin. Les gens de lettres méritent bien d'être protégés, encouragés, ſecourus, récompenſés, (*a*) mais ſans excès, de peur que la fortune ne les enfonce dans le repos ou ne les attache au char des plaiſirs.

L'érudition marche de pair avec le jugement dans les ouvrages de Trombelli qui paſſe pour avoir été un des grands ſavans de l'Italie. Laura Baſſi pourroit être comparée à madame Dacier pour la connoiſſance des langues & de la littérature anciennes. Ses talens lui ont mérité une place de profeſſeur dans l'univerſité de Bologne, qu'elle a remplie juſqu'à ſa mort avec les plus éclatans ſuccès. La phyſique, dont elle donnoit des cours, étoit ſa ſcience dominante. L'abbé Morei (*b*) s'eſt fait un nom par ſes poéſies & par ſon Hiſtoire des Arcades de Rome, dans laquelle il a ſemé des obſervations juſtes & des penſées fines. Le défaut qu'il a de commun avec cette claſſe particuliere d'hiſtoriens, eſt de métamorphoſer en hommes de mérite des écrivains oubliés ou ignorés, d'exhumer leurs ouvrages pour leur donner un éclat dont ils n'ont jamais joui, de ſe travailler quelquefois à appuyer des déciſions erronées ſur des raiſonnemens captieux, & de mettre par-là une fauſſe bouſſole entre les mains

(*a*) Ils ne le ſont pas aſſez à préſent.

(*b*) Ces trois derniers auteurs ne ſont morts que depuis quelques années.

des jeunes littérateurs, dont le goût vacillant demanderoit d'être affermi par les vrais principes.

Tronſarelli a beaucoup travaillé pour l'opéra; il eſt encore plus connu par l'agrément de ſes cantates, genre d'ouvrage qu'il a créé avec Chiabréra. Les vers de Martelli ſont naturels, mais ſans nerf, ſans harmonie, ſans tableaux poétiques. Buini (*a*) a jeté dans ſes comédies un aſſez piquant intérêt; il dialogue d'une maniere ſerrée & avec une vive plaiſanterie. Zaniboni a eu la ſageſſe de s'écarter de la route battue par les auteurs de ſa nation, dont les pieces ſont pour la plupart remplies d'un merveilleux incohérent & invraiſemblable. Il a ſuivi la trace de nos meilleurs écrivains dramatiques. Corneille étoit ſon héros. Pour mieux remplir ſon imagination des beautés ſublimes du Sophocle François, il en a traduit quelques tragédies. Stampiglia a cette verſification molle & facile de Quinault, qui prête d'autant plus à la muſique, que ſouvent elle approche de très-près de la proſe. Santinelli intéreſſe le cœur par la tendreſſe des ſentimens, & flatte l'oreille par la marche variée & cadencée de ſa poéſie. Rolli a volé juſqu'à la hauteur de Pindare & de Milton dans la traduction en vers qu'il en a faite. Son imagination vigoureuſe lui a fourni les traits néceſſaires pour exprimer le fracas étonnant, le beau déſordre de ces deux auteurs. Mais s'il a pris les ailes de l'aigle pour s'élancer vers les nues &

(*a*) Il étoit fort bon compoſiteur en muſique.

braver la foudre, il a ſu quelquefois emprunter celles de la colombe pour raſer la terre, & voltiger autour des myrtes & des roſes. Sa traduction d'Anacréon eſt d'une délicateſſe ſinguliere. Ses cantates réuniſſent la grandeur des idées, la pompe des deſcriptions, la grace du coloris, les richeſſes d'une belle poéſie.

Semblables aux autres peuples de l'Europe, les Italiens ont vu paſſer l'âge d'or de leur littérature. Qu'on ne croie pas cependant, comme le prétendent certains auteurs peu inſtruits, que livrés à l'oiſiveté, victimes de l'ignorance & de la barbarie, ils ſoient dépourvus de ſcience & de talens. Non, l'âge de fer n'eſt point encore arrivé parmi eux, & l'Italie renferme des écrivains dont le nom a pénétré chez l'étranger qui rend juſtice à leur mérite. Nous ne parlerons pas de tous les auteurs vivans de ce pays, parce que la nomenclature en ſeroit trop nombreuſe; mais nous en citerons aſſez pour montrer que la gloire littéraire ne s'eſt point entiérement évanouie. Quelques ombres y ſont répandues ſans rendre l'éclipſe totale.

Dans l'Etat eccléſiaſtique, M. Monti a conſacré ſa plume à l'hiſtoire naturelle. Si l'on ne trouve pas dans ſes productions l'élégance & la vivacité du coloris, on en eſt dédommagé par la juſteſſe des obſervations, la ſageſſe du raiſonnement & la marche méthodique de l'analyſe. Le nonce Garampi s'eſt attaché aux antiquités & à la politique. Il a diſcuté en françois certains droits que quelques ſouverains ſe conteſtoient, & il a mis

dans ſa maniere d'écrire autant de correction que peut en mettre un étranger qui n'apprend les langues que dans des grammaires & dans la lecture des livres. Il travaille maintenant à un ouvrage politique, dont le plan demande beaucoup de lumieres & de ſagacité pour être dignement rempli. Nous ne doutons pas que cet ouvrage utile n'augmente ſa réputation déjà très-étendue.

Depuis long-tems le nom de Zanotti eſt célebre dans les ſciences, & ceux qui le portent maintenant en conſervent l'éclat dans tout ſon brillant. Les productions littéraires du P. Buonafede ſont faites avec un goût que relevent des connoiſſances choiſies. Ce qu'il a écrit ſur le ſuicide eſt d'une grande force, parce qu'il y fait parler ſon ame, & que l'ame eſt toujours éloquente quand elle s'abandonne à ſa touchante ſenſibilité. La traduction de Virgile par M. l'abbé Ambrogi approche du charme de l'auteur latin. Le ſtyle en eſt flexible & ſans gêne, quoique la penſée n'en ſouffre aucune altération. Point d'équivalent, d'additions ou retranchemens. La riche poéſie de Virgile y eſt fort ſouvent rendue trait pour trait. Auſſi cette traduction ſe fait-elle lire comme une piece originale. M. Scarſelli a mis en vers italiens le Télémaque de Fénelon. Il n'eſt pas doué de l'imagination brillante, des graces naturelles, de l'abondance & de l'onction du prélat François; mais il en a l'harmonie & la facilité. M. l'abbé Sanſeverino a donné des preuves de ſes grands talens pour l'éloquence & la poéſie, deux arts qui ſe

touchent & qui ſont dirigés par le même génie.

Poëte & mathématicien, M. le comte Caſali ſe ſert habilement du compas & de la lyre. Les ronces des ſciences abſtraites, dont il s'occupe quelquefois, ne l'empêchent pas d'aller ſur le Parnaſſe cueillir des fleurs agréables à ſa nation. La langue d'Auguſte eſt auſſi familiere à M. le comte Zampieri que ſa langue propre. Les vers italiens & latins de cet auteur ſont également goûtés. M. le marquis Varano s'eſt diſtingué par quelques tragédies qui offrent de beaux caracteres & un intérêt filé avec art. On met au rang des poëtes excellens MM. les abbés Pétroſélini, Pitzi & Gavazzi, à cauſe de l'agrément de leur ſtyle & de l'élévation de leurs penſées. La poéſie & la proſe de M. l'abbé Cunich ſont auſſi pures qu'animées. On a de M. l'abbé Benedetti des commentaires ſur Tacite, des poéſies latines, & d'autres ouvrages où l'on remarque de la ſcience & le talent de bien écrire en latin. M. l'abbé Noceti a rendu en vers des ſujets très-difficiles de phyſique. Dire que M. l'abbé Boſchovik (*a*) a ajouté

(*a*) Grand mathématicien & poëte étonnant. Il eſt de Raguſe; ce qui fait qu'on n'en verra pas l'article dans nos diſcours. Nous omettrons par la même raiſon celui de M. Stay, ſon compatriote, qui écrit ſupérieurement tant en vers qu'en proſe. Nous voudrions bien faire mention de M. Philippe Buonamici; mais quoiqu'il demeure à Rome, il eſt natif de Lucques, comme l'étoit ſon frere Caſtruccio, mort il y a environ vingt ans. Le ſtyle latin de tous les deux eſt pur & brillant.

des notes à ſes poëmes, c'eſt le louer beaucoup plus que nous ne pourrions le faire. M. l'abbé Métaſtaſio eſt un des phénomenes de ce ſiecle. Ses ouvrages, dont on vient de donner en France une édition très-bien exécutée, ſont trop connus de toute l'Europe pour nous répandre en éloges ſur le génie inépuiſable de cet auteur. A l'âge de près de quatre-vingts ans, ſa muſe toujours laborieuſe a la fraîcheur & toutes les graces de la jeuneſſe. Le nom de M. Tulaſſi eſt répandu dans une très-grande partie de l'Europe. Une riche imagination donne la vie à ſes poéſies, pleines de verve, de mouvemens & de ces grands traits qui élevent l'ame.

Les arts, l'admiration des peuples & les délices de la ſociété, ſans leſquels l'univers perdroit une partie de ſes charmes & la nature languiroit dans un état de foibleſſe & d'inertie, les arts ont fixé preſque de tous les tems leur empire en Italie. C'eſt là que leur génie s'eſt agrandi, qu'il a germé & reproduit ſes chefs-d'œuvres de ſiecle en ſiecle. Les provinces eccléſiaſtiques ont ſervi principalement de théatre à la gloire que ces arts ont acquiſe. La méchanique, la peinture, l'architecture, la ſculpture, &c. y ont étalé leurs merveilles. Zabaglia a été un très-grand méchanicien. Matthieu Campani eſt l'auteur des pendules dont le mouvement ne ſe fait pas entendre. Il a inventé pluſieurs autres choſes qui ont été univerſellement reconnues pour être fort utiles. Joſeph Campani

avoit le talent d'exécuter parfaitement les inventions de Matthieu ſon frere.

Combien de peintres étonnans ſont ſortis des écoles de Rome & de Bologne ! Nous allons les réunir ſous une même perſpective. Le premier qui ouvre la ſcene eſt Giorgion. Ce génie admirable prit pour modele la nature, & l'eut devant les yeux dans toutes ſes productions ; auſſi peignit-il avec autant de force que de graces & de vérité. Il a un goût agréable de deſſin, une compoſition charmante, un pinceau fier & libre, un coloris frais, un enſemble qui lie harmonieuſement toutes les parties. Ses carnations ſont animées & ſes figures parlantes. Ses payſages offrent des ſites d'une délicateſſe, d'un naturel qui émeut la ſenſibilité, épanouit l'ame, qui excite ces tendres émotions qu'on éprouve à la vue d'une campagne couverte de verdure, entrecoupée de ruiſſeaux & bornée dans le lointain par des montagnes que leur hauteur fait confondre avec les nuages. Primatice a fait luire en France les premiers rayons du bon goût pour les arts. Le ſtyle de ce peintre eſt ingénieux, ſon coloris ſéduiſant, ſes figures nobles. Plus de travail, de ſoin & d'exactitude à ſuivre les regles, auroient relevé le mérite de ſes productions, en leur donnant un fini qu'elles n'ont pas. J'en dis autant de ſes plans & deſſins dans l'architecture. Maſtelleta ne doit à aucune école, à aucun maître, ſon faire charmant. S'il eût plus étudié la nature, s'il eût donné du coulant au contour de ſes figures, de la préciſion à ſes deſſins,

on l'auroit rangé dans la claſſe des plus grands artiſtes. Quelques tableaux de Cavallini ſont eſtimés par leur expreſſion & leur vie. Francia brilloit tellement dans le deſſin, que Raphaël s'en rapportoit quelquefois à lui, & le prioit d'ajouter ce qui pouvoit manquer à l'excellence de ſes ouvrages.

Grand dans l'invention, correct dans le deſſin, ſage dans l'ordonnance, plein d'ame & de feu dans le ſtyle, fécond, ſimple, gracieux, jamais peintre n'a réuni plus de talens pour ſon art que Raphaël. Si la critique ſévere a quelque choſe à reprendre dans les compoſitions de ce maître unique, c'eſt ſon coloris, foible pour l'ordinaire. Il a fait néanmoins quelques tableaux vigoureux de couleur, & où toutes les parties de la peinture ſe trouvent au même degré de perfection. Le pinceau de Pérugin ſon maître eſt élégant; celui de Jules Romain eſt mâle, terrible, d'une ſublime poéſie; c'eſt l'enthouſiaſme d'Homere, qu'il étudioit beaucoup au préjudice de la nature. Ses touches ont de la hardieſſe, ſes penſées de l'élévation, ſes airs de tête de la nobleſſe, mais trop d'uniformité; ſes draperies ſont mal jetées, ſon coloris triſte, ſes lumieres & ſes ombres diſtribuées ſans art & ſans intelligence. Tous ces défauts produiſent dans les tableaux de Jules Romain une grande imperfection, celle de manquer d'harmonie. Ce peintre a marqué ſon nom d'une note ineffaçable d'infamie, en deſſinant des eſtampes où l'impudicité paroît dans tout ſon jour. Les

mœurs ſont le ſoutien des empires. Celui qui ne les reſpecte pas dans ſes ouvrages doit paſſer pour l'ennemi du bien public. Jules Romain fut pourſuivi comme tel ; & ſans la protection du duc de Mantoue, dont il avoit orné les châteaux, il n'auroit point échappé à la ſévérité des loix pures. Féti qui s'eſt modelé principalement ſur lui, l'a ſuivi de près dans ſes beautés & ſes défauts. La compoſition de Féti eſt noble, ſa maniere large, ſon ton pittoreſque, ſa couleur noire, ſes figures touchées ſans correction & peu ſaillantes.

Frédéric Zuccharo a de l'invention, & des traits heureux. Il auroit fallu qu'il eût donné moins d'eſprit à ſa touche naturellement agréable. Les graces n'ont beſoin que d'elles-mêmes, pour plaire & pour ſéduire ; les farder, c'eſt leur ôter le piquant de leurs charmes. Frédéric Zuccharo a fait avec Tadée ſon frere, des deſſins fort eſtimés & très-utiles. Ils y ont recueilli ce qu'ils trouvoient de plus frappant dans les tableaux qui tomboient ſous leurs mains. Tadée avoit un pinceau ſpirituel ; il penſoit d'une maniere grande, mais il étoit affecté, comme Frédéric. Rien n'eſt plus riant & d'un meilleur goût que le faire de Baroche, quoiqu'il ait forcé les ſituations de ſes perſonnages, & trop marqué les muſcles du corps humain.

Le nom de Carrache eſt conſacré dans la peinture par les talens de trois hommes célebres, Louis, Auguſtin & Annibal. Louis, dont le génie ne ſe développa que ſucceſſivement & par des

gradations inſenſibles, qui dut ſa gloire à la conſtance d'un travail opiniâtre & raiſonné, a mis dans ſes tableaux, de la ſcience, de la correction, de l'élégance. Réformateur du mauvais goût, il rappella la ſimplicité que l'afféterie du bel-eſprit avoit bannie. Ses compoſitions déplûrent pour un tems; mais on leur rendit juſtice, lorſque les peintres d'Italie ſe rapprochant, à ſon exemple, du ton de l'antiquité, abandonnerent leurs manieres étudiées. Auguſtin a les idées grandes, & ſes deſſins ſont d'un beau caractere. Il fut auſſi bon peintre que bon graveur. Annibal a de la fierté; ſes caricatures lui ont procuré des ſuccès que perſonne n'a ſurpaſſés dans ce genre. Du feu, de la facilité, des incorrections, un coloris pâle & ſans force, décelent les tableaux de Brandi. On reconnoît ceux de Philippe Lauri, plus connu que Balthazar ſon pere, aux graces du plan, à la juſteſſe de l'ordonnance, aux ſaillies de l'imagination, à la facilité des contours, à ſon mauvais ton de couleur. Style élevé, compoſition riche, figures continuellement répétées, tel eſt le caractere de Ciroferri. Le principal talent de Garofalo étoit de copier parfaitement les tableaux de Raphaël. Ce mérite qui ne renferme aucune invention, aucun génie, eſt néanmoins de quelque prix. Le Dominiquin paſſe avec raiſon pour un des plus grands peintres de l'Italie, par le fini de ſes ouvrages, par la profondeur de ſes raiſonnemens, par la nobleſſe, le naturel, l'érudition de ſa maniere, par le talent d'exprimer les paſ-

ſions avec énergie. En réfléchiſſant long-tems ſur ſes ſujets, il s'en rendoit le maître, & faiſoit ſortir toutes les beautés qui étoient cachées dans leur ſein. Sa compoſition a quelquefois le défaut d'être éparſe. C'eſt dans la peinture à freſque qu'il a déployé un génie très-étendu. Son pinceau ſe traînoit peſamment ſur la toile. Auguſtin Taſſe a rendu avec légéreté des payſages & des perſpectives dont les ciels ſur-tout font un effet agréable par leur lumiere. Son imagination étoit également forte; ce qu'on voit évidemment dans ſes tempêtes, où il a ſu jeter un ſombre effrayant. Le choix des objets, l'intelligence du coloris, le piquant des ſites, la tendreſſe du pinceau, rendent ſéduiſans les payſages de Bologneſe. La couleur verte y domine un peu trop. Mételli a peint d'un goût ſolide & vrai les ornemens d'architecture; Michel-Ange des Batailles a pittoreſquement exprimé, dans le genre que ſon nom déſigne, l'horreur de la nature ébranlée, ſouffrante, écraſée. Ses ſieges, ſes combats, ſes naufrages, reſpirent l'action, le feu, les mouvemens tumultueux & rapides. Le goût en eſt hardi, & la maniere vigoureuſe. Son caractere de gaieté lui fit embraſſer un autre genre, dont le ton conſiſte dans les ſaillies d'une groteſque imagination; c'eſt celui des bambochades, où il a eu les plus grands ſuccès.

Qui mieux qu'Albanne a repréſenté les amours, les nymphes & les graces? Une touche facile & enjouée, un coloris enchanteur, des figures char-

mantes, ſveltes, bien de chair, des draperies fines & légeres, des attitudes naturelles, une jolie harmonie d'effet, & pour tout dire, en un mot, ce que la peinture peut produire d'agréable & de touchant, eſt merveilleuſement réuni dans les tableaux de ce peintre, d'ailleurs froid & monotone. Il a trouvé dans Sceahi ſon diſciple, un émule, & peut-être un vainqueur. Si les tableaux de celui-ci ſont revêtus de moins de charmes, ils ont le mérite de l'invention, de la variété, de l'expreſſion, qui manque aux compoſitions de l'autre. Les ouvrages de Guerchin ſont d'un ſtyle ferme & naturel. Leur quantité démontre la fertilité de ſon génie ; mais elle prouve en même tems une trop grande précipitation qui l'empêchoit de donner à toutes les parties de ſon art ce poli ſans lequel rien n'eſt terminé.

Le Guide a été un peintre du premier ordre, à qui la nature avoit prodigué tous les talens qu'elle ne diſtribue ordinairement aux autres que par portions & par meſure. La plupart de ſes tableaux ſont d'une très-grande beauté ; la compoſition en eſt majeſtueuſe, le deſſin vrai, pur & juſte, les carnations vivantes, les têtes nobles, les draperies flottantes, le coloris gracieux, les demi-teintes bien ménagées. Si nous en exceptons ſon tableau de ſaint Michel & celui de ſaint Pierre pleurant ſon péché, qu'on peut regarder comme parfait, la peinture de cet artiſte manque de nerf, témoin ſon Samſon vainqueur des Philiſtins. Les fortes paſſions mettent des obſtacles

aux progrès du génie. Celle du jeu, dans laquelle le Guide s'étoit laiſſé malheureuſement entraîner, lui déroboit le tems néceſſaire à cette lenteur hâtive qui étend, abrege, réforme, corrige, perfectionne. Cagnacci & Cantarini, deux de ſes éleves, ont imité ſa maniere; ils ſont gracieux & naturels, mais à un degré beaucoup inférieur. On deſireroit plus de verve dans Romanelli. Sa touche a des agrémens & de la nobleſſe. Guaſpre Dughet avoit un talent ſingulier de fidélement rendre le chaos qui regne dans les orages, les feuilles des arbres quand elles ſont agitées par les vents, les réſeaux formés des roſées de l'aurore, les jardins, les prairies, les fleurs & les fruits que colore le printems. Ce ſuccès, il le devoit en grande partie à une étude profonde de la nature, qu'il avoit faite dans les maiſons le plus joliment & le plus hautement ſituées, où il voyoit ſans ceſſe des ſites piquans & d'étonnantes choſes. Il avoit un faire à pluſieurs tons, dont l'un étoit ſans union & tranchoit durement.

Les Procaccini ont enrichi l'Italie des productions de leurs talens. Celles de Camille Procaccini ſemblent avoir été faites ſans travail, tant il y a de coulant & de franchiſe. Quoiqu'il eût beaucoup d'imagination, il ſavoit en modérer les écarts par un pinceau ſévere. Ses airs de tête & ſon coloris ſe font principalement remarquer. Jules-Céſar Procaccini s'eſt diſtingué par la liberté de ſa touche, la nobleſſe de ſes idées & la vérité de ſes deſſins. Carlo Antonio & Ercole Juniore

Procaccini ont été de bons payſagiſtes ; ils ont délicatement peint les objets de petit genre.

Bianchi a étendu ſes travaux ſur l'hiſtoire, les payſages, les marines, les animaux, les portraits ; & chacune de ſes peintures a le ton qui lui eſt propre, grande dans les ſujets élevés, ingénieuſe & agréable dans les médiocres. La candeur & les graces modeſtes ſont parfaitement exprimées dans les vierges de Carle Maratte. Ses tableaux d'hiſtoire ont un goût exquis de deſſin, de la fécondité dans les penſées, de la tendreſſe dans le coloris. La célébrité dont il a joui durant ſa vie n'a point été obſcurcie par la nuit de ſon tombeau, & ſes ouvrages ſont de nos jours également précieux, étudiés par les perſonnes de cette profeſſion.

Diſciple d'Albane, Cignani ſe montra digne d'avoir un pareil maître : celui-ci l'eſtimoit tellement, qu'il le faiſoit travailler à ſes propres tableaux. Cignani a peint avec aiſance & fineſſe. Il a jeté beaucoup de variété & d'énergie dans la maniere de rendre le mouvement impétueux des paſſions humaines. Son caractere eſt l'élégance, une trop grande correction qui éteint la flamme du génie. Il a eu pour éleves Quaini & Franceſchini, les heureux imitateurs de ſon ſtyle. Comme c'eſt en commun que ces éleves ont toujours travaillé, ils doivent avoir part à la même gloire. Une facilité de pinceau, une noble ſimplicité de figures, des grouppes mal liés, une compoſition diffuſe, ſont les traits diſtinctifs qui mar-

quent les tableaux d'Odazzi. Sa réputation s'eſt augmentée par des gravures. La maniere de Chiari tient de celle de Carle Maratte, dont il avoit pris des leçons. Les expreſſions de cet artiſte ſe trouvent toujours convenables à ſon ſujet. Son coloris eſt doux, d'une grande fraîcheur, & ſes teintes ſont fondues. Ferdinand Bibiéna s'eſt acquis beaucoup de célébrité dans le genre des perſpectives. Son ſtyle eſt ſavant & d'un bon goût. Les ſuccès qu'il a eus dans l'architecture ne ſauroient lui être conteſtés. François Bibiéna ne poſſédoit pas à un ſi haut degré le génie dont ſon frere étoit doué pour la perſpective; mais il avoit par-deſſus lui le talent de peindre avec ame les mouvemens, les attitudes des figures, & de les bien groupper. La partie dans laquelle Creſpi paroît avoir le plus mérité, conſiſte dans les caracteres de ſes tableaux, qui étonnent par leur peu de reſſemblance & par leur majeſté. Cet artiſte avoit l'imagination élevée, agréable & féconde. Sous la touche de Panini, les ruines étoient peintes d'une maniere expreſſive; il s'étudioit à mettre un déſordre apparent dans les idées. Ses traits ont de l'énergie, & ſes couleurs un ſombre effrayant.

Les arts ont perdu leur éclat dans les états du pape par le même moyen qui, ce ſemble, devoit en perpétuer la gloire, par le nombre de ceux qui s'y ſont adonnnés : cette quantité eſt prodigieuſe. Il s'y trouve une fourmilliere de peintres qui manquent de reſſources, ſe croiſent en mettant leurs travaux à bas prix, compoſent

poſent avec hâte, négligent d'étudier le ton des grands maîtres dont ils ont ſans ceſſe les chefs-d'œuvres devant les yeux, & laiſſent perdre leurs talens dans le ſein de l'abattement & de l'indigence. Il eſt à Rome plus de mauvais peintres que par-tout ailleurs. Pompeo Battoni eſt le ſeul qui s'y ſoit fait un nom. Cet artiſte célebre a allié pluſieurs genres; il réuſſit auſſi bien dans le portrait que dans l'hiſtoire. A une compoſition riche, il joint un deſſin exact & un beau coloris. Nous avons de lui le portrait du pape actuel, où il a parfaitement exprimé la nobleſſe & la majeſté de l'original, ainſi que l'air de bonté qui en adoucit les traits. M. Corbi peut encore être cité pour la légéreté de ſon pinceau, & M. Pazzi pour la fidélité à rendre les objets d'après eux-mêmes. M. Monaldini eſt un bon compoſiteur dans les petits genres. Ses bambochades attachent par la variété des figures & les graces de l'expreſſion.

Marc-Antoine Raymondi mérite la premiere place parmi les graveurs que le pays eccléſiaſtique a produits. Son burin précis & délicat le fit choiſir par Raphaël, pour graver la plupart de ſes tableaux. Heureux, s'il n'avoit pas partagé la honte de Jules Romain & de Pierre l'Aretin, & que dans ſes productions il n'eût pas bleſſé la pudeur avec une audace pouſſée à ſon comble! Bernard a été entr'eux un des graveurs qu'on peut oppoſer aux grands artiſtes de l'antiquité pour en balancer la gloire. De la fineſſe, de l'agrément, une facilité prodigieuſe d'exécution,

indiquent le caractere de ſes ouvrages. Propertia de Roſſi a travaillé dans la peinture, la gravure, mais principalement dans la ſculpture. Ses productions en ce genre renferment de la fierté. Sa gloire eſt d'autant plus éclatante que l'hiſtoire n'a conſigné dans ſes faſtes que le nom de très-peu de femmes qui s'y ſoient ſeulement adonnées. Il nous ſuffira d'indiquer, en preuve des talens peu communs de Vincent Dante pour le même art, la ſtatue qu'il a faite de Jules III. On y voit un deſſin pur, un caractere ſavant, une attitude naturelle & bien drapée, un travail moëlleux. La poéſie, la peinture & l'architecture ont fait auſſi ſes occupations. Cette derniere profeſſion a fourni quelques hommes illuſtres dans les pays du ſouverain pontife. Ariſtote eſt mis dans ce rang. Bramante l'a ſurpaſſé de beaucoup; & quoiqu'on n'ait pas entiérement exécuté le plan qu'il avoit tracé de l'égliſe de ſaint Pierre de Rome, on ne peut douter que la totalité ne fût d'une grande maniere, & qu'elle ne décelât un très-beau génie. Pellegrin Tibaldi avoit un bon goût d'architecture, celui de l'antique qui réunit la nobleſſe & la ſimplicité. Employé par Grégoire XIII, il exécuta avec beaucoup de ſuccès les travaux que lui confia ce pape, protecteur des ſciences & des arts. La ſculpture, la gravure, l'architecture, languiſſent depuis long-tems dans le pays eccléſiaſtique, & nous ne connoiſſons aucun artiſte de ces profeſſions, dont les talens ſoient aſſez marqués pour qu'on en faſſe ici mention, ſi ce n'eſt M. Bracci qui donne de l'ame & de la fierté

à ſes têtes, & M. Vallé, pur dans ſes deſſins, ſage dans ſa compoſition, réfléchi dans l'exécution de ſes plans bien réguliers.

Les Italiens naiſſent avec un goût décidé pour la muſique. Elle opere ſur eux un effet plus ſenſible que ſur les autres peuples. Il ſemble que leur ame eſt plus tendre, leur imagination plus vive, leurs oreilles plus délicates, & par conſéquent plus faciles à affecter. Marquée au même caractere que celui de leur langue, la muſique des Italiens eſt riche, brillante, paſſionnée, harmonieuſe, variée. Il eſt peu de ſiecles qui n'aient fourni parmi eux des muſiciens d'une grande célébrité. L'Etat eccléſiaſtique a donné naiſſance à Corelli, dont les ſymphonies ſont ſi répandues dans l'Europe entiere. Elles méritent de l'être par la douceur & l'accord des ſons, par l'union & la rapidité des tableaux. Maio (*a*) étoit né avec des talens que gâterent de mauvaiſes études. L'imagination domine trop dans ſes compoſitions. L'harmonie en eſt pompeuſe, la maniere vive, mais pleine de luxe que le beau n'admet point. Si ce muſicien eût vécu long-tems, la raiſon l'auroit infailliblement retiré de la mauvaiſe route pour le placer dans celle du bon goût.

Caccinno & Cavaliere jouirent tous les deux vers le même tems d'une gloire qui les fit regarder comme des modeles. Leur muſique étoit ſimple, noble, & donnoit une nouvelle force

(*a*) Quelques-uns le diſent de Naples.

au ſentiment. Foggia a été en quelque ſorte le pere de la muſique d'égliſe. Sa maniere embraſſe pluſieurs tons ; elle a de l'élévation & ſur-tout beaucoup d'harmonie. Les chanſons, les airs & autres pieces de Freſcebaldi dans le petit genre, paſſent pour claſſiques par l'eſprit, la naïveté, la vivacité qu'on y rencontre. Sibelli a excellé dans le bouffon, eſpece de muſique qui demande des talens eſtimables. On met Jean-Paul Colonna dans la claſſe des plus ſavans compoſiteurs de l'Italie. Pluſieurs de ſes manuſcrits ſont gardés précieuſement, & il eſt défendu d'en prendre des copies, comme s'il y avoit quelque gloire de les poſſéder excluſivement. Un préjugé, une petiteſſe d'eſprit reſſerre les arts, & en arrête quelquefois la marche. Pourquoi ne pas produire au grand jour les manuſcrits de Colonna, afin de procurer aux compoſiteurs la facilité de les étudier ? Le génie, quel qu'il ſoit, a beſoin de guides excellens pour ne pas ſe perdre dans la route, & ſa perfection en dépend ; on ne doit donc pas l'en priver. Nous nommerons Amadori, parce qu'il a été le chef de l'illuſtre école de Rome, & Piſtocchi celui de l'école Bolonoiſe, que nous joignons ici à la premiere, comme nous l'avons déjà fait pour les écoles de peinture. Piſtocchi réuſſiſſoit éminemment dans le groteſque.

On eſt frappé des productions de Perti pour les égliſes. Liaiſon de parties, juſteſſe d'enſemble, art ſingulier, adreſſe infinie pour le dérober cet

art aux yeux même des meilleurs connoiſſeurs; goût exquis, harmonie énergique, ſtyle tendre & animé, tout contribue à enchanter, à enlever. Les ouvrages d'Orlandini ont toujours reçu du public un accueil très-flatteur; preuve évidente de talens dans la muſique, lorſque ce n'eſt point à la cabale & à tous ces vils maneges de parti qu'on en eſt redevable. Perſonne n'a juſqu'à préſent ſurpaſſé Orlandini dans la partie de l'opéra qu'on appelle intermede. Bénévoli a été de la plus grande force dans l'harmonie, & Prédiéri dans la vérité d'expreſſion.

Nous indiquerons Albergatti, Aldovrandini, Boretti, Draghi, Franceſchini, Graziani, Macari, Pignatta, Toſi, comme des compoſiteurs du ſecond ordre. Nous ajouterions à cette liſte pluſieurs autres noms qui ne ſont pas moins connus, ſi nous ne craignions, en la ſurchargeant, qu'elle ne rebutât par ſa ſéchereſſe.

Il eſt quelques muſiciens de l'Etat eccléſiatique qui ſoutiennent encore un peu ſon ancienne célébrité. Félix Aleſſandri n'a rien d'apprêté, rien de forcé; ſa maniere eſt coulante & facile. (*a*) L'imagination de Ruſt lui fournit des tableaux d'une touche riante. Sarti parle le langage de l'ame avec cet attendriſſement qui attire, & cette douceur qui charme ſans forcer les cœurs. Son ſtyle eſt

(*a*) Nous omettons le P. Martini, dont nous ne connoiſſons que les ouvrages de théorie qu'il a fait imprimer. Ce digne éleve de Perti eſt dans ce genre le plus profond muſicien.

la couleur la plus vive & la plus naturelle du ſentiment. Accorimbani, Franceſchi, Mazzoni, Poletti, Rauzzi, Santi, Zanotti, avec une réputation très-inférieure, ne laiſſent pas d'en avoir & d'en mériter quelqu'une. Leurs muſiques s'exécutent avec plus ou moins de ſuccès ſur les différens théatres d'Italie.

Parmi les chanteurs, Ferri eſt conſidéré comme un artiſte dont la voix a été des plus harmonieuſes & des plus étendues. Paſi plaiſoit infiniment par la délicateſſe de ſon goût, la douceur de ſes inflexions, les nuances imperceptibles de ſes tons, toujours unis & formant un enſemble, par la variation de ſes ornemens, qui bien loin d'affoiblir l'expreſſion, y ajoutoit de la grace. Careſtini joignoit à la beauté de la voix & de la figure les fineſſes de l'art; lorſqu'on les place à propos, elles produiſent l'illuſion la plus grande. Majorana vivant encore s'eſt rendu célebre par un chant ſéduiſant & propre à toute ſorte de muſique. Caribaldi eſt dans le bouffon un auſſi bon comédien que muſicien. Il met de l'entente & de l'expreſſion dans ſon jeu, ſa déclamation eſt naturelle, ſa voix a du moëlleux & de la flexibilité.

Les cantatrices Baglioncella, Rata, Martinelli ont eu des talens qui les ont ſauvés de l'oubli. Leur réputation a été ſi bien établie, que la nuit du tombeau n'a pu l'éclipſer depuis environ deux ſiecles. Amérighi primoit en jouant les rôles d'hommes. Du nombre des cantatrices vivantes, nous ferons mention d'Aſchiéri, meilleure pour la

déclamation, que pour le chant ; de Mattei, dont la voix égale le jeu brillant & la beauté ; de Roſſignoli qui s'eſt fait un nom dans le genre comique ; enfin d'Agujari qui chante d'une maniere gracieuſe, & qui par la hauteur de ſa voix exécute les morceaux les plus difficiles à rendre.

J'ai encore à parler dans ce diſcours, du royaume de Naples ; je le ferai auſſi briévement qu'il me ſera poſſible. La ville de Naples, qui donne ſon nom au royaume, l'engloutit preſque tout entier ; & quand on a vu cette capitale, il ne reſte plus rien à voir. Sa ſituation eſt la plus belle du monde, ſans excepter même celle de Conſtantinople. Du penchant d'une montagne, cette ſuperbe ville s'étend juſqu'à la mer qu'elle embraſſe par ſes fauxbourgs. Son enceinte décrit & renferme un eſpace de plus de trois lieues. Le nombre de ſes habitants eſt le triple ou le quadruple de ceux de Rome ; on ne peut rien ajouter à ſa magnificence, à ſes richeſſes, à ſon luxe. Ce pays tout dégradé, j'ai preſque dit tout anéanti qu'il eſt, nous fait aſſez conjecturer ce qu'il fut autrefois, lorſque, connu ſous le nom de grande Grece, gouverné par de ſages législateurs, il comptoit un grand nombre de villes, dont la population immenſe ne prenoit rien ſur celle des campagnes ; il faiſoit l'admiration & les délices des étrangers qui venoient en foule s'y fixer ou s'y inſtruire ; il étoit le théatre où les ſciences étaloient à l'envi leurs riches tréſors, l'école où les arts ſous l'aile du génie prenoient leur eſſor

brillant, le centre où, par un grand nombre de ports avantageuſement ſitués ſur deux mers, le commerce attiroit les productions les plus rares, les plus précieuſes marchandiſes du monde connu. Une ſi belle contrée ne devoit pas être long-tems le ſéjour de la paix, à moins qu'elle ne fût conſtamment tenue en état de ne pas craindre la guerre. Tant qu'elle produiſit d'habiles capitaines & de braves ſoldats, ſi elle ne pouſſa pas au loin ſes conquêtes, gloire à laquelle on ne la vit preſque jamais aſpirer, elle n'eut pas la honte de devenir la proie des conquérans. Annibal avec toutes ſes forces échoua devant Naples; le rival de Scipion, le vainqueur des Romains, ne s'attendoit pas à une réſiſtance vigoureuſe; il trouva des habitans qui ſurent arrêter ou détourner le cours impétueux de ſes armes. Déſeſpérant de ſes forces & confus de voir déconcerter ſes vaſtes projets, il marche devant Nole qui n'étoit éloigné que de quatre lieues, & il eſſuie un ſecond échec qui lui fut encore plus ſenſible que le premier. Pour s'en conſoler & les oublier, il courut ſe plonger dans les délices de Capoue. Naples n'avoit pas alors ſubi le joug des Romains; elle n'avoit avec eux que des liaiſons de commerce & d'amitié. Flattée ſans doute de cette alliance, elle s'en montroit digne par ſa généroſité. Dans les beſoins preſſans de la république, elle lui ouvrit ſes tréſors; on la vit même quelquefois ne pas diſtinguer de ſes ennemis, les ennemis du nom Romain, leur réſiſter avec force, les attaquer avec valeur,

en triompher avec gloire. Ce furent les empereurs qui la mirent au nombre des colonies Romaines, mais en la laiſſant jouir des plus grands privileges. Elle garda ſes uſages, ſes loix, ſon langage, & continua de paſſer pour une ville grecque. Charmés de la beauté du lieu, les Romains les plus riches ſe déroboient au tumulte de la capitale, & venoient goûter à Naples les douceurs du repos. Cet exemple devint pernicieux aux habitans. Les plus opulens d'entr'eux imiterent les Romains; & l'édifice des mœurs, qui tient ſi fortement à celui de l'état, ou plutôt qui en eſt la baſe fondamentale, fut bientôt ébranlé. La contagion gagna de proche en proche, & vint ſe communiquer juſqu'aux dernieres claſſes de citoyens. La corruption avoit fait plus de progrès à Rome; & quand elle fut au comble, cette capitale n'exiſta plus. Naples lui ſurvécut, & ſe ſoutint encore aſſez long-tems après la chûte de l'empire. Elle ſe fit reſpecter d'Alaric qui venoit de ſaccager Rome, & qui dévaſta la Campanie. Ce roi barbare en approcha; mais la voyant en état de lui réſiſter, il n'oſa pas en former le ſiege. Les Vandales, du tems de Genſéric leur roi, enſevelirent Capoue ſous ſes ruines, acheverent de détruire Nole, déſolerent les environs de Naples: mais le torrent briſa toute ſa fureur aux pieds de la ville; & ne pouvant ſurmonter cette digue, il détourna ſon cours. Détrôné par Odoacre, le jeune Auguſte fuit à Naples; ſon vainqueur l'y pourſuit. Cette ville tient ferme; mais enfin elle cede à la force,

& ſubit la derniere le ſort qu'éprouva toute l'Italie.

Ici commencent les révolutions dont la ſuite s'étend juſqu'à nos jours. Théodoric ſoumet le pays & l'érige en comté. Béliſaire aſſiege Naples par mer & par terre ; il déſeſpere de pouvoir y entrer, lorſqu'un ſtratagême lui en ouvre les portes ; il la prend d'aſſaut ; ſes ſoldats en maſſacrent les habitans depuis les enfans juſqu'aux femmes & aux vieillards. Le ſeul récit des horreurs dont ils ſe ſouillerent, excite encore plus les cris de l'humanité contre leur brave capitaine, que ſes malheurs n'ont jamais inſpiré de commiſération. Pour effacer la tache qu'il avoit imprimée à ſa gloire, Béliſaire rétablit Naples, & prit des moyens ſûrs pour la repeupler & lui rendre une partie de ſon ancienne ſplendeur. Il réuſſit auſſi bien qu'il pouvoit le deſirer. Huit ans après cet horrible ſac, la ville ne balança pas à meſurer ſes forces avec celles du féroce Totila. Si elle n'avoit eu que cet ennemi en tête, elle auroit pu en triompher ; mais la famine lui fit une cruelle guerre qui lui enleva une partie de ſes habitans & affoiblit l'autre. Epuiſée, elle ſe rendit, elle demanda grace. Le vainqueur, outré de la longueur du ſiege, faiſoit craindre ſa vengeance. Un ſolitaire, S. Benoît, éteignit le feu d'une colere brutale, & vint à bout de ménager à des malheureux les effets de l'humanité. Totila pardonna aux habitans leur courage, & ne leur fit eſſuyer aucun mauvais traitement ; mais pour pré-

venir les défections, & reſter plus long-tems tranquille poſſeſſeur de la ville, il lui ôta les moyens de ſecouer le joug, ruina ſes défenſes & la démentela. Les habitans du pays ſe ſignalerent encore à diverſes époques. C'étoit ſur-tout daus le plus grand malheur qu'ils déployoient toute l'énergie de leur ame. Inſenſiblement les malheurs & les guerres les laſſent, leurs mœurs s'altérent & leur gloire s'éclipſe. De nation belliqueuſe ils devinrent par degrés un peuple lâche & peu jaloux de la liberté; ils en vinrent enfin juſqu'à négliger entiérement les armes & à commettre à des mercenaires, à des étrangers, le ſoin de les défendre. Une fois que l'Italie ceſſa d'avoir pour ſouverains les empereurs d'Orient, le pays qui forme aujourd'hui le royaume de Naples, fut pour ainſi dire le jouet de la fortune & des changemens. Il ne reconnoiſſoit un maître que pour paſſer au pouvoir d'un autre, & rouler ainſi de malheurs en malheurs. Les peuples barbares & les nations policées s'en emparent ſucceſſivement, & y font déteſter leurs cruautés, craindre & rarement aimer leur gouvernement. Naples devint tour-à-tour la proie des féroces Lombards, des cruels & ſanguinaires Sarrazins. Soutenu par pluſieurs princes d'Italie, le pape Jean X délivre ce pays de la tyrannie des Africains. Les guerres continuent, bientôt va naître un nouvel ordre de choſes, & la forme du gouvernement ne tardera pas à changer.

Les exploits des Normands leur firent un grand nom, & ne reſterent pas ſans récompenſe. On

leur permit de faire quelques établiſſemens dans la Pouille & aux environs de Naples. Mécontens des Grecs qu'ils avoient bien ſervis, ils leur firent la guerre & les punirent de leur ingratitude. Léon IX donna l'inveſtiture de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile à Onfroi, fils de Tancrede de Hauteville, à condition que lui & ſes ſucceſſeurs en feroient hommage au ſaint ſiege. Roger, prince Normand, ſoumit à ſon empire par ſes uſurpations & ſes conquêtes, non-ſeulement toute l'étendue de pays qui forme aujourd'hui le royaume de Naples & de Sicile, mais une grande partie des côtes d'Afrique. Ce nouvel empire ne dura pas: la Sicile paſſa ſous la domination des empereurs d'Occident. Les troubles ſe renouvellerent & mirent ſur le trône un roi François. En 1265, le pape Urbin IV donna la Sicile à Charles, comte d'Anjou & frere de S. Louis, ſous la charge qu'il paieroit annuellement au ſaint ſiege un tribut de quarante mille ſous d'or. La maiſon de Suabe qui régnoit à Naples, s'éteignit. Charles ſe vit alors en poſſeſſion des deux royaumes. Les Siciliens maſſacrerent tous les François, à l'exception d'un ſeul, & reconnurent pour leur roi Pierre d'Aragon (*a*). Sixte IV fit grace à Ferdinand, roi de Naples, du tribut qu'il payoit à la cour de Rome, & ſe contenta de l'hommage qu'il feroit annuellement d'une haquenée blanche. Les rois de France tenterent pluſieurs fois de faire revivre

(*a*) Je ne fais qu'indiquer les principaux événemens.

leurs droits ou valoir leurs prétentions, tantôt ſur le royaume de Naples, tantôt ſur celui de Sicile, & ne renoncerent entiérement à cette entrepriſe qu'en 1503.

Depuis cette époque juſqu'à la fin du ſiecle dernier, Naples reconnut pour ſouverains des princes qui ne réſidoient pas en Italie. Un peuple nourri dans les guerres & les révolutions, & qui depuis ſon origine n'avoit preſque jamais ceſſé d'avoir les armes à la main, ne devoit pas voir d'un œil tranquille des vice-rois qui, déſignés pour leur commander, appeſantiſſoient ſouvent ſur leurs têtes un joug de fer, & les accabloient du poids de leur tyrannie. Mais heureuſement pour les gouverneurs, il étoit bien changé; de fier, inquiet, jaloux de ſes droits & de ſa liberté, ardent, impétueux, guerrier qu'il étoit autrefois, devenu plus doux, pacifique, indifférent à un meilleur ſort pour peu qu'il dût lui en coûter, il ſouffroit patiemment des rigueurs exceſſives. Cependant il eſt par-tout dangereux de pouſſer à bout les peuples; ſa patience laſſée peut ſe changer en fureur, & pour éclater avec plus de fracas, il ne lui faut qu'un chef. Mazaniello, jeune homme de vingt-quatre ans, l'ameuta. Réſolu à périr ou à faire lever les impôts, il excite & aſſemble les mécontens. Dans la chaleur d'une imagination exaltée, il leur fait un tableau monſtrueux de la miſere publique. Quand il les voit animés du même feu qui le brûle, il ſaiſit le moment pour ſe mettre à leur tête. Il va piller les fermes, monte au palais du vice-roi, le pour-

ſuit & l'aſſiege dans le château neuf, & demande, outre la ſuppreſſion des impôts, le rétabliſſement des privileges accordés au peuple par les rois d'Eſpagne. Son parti groſſit. Elu capitaine général du peuple, il compta ſous ſes ordres juſqu'à cent cinquante mille hommes On lui éleve un trône; il adminiſtre la juſtice, établit par-tout une police rigoureuſe, met le prix aux denrées, multiplie ſes amis, & devient l'idole du peuple. Une pareille conduite mettoit en état de tout entreprendre; mais enivré de ſes premiers ſuccès, il ne voulut plus tenir la même route. Il ſe rendit odieux par ſa fierté, ſa cruauté, trop bizarre pour provenir d'autre cauſe que de la démence. Il fut tué; on mit ſa tête au bout d'une lance, & on la montra au peuple qui la vit aſſez froidement, & rentra de lui-même dans le devoir. C'eſt la ſeule fois qu'on peut l'accuſer d'avoir pris en corps un parti violent & d'avoir demandé des ſoulagemens les armes à la main. Des invaſions ſubites & fréquentes, comme on le voit par ce court expoſé, des guerres qui ne s'éteignoient que pour ſe rallumer avec plus de fureur, une variation perpétuelle dans le gouvernement, une ſucceſſion rapide de ſouverains oppoſés les uns aux autres & qui ſe ſupplantoient tour-à-tour, tout cela ne devoit-il pas affoiblir, épuiſer une nation, en altérer les mœurs, en rendre inutiles les bonnes qualités, ruiner ſon commerce & ſon agriculture, anéantir enfin ſon pays, malgré les avantages de ſa ſituation & la fertilité de ſon ſol? La nature du ſol n'a pas changé,

la ſituation de ce pays eſt toujours la même & offre les plus grandes facilités à l'induſtrie ; il n'eſt pas impoſſible de réformer les mœurs du peuple ; de le tourner vers les arts utiles, & par des récompenſes, de ſages loix, de renouveller ſon ancien goût pour le travail. S'il s'agiſſoit de policer des hommes ſauvages, & de former les habitans d'un vaſte état, l'entrepriſe pourroit décourager. Pierre le Grand fit connoître les Ruſſes & créa ſon empire ; mais l'ouvrage de ce puiſſant monarque avance lentement ; à peine vient-on de former le code de la nation, on doit donc encore la regarder comme au berceau. L'enfance des peuples dure long-tems.

Le royaume de Naples ne pouvoit jouir d'un conſtant bonheur, quand il étoit entre les mains de vice-rois, dont l'autorité trop bornée pour l'étendue, étoit encore plus limitée pour le tems. Dans les grandes choſes, ils dépendoient abſolument d'une cour qui, plus ou moins éloignée des lieux, pouvoit aiſément ſe laiſſer tromper, les gênoit quelquefois trop, & craignoit de leur accorder la liberté néceſſaire pour faire le bien ; qui d'autres fois, par une conduite oppoſée, dédaignoit d'éclairer leurs démarches, fermoit les yeux ſur leurs vexations, ne ſe mettoit point en peine de leur tracer la route qu'il falloit ſuivre. Rappellés au bout de trois ans, ils étoient forcés de quitter les rênes du gouvernement, quand ils commençoient à peine d'entrevoir les moyens de bien gouverner. Ce grand inconvénient n'exiſte

plus : Naples jouit de la préſence de ſon ſouverain. Le royaume peut eſpérer de redevenir auſſi floriſſant qu'il l'a été. L'ouvrage eſt déjà commencé ; ſous le regne précédent on a détruit des abus introduits durant le gouvernement des vice-rois ; la cour eſt rentrée dans tous les droits de la ſouveraineté ; elle a délivré les gens de la campagne de la ſervitude féodale ; les grands barons ne peuvent plus toucher à la propriété de leurs vaſſaux. On obſerve que les uns ne ſont pas moins riches, quoiqu'ils n'aient pas, comme auparavant, entre les mains les biens, la liberté, la vie des autres. Le grand coup devoit être porté le premier ; mais il ne s'agit pas ſeulement d'abattre, il faut édifier & commencer par le fondement.

Naples eſt beaucoup trop peuplée, & la campagne beaucoup trop déſerte. Il ſeroit néceſſaire de verſer dans celle-ci une grande partie des habitans. Si l'on s'en rapporte à un dénombrement fait en 1742, cette capitale contenoit un peu plus de quatre cents cinquante mille perſonnes, tant de l'un que de l'autre ſexe. Parmi les écrivains pluſieurs enflent cette ſomme totale & la portent juſqu'à ſix cents mille, d'autres la réduiſent à trois cents cinquante mille. Quoi qu'il en ſoit, on ne trouve nulle autre part autant de bras oiſifs que dans ce pays. Quel bien pour l'état ſi l'on ſavoit les employer ! On compte dans Naples quarante mille pauvres valides, qui, ſans profeſſion, ne cherchent pas à en prendre, & s'eſtiment

s'eſtiment même heureux de n'en point avoir. Endurcis à la miſere, ils dédaignent l'aiſance qu'il leur faudroit acheter par quelques heures de travail ; avec la plus petite ſomme par jour ils vivent & ſont contens. La plupart n'ont point de lit, & paſſent les nuits ſur des bancs de pierre, où ils n'en dorment pas moins d'un profond ſommeil. L'état fourmille de gens de cette eſpece : on ne peut les enviſager ſans témoigner la plus grande ſurpriſe de ce qu'on n'en fait pas de robuſtes laboureurs, de vigoureux matelots, de braves ſoldats. Le miniſtre actuel (*a*) eſt le premier qui, en ménageant des eſprits faciles à s'irriter, ſans uſer de force & ſans en venir aux menaces, a ſu prendre de bonnes meſures pour engager ces malheureux à ſe faire un meilleur ſort. Il a offert de la part du roi à ceux qui voudroient s'aller établir à San-Lacci, lieu peu cultivé, & qui par ſa fertilité deviendra bientôt du plus grand rapport, les avances néceſſaires pour entreprendre des défrichemens. Les terres appartiendront en toute propriété, moyennant un cens fort modique ou quelque légere redevance, à ceux qui les auront miſes en valeur. Cette méthode a parfaitement réuſſi. Attirés par des propoſitions ſi avantageuſes, des gens oiſifs & pauvres ſe ſont répandus en foule ſur le terrein qu'on leur avoit cédé. Des friches ont été bientôt converties en champs fertiles & couverts de toute ſorte de grains ; les nouveaux colons bé-

(*a*) Le marquis della Sambucca.

niſſent le gouvernement, qui des horreurs de la miſere les a fait paſſer tout-à-coup dans le ſein d'une honnête aiſance. Le gouvernement s'applaudit de groſſir à ſi peu de frais la claſſe précieuſe des cultivateurs, & de compter aujourhui, parmi les citoyens les plus utiles, des hommes qu'il voyoit auparavant avec regret devenir toujours plus à charge à l'état, en ſe dévouant honteuſement à une longue inaction. Ce premier eſſai annonce de plus grandes entrepriſes, & prépare des changemens. La cour ne ſe départira pas d'une ſpéculation dont il réſulte évidemment le plus grand bien des particuliers & le plus grand bien public. On ne doute pas que bientôt la campagne ne ſe peuple, que l'agriculture ne revendique inſenſiblement tout le terrein fertile dont elle ſe voit privée, que le royaume de Naples ne ſoit le ſéjour de l'abondance, & ne devienne auſſi riche qu'il devoit l'être. La grande faveur que le ciel fait à un état lorſqu'il lui donne un prince qui veut le bien du peuple, & un miniſtre qui ſait le faire! Comme tous les pauvres ne ſont pas diſpoſés à ſe conſacrer aux travaux de la campagne, la cour a fait d'autres entrepriſes pour leur procurer des ſalaires. Afin de rendre plus facile le tranſport des denrées & des marchandiſes, le gouvernement a réſolu de réparer les mauvais chemins, & d'en conſtruire un grand nombre d'autres qui ſeront de la plus grande utilité. On a déjà mis la main à l'œuvre pour faire une grande route qui de Naples ſera pro-

longée juſqu'à Reggio de Calabre. Ce magnifique & difficile projet qu'on avoit inutilement tenté dans des ſiecles fort reculés, à diverſes époques poſtérieures, eſt ſi bien concerté, que la pleine & entiere exécution ne laiſſe plus aucun doute. Quoique les frais de conſtruction doivent, d'après l'eſtime des ingénieurs, ſe monter à deux cents mille ducats, le roi n'a pas voulu que, pour trouver les fonds néceſſaires, on mît la plus légere impoſition ſur le peuple ; il ne prétend pas le ſoulager d'un côté pour le charger de l'autre. Les pauvres gens des villes & des campagnes s'empreſſent de travailler aux chemins, parce qu'ils ne le font pas à leurs dépens, & qu'ils ſont très-bien payés de leur travail. Zélé pour le bien public, le miniſtre veut abſolument exterminer la mendicité, & procurer aux pauvres des ſecours ou des moyens faciles de ſubſiſter ; mais juſte & humain, il n'a garde d'uſer de violence envers les mendians, & de leur enlever le ſeul bien qui leur reſte, la liberté : ſous prétexte de les ſoulager, il ne va pas mettre le comble à leur malheur. Si la mendicité peut conduire à toutes ſortes d'excès, elle n'eſt pourtant pas un crime ; il ne faut donc pas la regarder & la punir comme telle. En rétabliſſant l'ordre dans les finances, le gouvernement s'eſt mis en état de ne laiſſer aucune excuſe au pauvre valide, s'il vient à manquer de pain.

La marine du royaume eſt preſqu'anéantie. On a conſtruit des galeres, des frégates & d'autres

bâtimens de guerre qui occupent un plus grand nombre de matelots & ſervent à protéger le commerce contre les corſaires de Barbarie. Le bas peuple des villes maritimes & des côtes a été utilement employé à réparer ou établir pluſieurs ports. Quoi qu'il en puiſſe coûter à l'état, il gagnera toujours beaucoup à donner le mouvement & imprimer une direction ſalutaire à des bras honteuſement oiſifs, que les arts, l'agriculture & l'induſtrie réclament, & que la nature ſemble avoir faits pour ſoutenir ſans peine les plus rudes travaux. On ſe tromperoit étrangement, ſi l'on jugeoit des hommes que produit le royaume de Naples, par ceux que nourriſſent la plupart des autres contrées d'Italie. Par le portrait que nous allons tracer des premiers, il ſera facile de voir qu'ils contraſtent avec les ſeconds, ou du moins qu'ils n'ont avec eux que bien peu de traits de reſſemblance.

Le peuple Napolitain, ſoit de la ville, ſoit de la campagne, offre un aſſemblage d'hommes robuſtes & nerveux, d'une taille aſſez haute, d'un port aſſuré, d'un regard pénétrant, vif & plein de feu; d'hommes qui portent empreinte ſur leur front l'ancienneté de leur origine, & qui reſſemblent peut-être plus aux anciens Grecs, que nos Grecs modernes. Quoiqu'extrêmement ſobres, ils ne perdent rien de leur embonpoint; ils ſavent également ſouffrir le froid & ſupporter la chaleur. En été comme en hiver ils ont, preſque tous les bras nus & la poitrine découverte.

Laborieux une fois qu'on les a pliés au travail, il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de les tirer de l'oiſiveté. On les accuſe d'être fourbes & trompeurs, comme les Grecs leurs ancêtres ; mais ce reproche qui ne tombe pas entiérement à faux, ne leur convient guere plus qu'à la plupart des autres peuples d'Italie. Le menſonge marche preſque toujours à côté de la miſere : pour les rendre vrais, il ſuffira de leur procurer un bien-être. Le gouvernement y travaille avec ardeur ; mais s'il ne prend pas la réſolution dont nous parlerons bientôt, il eſt douteux qu'il puiſſe jamais réuſſir comme il le deſire ; & le peuple, avec la même ſobriété, plus de travail & de meilleurs ſalaires, n'en reſtera pas moins pauvre.

Naples a toujours été le centre d'un grand commerce, ſoit avec l'intérieur du royaume, ſoit avec l'étranger. Cette capitale éblouit par ſes richeſſes ; mais elle devroit être plus opulente qu'elle ne l'eſt. Si elle profitoit de tous ſes avantages, les autres nations ne pourroient pas ſoutenir ſa concurrence. Sa poſition, ſon port, les productions de ſon ſol, le bas prix des denrées & des vivres, les communications, tout la favoriſe pour devenir maîtreſſe du commerce. La main-d'œuvre ne coûte preſque rien ; un artiſan vit à l'aiſe, & entretient ſa femme, pourvu qu'il gagne quatre ducats par mois ou dix-ſept livres de France. Le gouvernement doit être regardé comme le barometre de ſon commerce ; un mauvais ſyſtême le fait baiſſer, une ſage politique l'éleve. Le regne de Ferdinand I

eſt la plus brillante époque de ſes manufactures. L'état les protégeoit ; les grands du royaume les multiplioient ; ils ne rougiſſoient pas du titre de négocians, & de faire par la voie du commerce une grande fortune. Ce tems ne dura pas. Quand elle n'eut plus que des gouverneurs, l'induſtrie ſe ralentit, les manufactures tombérent en décadence, les Napolitains ſe trouverent au même niveau que les Eſpagnols leurs maîtres, & comme eux ils ne purent fournir à leurs beſoins qu'en payant tribut aux nations commerçantes. Les circonſtances ont changé ; le gouvernement apporte un prompt remede au mal en accordant ſa protection à l'induſtrie. On a créé pluſieurs manufactures ; celles qui étoient tombées ſe relevent ; celles qui languiſſoient ſe raniment ; déjà la balance du commerce, trop long-tems décidée en faveur des étrangers, commence à pencher du côté des Napolitains ; & le produit des ventes l'emporte ſur celui des achats. Les diverſes nations de l'Europe tirent de Naples des taffetas, des bas de ſoie tricotés, des velours pleins, des demi-velours, des mouchoirs de ſoie, du lin, du chanvre, de la manne, des fruits ſecs, des marbres, de l'huile, des laines, des chevaux & des mulets. Les grains forment un des plus grands articles d'exportation ; mais dans un pays ſi fertile il pourroit devenir facilement d'un plus grand rapport. Au lieu de favoriſer les opérations du commerce, le miniſtre les a trop ſouvent gênées. Ce qu'on a peine à concevoir, c'eſt qu'en 1764, époque où la diſette

ne ſe faiſoit ſentir dans aucune autre contrée de l'Europe, le royaume ait été en proie à toutes les horreurs de la famine. Une foule de malheureux y mourut de faim ou des maladies qu'entraîne après elle une mauvaiſe nourriture. Cependant la récolte n'avoit pas manqué, puiſque les marchands & les propriétaires avoient vendu des quantités très-conſidérables de grains à divers étrangers quelques mois avant que la denrée commençât à devenir rare. Cet événement prouve qu'il n'y a rien de plus funeſte au commerce, & par conſéquent à l'état, que les variations perpétuelles du régime. Il étoit défendu d'exporter, & le cultivateur avoit le plus grand beſoin de vendre; on lui en accorde la permiſſion; il ſaiſit le moment, de peur qu'il ne lui échappe; n'ignorant pas qu'une ordonnance eſt bientôt ſuivie d'une autre toute contraire, il ſe hâte de donner ſa denrée au prix que l'acheteur veut y mettre; & s'il trouve des conditions avantageuſes, il ne balance pas à vuider ſes greniers. Telle fut la vraie cauſe de la famine de 1764. Le miniſtre actuel eſt trop éclairé pour ne pas comprendre que des réglemens qui roulent perpétuellement les uns ſur les autres, ſe pouſſent, ſe briſent, diſparoiſſent un inſtant pour ſe montrer de nouveau, ne peuvent produire que de triſtes effets, & ſont le plus grand fléau du commerce. Pour ne pas effaroucher le peuple, il a paru conſulter l'abondance avant de former ſon ſyſtême; il a d'abord permis de vendre à l'étranger un nombre déterminé de meſures de grains; de degrés en

degrés il en eſt venu juſqu'à laiſſer les propriétaires parfaitement libres de diſpoſer de leur bled. Le reſcrit que le roi de Naples adreſſa en 1777 au vice-roi de Sicile, porte formellement que les grains ne ſeront plus aſſujettis à aucun droit de ſortie; que toute perſonne pourra faire le commerce de cette denrée; que la liberté accordée ne ſouffre aucune reſtriction, aucune modification, ni pour le tems qu'elle doit durer, ni pour la quantité des grains qu'on pourra tirer du pays & vendre à l'étranger. Toute la précaution que le roi ordonne de prendre, c'eſt que les greniers publics de Palerme & des autres villes ſeront toujours ſuffiſamment fournis de bled pour la conſommation locale. Une crainte mal fondée a ſans doute dicté le dernier article; mais on le ſupprimera quand l'expérience aura fait voir qu'il ne procure aucun avantage, & ne ſert qu'à faire hauſſer le prix des grains en occaſionnant des frais conſidérables.

Sans remonter à des tems bien reculés, on trouveroit l'époque où le citoyen zélé, qui parloit de la libre circulation des grains & la ſollicitoit comme une loi propre à faire fleurir l'état, alarmoit l'ignorance & le préjugé, excitoit contre lui les clameurs de la cupidité, paſſoit pour un enthouſiaſte dont le délire allumoit l'indignation & devenoit trop dangereux pour mériter la pitié. La vérité perce tôt ou tard à travers les ténebres de l'erreur, & triomphe malgré les obſtacles, pourvu que ſes partiſans ne ſe laiſſent pas ébranler

& qu'ils la défendent avec plus de zele à meſure qu'on l'attaque avec plus de fureur. Dans la plus grande partie de l'Europe, les bonnes raiſons & l'expérience ont enfin raſſuré les eſprits timides ; on ne craint plus d'affamer le peuple en laiſſant prendre aux grains le cours qu'ils doivent naturellement avoir ; les gouvernemens ne connoiſſent pas d'autre méthode pour animer le commerce que de le dégager des entraves qui le gênent.

Le gouvernement de Naples touche aux vrais principes, il ne lui reſte plus qu'à les étendre & à les appliquer aux divers objets. Il eſt évident que la politique adoptée pour les grains doit ſervir de regle pour les autres denrées, les marchandiſes & toutes les branches de commerce. Les droits de ſortie ſont conſidérables, & ſe perçoivent avec une extrême rigueur. Du tems des vice-rois Eſpagnols, l'état avoit fait de gros emprunts ; pour en payer les intérêts, le gouvernement céda aux créanciers le produit de la plupart des droits impoſés ſur les marchandiſes. La perception s'en fait au nom & au profit des compagnies qui ont anciennement avancé des fonds au ſouverain. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bien du commerce. Si vous ſortez des états de Naples avec du linge, des étoffes, des bas, ou toute autre marchandiſe fabriquée dans le pays, ce n'eſt qu'après vous avoir mis à contribution qu'on vous ouvre les barrieres. Des ſaiſies & des amendes ſont les peines attachées aux contraventions. Avec de pareilles charges, des aſſujettiſſemens ſans nombre, des inſpections

rigides, des vexations de toute eſpece, le commerce ne peut faire un pas ſans être obligé de s'arrêter ; il s'épuiſe en luttant ainſi contre les obſtacles, il n'ira pas loin. Le gouvernement a ſi bien ſenti la force de ces inconvéniens, qu'il rembourſe les capitaux avancés par les compagnies, & ſe rend ainſi maître abſolu des droits, pour avoir la liberté de les ſupprimer. Après avoir tant fait pour le commerce, il n'a pas cru devoir négliger l'inſtruction des commerçans. Toute ſcience, tout art porte ſur des principes ; le commerce a les ſiens. Dans l'univerſité de Naples, il y a un profeſſeur qui eſt chargé de développer les regles du commerce, & d'en donner un cours complet à ſes éleves. Cette inſtitution, preſqu'unique dans ſon eſpece, peut ſervir à donner à l'état d'honnêtes & bons négocians.

Si l'on ne voit pas à Naples des commerçans immenſément riches, il eſt rare d'y en trouver qui faſſent banqueroute. Les négocians qui eſſuient des pertes & ſe trouvent dans des beſoins imprévus & preſſans, ont recours au mont-de-piété, qui ſur des effets & des marchandiſes leur prête l'argent néceſſaire pour ſoutenir leur crédit. Cet établiſſement, fondé en 1539, n'eut d'abord pour objet que de prêter aux pauvres détenus en priſon pour leurs dettes. Inſenſiblement les fonds ont prodigieuſement augmenté, & l'on s'eſt trouvé en état de rendre ſervice à toutes les perſonnes qui ſont dans le cas d'emprunter. On y prête ſur toute ſorte de gages ; & ſi l'emprunt n'excede pas

ſix ducats ou quarante-trois livres de France, on n'en retire aucun intérêt pendant deux ans. Pour des ſommes plus conſidérables, ou pour un tems plus long, on regle l'intérêt ſur le taux du prince qui n'eſt point fixé & qui varie ſelon que l'argent eſt plus ou moins abondant dans le royaume. Le peuple a un ſi profond reſpect pour ce pieux établiſſement, que dans les émeutes il n'a jamais ſouffert que la banque du mont-de-piété fût pillée. Les ſéditieux eux-mêmes y mettoient des gardes, & les adminiſtrateurs rempliſſoient leurs fonctions avec autant de tranquillité que ſi l'ordre eût régné par-tout dans la ville.

On compte encore à Naples cinq autres monts-de-piété, où l'on prête juſqu'à dix ducats ſans exiger aucun intérêt. Mais pour une grande ſomme l'intérêt va quelquefois juſqu'à ſept pour cent; ce taux paroît bien fort. Une autre eſpece de banque aſſez ſinguliere eſt celle où tout particulier eſt libre de placer ſon argent à intérêt, mais ſans rien retirer pendant un grand nombre d'années; l'intérêt eſt joint chaque année au principal, & porte intérêt à ſon tour. On prétend que dans pluſieurs maiſons des plus diſtinguées de la capitale, on forme par ce moyen des dots aux demoiſelles qui s'y marient. Les intérêts ainſi accumulés vont à des ſommes prodigieuſes, quelque petit que ſoit le capital. D'après les calculs les plus exacts, on ſait que cent livres miſes ſur la tête d'un enfant de trois ans, s'il ne retire rien juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à l'âge de

quatre-vingts ans, doivent lui rapporter annuellement 8250 livres de rente.

Un grand ſervice que le miniſtere vient de rendre à la nation, eſt d'avoir établi plus d'ordre dans les tribunaux, & de faire terminer les conteſtations plus vîte & à moins de frais. Le royaume de Naples ſuit encore les loix que les Normands lui donnerent après en avoir fait la conquête. Les articles capitaux des conſtitutions napolitaines & ceux de la coutume de Normandie s'expliquent très-bien les uns par les autres. Anciennement les Napolitains paſſoient pour être les ennemis des procès; mais les Normands ſemblent leur en avoir tranſmis le goût ou plutôt la fureur. La preuve évidente en eſt, qu'on fait monter à trente mille le nombre des avocats de Naples, & qu'il s'en trouve pluſieurs dont le cabinet rapporte annuellement trente, quarante, & même cinquante mille livres, monnoie de France. Les formalités ſont ſi multipliées, ſi compliquées, ſi longues, que les parties, après s'être épuiſées inutilement, ſe voient quelquefois réduites à ne pouvoir plus ſoutenir les frais des procédures, & renoncent à la déciſion des affaires qui leur tiennent le plus au cœur. On devroit beaucoup plus ſimplifier les opérations, & perfectionner l'adminiſtration de la juſtice.

Dans le royaume de Naples & celui de Siciles il exiſte encore des loix qui tirent leur origine de l'ancien gouvernement féodal, & qui en ont toute la barbarie. Les fiefs ne peuvent être par-

tagés ni diviſés, & paſſent de l'acquéreur ou du propriétaire à l'ainé de ſes fils. On ne peut ni les vendre, ni les aliéner, ni les hypothéquer, & au défaut de ligne maſculine, ils reviennent tous au roi. Cette ſubſtitution perpétuelle, qui va des peres aux fils & ſe termine au ſouverain, ne peut manquer de produire de grands inconvéniens, & d'être funeſte à l'agriculture. Un poſſeſſeur de terres, qui ſe voit ſans poſtérité, n'a garde de bien ſoigner, de faire des entrepriſes de culture, de répandre beaucoup d'argent ſur un fonds dont il ne peut diſpoſer. Il le néglige, il ne fait aucune avance qui lui rentreroit un peu tard, & qu'il riſqueroit de faire à pure perte; il abat ſans édifier, il laiſſe tomber les fermes en ruine; il s'embarraſſe peu d'épuiſer, de dégrader, pourvu qu'en faiſant le moins de frais qu'il eſt poſſible, ſes revenus ne diminuent pas ou ne ſouffrent que de légeres diminutions. On eſt ſurpris de voir que les fiefs de Sicile ſont poſſédés en grand nombre par des Romains, des Génois, des Toſcans, & d'autres habitans d'Italie. On peut l'être encore davantage, que le ſouverain permette à des étrangers de faire dans ſes états de pareilles acquiſitions; mais on auroit tort de dire que la culture doit en ſouffrir, que l'état y fait de grandes pertes, & qu'on ne peut ſuivre de plus mauvais ſyſtême que de laiſſer recueillir à des mains étrangeres les fruits qui proviennent de l'induſtrie des ſujets. Dans l'état actuel des choſes, ce n'eſt point un abus; il faut même le regarder comme

un bien, puiſqu'il en réſulte des effets avantageux à l'état ; quelques obſervations bien ſimples le prouvent. On eſt indigné de voir la plupart des terres mal tenues, gouvernées ſans ſoin & ſans intelligence. Mais d'intervalle en intervalle on a le plaiſir de fixer ſes regards ſur de belles fermes, des champs couverts des plus riches productions, bien diſtribués, bien amendés. Vous louerez ici les propriétaires & les cultivateurs, dont l'induſtrie ſeconde merveilleuſement la nature, & qui par leurs travaux tiennent toujours ouvertes les ſources de l'abondance. Vous apprendrez que les terres mal cultivées ſont toutes poſſédées par des ſeigneurs du pays ; mais que celles qui ſont miſes dans la plus grande valeur, appartiennent preſque toutes à des étrangers. Ces derniers vont ſouvent juſqu'à doubler & tripler dans peu d'années le produit des fiefs qu'ils ont acquis. Ils emploient un plus grand nombre de bras, donnent de meilleurs ſalaires, procurent le bas prix de la denrée en contribuant à l'abondance, paient une plus grande partie des impoſitions, parce que les charges ſont miſes ſur les propriétaires en raiſon de leurs revenus. Le grand mal eſt donc que les ſeigneurs Siciliens n'aient, pas pour leurs propres intérêts, le même zele que les propriétaires étrangers ont pour les leurs. Mais ce mal, tout grand qu'il eſt, le ſouverain peut d'un ſeul coup l'anéantir. Une loi que l'amour du bien public ſollicite, un acte de bienfaiſance, ſi l'on ne veut pas qu'il tienne à la juſtice, ſuffiroit pour rétablir

l'agriculture nationale. Les grands terriens de Sicile changeront de ſyſtême, & n'oublieront rien pour rendre leurs terres du plus grand rapport, dès qu'ils ſe verront maîtres de leurs fiefs, qu'ils pourront en diſpoſer à leur gré, & ne craindront pas qu'on les enleve à leurs héritiers quels qu'ils puiſſent être. En renonçant à ſes droits, le ſouverain ne fera aucun ſacrifice, puiſqu'en donnant beaucoup il eſt aſſuré de recevoir encore plus. Un roi éclairé ne peut ignorer qu'en rendant ſes ſujets riches, il s'aſſure de grandes reſſources: ainſi, quand il ne ſeroit pas diſpoſé à leur faire du bien par généroſité, par amour, par devoir, il leur en feroit par intérêt, puiſqu'il voit évidemment que le bien qu'il leur fait il ſe le fait à lui-même.

Le roi de Naples ſe flatteroit en vain de ranimer l'agriculture dans les terres nobles de ſon royaume, s'il continue à ſe conſtituer héritier né de tous les fiefs dont les poſſeſſeurs meurent ſans enfans mâles. Pour acquérir le domaine perpétuel de leurs terres, les ſeigneurs ne balanceront pas à préférer toute autre ſervitude, à offrir au roi le dédommagement qu'il pourroit deſirer, à payer annuellement même le double des impôts qu'ils ſupportent ſous différens noms. Ils prendroient ce dernier parti d'autant plus volontiers que les charges des terres ſeigneuriales ne forment pas un objet de grande conſéquence. La preuve en eſt, que l'impôt territorial ne va guere que de quinze à vingt ſols par arpent ſur les biens rotu-

riers; & ceux-ci, comme on le penſe bien, ſont beaucoup plus chargés que les autres. J'omets tout ce qui ſe préſente encore à dire ſur cet article, pour en venir à un point eſſentiel qu'on n'a pas ſans doute apperçu, puiſqu'on n'en parle pas.

Je crois pouvoir répéter avec aſſurance que, quoique le gouvernement de Naples ait depuis pluſieurs années de grandes vues de bienfaiſance, quoiqu'il faſſe des efforts pour étouffer la miſere, il eſt fort à craindre qu'on n'y reſte dans l'indigence. Mais le nombre des gens oiſifs diminue viſiblement dans la capitale & dans les provinces. = Je ne l'ignore pas, & c'eſt un grand bien. = Mais le travail amene des ſalaires, & le gouvernement ne ſait pas les employer ſans les bien payer. = J'en conviens, & je connois les ſecours que le miniſtere offre aux pauvres ſans qu'il leur en coûte rien, je ſais les entrepriſes qu'il exécute ſans multiplier les impôts. = Mais les Napolitains forment un peuple qui vit de peu, & qui ſait même vivre avec du pain. = Il eſt vrai que cette vertu fait un de leurs caracteres diſtinctifs, & j'irai même juſqu'à dire qu'en changeant de condition ils ne changeroient pas de maniere de vivre. = Mais un peuple qui n'éprouve les horreurs de la miſere que parce qu'il s'eſt plongé honteuſement dans une fatale oiſiveté, s'il ſort enfin de l'inaction pour n'y plus revenir, s'il ſe dévoue conſtamment à des travaux lucratifs, ſi à meſure qu'il gagne de plus gros ſalaires il continue à renfermer ſes dépenſes dans un cercle

cercle fort étroit, n'eſt-il pas évident qu'il doit ceſſer d'être miſérable? Ces conſéquences paroiſſent toutes très-bien liées les unes aux autres & ſuivre naturellement du principe. Cependant elles n'en ſont pas moins fauſſes, comme le prouve l'événement; je m'explique.

Dans les Indes, aux jours de ſolemnité, on eſt en uſage de parer magnifiquement les idoles, & de les promener dans les rues ſur des chars de triomphe, qui pour une foule de malheureux deviennent des chars funéraires. A peine la marche triomphale s'ouvre-t-elle & les ſtatues coloſſales ſont-elles miſes en mouvement, que des inſenſés, aveuglés par un eſprit de fanatiſme, viennent en foule ſe précipiter au-devant de leurs dieux, & périſſent écraſés ſous ces lourdes maſſes. Cet horrible ſpectacle n'arrête pas le peuple ſéduit. La cérémonie continue; perſonne ne ſe met en devoir d'écarter les malheureux, las de vivre, ou jaloux d'une mort qu'ils croient glorieuſe. Toutes les rues ſont bientôt jonchées de victimes volontaires. Les fêtes ſe renouvellent, & les mêmes ſcenes d'horreur les accompagnent. On ne voit ſans doute rien de pareil dans les états de Naples, & le ſang des malheureux n'y eſt pas cruellement verſé; mais une fatale ſéduction groſſit tous les jours leur nombre ou aggrave leur miſere. Les écrivains, les uns d'après les autres, nous tracent en peu de mots le portrait du bas peuple Napolitain. Peu de choſe lui ſuffit pour vivre; & il lui faut des fêtes, ſi l'on veut

le rendre content. Pour le contenir dans le devoir au milieu de ſon oiſiveté, il n'eſt beſoin que de le frapper de tems en tems par quelque exemple de rigueur ou de juſtice. Je n'informerai pas ce détail, pourvu qu'on ajoute qu'avide de la fortune, il eſt toujours prêt à courir au-devant d'elle, qu'il la pourſuit ſans relâche, & qu'il ne tombe que trop ſouvent écraſé ſous le poids de l'idole. Une loterie eſt la voie qu'on lui ouvre pour en obtenir les faveurs. Les malheureux, les gens oiſifs & pauvres, qui forment à Naples, peut-être encore plus qu'ailleurs, les claſſes les plus nombreuſes, entrent aveuglément dans la route ou plutôt dans le labyrinthe. Ils ſe précipitent les uns ſur les autres, la roue tourne & les briſe. Pour un que la fortune tire du milieu de la foule, il en eſt cent mille qu'elle ruine. L'exemple & l'expérience du grand nombre ne les corrigent pas; ils voient un heureux, & ſe flattent tous de le devenir. La paſſion dégénere en une eſpece de fureur; plus ils ont perdu, plus, dans l'eſpérance de gagner, ils multiplient leurs pertes. Les dons qu'on leur fait, les ſalaires de leurs travaux, l'argent qu'ils s'acquierent par des voies légitimes, & celui qui eſt le fruit du crime, ce qu'ils viennent à bout d'épargner en prenant ſur leur néceſſaire; tout cela, ils ſe hâtent en forcenés de le jeter dans le goufre qui l'engloutit & demande pour aliment de nouvelles richeſſes qu'on s'empreſſe de lui fournir. Une preuve que ce tableau eſt ſincere, c'eſt que, malgré les frais

immenſes d'adminiſtration & de régie, la loterie produit conſtamment au roi de Naples un bénéfice aſſez grand pour former une de ſes plus riches branches de revenus. En examinant les regiſtres des bureaux, on voit que le plus grand nombre des billets eſt diſtribué, non aux riches qui ne mettent aux loteries que pour s'amuſer, mais au peuple & ſur-tout à la partie du peuple la plus pauvre. Quel malheur pour un état! Il eſt impoſſible de ne pas en ſentir toutes les funeſtes conſéquences.

Mais il s'agit ici d'un impôt volontaire. Peut-on être touché du ſort de ceux qui le paient, tandis qu'il ne dépend que d'eux de ne pas le payer? Cette objection n'a pas autant de poids qu'on ſe l'imagine. Quoiqu'il paie volontairement, le peuple n'en eſt pas moins à plaindre, puiſqu'il ne calcule pas, qu'il ſaiſit la moindre lueur d'eſpérance, & qu'il ne balancera jamais de l'acheter à prix d'argent. On lui parle de lots de quarante, cinquante, cent mille livres : c'eſt là tout ce qu'il voit devant lui, il fait effort, il court pour ſaiſir le fantôme, qui par un jeu cruel lui échappe toujours. La ſenſibilité ſeule fait ſur ſon eſprit une impreſſion qui le détermine, & dont la force eſt preſque toujours irréſiſtible. Il attend tout du ſort; mais s'il fait tant de fond ſur ce frêle appui, c'eſt qu'il ignore que, pour une combinaiſon qui le favoriſe, il y a des millions de chances qui tournent à ſon préjudice. L'inſenſé! il s'épuiſe à pure perte. Il ne ſait pas & ne veut pas ſavoir

que, dans le tems qu'il fait un pas, le moindre lot en fait cinquante, ſi je puis le dire, & que les autres lots, à meſure qu'ils ſont plus conſidérables, ont une progreſſion plus rapide : comment les atteindre ! Il en eſt, je l'avoue, qui gagnent & s'enrichiſſent. Et voilà ce qui perpétue le mal, ce qui attire la foule dans le piege. Il en eſt qui gagnent, & s'enrichiſſent ! Mais on les compte très-aiſément, ces favoris de la fortune : qu'on faſſe, s'il-eſt poſſible, l'énumération de tous ceux qui ſe ruinent. Mais, dira-t-on, le peuple n'eſt pas dépourvu de raiſon ; quelque ſtupide qu'on le ſuppoſe, il ne manque jamais de lumieres quand il s'agit de ſes intérêts. D'ailleurs il n'eſt dupe que de ſon avidité. Objection frivole. Les pauvres ſont les plus ardens à ſuivre les loteries ; l'appât d'une fortune, quelque chimérique qu'elle ſoit réellement, devient toujours pour lui une tentation qui l'entraîne. Si l'on prend des moyens pour exterminer la miſere, c'eſt évidemment ne vouloir pas réuſſir que de ne pas éloigner les obſtacles qui rendent ces moyens ſi inutiles. Si l'état n'a pour but que de ſe procurer une partie des tréſors des riches, il faut que le taux des billets ne ſoit qu'à la portée de la richeſſe. Voilà un moyen infaillible pour écarter les pauvres de la roue ſous laquelle ils ſont oppreſſés. Mais alors les loteries tomberoient ; il leur faut le peuple pour un éternel appui..... On le comprend ; avec la plus petite piece de monnoie qu'il tient des mains de la charité, le

mendiant peut faire inſcrire ſon nom dans les bureaux de la loterie.

Si j'ai parlé inutilement, j'en ai trop dit. Mais il m'eſt permis d'écouter la pitié en faveur des malheureux & de plaider leur cauſe. On leur tend une main pour les relever, comment ne voit-on pas que de l'autre on les pouſſe avec plus de force pour les abattre?

Dans le royaume de Naples, les ſciences ont été cultivées avec avantage, quoiqu'elles n'y aient guere été en conſidération. Laſcena eſt connu par pluſieurs productions de littérature & de juriſprudence; Bartolocci, par une bibliotheque rabbinique qui a été continuée; Jean-Antoine Campanus, par beaucoup de proſe & de vers; Baglivi, par des ouvrages de médecine. Nous gliſſerons ſur Simon Portius, ce naturaliſte qui embraſſa le ſentiment hardi de ſon maître (*a*), ſur Gauric & Jean-Baptiſte Porta, qui eurent la déraiſon de croire à l'aſtrologie judiciaire. Cette folie a régné ſur les eſprits pendant pluſieurs ſiecles; des hommes de génie ne s'en ſont pas garantis, & l'incrédulité la plus décidée s'y eſt quelquefois aveuglément abandonnée. (*b*) Ne ſoyons pas ſurpris de cette inconſéquence: bizarre, l'homme embraſſe les extrêmes les plus oppoſés & ſe repaît de chimeres; inconſtant, il flotte dans le doute, &

(*a*) Pomponace, qui diſoit qu'on ne pouvoit prouver l'immortalité de l'ame que par l'autorité de l'Ecriture.

(*b*) Boulainvillers ajoutoit foi à l'aſtrologie judiciaire.

change d'opinion au moindre vent ; foible, le deſtin l'épouvante & lui fait appercevoir autour de lui des fantômes ; ſon imagination échauffée, égarée, lui montre les événemens futurs dans le cours de ces globes céleſtes qui ont tant d'influence ſur la terre ; il n'eſt qu'une raiſon ſage, éclairée, libre de préjugés, qui puiſſe le mettre à couvert de cette erreur, au-deſſus de laquelle les lumieres philoſophiques de notre ſiecle nous ont ſi fort élevés.

Les Ephémérides & les Tables de Molezio ont beaucoup contribué à la réformation du calendrier, ſi néceſſaire, & ſi digne par ſon ſuccès d'immortaliſer le nom de Grégoire XIII.

Téléſius a fait pluſieurs découvertes en optique ; mais ce qui le diſtingue encore plus, c'eſt d'avoir oſé combattre la philoſophie d'Ariſtote dans un tems où cet ancien donnoit des loix au monde ſavant, & où ſon autorité tenoit lieu de raiſon. Ferrante Imperato a compoſé une hiſtoire naturelle, dans laquelle regne l'eſprit de recherches. François Fontana a écrit ſur l'aſtronomie d'une maniere à intéreſſer par un grand nombre de choſes curieuſes.

Nous avons dit dans l'article littéraire de Rome, que Malpighi avoit attribué à Borelli, avec qui il étoit lié, la plupart de ſes inventions : c'en ſeroit aſſez pour faire une réputation à ce dernier ; mais ſes ouvrages de phyſique y ajoutent un nouveau luſtre.

Colonna a jeté une érudition variée dans ſes productions de botanique ; il eſt une plante qui

porte ſon nom. Quoiqu'il fût de l'illuſtre famille des Colonna, il prit la plume pour ſe ranger dans la claſſe des auteurs. Ses amis en furent jaloux ; ſes parens en murmurerent & le décrierent ; on lui ſuſcita des orages, il fut perſécuté ; mais il ſut ſe conſoler dans le fond de ſon cœur de l'injuſtice des hommes, & ne continua pas moins la route que ſon amour pour les ſciences lui avoit ouverte.

Qu'on parcoure les annales de l'hiſtoire, & l'on verra dans la plupart des ſiecles, parmi les peuples un peu policés, des ſouverains, des perſonnes du premier rang, faire leurs délices des lettres, & mettre la principale partie de leur gloire à produire au grand jour leurs talens & leurs connoiſſances. Nous ne puiſerons pas nos exemples dans les nations anciennes, & nous omettrons Denis, premier tyran de Syracuſe, Attale, Philométor, Archélaüs, Xénophon, Jules & Auguſte Céſar, Mécene, Marc-Aurele, Germanicus, Titus, Gratien, &c. Nous détournerons les yeux de l'hiſtoire moderne, qui nous préſente ſous le même point de vue Maximilien premier (*a*), Frédéric ſecond (*b*), Charles-Quint, Alfred (*c*), Henri VIII (*d*), Eliſabeth (*e*), Bolimbroke, &c.

(*a*) Empereur d'Allemagne.
(*b*) Autre empereur d'Allemagne.
(*c*) Roi d'Angleterre.
(*d*) Autre roi d'Angleterre.
(*e*) Reine d'Angleterre.

Fixons nos regards ſur des noms qui nous intéreſſent davantage, & que nous trouvons écrits dans les faſtes de notre patrie. Charlemagne, que ſes grandes qualités placerent bien au-deſſus de ſon ſiecle, Charlemagne, non content d'avoir fait une grammaire, écrivit contre Félix Urgel. Le roi Robert eſt auteur de pluſieurs hymnes ſacrées, dont quelques-unes ſont chantées dans nos temples à certains jours de ſolemnité. Ne ſait-on pas que François premier, ſurnommé le pere des lettres, ſe plaiſoit à faire des vers? L'épitaphe qu'il compoſa pour être miſe ſur le tombeau de la belle Laure, & ſon épître à la comteſſe d'Angoulême ſa mere, ſont aſſez généralement connues. Les Nouvelles de la reine de Navarre, écrites par ſa ſœur Marguerite d'Orléans, ſe trouvent entre les mains de tout le monde. Henri IV traduiſit les Commentaires de Céſar. Joinville, Philippe de Commines, Brantome, du Bellay, auroient-ils laiſſé quelques traces d'eux-mêmes, & leurs noms n'auroient-ils pas été enſevelis dans la pouſſiere de leurs tombeaux, s'ils n'avoient pas fait des ouvrages? Et Arnaud, prince de Conti, & Henri, duc de Rohan, d'Aubigné, Caſtellenau, la Châtre du Chatelet, &c.

Le goût des ſciences ne s'eſt point éteint de nos jours parmi les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, qui ſe trouvent en Europe. Nous nous bornerons à citer un monarque que les lettres ont rendu auſſi célebre que les armes, & qui

a mis autant de gloire à pouvoir chanter les lauriers de la victoire qu'à les cueillir.

Après des exemples ſi multipliés & ſi frappans, comment peut-on blâmer un homme d'une famille illuſtre, parce qu'il ſe conſacre tout entier à l'étude des ſciences ? Si la nature lui a donné quelques talens, pourquoi lui faire un crime de les mettre en uſage ? La naiſſance le diſpenſe-t-elle d'acquérir des lumieres, de perfectionner ſa raiſon, de répandre au loin ſes ſentimens & ſes penſées ? Ne lui donne-t-elle que le droit de ſe nourrir d'orgueil, de s'enivrer de luxe, de bouillonner de vengeance, de ne reſpirer que fureur, de tirer vanité de ce qui fait ſa honte ? Ah, loin de nous cet injuſte & funeſte préjugé (*a*) qui a rendu ſi long-tems ſtupide la nobleſſe Françoiſe ! Qu'elle ne rétréciſſe pas la carriere de ſa gloire ; & ſi ſon courage l'anima pour le bien de la patrie, qu'elle la ſoutienne cette patrie par ſes vertus, & qu'elle l'éclaire des rayons de ſon génie. L'ignorance eſt l'ennemie des peuples. La repouſſer hors de leur ſein, c'eſt acquérir des droits à leur éternelle reconnoiſſance. La plume de l'écrivain eſt autant utile que l'épée du héros : auſſi la poſtérité leur accorde-t-elle les mêmes honneurs dans le temple de mémoire.

Le prince San Sévéro avoit le génie de certains arts, dans leſquels il a fait des découvertes

(*a*) J'ai cru devoir m'étendre un peu au long ſur cette erreur, parce qu'elle n'eſt pas entiérement diſſipée.

importantes. Son ſavoir & ſa capacité ſe trouvent conſignés dans ſes lettres à l'abbé Nollet, & dans d'autres écrits qu'on lit avec plaiſir. Le duc de Noia Caraffa étoit un excellent naturaliſte, & un habile antiquaire. Traducteur fidele de Vitruve, le marquis Galliani a enrichi ſa production de notes qui honoreroient non-ſeulement l'amateur, mais même l'artiſte le plus éclairé. Il eſt ſorti de l'abbé Génovéſi des ouvrages économico-politiques, où l'on découvre en détail les vues d'un bon patriote, d'un écrivain ſenſible & ſans prétention, qui a pour unique but d'étendre les canaux de l'abondance publique, qu'ont reſſerrés de mauvais régimes ou des ſyſtêmes mal combinés.

Ciofani, de la même ville qu'Ovide, a travaillé ſur le meilleur ouvrage de ce poëte ingénieux & fécond, ſes Métamorphoſes; il les a éclaircies par des commentaires qui à la pureté, à l'élégance du ſtyle joignent le mérite de l'inſtruction. Cet auteur honnête & modeſte doit ſervir de modele aux gens de lettres par ſon attention à ne pas critiquer ceux qui s'étoient exercés avant lui ſur le même ſujet, & par ſa juſtice à louer les talens lorſqu'ils méritoient de l'être. Jamais la jalouſie littéraire n'a fait plus de ravages que maintenant. Les écrivains, qui devroient être unis entr'eux par les liens de la confraternité, ſe nuiſent mutuellement, & ſe déchirent. Diviſés en partis, ils laiſſent entraîner leurs jugemens par la prévention. S'agit-il d'examiner un ouvrage? ils prennent un microſcope, pour voir à travers

les défauts qui peuvent s'y trouver. Séveres & d'une difficulté inouie, ce ſont des Zoïles que l'injuſtice aveugle ſur les plus grandes beautés; ou s'ils ſont forcés de les reconnoître, leur rage change d'objet; ils dérobent alors au véritable auteur de l'ouvrage, la gloire de l'avoir fait. L'ame affaiſſée ſous le poids de l'injuſtice, le génie eſt bientôt abattu. Pour ne pas s'expoſer aux orages d'une guerre plus opiniâtre & non moins à craindre que les guerres de ſang par l'éternel ridicule dont elle couvre, il abandonne la carriere des ſciences. Ainſi les talens ſe rouillent par défaut de culture & d'exercice; les beaux arts languiſſent & tombent inſenſiblement. A Dieu ne plaiſe que nous voulions marquer tous les auteurs du ſceau de la baſſe jalouſie! Nous en connoiſſons pluſieurs, que la douceur, l'équité, la modération, l'indulgence, les lumieres doivent faire chérir; mais malheureuſement ce n'eſt pas le grand nombre. Qu'on pardonne cette vérité à la franchiſe courageuſe dont nous nous glorifions dans cet ouvrage.

Les Annales du cardinal Baronius ſont un immenſe ouvrage à qui, malgré tous ſes défauts, on ne ſauroit refuſer beaucoup d'éloges. L'auteur a de la méthode, du jugement & de la critique; mais de l'inexactitude dans la façon d'écrire, de la ſéchereſſe & de la peſanteur, une partialité qui lui fait manquer bien ſouvent à cette juſtice qu'on doit indiſtinctement aux auteurs de toutes les ſectes. Ces annales étoient ſuſceptibles des

corrections que le cardinal Noris, Tillemont, Iſaac Caſaubon & beaucoup d'autres y on faites. L'abbé Mazocchi a montré dans ſon *Spicilegium Biblicum* le mérite le plus éminent; connoiſſance profonde dans les langues orientales & l'antiquité, certitude de raiſonnement, ſolidité de doctrine, enchaînement d'idées & clarté de ſtyle.

On attribue à Pomponius Lætus des ouvrages qu'il n'a probablement pas compoſés. Il n'eſt pas ſûr, par exemple, qu'il ait écrit ſur les antiquités de Rome. Quoi qu'il en ſoit, nous penſons que la réputation dont il jouit fut beaucoup trop grande; & nous ſommes ſurpris que Floridus Sabinus, Eraſme, aient pompeuſement loué ſa maniére d'écrire. Elle nous paroît de tems en tems négligée & obſcure. La proſe a ſon ton comme la poéſie; le crayon de l'une n'eſt pas le pinceau de l'autre. Pomponius n'a pas aſſez diſtingué leurs couleurs caractériſtiques. Toute la ſcience de cet auteur étoit concentrée dans l'hiſtoire romaine qu'il connoiſſoit profondément. Il étoit dans l'ignorance de toutes les choſes qui n'y avoient aucun rapport. Il ſe paſſionna tellement pour les Romains, la gloire de ce peuple conquérant & ſuperbe lui échauffa tellement le cerveau, qu'il pouſſa la folie juſqu'à élever des autels à Romulus & à l'adorer comme un dieu. Pomponius Lætus porta le déſintéreſſement à l'excès: auſſi mourut-il dans l'indigence; deſtinée qui ne lui a été que trop commune avec bien d'autres écrivains.

Poëte, orateur, hiſtorien, Joannes Jovianus Pontanus a montré bien des talens dans ſes ouvrages. Son ſtyle eſt revêtu d'un charme attrayant, par le choix, la facilité, l'abondance, la douceur des expreſſions, par l'arrondiſſement des périodes, par la clarté des tournures. Ses vers valent mieux que ſa proſe. La hardieſſe de ſes opinions & ſon vil penchant à louer les princes lorſqu'il en attendoit des récompenſes ou qu'il en craignoit le courroux, ont répandu des ombres ſur ſa gloire. Les diſcours de Thomas Strozzi prouvent qu'il a été un des meilleurs orateurs de l'Italie : il y a du raiſonnement, de la nobleſſe & quelquefois de l'éloquence, mais de la maniere & du clinquant; tribut que le mauvais goût de ſa nation lui fit payer. Son diſcours ſur la liberté, dont les républiques ſont jalouſes, eſt le meilleur de tous. La poéſie n'étoit pas étrangere à Thomas Strozzi; il la cultiva comme un amuſement. Son poëme ſur la fabrication du chocolat eſt curieux & renferme des images. Les vers contribuent à la perfection de la proſe; ils apprennent à être difficiles ſur le choix des termes, & à travailler le ſtyle. On les néglige trop; le goût de la poéſie tombe de plus en plus, ſoit parce qu'on ſent vivement la difficulté qu'il y a de réuſſir, ſoit parce que la philoſophie a tourné les eſprits du côté des choſes ſérieuſes, & qu'on aime mieux la force des penſées que le brillant des tableaux.

La poéſie de Rota, plus eſtimée que ſes ouvrages de proſe, mérite par ſa délicateſſe & ſa

cadence l'approbation qu'on lui a donnée. Stigliani & Tranſillo ont la même trempe d'eſprit. Poëtes agréables, mais trop libres, ils peignent avec attrait les plaiſirs de l'amour; ils charment, ils ſéduiſent par les graces de leurs couleurs. Le Chanſonnier & le Nouveau-Monde de Stigliani, le Vendangeur de Tranſillo, ſont ce qui a fait le plus d'honneur à leurs talens. Sannazar eſt un des poëtes modernes qui en latin ſe ſont le plus rapprochés des anciens. Son ſtyle eſt pur, plein de naturel & d'élégance. C'eſt ſur-tout dans ſon poëme ſur les couches de la Vierge, qu'il a fait éclater ces qualités. Il a ſu corriger l'aridité du ſujet par des ornemens & des deſcriptions adroitement ménagées. On ne peut lui pardonner d'avoir introduit dans un pareil ſujet les fables du paganiſme. Ce poëme d'ailleurs eſt mal ordonné, & le ton n'en eſt pas aſſez noble. Imitateur de Virgile, il en prend quelquefois la grande maniere, mais par intervalles; c'eſt un air d'emprunt, qui diſparoît bientôt pour faire appercevoir le poëte tel que la nature l'a formé. Les vers italiens de Sannazar ont le coin d'agrément, d'aiſance & de naïveté de ſes vers latins.

On doit placer le cavalier Marini au rang de ces beaux eſprits que trop de richeſſes appauvriſſent. Dans ſa Lyre & ſon Adonis il s'abandonne aux écarts d'une imagination vagabonde. Invention, deſſin, ordonnance, proportion, enſemble, tout prête à la critique même la plus indulgente. Ses ouvrages ſont de pur caprice, où l'eſprit étin-

cele aux dépens de la raiſon & du goût. Nulle régularité, nulle ſimplicité, nul jugement. Un luxe qui ne fait qu'éblouir, une fécondité apparente, une vivacité factice, lui acquirent une célébrité que la mort a emportée avec lui. Telle eſt la réputation, quand elle n'eſt pas fondée ſur le génie; le creuſet du tems, auquel elle ne peut réſiſter, la réduit à ſa juſte valeur. L'hiſtoire de Florence par Scipion Ammirato eſt écrite avec une politeſſe de ſtyle qui n'en diminue la nobleſſe ni n'en énerve la force. Il n'eſt aucun apprêt, aucun excès dans les ornemens. Mais l'auteur affiche beaucoup trop la politique, dont il ne connoiſſoit pas les détours & la profondeur.

Nous laiſſerons l'hiſtoire de Naples par Angelo di Conſtanſa, pour ne faire mention que de ſes poéſies italiennes, écrites avec un tour heureux d'expreſſions, ſans recherches & avec beaucoup de nobleſſe. Les ſonnets de cet auteur paſſent parmi les Italiens pour des chefs-d'œuvres.

On eſt aſſez généralement convenu que Torquato Taſſo eſt le premier poëte de ſa nation, quoiqu'un parti puiſſant & nombreux ſe ſoit élevé contre lui pour lui arracher le ſceptre. Moins grand, moins élevé, moins moral, moins philoſophe qu'Homere, moins parfait que Virgile, plus régulier que Milton, il doit occuper la troiſieme place dans la carriere des poëtes épiques. Sujet accompli, conduite ſage, marche ſimple, caracteres fortement peints & ſoutenus, éloquence touchante, intérêt gradué, deſcriptions variées,

ſtyle correct, noble, étincelant d'images, voilà les beautés de la Jéruſalem délivrée, qu'accompagnent pluſieurs défauts. Godefroi, qui eſt le héros principal, n'agit pas aſſez; & les héros ſubalternes, bien loin d'en relever l'éclat en figurant avec lui, l'obſcurciſſent & l'effacent. Il eſt des épiſodes qui ne ſont pas liés à l'action. Comme ce poëte n'a pas conſulté la nature dans la peinture des mœurs, ſes perſonnages ſont tantôt trop libres, tantôt trop foibles & efféminés. Son ton, qui devroit être toujours au niveau de ſon ſujet, je veux dire grave & élevé, tombe quelquefois dans le badin, le langoureux & le fade. Il s'eſt abandonné à des enchantemens puériles, que ſon ſiecle étoit dans l'uſage de prendre pour le merveilleux du genre épique. Enfin il a fait un mêlange monſtrueux d'idées païennes & chrétiennes, qu'Horace & le bon ſens encore plus recommandent ſi fort d'éviter. Tous ces défauts n'empêchent pas que Torquato Taſſo n'ait illuſtré l'Italie, & que la poſtérité ne l'ait regardé comme un très-grand génie.

Cet homme, dans le ſein de qui le bonheur, ce ſemble, devoit verſer toutes ſes douceurs, fut en but aux coups les plus terribles du ſort. Banni de ſa patrie, abandonné de ſes proches, délaiſſé par ſes amis, calomnié par des méchans, dépouillé de ſa liberté, enivré d'amour, privé de raiſon par intervalles, ſans réputation comme ſans fortune, il éprouva preſque tous les maux dont l'humanité peut être frappée. Le malheur ſe laſſa, mais

mais trop tard, de ſes cruautés envers cet écrivain. L'injuſtice expira, & ſa nation ouvrit les yeux ſur ſon mérite lorſqu'il fut au bord de ſa tombe. La fortune va au-devant de lui, on lui prodigue des éloges; & tandis qu'on veut lui décerner au Capitole la couronne poétique, il termine ſa carriere, laiſſant dans l'ame de ſes compatriotes les remords vengeurs de l'injuſtice, & le regret cuiſant de ne pouvoir la réparer. Pourquoi ces exemples éclatans ne rendent-ils pas plus humain & plus équitable ? Pourquoi frappent-ils ſans corriger ?

Les muſes jeterent des fleurs ſur le berceau de Jean Argoli. Prodige de talens, il fit dans un âge prématuré des morceaux de poéſie que les meilleurs écrivains n'auroient pas déſavoués. La malignité ſoupçonna ſon pere d'en être l'auteur; mais celui-ci occupé aux mathématiques, n'avoit jamais fait des vers. Jean Argoli étoit tellement enflammé d'ardeur pour l'étude, qu'il ſe privoit preſque de toute ſociété pour ſatisfaire à ce penchant. Ses jours ne furent pas longs; il a vécu cependant aſſez pour avoir laiſſé des productions qui lui ont procuré une place favorable dans les annales des ſciences.

Les lettres & les ſciences conſervent leur ancien éclat dans le royaume des Deux-Siciles, malgré la chaleur du climat, qui porte ſes habitans à une pareſſe dont l'effet naturel eſt d'engourdir les talens & de repouſſer la lumiere. Il s'y trouve encore des auteurs qui ſoutiendroient

le parallele avec la plupart des morts dont nous venons de parler. Le pere de la Torre brille dans tout ce qui a quelque rapport avec les mathématiques. Les richeſſes d'un ſavoir choiſi ſont répandues dans ſon hiſtoire du Véſuve ; il y a joint les plus judicieuſes obſervations aux faits les plus curieux, d'où il réſulte un enſemble piquant pour celui qui attache du plaiſir à l'inſtruction. (*a*) On peut porter le même jugement de ſes obſervations nouvelles ſur l'hiſtoire naturelle. MM. Moccia, Migliori, Ignana & Carrani méritent d'être placés parmi les ſavans. Le dernier eſt un des principaux auteurs des Antiquités d'Herculanum, à la ſuite duquel il a mis des notes qui répandent le jour le plus lumineux. M. Palmiéri a donné ſur l'art de la guerre des réflexions critiques où préſident la raiſon & l'expérience, deux qualités qui font toute la bonté de ces ſortes d'ouvrages : l'hiſtoire eccléſiaſtique & la littérature ſacrée ont fourni à MM. Diodati & Mattei d'abondantes matieres pour étendre leurs noms bien loin au-delà de leur pays. La correſpondance imprimée

(*a*) Le long ſéjour qu'a fait à Naples M. Hamilton auſſi profond penſeur qu'homme aimable dans la ſociété, ſemble l'avoir naturaliſé dans ce pays-là. Ce motif nous a engagés à renvoyer ſon article, qu'on auroit peut-être deſiré de voir dans notre ſecond diſcours ſur l'Angleterre. Son hiſtoire du Véſuve & ſa collection des vaſes étruſques ſont uniques par le goût des formes & le fini des deſſins. Les explications qu'il en a données annoncent à la fois un grand ſens & une érudition variée.

que M. Mattei a eue avec M. l'abbé Métaſtaſio, ne lui a pas moins fait de réputation que ſes autres ouvrages. Aux connoiſſances de l'aſtronomie M. Sabatelli ajoute celles de l'architecture. Il a très-bien écrit ſur ces deux ſciences, auxquelles il s'eſt entiéremment appliqué. Nous n'avons pas beſoin de citer la verſion italienne des productions de l'Anglois Halès, pour rappeller Mlle. Ardinghelli, célebre dans la phyſique.

La poéſie eſt auſſi bien & peut-être mieux cultivée à Naples que dans les autres contrées d'Italie. MM. Gaione, Capelli, Zacchiroli, Carta, Cerulli, favoriſés des muſes, ſe parent de leurs attraits. Si leurs vers ne ſont pas forts de penſées, ils préſentent des choſes neuves & une expreſſion pure. La ducheſſe de Vaſto Girardi illuſtre ſon ſexe par ſes talens poétiques; ce ſont les graces qui montent ſa lyre. Le duc de Belfort paſſe pour être l'Anacréon de l'Italie, tant ſa plume a de charmes.

L'enthouſiaſme lyrique de M. Campo Lungo va quelquefois juſqu'à ce déſordre qui, bien loin d'être un effet de l'art, n'eſt que l'image du chaos & reſſemble à des ruines entaſſées. Comme un courſier indomté, que rien ne peut arrêter dans l'impétuoſité de ſa courſe, ſon imagination vagabonde erre de tous côtés ſans avoir de marche aſſurée. Avec ce défaut, on trouve de brillantes qualités. Le ſtyle de M. Campo Lungo a du mouvement & de la chaleur; ſes penſées ſont élevées, & ſes tableaux ont du trait. Dès que

M. Mollé a fait uſage de ſa raiſon, il l'a employée à parler le langage de la poéſie. Etant âgé de dix ans, il avoit la réputation d'improviſateur. (*a*) M. Sério eſt un des plus renommés en ce genre; ſes ouvrages renferment beaucoup de talens & de goût. Nous pourrions repréſenter M. Cyrillo comme juriſconſulte & comme ſavant dans les langues; mais nous nous arrêterons ſur le titre qui conſtitue ſa gloire. Ses comédies ont eu beaucoup de ſuccès; la gaiété, la vérité regnent dans ſes portraits; les ridicules y ſont bien ſaiſis, & les ſituations finement amenées. Elles formeroient d'excellens drames, ſi l'intringue étoit bien nouée, & qu'elle ſe terminât pour l'ordinaire plus heureuſement.

Jetons maintenant les yeux ſur les hommes qui ont honoré le royaume des Deux-Siciles par leurs talens dans les arts libéraux. Antoine s'eſt exercé le premier en Italie dans la peinture à l'huile, ſi ſupérieure aux autres par la grace & l'éclat qu'elle donne. Les ſuccès de cet artiſte ne ſont pas équivoques; il a peint d'une maniere ſéduiſante, parce qu'elle eſt vraie, & ſes productions ont un beau fini. Joſepin a mis dans ſes tableaux de l'imagination & des penſées; mais ils ſont mal coloriés & ne rendent pas le tumulte de l'ame, formé par les grandes paſſions. Mario Nuzzi a peint les fleurs avec un goût exquis. Sa touche

(*a*) Je donnerai une idée de cette claſſe de poëtes dans mon diſcours ſur Florence.

eſt libre & gracieuſe, ſes couleurs ont de l'entente & un accord parfait. Son feuiller eſt compoſé d'une vivacité & d'un velouté qui produiſent le meilleur effet.

Salvator Roſe a embraſſé la plupart des genres, & il en a pris le vrai ton. Son génie, comme le Protée de la fable qui changeoit de forme à ſon gré, ſe plioit à tout avec une merveilleuſe facilité. Dans ſes combats il inſpire la terreur par des touches fermes & ſombres; dans ſes payſages & ſes marines il enchante par l'élégance & la variété; dans ſes portraits & ſes animaux il ſemble qu'il fait parler la nature. Quelquefois il eſt exagéré, trop vague & chargé. Ses gravures ſont d'une excellente maniere. Les tableaux de Mathias Préti ſurnommé le Calabrois, ſe font remarquer par une belle façon, une compoſition noble, un coloris énergique, des figures remplies d'expreſſion. Ce peintre auroit été admirable, s'il eût eu de la grace & de la preſteſſe. Jordans avoit beaucoup étudié les célebres artiſtes le pinceau à la main. Il s'étoit familiariſé avec les meilleurs faires: auſſi le ſien eſt-il de goût ſans être ſervile. Son génie lui fourniſſoit ſans ceſſe des ſujets, des plans, des idées; mais cette fécondité ſe tourna en abus, & le jeta dans des incorrections qu'il auroit infailliblement évitées, s'il eût plus ſué ſon pinceau. A une imagination vive il joignoit une intelligence de perſpective qui donnera toujours un grand prix à ſes tableaux. Solimene avoit prodigieuſement réfléchi ſur ſon art, & ſes compoſi-

tions ſe reſſentent des lumieres qu'il en avoit tirées. Il étoit doué d'un jugement ſûr & d'une tête forte. On trouve du feu dans l'expreſſion de ſes figures, de l'adreſſe dans la maniere de les groupper & de les faire contraſter, de l'exactitude & de la propreté dans ſa touche. Son coloris a de la vigueur, & il a ſu le fondre en évitant l'aridité. Le ſtyle de Mattei eſt élégant ſans qu'il le doive au travail & à la recherche. Son pinceau eſt moëlleux & gras. Trop timide pour ſe haſarder à d'heureux écarts, on ne voit dans ſes productions aucun fracas, aucune choſe qui étonne & enleve; ce ſont les mêmes coups de pinceau, donnés d'une main tremblante & fatigans par leur uniformité. Maſſimo a conſulté la nature & négligé les grands maîtres. Sa maniere eſt enjouée & ſon deſſin précis. On peut lui reprocher d'avoir trop marqué les paſſages de ſes nuances.

Parmi les peintres vivans il n'y a que Mura & Bonito dont on puiſſe faire mention. La touche du premier a une variété & un agrément qui plairont toujours. Celle du ſecond eſt ferme & énergique, mais trop marquée; ce qui entraîne une empreinte de dureté.

Dans la ſculpture, le royaume des Deux-Siciles a eu quelques perſonnes d'une grande réputation. Jean de Nola a donné aux ſujets de basrelief qu'il a traités, la vérité & l'expreſſion néceſſaires. Les compoſitions d'Auria ſont marquées au coin de la fineſſe & de l'eſprit. Ses draperies ſentent le mannequin, & les attitudes de ſes figures

ne ſont pas toujours naturelles. Santa-Croce a de la pureté dans ſes deſſins, & de la nobleſſe dans ſes têtes. La maniere de Coſmo Fanzago eſt bonne par ſon élévation & ſa fierté, mais elle n'a point d'élégance. Laurent Vaccaro a laiſſé des morceaux de ſculpture d'un beau choix, & d'une raiſon ſage; ſa célébrité s'eſt accrue par ſes talens dans l'architecture. C'eſt principalement à l'ordre dorique qu'il s'eſt attaché; auſſi trouve-t-on dans les grands édifices qu'il a fait conſtruire, de la ſolidité & un goût qui exclut les ornemens. Dominique-Antoine Vaccaro, ſon fils, a excellé dans la partie des frontons. Son architecture a de la légéreté. Celle d'André Vaccaro eſt riche, mais gâtée par une charge de détails épars, qui ne touchant pas à l'enſemble, rompent l'unité & la ſymmétrie. Le cavalier Bernin a été peintre; mais c'eſt ſur-tout comme architecte & ſculpteur qu'il a élevé ſon nom au-deſſus des ſiecles, & que la poſtérité la plus reculée en parlera comme d'un grand homme. Les productions de Bernin dans ces deux arts ſont du premier ordre, & doivent paſſer pour de vrais modeles que les artiſtes ne ſauroient trop étudier. Un génie ſublime, des idées pleines de magnificence, une exécution facile, de l'expreſſion, de l'élégance, un beau fini, les décelent d'une maniere à ne pas s'y méprendre.

Vanvitelli, mort premier architecte du roi de Naples, a fait des ouvrages d'une grande architecture, tels que le château de Caſerte, la nou-

velle égliſe de l'Annonciade, &c. Ces ouvrages attirent l'attention par la nobleſſe des plans, &par cette ſingularité qui eſt le propre du génie. Fuga avoit plus d'eſprit que de talens, plus de légéreté que de profondeur, plus d'agrémens que de beautés.

Il eſt ſorti du royaume de Naples des muſiciens dont les productions feront l'amuſement & les délices de tous les âges, quelques nouveautés qu'on introduiſe dans cet art ſéduiſant. Pergoleſe a le talent d'enchanter l'oreille, de plaire à l'imagination, de parler à l'ame & de la maîtriſer ſelon ſa volonté. Sa compoſition entiérement de génie, toute fondée ſur la nature, eſt faite pour les nations les plus différentes de goût & d'opinion. Rapidité, agrément, fidélité au ſens des paroles, qui quoiqu'exacte, n'eſt aucunement aſſervie; variété, harmonie, enthouſiaſme, mouvemens, tantôt impétueux, tantôt tendres & pathétiques; poéſie parlante, que ſais-je! toutes les beautés que la muſique peut nous offrir, ont été ſaiſies par cet artiſte unique. Ah, combien de chefs-d'œuvres infiniment ſenſibles à nos cœurs n'auroit-il pas produits, ſi une mort inopinée (*a*) ne l'eût moiſſonné à la fleur de ſon âge! Déteſtable envie, c'eſt ainſi que, pour prendre en main le ſceptre de tes rivaux, tu frappes ſur nos eſpérances, & que tu couvres les arts d'un deuil éternel!

(*a*) Pluſieurs prétendent qu'il fut empoiſonné à l'âge de vingt-deux ans.

Venoſa a mis en pratique la théorie ſur laquelle il a ſi bien écrit. Ses madrigaux renferment une grande vérité d'expreſſion & une ſcience profonde. Alexandre Scarlatti a déployé dans ſes cantates une beauté ſinguliere de motifs, de la grace & toutes les reſſources que l'art peut fournir. Il eſt le véritable inventeur du récitatif obligé, qui donne à la muſique l'empire le plus frappant. Outre la gloire d'avoir été le maître de pluſieurs grands hommes, Durante excelloit dans le contrepoint. Ses cantates ſont d'un très-bon ton, ſes meſſes & ſes motets du meilleur goût. La muſique de Féo eſt animée de cet enthouſiaſme qui entraîne ſans donner le tems de réfléchir, tant il eſt puiſſant! Le feu que cet artiſte a répandu ſur ſes compoſitions, ne produit pas d'effet aux dépens de la correction & du fini. Il les a châtiées, ennoblies, en même tems qu'il leur a donné de l'énergie & une maniere de plaire. Logrorgino a porté le genre bouffon au plus haut degré de bonté. Sarro a travaillé le chant, & lui a trouvé des beautés inconnues avant lui. C'eſt à ce compoſiteur qu'on doit le charme qui l'accompagne, ainſi qu'à Porpora, génie admirable, né pour imprimer à ſon art tous les caracteres de perfection. Le récitatif de Porpora eſt ſupérieur à tous les autres des muſiciens d'Italie, ſi l'on en excepte peut-être celui de Lulli. Ses motifs ſont brillans, ſon ſtyle toujours noble & élevé. Une réputation fondée ſur des talens ſemblables, ne peut être ébranlée par la ſucceſſion des tems.

Perſonne n'a mis dans ſes ouvrages plus de naturel & de chaleur que Porſile. Ses illuſtres contemporains n'ont pu s'empêcher d'en faire des éloges magnifiques. Il ſeroit de l'injuſtice ou de l'ignorance de réclamer contre leurs jugemens raiſonnés. Que d'idées & de tableaux ! que de hardieſſe, de force & de grandeur mêlées dans les pieces de Vinci ! Il éclaire, échauffe, occupe ſans ceſſe. Quelle ſource de ſentimens & de penſées profondes ! Ici c'eſt la tendreſſe, là c'eſt l'élévation ; tantôt il fait ſourire, tantôt il excite l'étonnement, & toujours il eſt aſſuré d'enlever les ſuffrages. On ne nous taxera pas d'outrer la louange, lorſque nous donnerons à Jomelli le nom de grand. Ne nous attachons point à ſes dernieres compoſitions qu'a gatées une ſeconde maniere où ſurabondent l'eſprit & la ſcience. Fixons les yeux ſur les opéras de *Caio Mario*, d'*Ifigenia*, d'*Aſtianaſte*, & de quelques autres de ce genre. Combien de traits touchans & ſublimes, d'écarts glorieux, d'impétuoſité & d'harmonie ! Léo étoit doué d'un goût exquis qui le portoit toujours au naturel, à l'image, à l'expreſſion pittoreſque. Les graces & la facilité communiquent à la majeſté de ſa muſique un intérêt plus ſenſible. Vento & Joſeph Scarlatti ont ce ton, ſi je puis ainſi dire, anacréontique qui fait effet ſur tous les peuples même les plus mélancoliques, & dont l'ame, pour être remuée, a beſoin de violentes ſecouſſes. La maniere de Téradéglias unit à la ſolidité le ſentiment & la pureté ; c'eſt un ſtyle vif, des parties

bien arrangées, des accords brillans. Le reproche qu'il mérite eſt d'avoir cherché les difficultés, & d'en avoir ſemé avec plaiſir ſes compoſitions qui donnent la plus grande peine à exécuter; reproche grave, dont les artiſtes, s'ils conſultent bien leur avantage, ne ſauroient trop ſe mettre à l'abri.

La muſique connue du *Peintre amoureux*, des *Moiſſonneurs*, des *Chaſſeurs & la laitiere*, de la *Fée Urgelle*, de la *Clochette*, &c. nous diſpenſent de décrire le caractere de Duni, preſque françois par le long ſéjour qu'il a fait parmi nous. La différence entre Pergoleſe & lui eſt trop grande pour qu'on puiſſe les mettre en parallele. Cependant la poſtérité croira-t-elle jamais que Duni fut le vainqueur de Pergoleſe dans un des théatres de Rome? Il ne ſe laiſſa pas éblouir par ce triomphe, & il avoua, avec une ſincérité ſi rare aux gens à talens & pourtant ſi digne d'eux, que la piece de Pergoleſe l'emportoit de beaucoup ſur la ſienne. *Amico mio* (*a*), dit-il à ſon concurrent en parlant de leurs juges, *no ſi connoſcono.* Paroles ſur leſquelles les ſiecles à venir s'arrêteront beaucoup plus que ſur ſa victoire injuſte.

Quand on a recueilli la plus riche moiſſon, on ne glane pas après elle. Ainſi nous ne dirons rien de François Roſſi, de Ciampi, d'Araya, de Cocchi, de Pulli, de Paradies, &c. quoiqu'ils aient laiſſé après eux des preuves de talent.

Les compoſiteurs vivans ne le cedent pas aux

(*a*) Mon ami, ils ne s'y connoiſſent pas.

morts dont nous venons d'eſquiſſer la maniere. Aſtaritta & Perillo ſont remarquables par un ton naturel, par des airs d'agrément & de fineſſe. Avec ces qualités, Pérez a le mérite de la correction & d'un chant délicieux. Rien ne plait plus que les chanſons de Mortellari. Fiſchietti ſera toujours eſtimé de ceux qui ne recherchent pas les ornemens brillans & futiles. Sa ſimplicité que rejette le goût frelaté des modernes, eſt une des grandes beautés auxquelles il faudra tôt ou tard revenir. Guglielmi n'a jamais compoſé que d'après ſes idées; l'imitation lui paroît un travail ſervile, pour lequel les bons artiſtes ne ſont pas faits. Malgré ce ſyſtême qu'il pratique avec un peu trop de rigueur, il eſt fort varié; preuve que ſon imagination eſt féconde. Ajoutons qu'elle eſt encore très-vive, & que ce muſicien exprime fortement les paſſions. Latilla ſe répete quelquefois; mais ſes effets ſont nets, ſon chant pur, ſon harmonie d'une parfaite intelligence. La muſique d'égliſe de Manna a toujours une nobleſſe de ſtyle. Son pinceau touchant & énergique eſt propre à la peinture des ſentimens tendres & effrayans.

C'eſt à Rinaldo di Capua qu'il faut attribuer la perfection du récitatif obligé; c'eſt lui qui y a introduit ces ritournelles dont l'impreſſion frappe tant dans les ſcenes grandes & pathétiques. Quand il n'auroit qu'inventé cette beauté des plus inconteſtables de la muſique moderne, en fraudroit-il davantage pour rendre ſon nom éternellement

durable ? Rinaldo a de la verve ; qu'on examine ſon chant qui en eſt plein. Piccini mérite la palme ſur tous ſes muſiciens vivans d'Italie. Aucun compoſiteur n'a tant écrit, & ne l'a fait avec plus d'applaudiſſemens. Orné de tous les dons de la nature, il réuſſit également dans le tragique & dans le comique. Riche dans l'invention, ſavant dans l'arrangement des parties, ſimple dans la marche, gracieux dans la mélodie, brillant & pur dans l'harmonie, tendre, exact & quelquefois énergique dans l'expreſſion, naturel dans l'art dont il fait uſage, toujours original, fait en un mot pour exciter les plus vives ſenſations, il faut le regarder comme un des prodiges dont ſa nation doit le plus ſe glorifier. Il eſt dans ſa maniere un côté qui brille davantage, & l'on peut dire qu'il charme plutôt qu'il n'étonne, qu'il eſt moins élevé que touchant.

La partie inſtrumentale, le goût, la ſenſibilité, l'harmonie dominent dans Anfoſſi, à qui l'on reproche un bruit ſouvent exceſſif & une habitude de s'approprier les motifs & les idées d'autrui ; ce qui donne à pluſieurs de ſes morceaux un air de plagiat. Rien ordinairement n'eſt plus accompli que les finales de ſes opéras comiques ; c'eſt là qu'il s'éleve au-deſſus de lui-même. Le caractere de Traetta eſt celui de bien aſſortir tous les détails, de rendre avec fidélité le ſens des paroles, d'avoir un chant convenable aux ſituations, d'être à la fois grand & ſimple. Un des traits les plus remarquables du génie, c'eſt de

faire beaucoup avec peu. Qui pourroit conteſter cet avantage à Sacchini, l'Albane de la muſique? Ses motifs ſont ſimples, ſes effets ſurprenans. Ce compoſiteur abonde en ſentiment & en expreſſion voluptueuſe; auſſi ſa muſique produit-elle dans les ſpectateurs le plaiſir le plus tendre & le plus délicat. Non, les graces ne pouvaient avoir un interprete plus fidele. Nous ajouterions à ces artiſtes illuſtres les noms de Caruſo, de Cimaroſa, de Ponzio, de Sciroli, de Monti, de Platania, d'Amiconi, s'ils ne les ſuivoient d'un peu trop loin dans la carriere.

Matteucci enchantoit par ſon adreſſe à graduer les tons, & par ſa voix gracieuſe qu'il a conſervée juſques dans l'âge le plus avancé; c'eſt un des chanteurs du tems paſſé, qu'on diſtingue le plus. Farinelli qui vit encore, mais accablé ſous le poids des ans, a pouſſé ſes ſuccès juſqu'à leur comble, puiſqu'ils l'ont fait devenir premier miniſtre d'une brillante cour, (*a*) où il a long-tems demeuré. La maniere de chanter, la netteté, la délicateſſe infinie de l'organe, le ton du ſentiment dont il étoit affecté, tout ſe trouvoit réuni dans lui au plus haut degré. La faveur à laquelle il parvint ne l'énorgueillit pas. Il ne ceſſa point d'être modeſte au milieu des grandeurs, populaire, porté à répandre des bienfaits. Lorſque les perſonnes de la cour lui offroient une ſorte d'égalité dans leurs façons familieres de vivre avec lui,

(*a*) Celle d'Eſpagne.

il les remettoit à leur place par ſon reſpect. Exemple remarquable que devroient avoir ſans ceſſe devant les yeux les gens d'une extraction vile, quand le haſard aveugle les met à la tête de quelqu'adminiſtration. Mais loin de le ſuivre cet exemple, la plupart d'eux s'en éloignent comme à la hâte, dans la crainte qu'on ne ſe rappelle trop la baſſeſſe de leur origine ou celle de leur premier métier. Eh, n'en a-t-on pas vu de ces hommes tellement enivrés de leur puiſſance & du vain enthouſiaſme d'une populace toujours facile à échauffer, à ſéduire, qu'ils s'oublioient eux-mêmes & oſoient tout prétendre & tout exiger! Pour réprimer leur orgueil auſſi extravagant que dangereux, des princes ſages ont été contraints de les repouſſer dans l'obſcurité de leur condition naturelle: juſtice qu'ils devoient à eux, dont la majeſté étoit offenſée, & à leurs ſujets indignés de l'inſolence de ces hommes ſuperbes & hautains.

Nous ne ferons mention que de deux cantatrices, l'une qui eſt morte, il y a près de deux ſiecles, c'eſt l'illuſtre Euſémia; l'autre qui eſt vivante, c'eſt Coſta, dont le chant brille dans le comique. Le chant de Mlle. Taliaberti eſt ſenti & d'un bon goût; elle a la voix nette, agréable, juſte, d'une ſoupleſſe & d'une étendue néceſſaires pour rendre la muſique la plus difficile.

M. Aprille chante brillamment & avec une facilité apparente que l'étude lui a donnée. Il a

prodigieuſement acquis. Doué de beaucoup d'intelligence, de ſenſibilité, d'un organe qui, ſans être beau, ne laiſſe pas d'être flexible, doux & léger, il excite le plus vif intérêt parmi les amateurs & les artiſtes même, dont il s'eſt vu ſouvent expoſé à être la triſte victime.

SECOND

SECOND

DISCOURS

SUR L'ITALIE,

CONTENANT

VENISE ET FLORENCE.

ON cite Veniſe pour être le pays le mieux gouverné. Sous quelque jour qu'on enviſage ſa politique, on ne trouvera que des objets d'une juſte cenſure. Pour démontrer cette propoſition dans toutes ſes parties, il faudroit s'engager dans un labyrinthe immenſe, ſaiſir une à une les branches de l'adminiſtration. Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas de remplir une ſi grande tâche. En ne s'arrêtant qu'aux principaux articles, on en dira toujours aſſez pour aſſeoir une opinion ſur des fondemens ſolides.

Veniſe exiſte depuis le ſixieme ſiecle. Mais depuis ſa fondation juſqu'à nos jours, ſon gouvernement n'a pas toujours été le même. Il a beaucoup varié, & ſucceſſivement il a pris toutes les formes. Le peuple ſe gouverna d'abord par des tribuns annuels, puis il remit l'autorité entre

les mains d'un ſeul, la reprit enſuite, & enfin la céda aux nobles. L'ariſtocratie, telle que nous la voyons, dure depuis pluſieurs ſiecles, & ſon établiſſement date de l'année 1298. Ce fut le duc Pierre Gradenigo, ſecond du nom, qui dépouilla de toute autorité le peuple, & fixa la puiſſance législatrice dans le corps des ſénateurs & de leurs deſcendans. A cette époque on ne mit plus au rang des nobles que ces magiſtrats; mais la ſeigneurie, pour prévenir ou appaiſer des ſéditions, a pris plus d'une fois le ſage parti d'incorporer dans la nobleſſe pluſieurs familles plébéiennes. *Le gouvernement de Veniſe* (dit un auteur que j'ai déjà cité) *ſeroit le meilleur de tous, ſi l'ariſtocratie n'étoit peut-être le pire. Toutes les branches du pouvoir ſont diſtribuées entre les nobles & balancées avec une harmonie admirable. Les grands y regnent ſans bruit & avec une ſorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le ſilence de la nuit. Le peuple jouit de ce ſpectacle, & s'en contente avec du pain & des jeux. La diſtinction entre les plébéiens & les patriciens y choque moins que dans d'autres républiques, parce que les loix y veillent ſur-tout à réprimer, à épouvanter l'ambition des nobles.*

Ce n'eſt pas d'après ce tableau qu'il faut juger du gouvernement de Veniſe, ſi l'on veut s'en former une juſte idée: on ne doit pas en regarder tous les traits comme abſolument faux; mais il en eſt peu qui, fidélement copiés, ne préſentent rien de contraire à la vérité.

Un gouvernement qui ne tend pas au bonheur de tous par des voies douces & ſimples, qui ne maintient l'ordre que par la crainte, qui jette parmi les citoyens les plus cruelles défiances, qui les rend les eſpions, les délateurs, j'ai preſque dit les ennemis les uns des autres; qui tient perpétuellement les eſprits dans la contrainte, & ne leur permet pas de goûter les douceurs de la liberté; qui prend encore plus de précautions contre les ſujets, quelque pacifiques qu'ils ſoient, que contre les ennemis de l'état, quelque redoutables qu'ils puiſſent être; qui menace toujours, punit ſouvent & ne récompenſe jamais; qui ſe tient en garde contre le mérite & les grands talens, craint de les employer, les contrarie, les étouffe, & ſous prétexte qu'un homme né dans la république eſt plus à portée de s'en rendre le maître, met tout ſon appui ſur le bras de l'étranger; qui pour maintenir l'indépendance de l'état, place un joug de fer ſur la tête de tous les citoyens & un frein à leur bouche pour les empêcher de pouſſer des gémiſſemens; qui s'occupe bien moins d'opérations ſages qu'il ne s'étudie à rendre ſa politique impénétrable: un pareil gouvernement, fût-il encore plus ancien, & dût-il égaler ſa durée à celle des ſiecles, à coup ſûr n'eſt pas bon. Cependant à ces traits on ne peut manquer de reconnoître celui de Veniſe; je dirai encore plus: ſi, comme on le penſe communément, de tous les gouvernemens l'ariſtocratique eſt le pire, dans la claſſe de

ces derniers Veniſe ne doit pas même tenir le premier rang, & être regardé comme le moins mauvais. Dans le phyſique, le moral, la politique, plus on s'écarte de la ſimplicité, moins on s'approche de la perfection. Ce principe admis, on ne peut en tirer des conſéquences favorables à la forme que le gouvernement de Veniſe a affectée. Il ſeroit difficile d'imaginer une machine plus compliquée; on a pris, ce ſemble, à tâche d'épuiſer toutes les combinaiſons; ce qui paroît le plus fâcheux, c'eſt que les choſes y ſont tellement diſpoſées que ſans la force de l'habitude, & je ne ſais quel enthouſiaſme, perſonne ne devroit ſe louer de ſon ſort, & que ceux qui gouvernent méritent encore plus d'être plaints que ceux qui ſont gouvernés.

Le doge, chef de la république, en eſt le premier ſujet, ou plutôt le premier eſclave. Vain ſimulacre, image brillante, ſi l'on veut, de la ſouveraineté, loin d'en exercer le pouvoir, il vit dans une continuelle dépendance. Par une cérémonie bizarre, ce n'eſt pas à ſon couronnement, mais à ſa mort, qu'on lui ceint l'épée. S'il préſide aux conſeils, ſouvent il influe beaucoup moins qu'aucun autre membre dans les délibérations, & ne fait que prêter ſon nom aux ordonnances. S'il donne audience aux ambaſſadeurs des cours étrangeres, il doit toujours ſe renfermer dans des réponſes vagues; & s'il ne meſure pas ſes paroles au gré du public, un ſimple ſénateur eſt en droit de lui en faire des reproches; plus d'une fois il eſſuie de pareilles mortifications. S'il reçoit les dé-

pêches des ambaſſadeurs de la république, il ne lui eſt permis de les ouvrir qu'en préſence des conſeillers qui, pour les lire, n'ont beſoin ni de ſa préſence ni de ſon conſentement. S'il habite un magnifique palais, il eſt détenu en quelque ſorte comme un priſonnier d'état, environné jour & nuit d'eſpions qui rendent compte de ſes actions & de ſes paroles, obſervé par des inquiſiteurs qui font leur viſite dans le plus grand ſecret & ſans être vus. Dans les galeries du palais ſont diſtribuées différentes têtes de marbre, dont les bouches toujours ouvertes reçoivent les accuſations vraies ou fauſſes de tout particulier contre le doge. Son appartement touche à la ſalle du tribunal ſecret des dix ; tribunal deſpote, tyrannique, qui dans moins d'une heure peut faire noyer ou étrangler le doge & tout autre citoyen ſans avoir beſoin de juſtifier ſa conduite & d'en manifeſter même les raiſons. On frémit preſque à ce récit, & l'on tremble pour le chef de la république. Cependant ce n'eſt pas encore tout : ſans la permiſſion des conſeillers, le doge ne peut pas mettre le pied hors de la ville de Veniſe. S'il manquoit à cette formalité, il s'expoſeroit à recevoir mille inſultes dont il ne ſeroit pas autoriſé à demander la réparation. La loi (je voudrois pouvoir dire l'injuſtice, le délire, la cruauté) va même juſqu'à permettre formellement à tout ſujet de l'état de lui jeter des pierres. Le moment de l'élection ou du couronnement du doge eſt celui de l'anéantiſſement

preſque total de ſa famille. Dès là qu'il eſt doge, ſes enfans & ſes freres ſont exclus de toutes les principales charges de l'état. Il ne reſte dans le ſénat qu'un de ſes plus proches parens, qui prend ſéance à ſon côté, mais qui ceſſe d'avoir droit de ſuffrage. Les membres de ſa famille, qui ſont entrés ou qui entrent dans l'état eccléſiaſtique, ne reçoivent pas un traitement plus doux, & on les punit en quelque ſorte ſévérement de lui appartenir de ſi près. Simples particuliers, ils pourroient aſpirer aux premieres dignités de l'égliſe : fils ou freres de doge, ils n'obtiennent ni évêchés, ni abbayes, ni autres bénéfices conſiſtoriaux.

Des ſervices rendus ne ſont pas pour les doges un titre de reconnoiſſance auprès de la république : elle ne leur fait pas un mérite de remplir leur devoir ; mais s'ils s'en écartent, elle les en punit avec rigueur. La mort même ne les met pas à couvert des recherches. Après leurs funérailles, qui ſe font aux dépens du public, trois inquiſiteurs & cinq correcteurs ſont chargés de faire les informations, & ils s'acquittent de leurs fonctions avec une telle ſévérité, que la vie la plus innocente ne met pas toujours à couvert de leur cenſure. C'eſt pour ces princes un crime impardonnable, d'avoir abuſé de leur autorité ; d'avoir négligé la choſe publique pour s'appliquer à leurs affaires particulieres ; de n'avoir pas vécu d'une maniere qui répondît à la hauteur de leur rang. Souvent ces diſcuſſions politiques ſe terminent par la condamnation des héritiers à quel-

qu'amende pécuniaire. De peur que les enfans ne tâchent d'éluder la peine, on leur fait promettre avec ſerment qu'ils ne recueilleront pas la ſucceſſion de leur pere ſans payer la taxe que le gouvernement leur impoſera. Le duc Pierre Loredano fut après ſa mort accuſé & condamné pour avoir uſé de ſes biens avec trop d'économie. Sa famille en porta la peine, & compta au gouvernement 1500 ſequins. Une pareille condamnation doit paroître d'autant plus étrange, que la république ne donne annuellement au doge que douze mille écus, & que chaque année ce dernier eſt obligé de donner à ſes dépens quatre grands feſtins qui lui emportent au moins la moitié de cette ſomme. Ces détails que je pourrois charger aiſément, montrent qu'un doge eſt privé de toutes les douceurs de la vie, traîne ſes jours dans l'aſſujettiſſement, achete le vain éclat de la repréſentation ; que tout eſt à craindre pour lui, grande réputation, ſublimité de génie, habileté dans le gouvernement, parce que ces grandes qualités excitent la jalouſie, & aux yeux d'un féroce républicain deviennent des torts qu'il ne pardonne pas. Il n'eſt pas ſurprenant après cela, que pluſieurs nobles Vénitiens évitent avec ſoin la premiere dignité de leur patrie. Pour peu qu'ils ſoient jaloux de leur liberté, de leur bonheur, attachés à leur fortune, zélés pour l'avancement de leur famille, ils ſe feront toujours une loi de ne point courir après un vain titre

qu'on n'acquiert pas ſans faire un entier ſacrifice de ſes plus chers intérêts.

Cependant on ne réſiſte pas impunément à la république, elle peut uſer de violence & forcer à l'acceptation : lui oppoſer un refus, ce ſeroit ſe dévouer à l'infamie. Il faut céder à l'autorité, ou être flétri par le banniſſement & ruiné par la perte de tous ſes biens. Elu doge malgré lui, François Cornaro ne balança pas entre un devoir rigoureux, une obéiſſance héroïque, & l'ignominie ; mais ſa répugnance fut ſi forte, qu'il ne put la ſurmonter ſans en devenir la victime. Il mourut de chagrin peu de jours après ſon élection.

Je ne m'étendrai pas ſur le conſeil des dix, le plus redoutable tribunal de l'univers. Quoique les juges changent tous les ans, ils n'en exercent pas moins leurs fonctions avec la derniere rigueur. " A ce conſeil, dit Amelo de la Houſſaie, dans „ ſon Hiſtoire du gouvernement de Veniſe, „ page 196, la clémence & la miſéricorde „ ſont des vertus inconnues ; la jalouſie eſt incu- „ rable, la défiance éternelle, la grande répu- „ tation criminelle ; les grands ſervices ſont „ odieux & ſe paient du banniſſement & de la „ mort. „ Une de ſes maximes, la plus atroce qu'on ait jamais imaginée, eſt qu'il faut aller au châtiment avant même d'examiner la faute. *Correre alla pena, prima di eſaminare la colpa.* L'accuſé eſt ſaiſi ſecrétement, on ne lui permet pas de prendre un avocat pour ſe défendre ; &

on le juge ſans appel. Vous ne trouverez pas un noble Vénitien qui entende parler des dix ſans éprouver les palpitations de l'effroi. On a délibéré plus d'une fois d'abolir cette terrible juriſdiction ; mais elle exiſte encore, parce que, dit-on, elle eſt néceſſaire pour contenir les nobles & réprimer le peuple. On la regarde comme la pierre angulaire ſans laquelle tout gouvernement uſe de moyens bien violens. Il n'eſt point de famille patricienne qui n'ait gémi plus d'une fois ſous la puiſſance de ces redoutables éphores, & qui ne porte imprimée en caracteres de ſang la ſévérité de leurs arrêts. Quoique les exécutions publiques deviennent plus rares, ils n'en ſont pas devenus plus humains, & n'ont pas adopté des maximes plus douces. Si le peuple voyoit trop ſouvent des nobles périr honteuſement ſous le glaive de la juſtice entre les deux fameuſes colonnes de la place de Saint-Marc, le reſpect qu'il a pour ceux qui le gouvernent s'affoibliroit inſenſiblement & ſe tourneroit enſuite en mépris. On pare à cet inconvénient par les exécutions ſecretes. Quand il s'agit d'un crime d'état, les parens de l'accuſé, loin d'employer leur crédit pour le juſtifier, l'abandonnent & ſont même ſouvent les premiers à le pourſuivre, de peur d'être enveloppés dans le même procès & de paſſer pour ſes complices. Dans ces triſtes circonſtances, les perſonnes intéreſſées concentrent leur vive douleur. Des ſoupirs, des larmes feroient naître des ſoupçons, & les moindres

ſoupçons tiennent lieu de preuves. Tout devient motif d'accuſation; & ſi elle eſt grave, la condamnation la ſuit de près. Un des plus grands hommes de bien que Veniſe ait jamais produit, le ſénateur Antoine Foſcarini fut, dans l'eſpace de quelques heures, ſaiſi, empriſonné, condamné, exécuté. La plupart des habitans apprirent ſa mort avant d'avoir été inſtruits de ſa détention. Ce vénérable ſénateur avoit gagné par ſes vertus l'eſtime publique; il étoit aimé, il jouiſſoit d'une grande réputation, il excita la jalouſie; ce fut là ſon crime.

Les trois inquiſiteurs, dont deux ſont tirés du conſeil des dix, ont un pouvoir ſi abſolu, quand ils ſont tous les trois du même avis, qu'ils peuvent, ſans conſulter le ſénat, faire mourir le doge. S'ils ne s'accordent pas, il faut aſſembler les dix. Ils ont des gens à gages, pour tenir regiſtre des paroles indiſcretes & des actions repréhenſibles des citoyens. Ils encouragent les délateurs par des récompenſes. On ne peut pas témoigner plus d'envie de découvrir des coupables & prendre de moyen plus efficace pour en trouver un grand nombre. Sans pénétrer bien avant dans tous ces myſteres, on peut aſſurer que les preuves du crime ne ſont point portées juſqu'à l'évidence, & que quelquefois elles ſe réduiſent à deux points équivoques, l'accuſation & le châtiment. Ce ne ſont pas ſeulement des attentats, mais de ſimples contraventions, qui conduiſent à l'échafaud. Tout homme qui eſt

ſaiſi portant des armes à feu, ce conſeil de ſang le condamne irrémiſſiblement à mort.

Durant la nuit, les inquiſiteurs entrent par des portes ſecretes, dont ils ont ſeuls les clefs, dans le palais de Saint-Marc, & font leurs recherches juſque dans l'appartement du doge, s'ils le jugent à propos. Leur viſite tient tout le monde dans le ſilence & inſpire la terreur. Ils prennent beaucoup de précautions pour n'être pas vus; mais on craint encore plus de les rencontrer ou de les voir.

En 1761, le conſeil des dix fit arrêter le noble Quirini, revêtu alors de la charge d'avoyador ou de tribun du peuple. Cette détention occaſionna de grands débats, & il fut queſtion de limiter l'autorité du conſeil des dix & des inquiſiteurs d'état. Une déciſion portée, l'année ſuivante, les laiſſa auſſi puiſſans qu'ils l'étoient auparavant, & leur interdit ſeulement la connoiſſance des affaires civiles & fiſcales, attendu que les unes & les autres ſont du reſſort de divers tribunaux qui n'ont rien de commun avec les dix. On leur défendit auſſi de troubler les conſeils & les colleges dans l'exercice de leurs fonctions. Les magiſtrats, les miniſtres envoyés dans les cours étrangeres, les généraux de mer & de terre, les gouverneurs des places & en général tous les membres de la république ſont comptables de leur adminiſtration & de leur conduite au conſeil des dix.

Tout redoutable qu'eſt ce tribunal aux Véni-

tiens ; & quelque loin que s'étende ſon pouvoir ; cependant l'autorité ſuprême réſide dans le grand-conſeil & le ſénat. L'un forme le corps, l'autre eſt l'ame de la république. Le premier, compoſé de tous les nobles qui ont atteint l'âge de vingt-cinq ans révolus, élit les magiſtrats & les conſeillers, fait & abolit les loix. Cette aſſemblée, reſpectable ſans doute à bien des égards, ne mérite pas toujours le ſuffrage par la ſageſſe de ſes réſolutions. Les jeunes gens dominent ſouvent par le nombre, dictent les loix & gouvernent. En vain l'expérience de la vieilleſſe ſe roidiroit-elle pour réſiſter ; entraînée par les flots tumultueux de la foule, elle ſuit en gémiſſant de ne pouvoir pas lui donner une meilleure direction. Le plus grand nombre décide en dernier reſſort ; les voix ſe comptent. Autrefois la ſeigneurie n'accordoit le droit de ſuffrages aux conſeillers qu'après deux ans d'exercice. Il auroit été encore mieux de prolonger l'épreuve. On ne voit pas pour quelle raiſon, dès ſon entrée au conſeil, un jeune homme marche aujourd'hui l'égal du plus reſpectable vieillard. Veniſe croiroit-elle que la ſcience du gouvernement ne s'acquiert pas, & que comme ces nobles tiennent de la naiſſance le droit, ainſi recoivent-ils des mains de la nature le talent de gouverner ? Quoique prévenue en ſa faveur, elle ne donne pas dans une idée ſi extravagante ; elle ne ſe perſuade pas que dans une aſſemblée compoſée ordinairement de ſept à huit cents patriciens, quelquefois de douze & même de quinze

cents, il ne ſe forme jamais de partis, de diviſions, de cabales; l'ordre regne toujours, les intérêts particuliers s'impoſent un éternel ſilence, pour ne laiſſer entendre que la voix du bien public.

Si elle penſoit autrement, les faits s'éleveroient contre elle. Dans un diſcours prononcé devant cette auguſte aſſemblée, le ſénateur Jean Sagredo compara le grand-conſeil à une mer orageuſe; il oſa même dire & dit impunément que les jeunes nobles ſuivoient aveuglément les premieres impreſſions & ſe laiſſoient emporter à la *marée*. Ces termes font une image & peignent aſſez bien la vérité. Si le régime le plus variable eſt, au jugement de la raiſon, le plus mauvais de tous; ſi du moins il montre à découver le peu d'habileté de ceux qui gouvernent, quelle idée doit-on ſe former du conſeil de la république? Il abat, il édifie, il permet, il défend, il étend, il reſtreint la liberté des citoyens; les ordonnances ſe ſuccedent rapidement & s'entre-détruiſent; les loix ſe multiplient & ſe combattent. Quand on publie des ordres rigoureux en apparence, le peuple s'en conſole aiſément, parce qu'il ſait bien que le gouvernement ne tardera pas à les révoquer ou ne tiendra pas long-tems la main à leur exécution. La ſeigneurie, dit-on, tolere ces abus dans des vues politiques. Elle amuſe le peuple & le trompe par de fauſſes apparences de liberté. Mais n'eſt-il pas à craindre que ce peuple ne paſſe du mépris des loix à celui des légiſlateurs?

Un mal qui dans une république annonce l'excès de la corruption, eſt la vénalité des ſuffrages. Pour ſe faire élire, les riches achetent les voix des pauvres. L'argent rend ceux-ci eſclaves des volontés & de l'ambition de ceux-là ; l'égalité n'exiſte plus. Ces indignes manœuvres ne ſont pas couvertes du voile des ténebres. Le Broglio (allée couverte du palais de Saint-Marc) eſt une foire publique, dit Amelot, où toutes les magiſtratures ſe marchandent.

Le ſénat fait la paix & la guerre, conclut les alliances & forme les ligues, diſpoſe des finances, regle le taux des monnoies, diſtribue, comme il lui plait, toutes les charges militaires, nomme les ambaſſadeurs & les ſecretaires d'ambaſſade, les rappelle, les punit, les récompenſe ſelon qu'il eſt content ou mécontent de leur conduite. Il eſt compoſé de trois cents membres ; on lui rend cette juſtice que le ſecret, malgré ce grand nombre de ſénateurs, eſt inviolablement gardé ſur les affaires d'état. Le grand-conſeil élit chaque année de nouveaux ſénateurs ; mais il lui eſt libre de continuer une partie des anciens : ce qui aiguiſe l'émulation, & porte les différens membres à développer, autant qu'il eſt poſſible, leurs talens. On lui reproche de traiter les affaires avec trop de lenteur & d'être peu ſcrupuleux ſur les maximes de la politique. Pour s'attacher le peuple de Veniſe, il le laiſſe vivre dans la licence & l'oiſiveté. Pour n'en avoir rien à craindre, il fait naître, fomente & perpétue parmi les claſſes ſubalternes

des citoyens, les partis & les haines. Les ſujets remuans, inquiets, indociles, ils les ménage, il les prévient, il leur cede; il traite durement ceux qui ſont d'un caractere pacifique ou qu'il n'aime pas, ſur-tout les Padouans, qui anciennement étoient maîtres de Veniſe. Comme il ne veut pas une nobleſſe guerriere, il a ſoin de l'éloigner du tumulte des armes. Une de ſes maximes eſt de ne jamais confier à des patriciens le commandement des armées de terre. Par là il empêche qu'ils n'aillent ſervir chez les princes étrangers & ne ſe rendent habiles dans le métier de la guerre. Il penſe que l'ambition eſt comme inſéparable d'une grande connoiſſance de cet art. Cette république s'alarme aiſément; les victoires d'un de ſes ſujets l'effraient encore plus que les défaites ne l'affligent. Elle craint que le vainqueur des ennemis ne s'enfle de ſes ſuccès, & que gagnant l'affection du ſoldat, il ne vienne aiſément à bout de ſubjuguer la patrie.

Quand le ſénat ne peut éviter de faire la guerre ſur la terre ferme, il appelle un étranger pour lui donner le titre de généraliſſime & le mettre à la tête des troupes; mais il a ſoin de lui donner deux ſénateurs pour ſon conſeil ou plutôt pour ſes maîtres. Cette politique devient ſouvent funeſte à l'état. Si le général eſt habile, il excite la jalouſie des deux ſénateurs qui le croiſent & l'empêchent d'agir; car il eſt obligé de ne rien entreprendre que de leur avis, & d'en paſſer aveuglément par leurs déciſions. Guidé par le même eſprit

de défiance, le ſénat ne mit jamais les armes entre les mains de ſes ſujets. Quoiqu'il n'ignore pas la différence énorme entre des citoyens animés par l'amour de la patrie & des mercenaires qui ne vendent pas leur ſang pour le prodiguer, il ne prend jamais à ſa ſolde que des troupes étrangeres. Il aime encore mieux être mal ſervi que de s'expoſer à perdre ſon autorité, de mettre une partie des citoyens au pouvoir de l'autre, de courir les riſques d'armer des mécontens & de leur fournir l'occaſion de ſe venger. Comme les Vénitiens tiennent leurs ſoldats dans une eſpece de ſervitude, ils éprouvent de grandes difficultés pour en trouver. Leur derniere reſſource eſt de recourir à leurs alliés. Mais ils ne viennent à cette extrêmité que lorſqu'il ne leur reſte pas la moindre eſpérance de réuſſir par une autre voie. Alors même ils redoublent de vigilance & d'attention; ils obſervent d'auſſi près leurs vengeurs que leurs ennemis, & peu s'en faut qu'ils ne diſtinguent pas la main qui les couvre, du bras qui les pourſuit. Ce caractere outrageux & défiant du ſénat augmente à meſure que les forces de la république s'affoibliſſent. La moindre menace de guerre l'épouvante; il n'eſt point de voie qu'il ne tente pour écarter ce fléau. Quand il laiſſe éclater la tempête, on doit en conclure qu'il lui étoit impoſſible de la conjurer. Si dans les treizieme & quatorzieme ſiecles, les Vénitiens étendirent leur puiſſance en Italie, ils dûrent leurs conquêtes bien moins à la vigueur & à la conſtance de leurs armes qu'à

qu'à leurs manœuvres & à leur opulence. Depuis que, par la diminution de leurs richeſſes, ils ne ſont plus en état de tenir long-tems ſur pied de grandes armées, ils redoublent de précautions pour ſe tenir à l'écart toutes les fois que les puiſſances étrangeres meſurent leurs forces. Ils n'entrent dans aucun démêlé ; ils ne fourniſſent aucun ſecours, reſtent neutres, &, s'il le faut, vuident leur tréſor pour acheter la paix. Mais cela ne leur réuſſit pas toujours, & plus d'une fois leur neutralité même les a pouſſés vers l'écueil qu'ils vouloient éviter. Pour en donner la preuve, il ſuffit de rappeller une fameuſe époque. Dans le tems que Louis XII & l'empereur Maximilien ſe battoient pour avoir le duché de Milan, ils compterent tous les deux ſur l'amitié de la république ; mais ils ne purent ni l'un ni l'autre en tirer du ſecours : ils tournerent non-ſeulement leurs armes contr'elle, mais ils formerent la ligue de Cambrai, où ils firent entrer toutes les puiſſances d'Italie. Le pape revendiqua Ravenne & d'autres villes qui appartenoient autrefois au ſaint ſiege ; l'empereur jeta ſes vues ſur le Frioul, Padoue, Aquilée, Vicenſe & Vérone ; le roi de Naples vouloit rentrer en poſſeſſion de pluſieurs villes de la Pouille ; le duc de Savoie faiſoit valoir ſes prétentions ſur le royaume de Chypre, & le duc de Ferrare viſoit à réunir Mantoue à ſes états. La partie étoit infiniment trop inégale, Veniſe ne put tenir contre ces puiſſances formidables ; elle perdit deux batailles,

& toutes ſes poſſeſſions de terre-ferme paſſerent ſous la domination des vainqueurs. Par des événemens auſſi heureux qu'inopinés, elle s'arrêta ſur le bord du précipice; mais ſes pertes furent trop grandes, & elle n'a fait que d'inutiles efforts pour les réparer.

Si la république néglige entiérement le ſervice de terre, elle n'en a que plus d'attention à tenir ſa marine ſur un pied reſpectable. Sa ſituation, la proſpérité de ſon commerce, les ennemis qu'elle a eu ſouvent à combattre, ont toujours dirigé vers cet objet les vues du ſénat. Elle a produit de grands hommes de mer; mais la paix dont elle jouit depuis ſi long-tems, rend inutile la bravoure & éteint l'émulation de la nobleſſe.

On ne peut pas ſavoir au juſte les revenus de l'état: les uns les portent à quarante millions de notre monnoie, les autres les réduiſent à la moitié de cette ſomme. Il paroît certain que cette derniere opinion s'écarte le plus de la vérité & qu'ils vont au-delà de trente millions. L'état regle ſes dépenſes avec la plus grande économie. Le magiſtrat qui manie les deniers publics, ne touche à ce précieux tréſor, même pour le bien général, qu'en tremblant; il a ſur lui tous les yeux des nobles, juges inexorables, auxquels il doit bientôt rendre un compte rigoureux de ſon adminiſtration; le péculat eſt d'ailleurs un crime irrémiſſible: il ne paroît donc pas ſurprenant qu'en tems de paix le ſénat épargne chaque année pluſieurs millions. Mais la république a d'autant

plus beſoin d'accumuler, qu'elle ne fait la guerre qu'à prix d'argent. Comme elle dépenſe alors des ſommes énormes, elle eſt peu délicate ſur les moyens de groſſir la maſſe de ſes finances. Elle vend aux roturiers la nobleſſe, aux nobles de terre ferme les titres de comtes & de marquis, aux nobles ambitieux les grandes magiſtratures, les marques d'honneur, aux étrangers le droit de bourgeoiſie, enfin aux priſonniers leur liberté, aux criminels leur grâce, aux proſcrits la permiſſion de retourner dans leur patrie. Par de pareilles opérations, le gouvernement verſa, durant la ligue de Cambrai, cinq cents mille ducats dans l'épargne.

Pour ne pas exciter les murmures du peuple & faire des mécontens, le ſénat a grand ſoin de modérer les impôts; & ce n'eſt pas ſans de fortes raiſons qu'il ſe détermine à les multiplier ou à les augmenter. Un noble Vénitien ne donne guere à l'état que le vingt-deuxieme de ſes revenus.

Si l'on pouvoit ſe mettre au-deſſus du préjugé, & qu'on aimât à mener une vie douce & tranquille, on ne balanceroit pas à préférer l'état de bon bourgeois de Veniſe à celui des nobles les plus diſtingués. Les loix ne gênent pas beaucoup les premiers; elles doivent être au contraire un lourd fardeau pour les ſeconds, à moins que l'habitude de le porter n'en adouciſſe le poids. Les magiſtrats ne peuvent s'abſenter de la ville & des autres lieux où ils ſont em-

ployés, ſans une permiſſion expreſſe de la ſeigneurie ; & cette permiſſion ne s'accorde que pour de bonnes raiſons. Si un noble refuſe une charge, il eſt condamné à payer une amende de deux mille ducats & à ne pas entrer de deux ans dans le grand-conſeil. Il ne peut ſe ſouſtraire à cette double peine qu'en embraſſant l'état eccléſiaſtique. C'eſt pour des praticiens un crime impardonnable que d'avoir d'autres liens que ceux qui les attachent à la patrie ; ils ne peuvent ni recevoir des préſens ou des penſions d'un prince étranger, ni même acquérir des terres ou d'autres poſſeſſions dans ſes états, ſans être dégradés de nobleſſe, privés de leurs biens, & bannis de la république. Il leur eſt défendu d'épouſer des étrangeres & de marier leurs filles à des étrangers, quelqu'avantage qu'ils puiſſent en retirer. Pour conſerver parmi eux la plus grande égalité, & empêcher que les richeſſes ne s'accumulent ſur une même tête, le droit d'aineſſe n'a pas lieu, & ils héritent par égale portion des biens de leurs peres. Comme la plupart des familles n'ont qu'une fortune aſſez médiocre, elles tomberoient dans une extrême miſere, ſi dans chaque famille les garçons ne prenoient preſque tous le parti du célibat & ne laiſſoient la diſpoſition des biens à celui d'entr'eux qui s'engage dans les liens du mariage. A Gênes les particuliers ſont auſſi riches que la république eſt pauvre. A Veniſe on voit préciſément tout le contraire, des particuliers pauvres, une république riche. Les maiſons les plus

illuſtres, ſi jamais elles devenoient opulentes, pourroient ſe faire un grand nombre de créatures, diſpoſer des voix de la pauvre nobleſſe, accroître leur puiſſance & faire perdre l'équilibre que l'état maintient avec tant d'inquiétude & de ſoin. Ce fut pour ſe mettre à l'abri d'une pareille crainte, que la ſeigneurie obligea trois freres de la maiſon de Cornaro à ſe marier, ſous les peines ordinaires, c'eſt-à-dire de confiſcation de biens & de banniſſement. Il faut entendre le langage Vénitien. Des actes qu'on appelleroit ailleurs vexation, violence, tyrannie, ſe nomment ici, quand il s'agit de gouvernement, précaution juſte & néceſſaire, politique ſage & ferme, zele ardent, mais pur, moyens uniques de maintenir également & les droits de la république & la liberté des citoyens.

Sous peine de mort il eſt défendu à tout noble d'avoir aucune correſpondance avec les ambaſſadeurs & autres miniſtres des cours étrangeres qui font leur réſidence à Veniſe ou ailleurs. Quand un légiſlateur porte de pareilles défenſes, il veut être obéi ; malheur au noble qui ſe trouveroit quelque part avec une perſonne de la maiſon d'un ambaſſadeur ! En vain feroit-il parler en ſa faveur l'honnêteté, la décence, la néceſſité ; montreroit-il que cette rencontre n'étoit qu'un effet du haſard ; s'appuieroit-il enfin ſur l'inadvertance, l'ignorance même : ces raiſons, plauſibles ailleurs, ne ſeroient pas recevables auprès des inquiſiteurs d'état. Faute réelle ou apparente, n'importe ; il la paieroit de

ſa tête. Les ambaſſadeurs de la république ſont rappellés au bout de quatre ans. Quelques ſervices qu'ils aient rendus à l'état & qu'on puiſſe en attendre, la république ne prolonge jamais ce terme. Ils ne peuvent ouvrir un paquet & lire les dépêches qu'en préſence des ſecretaires d'ambaſſade. Des plaintes bien fondées, des rapports déſavantageux que font ceux-ci, ſuffiſent pour perdre ceux-là. Un ambaſſadeur, ainſi qu'il ſe pratiquoit autrefois à Rome à l'égard des gouverneurs de province, eſt reſponſable des imprudences, des fautes de ſa femme, relativement aux affaires d'état. A ſon retour, il doit rendre compte, dans un mémoire détaillé, des principaux événemens qui ſe ſont paſſés durant ſon ambaſſade, des forces, des intérêts politiques, des mœurs du pays où il vient de faire ſa réſidence.

On reproche à la république de faire regarder preſque comme un bienfait l'oubli des grands ſervices, puiſqu'elle en eſt venue quelquefois juſqu'à punir cruellement ceux qui les lui avoient rendus. Elle ſemble avoir pour maxime, qu'un homme qui ſauve l'état peut le perdre, & que celui qui s'eſt acquis aſſez de crédit pour appaiſer une ſédition, fait craindre de ſe mettre un jour à la tête des ſéditieux. La faveur du peuple rend les nobles ſuſpects les uns aux autres. Il eſt plus que dangereux de faire aux pauvres de grandes aumônes, dans des tems même de calamité. On ſoupçonne facilement que ces largeſſes ne partent pas d'un cœur déſintéreſſé. Plus on admire l'exemple, plus

on obſerve de près, on craint, on hait peut-être celui qui le donne. Un membre du grand-conſeil, ſi le reſte des citoyens ne l'aime pas, le déteſte même, ſera préféré pour les premieres charges à tout autre membre qui en poſſede le cœur. Enthouſiaſtes de leur gouvernement, les nobles Vénitiens ſe croient les plus libres des hommes; mais s'ils peuvent abſolument dire qu'ils n'ont point de maîtres, ils n'en ſont pas pour cela plus libres, ſelon cette belle & courte réflexion de Tacite: (Ann. liv. II.) *Magis ſine domino quam in libertate.*

La lenteur qu'ils mettent à délibérer n'eſt point réparée par la promptitude & l'activité quand ils en viennent à l'exécution. A bien examiner, on trouveroit peut-être que leur réputation d'hommes prudens & ſages dans les affaires d'état porte en grande partie ſur ce double défaut. Souvent ils diſcutent encore, lorſque tout devroit être terminé, & ils donnent au conſeil le moment qui les appelle à l'action. Par pluſieurs traits dont l'hiſtoire fait mention, il eſt aſſez prouvé que leur fidélité à remplir les conditions des traités dépend beaucoup de leur intérêt, & qu'on s'expoſeroit à chercher inutilement l'une où l'autre ne ſe trouve pas. En tems de guerre, leur grande circonſpection tient un peu trop de la timidité; ils manquent ſouvent leur coup par les précautions même qu'ils prennent pour le mieux aſſurer. S'ils penſent à vaincre, ce n'eſt jamais qu'après avoir fait toutes leurs diſpoſitions pour n'être pas

vaincus. Comme ils ne veulent rien laiſſer au haſard, & que leurs meſures ne les rendent pas maîtres des événemens, ils n'ont pas toujours à s'applaudir de leur politique louable d'ailleurs à bien des égards. Pouſſée à l'excès, la prévoyance rend puſillanime. Le moment favorable ſe préſente, hâtez-vous de le ſaiſir; s'il paſſe, vous le rappellerez en vain, il ne reviendra pas.

La nature du gouvernement influe beaucoup ſur le caractere & les mœurs des particuliers. Les nobles ſont regardés en général comme défians & diſſimulés. Ils ſe louent, s'embraſſent, ſe careſſent, & ſe donnent l'excluſion. S'ils ont déplu à un ami, ils déſeſperent d'en regagner jamais le cœur, & dès lors ils le mettent au nombre de leurs ennemis. On les accuſe d'oublier plutôt les bienfaits que les injures, & d'avoir relativement à ce dernier article *la mémoire dans le cœur*, pour me ſervir d'un de leurs proverbes. Une de leurs anciennes maximes d'état eſt de ne jamais ſe venger à demi; les particuliers ſont portés à l'adopter dans leur conduite : ce qui rend leur haine également terrible & implacable. Ils jouiſſent peu des douceurs de la ſociété : ſans relation avec les étrangers, ils n'en ont guere plus entr'eux, & ne ſe rendent que bien rarement des viſites. S'ils avoient avec les autres des liaiſons plus étroites, ils pourroient devenir ſuſpects au gouvernement. Cette crainte l'emporte ſur les inclinations les plus légitimes, & ils ne goûtent pas l'innocent plaiſir de ſe communiquer librement. Preſque tou-

jours concentrés dans leurs maiſons, ils menent une vie ſolitaire & triſte. Peut-être ſentent-ils moins ce dur eſclavage, parce qu'ils ſont beaucoup occupés de leur nobleſſe & de leur grandeur.

Quoique tous les patriciens faſſent un même corps, ils ne ſont pas animés d'un même eſprit, & l'on ſe tromperoit ſi l'on s'attendoit à trouver chez eux de l'union. Les anciens nobles ne peuvent ſouffrir l'élévation des nouveaux qu'ils mépriſent. Ceux-ci ſe lient enſemble pour s'oppoſer à ceux-là, & répondent à leur mépris par la haine. Ce n'eſt pas une ſatyre que je prétends faire. Je ſais que ces vices ſont couverts par de grandes qualités. Si les uns fourniſſent matiere à la critique, les autres feroient le ſujet d'un bel éloge.

La puiſſance de Veniſe n'eſt plus ce qu'elle étoit autrefois. Cette république a long-tems poſſédé le royaume de Chypre, l'isle de Candie, la Morée. Elle s'empara même de Conſtantinople en 1206; elle ſe rendit maîtreſſe de Naples, de la Sicile & d'une grande partie de l'Italie. La décadence de ſon commerce entraîna celle de ſa marine, & celle de ſa marine ne lui permit plus de défendre ſes vaſtes états. La république n'étend pas aujourd'hui ſa domination au-delà de cent lieues d'orient en occident; la largeur moyenne de ſes poſſeſſions n'eſt que de vingt-cinq lieues du nord au midi. Ceux qui en font monter la population à deux millions d'habitans, me paroiſſent enfler leurs calculs. On peut la réduire à quinze cents mille ames.

La découverte du Nouveau-Monde a été funeſte au commerce des Vénitiens. Depuis qu'on a doublé le Cap-de-Bonne-Eſpérance, & que la route des Indes eſt abrégée, la république a perdu ſes plus grandes reſſources & la branche la plus abondante de ſes revenus. Avant cette époque, Veniſe étoit le grand entrepôt, le magaſin le mieux fourni de toutes les marchandiſes qui entroient dans le commerce de l'Europe & de l'Aſie. Le monopole des épiceries & des autres drogues des Indes, qu'elle s'étoit arrogé, lui donnoit, année commune, un bénéfice de douze à quinze millions. Elle mettoit le prix qu'elle vouloit aux productions de l'Aſie les plus recherchées & les plus précieuſes. Alep & Alexandrie les recevoient par terre & les lui envoyoient par mer. Les marchands Vénitiens, Piſans & Génois faiſoient alors preſque tout le commerce que font aujourd'hui la France, l'Angleterre, la Hollande & quelques autres états Européens. Ces tems ſont paſſés, le commerce a changé de cours; Veniſe voit avec regret paſſer dans des mains étrangeres les richeſſes qu'elle voyoit circuler ſans ceſſe dans ſes états. Les loix interdiſent, il eſt vrai, le commerce à la nobleſſe; leur eſprit a toujours été d'occuper tellement des affaires publiques ceux qui gouvernent, qu'ils n'aient preſque pas de loiſir de penſer à leurs affaires particulieres. Mais les nobles, ſans contrevenir à l'ordre, trouvoient encore le moyen de groſſir leur fortune par la voie du commerce. Ils mettoient leur argent entre

les mains des négocians ; ils s'intéreſſoient aux vaiſſeaux qui étoient envoyés dans le Levant & ailleurs ; ils n'entroient pas dans les détails, & s'aſſuroient une portion du bénéfice. Cette méthode, pluſieurs la ſuivent encore, mais avec moins d'avantages, à meſure que le commerce devient pour les ſujets de la république un fonds plus ingrat.

Si la ſeigneurie n'étoit pas eſclave de ſes anciennes loix & de ſes anciens uſages, lors même que l'expérience en démontre les mauvais effets ; ſi elle ne ſe refuſoit pas de ſe mouler ſur les autres nations quand il eſt de ſon intérêt de les prendre pour modeles ; il lui ſeroit facile de réformer de grands abus, de tirer la nobleſſe pauvre de l'inaction où elle ſe perd, de lui faciliter les moyens de richeſſes, & de donner à tous les ordres de citoyens une douce liberté. Ce qu'elle peut ſur-tout, c'eſt, je ne dirai pas de rappeller à leur primitive ſplendeur les arts & le commerce, mais de les retirer de l'état d'engourdiſſement où ils ſont malheureuſement tombés, de les rendre plus actifs & plus floriſſans, au grand avantage de l'état & des ſujets. Loin de les protéger, elle les décourage, les enchaîne. Les corſaires Africains font un grand tort aux marchands de Veniſe, & troublent perpétuellement leur commerce par leurs honteuſes pirateries. Pour les tenir dans le reſpect, il ſuffiroit d'avoir une eſcadre en bon état. La république a mieux aimé faire avec les puiſſances de Barbarie un traité où

elle paroît avoir plus conſulté ſon intérêt que ſa gloire, & où elle n'a trouvé ni l'un ni l'autre. Peu fideles à tenir leurs engagemens, les habitans des côtes d'Afrique ne reſpectent pas les bâtimens Vénitiens & continuent à les prendre. Comme le gouvernement voit ces infractions d'un œil aſſez tranquille, les négocians pourvoient eux ſeuls à la ſûreté de leur commerce. Ils embarquent ſur chacun de leurs navires un certain nombre de ſoldats qu'ils entretiennent & ſoudoient; ce qui à beaucoup d'embarras ajoute une dépenſe qui emporte une grande partie de leur bénéfice. Les douanes ſont encore pour eux un redoutable fléau. A l'entrée & à la ſortie des ports, il leur faut payer de gros droits pour toute ſorte de marchandiſes; d'où il réſulte qu'il leur eſt impoſſible d'entrer en concurrence avec les autres nations. Comme ils vendent plus cher que les autres, ils ont beaucoup moins de débit. Les grands riſques qu'ils courent dans le commerce, leur font perdre preſque tout crédit quand ils ont beſoin de recourir aux emprunts. Quoique l'état ne paie que trois & demi pour cent d'intérêt, & que les particuliers n'empruntent qu'au taux de quatre ou quatre & demi pour cent, quand ils donnent hypotheque, on ne prête pas à un homme de commerce, à moins qu'il ne s'engage à ſupporter un intérêt de ſix pour cent. Ce fait ſeul démontre que les négocians, ſujets de la république, exercent une profeſſion qui les menace bien plus de leur ruine qu'elle ne leur donne l'eſpérance d'acquérir une fortune.

Les foires continuent à être magnifiques, du moins dans la capitale ; les magaſins ne ſuffiſent plus ; le magiſtrat a fait un emprunt de cent mille écus ces dernieres années, & a conſacré des ſommes encore plus conſidérables pour en faire conſtruire de nouveaux & procurer aux marchands les commodités qu'ils deſiroient. Les perſonnes qui ne veulent rien approfondir, concluent de l'affluence des marchands & des acheteurs dans les foires, que le commerce des Vénitiens n'eſt pas autant déchu qu'on le publie. La conſéquence directement contraire à celle-là ſeroit bien mieux déduite du principe. Quand les marchandiſes & les denrées ſont exorbitamment chargées de droits, tous les particuliers attendent avec impatience ces jours de franchiſe pour en profiter. A ces époques chacun s'empreſſe d'acheter, & fait des proviſions auſſi abondantes que ſes facultés le lui permettent ; les marchands gagnent alors aſſez conſidérablement : mais bien leur en vaut ; car c'eſt là tout leur bénéfice. Le reſte de l'année, ils demeurent oiſifs dans leurs magaſins, tout le monde étant ſuffiſamment pourvu. Il ne dépendroit que du gouvernement de rendre preſque tous les jours de l'année des jours de foire & de marché ; mais il craint trop de diminuer ſes revenus, en diminuant les droits. Il ſe trompe évidemment, & l'expérience devroit depuis long-tems lui avoir ouvert les yeux ſur ſes vrais intérêts. Non-ſeulement on ſaiſit avec avidité le moment de la franchiſe pour acheter, mais encore on fraude les

douanes par l'introduction clandeſtine des marchandiſes prohibées ou ſujettes à de groſſes impoſitions : ainſi à quoi ſe réduit le produit de cette branche de revenus fiſcaux ?

La contrebande eſt fort commune à Veniſe, & la rigueur des loix ne peut y mettre un frein. Quand l'abus monte au comble, le magiſtrat, pour ne pas ruiner un trop grand nombre de familles par d'exactes recherches, fait de nouvelles déclarations, & s'efforce d'effrayer les contrevenans. Voici le diſpoſitif d'une de ſes dernieres ordonnances. Tous les habitans de la capitale donneront un état fidele de toutes les marchandiſes qu'ils ont en leur pouvoir & dont les loix défendent l'entrée. Les perſonnes qui dans le terme preſcrit ſe ſeront miſes en regle, on leur accorde comme une grace ſpéciale de pouvoir tranſporter à leurs dépens les marchandiſes en queſtion hors des états de la république. Quiconque, après deux mois révolus, n'aura pas fait la déclaration ci-deſſus ordonnée, ſera puni ſelon l'exigence du cas, &, s'il le faut, même pourſuivi extraordinairement. Outre la confiſcation des marchandiſes, on décerne encore des peines afflictives contre les propriétaires & les receleurs. Quel renverſement d'idées ! Quel ſage légiſlateur a prononcé contre de ſimples contraventions les châtimens qui ne ſont dus qu'aux crimes ?

Veniſe a ſouvent du ſuperflu en denrées ; elle vend du bled aux Génois, à d'autres états d'Italie, à l'Eſpagne. Le ris du Véronois & du Vi-

centin lui rapporte l'argent de l'étranger. Mais elle étouffe ces deux branches de commerce ſous un tas de réglemens; ſi elle ne les gênoit pas, elle les verroit bientôt s'étendre, & ſe procureroit par-là l'abondance. Dans ces derniers tems elle eſt venue à la vérité juſqu'à rendre libre l'exportation des grains, mais c'eſt parce que ſes états en regorgeoient. Cette déclaration bienfaiſante ne paſſera pas en loi; après un tems limité on en viendra au régime des reſtictions & des prohibitions. Les Vénitiens ont d'autant moins lieu de craindre la diſette, que par d'utiles travaux ils ont rendu à l'agriculture de vaſtes & riches étendues de terrein que les inondations de l'Adige lui avoient enlevées. Le Poleſin de Rovigo, cet excellent pays, n'aura plus à redouter les affreux débordemens de ce fleuve. La ville dont le golfe porte le nom, Adria, ſi célebre jadis & à préſent ſi déſerte, a recouvré ſon territoire fertile de ſa nature, mais entiérement ſubmergé depuis des ſiecles. Le gouvernement a ouvert des communications que le commerce ſollicitoit avec ardeur & ne pouvoit obtenir. Ce ſont là de ſages opérations; mais elles n'auront jamais de grands effets, tant que la nation ne pourra pas inſérer dans ſon dictionnaire de commerce ces deux grands mots qu'on n'y trouve pas, & qu'on n'y a peut-être jamais lus, *encouragemens* & *liberté*.

On apprend avec peine que les perſonnes en place emploient leur crédit pour faire échouer les entrepriſes les plus utiles. De riches négocians

de terre ferme avoient élevé à Padoue de belles manufactures de ſoieries. La nobleſſe de Veniſe, intéreſſée à celles de la capitale, agit ſourdement pour borner les entrepreneurs ; elle n'y réuſſit pas. Elle en vint alors à d'autres manœuvres & atteignit ſon but par une voie plus lente, mais ſûre. Les étoffes des nouvelles fabriques de Padoue furent déclarées étrangeres : à ce titre on les aſſujettit à un double droit, ſoit à leur entrée dans Veniſe, ſoit à leur ſortie des terres de la république. Les manufactures ſe ſoutinrent encore quelque tems avec peine ; la cherté de la marchandiſe en diminua prodigieuſement le débit, elles ne tarderent pas à menacer ruine & à crouler.

Sans pouſſer les preuves plus loin, je crois avoir montré clairement que Veniſe a quitté depuis long-tems la route qui conduit à un bon gouvernement. Cependant, quelques progrès qu'ait fait le mal, il n'eſt pas incurable ; la république peut même facilement en réparer les ravages. Quoique ſon commerce ſouffre, il n'eſt pourtant pas encore anéanti. Les ſujets de l'état ont de bonnes & d'utiles manufactures qui peuvent devenir d'un grand rapport. On ne trouve nulle part des velours à la reine & des bas de ſoie d'un meilleur uſage que ceux des fabriques de Veniſe. Les damas-quettes, étoffe légere & à demi croiſée, ont beaucoup de cours dans le Levant. Les glaces ſont recherchées par-tout ; on ne leur préfere que celles de France. On ne peut rien ajouter à la beauté, au brillant, à

la

la délicateſſe des ouvrages en cryſtal. Les Vénitiens ſont des luſtres qui ont juſqu'à ſept pieds de diametre. Ils fondent des caracteres d'imprimerie pour la plupart des contrées d'Italie, & fourmiſſent de galons toutes les Echelles. Les cires qu'ils tirent de la Grece, de la Dalmatie & d'autres pays, ils réuſſiſſent parfaitement à les blanchir, & ils en font des bougies dont le débit eſt d'autant plus aſſuré, qu'elles ne ſont pas cheres. Les plus belles ne coûtent pas plus de trente ſols la livre. Je ne parlerai pas des ſoies, des toiles, des armes du Breſcian & d'autres articles; de la thériaque, des drogues, des denrées & des marchandiſes du Levant, qui forment, pour les ſujets de la république, de bonnes branches de commerce ou de trafic. S'il s'agiſſoit de créer, l'ouvrage pourroit rebuter le gouvernement; mais, comme on le voit, les matériaux ſont tout prêts. Ce qui reſte à faire, c'eſt de les mettre en œuvre. Les ſoins même de ceux qui gouvernent, doivent ſe borner à protéger les ouvriers qui travaillent, en leur aſſurant la jouiſſance tranquille des fruits de leurs travaux.

Veniſe s'eſt rendue recommandable par le nombre & la quantité de ſes écrivains, dont nous allons eſquiſſer le portrait. Abbano a travaillé ſur la médecine, mais ſes ouvrages ont été de foibles étincelles que la lumiere des ſiecles poſtérieurs a éclipſées. Les richeſſes étoient ſon idole. Cette avarice ſordide, qui l'engageoit à ſe faire payer exorbitamment cher ſes viſites, a beaucoup nui à

ſa mémoire. Rien de plus utile & de plus noble que l'art de guérir, quand on en exerce les fonctions avec déſintéreſſement & généroſité. Mais lorſqu'on s'en ſert ſeulement comme d'un moyen pour parvenir à la haute fortune, lorſqu'on eſt ſourd aux cris de l'indigence ſouffrante, & qu'on lui refuſe impitoyablement ſes ſecours, parce qu'elle n'a qu'une ame reconnoiſſante & remplie du ſentiment qu'inſpire le bienfait, cet art devient vil, & rentre dans la claſſe des arts ſubalternes.

C'eſt Léonicene qui le premier a donné une verſion de Galien, que nos médecins devroient lire & relire; il a fait pluſieurs autres traductions italiennes & latines. S'il n'a pas le talent de bien écrire, il a celui de la clarté, de l'exactitude & de la fidélité. Son amour pour l'étude s'accrut avec l'âge. Dans les glaces de la vieilleſſe, il compoſa des ouvrages où l'on voit encore une tête affermie. Les leçons de Montan ſur Galien & Avicenne ſont très-propres au développement du texte de ces deux auteurs. Sa célébrité fut très-grande; mais il ne la dut pas ſeulement à ſa plume: la pratique, dans laquelle il eut les ſuccès les plus heureux, l'augmenta beaucoup.

Le Traité des ſens & de leurs organes par Molinetti a jeté quelque jour ſur l'anatomie, beaucoup trop négligée avant lui. Si l'on ne connoît pas la ſtructure du corps humain, on marche à tâton dans le traitement des maladies, on fait de fauſſes applications de principes ſûrs, les idées errent dans le vague, & l'on ſe trompe ſans ceſſe de

la maniere la plus funeſte. Comment donc a-t-on été aſſez borné pendant tant de ſiecles, pour ne regarder les cadavres que comme des objets reſpectables dont on ne pouvoit approcher le ſcalpel ſans ſe rendre coupable de ſacrilege ? Superſtition puérile, en bleſſant l'humanité, tu as offenſé la religion qui en eſt l'appui.

Les inventions de Feraccini dans le mécanique ſont d'un genre à étonner les perſonnes les plus habiles, tant elles ſont fieres & nobles ; on en a formé un recueil. Cet homme avoit le génie de la géométrie pratique, ſans aucune teinture de théorie. Les Ephémérides de Magni contiennent des obſervations intéreſſantes ſur l'aſtronomie. Zabarella mérita par ſes talens, d'être décoré de la pourpre romaine. Profond canoniſte, il a donné des commentaires ſur les Décrétales & les Clémentines, qui font autorité. Il eſt ſorti de ſa plume bien d'autres productions non moins eſtimées. Nous avons de lui trois livres ſur le bonheur : le bonheur, hélas ! dont tout le monde parle, dont perſonne ne jouit, qui ſera toujours inutilement l'objet de nos deſirs & la matiere de nos écrits. Concina a été un auteur très-fécond dans des ſujets théologiques. Gaſparini rappella les lettres à la vie qu'elles avoient perdue depuis long-tems en Italie. Ses épîtres ſont le premier ouvrage qui ſoit ſorti des preſſes de France.

Des éditions de Céſar, de Vitruve & de Frontin, jointes à la découverte qu'il a faite de la plupart des lettres de Pline le jeune, ont donné

à Joconde la réputation de ſavant. Bianchini a débrouillé & mis en ordre les œuvres du bibliothécaire Anaſtaſe. Luiſino a exercé ſa critique ſur des auteurs grecs & latins. Il a commenté l'art poétique d'Horace, ce chef-d'œuvre que les gens de lettres perdent ordinairement trop de vue en compoſant. Zarlin eſt l'auteur Italien qui a le plus approfondi la muſique ; nous n'en exceptons pas même ceux qui ont écrit après lui, & depuis la mort du P. Merſenne, dont il a été tant loué. Il faut avouer que ſon ouvrage eſt beaucoup trop long. (*a*) La muſique n'a pour but que d'exciter les paſſions par les tableaux de l'harmonie ; elle parle au cœur, c'eſt le cœur qui doit la conduire ; ſes principes ſont ſimples, puiſés dans la nature & en petit nombre, pourquoi donc tant écrire ſur cet art ?

Les trois Manuces ont rétabli & imprimé une foule d'anciens auteurs qui étoient couverts de pouſſiere, & fourmilloient de fautes. La république des lettres leur doit beaucoup à cet égard, & l'on ne peut y prononcer leur nom qu'avec reconnoiſſance. Alde Manuce leur chef a donné une grammaire grecque & des notes ſavantes ſur Homere & Horace. Paul Manuce s'eſt diſtingué par une édition de Ciceron, accompagnée de commentaires. Alde le jeune leur étoit beaucoup inférieur en ſtyle & en connoiſſances, & les critiques ont eu raiſon de frapper ſur la médiocrité

(*a*) Quatre volumes in-folio.

de ſes ouvrages. C'eſt lui qui a le mieux déchiffré l'orthographe des anciens livres latins, les inſcriptions des marbres briſés, des ſtatues mutilées, des médailles effacées, des monumens ruinés, &c. &c. Il a rendu par-là à la littérature & à l'hiſtoire, un ſervice qu'on peut oublier, & qui mérite des louanges. Tartaléa a fait connoître à ſa nation Euclide & quelques productions de l'étonnant Archimede, par des verſions italiennes. Daniel Barbaro a traduit Vitruve : on eſtime beaucoup les commentaires qu'il a ajoutés à ſa traduction.

Les corrections qu'Hermolaüs Barbarus a faite à Pline l'ancien, ont été très-utiles à cet auteur, en le rendant tel que nous l'avons ; travail immenſe, dont le ſuccès dépendoit d'un bon jugement, d'une grande ſagacité, d'une profonde érudition & d'une patience opiniâtre à l'étude. Ces qualités que poſſédoit Barbarus, étoient rehauſſées par une douceur, une ſoumiſſion à la critique, une politeſſe qui charment ſur-tout dans un écrivain de ce rare mérite. Quand on a la ſcience en partage, il faut avoir une trempe d'ame bien forte pour réſiſter aux amorces de l'amour-propre, & il eſt bien glorieux d'en triompher. Les autres productions de Barbarus conſiſtent dans des traductions où il ſe donne trop d'aiſance & de liberté, & c'eſt le défaut d'une foule de traducteurs. Dans ce genre d'écrire, beaucoup moins eſtimé de nos jours qu'il ne devroit l'être, c'eſt une imperfection que d'être original. Sans s'attacher

ſervilement à la trace de ſon auteur, il faut le peindre avec ſon eſprit & ſes traits, quoique ſans contrainte : c'eſt une copie qu'une traduction ; on ne doit rien y ajouter, rien y retrancher. Lorſque les beautés originales ne ſe prêtent point à la langue dans laquelle on écrit, qu'on emprunte des acceſſoires, mais avec ménagement & circonſpection.

Si Comes Natalis n'avoit compoſé que des traductions, on n'en parleroit que pour faire tomber ſur lui la critique. Sa Mythologie l'a fait eſtimer pas des connoiſſances & des recherches. Mais elle eſt imparfaite, & ſon plus grand mérite eſt d'avoir été le premier à traiter ces matieres. Le meilleur traité d'architecture que nous ayons eſt celui de Palladio : il a été une ſource dans laquelle ont puiſé tous les auteurs qui ont écrit après lui ſur cet art. Robortello a fait des commentaires où l'on trouve beaucoup moins d'érudition qu'il ne croyoit en avoir ; cet auteur fier, impérieux, rempli de lui-même, enthouſiaſte de ſes ouvrages & mépriſant ceux d'autrui, s'expoſa, par le mordant de ſes critiques, à perdre la vie. Egnatius, ſur qui il avoit verſé ſon fiel, le bleſſa dangereuſement d'un coup de baïonnette ; vengeance terrible, qui annonce & de la petiteſſe & de la cruauté. Egnatius étoit de Veniſe. Ses remarques ſur Ovide, & ſon traité ſur les Céſars empereurs de Rome, ont de la ſcience & de la ſolidité.

Sévere dans ſa critique juſqu'à l'injuſtice, dur

dans ſon ton juſqu'à la groſſiéreté, emporté & fougueux, Jules-Céſar Scaliger ſe rendit redoutable à ſes contemporains. Mais ſi ſa vanité l'entraîna hors du cercle de la modération, s'il cenſura à toute outrance, il eſſuya à ſon tour de violentes repliques; & c'eſt à quoi doivent s'attendre ces critiques audacieux qui ne reſpectent & ne ménagent perſonne. Les injures attirent les injures. Jules-Céſar Scaliger avoit du goût, une grande lecture, une érudition dont la variété embraſſoit des genres fort oppoſés, poéſie, médecine, philoſophie, critique &c. &c. Il écrivit d'un ſtyle correct, qu'il animoit par les ſaillies de l'eſprit. Son Art poétique, ſon livre des Cauſes de la langue latine, ſes Exercitations contre Cardan, ſont des ouvrages qu'on lira toujours, malgré ſes faux jugemens & une grande partialité.

Le cardinal Noris avoit de la profondeur, non-ſeulement dans les annales eccléſiaſtiques, mais encore dans l'hiſtoire ancienne. La preuve évidente en eſt tirée de ſes diverſes diſſertations, de ſon traité ſur les époques des Syro-Macédoniens, de ſon hiſtoire Pélagienne ſi vivement attaquée & ſi fortement défendue. Les diſſertations, les éditions, les traductions de l'abbé Oliva ont un caractere qui les met bien au-deſſus des productions frivoles: elles ſont utiles & ſavantes. Des ouvrages nombreux d'Onuphre Panvini, on préfere, à cauſe du fond des lumieres & de l'agrément, les Faſtes & triomphes de Rome & ſes commentaires ſur cette république. Della Torre

s'occupa toute ſa vie à étudier les monumens de l'antiquité & à les tirer du chaos où les ont plongés la longueur du tems & les révolutions des empires. Il a fait imprimer dans cette partie pluſieurs bons ouvrages. Sertorio & Jules-Céſar Orſato ont tous les deux marché ſur ſes traces avec le même ſuccès; mais Sertorio réuniſſoit à la fois pluſieurs talens. Poëte, hiſtorien, philologue, rhéteur, il a donné dans chacun de ces genres un grand nombre de productions aſſez bien écrites en latin & en italien. Louis Cornaro a fait un traité ſur la ſobriété, dans lequel il établit ce moyen comme le meilleur qu'on puiſſe employer pour pouſſer au loin ſa vie. En effet, la ſobriété eſt la mere de la ſanté. Une vie exempte d'excès, modérée dans les deſirs, bornée à la ſatisfaction des beſoins, entretient la force du tempérament, donne du jeu aux reſſorts de la machine, conſerve l'heureux équilibre des humeurs. Les paſſions creuſent notre tombeau; elles uſent, affoibliſſent; elles occaſionnent la perte de notre ſanté, ſans laquelle il n'y a point de bonheur. Les réflexions de Cornaro ſur la ſobriété ſont très-ſages. Non content de les avoir tracées, il les mit en pratique dans ſes actions. Les excès où il étoit tombé l'avoient rendu toujours malade dans un âge qui eſt le terme ordinaire de la vie; (*a*) nul remede ne pouvoit ſoulager ſes maux; il appelle au ſecours le régime, qui lui rend la

(*a*) A ſoixante ans paſſés.

ſanté & lui procure des jours auſſi longs que tranquilles. Le cercle de ſa vie a embraſſé plus d'un ſiecle. Heureux celui qui, à l'exemple de Cornaro, ouvre les yeux ſur la cauſe de ſes ſouffrances & y applique le remede convenable; mais plus heureux encore celui qui ſait toujours éviter l'écueil des paſſions, & ſe garantir des excès qui nous minent inſenſiblement!

La ſcience du cardinal Quirini le fit admettre dans un grand nombre d'académies. Chez lui, l'étendue des connoiſſances ne nuiſoit pas à la fineſſe de la critique. Ses jugemens furent ſains, & ſes diſcuſſions ſans ſéchereſſe. Il cultiva les fleurs de la littérature, que les ſavans ne priſent pas ordinairement aſſez. Pour ſe faire lire avec intérêt, il ne ſuffit pas d'écrire ſolidement & d'inſtruire; il eſt une qualité non moins néceſſaire, celle de plaire par les agrémens & le charme du ſtyle. La maniere d'écrire de Quirini eſt ornée; ſa plume a tant embraſſé de matieres, que nous ne citerons en particulier aucun de ſes ouvrages.

Ceux qui ne jugeront pas Antoine Riccoboni par ce qu'en a dit Jules-Céſar Scaliger, intéreſſé à le décrier, trouveront dans ſes commentaires ſur Ariſtote & Ciceron une latinité pure & un ſtyle concis. Quoiqu'il ſût très-bien la langue grecque, il n'a cependant pas toujours ſaiſi le ſens d'Ariſtote, & il a cela de commun avec preſque tous les commentateurs de ce profond philoſophe.

Quand on meſure de l'œil la carriere que Scipion Maffée a parcourue, on eſt effrayé de l'éten-

due de ſes travaux & ébloui de la gloire qui les a couronnés. Avec un génie étendu, une imagination vive, une mémoire étonnante, un goût délicat & ſûr, il mit toutes les ſciences à ſa portée & s'appropria tous les tréſors des lettres. La tragédie lui prêta ſes lugubres accens; la comédie, ſes ſaillies gaies & plaiſantes; l'ode, ſon enthouſiaſme lyrique; l'élégie, ſa triſteſſe languiſſante; l'églogue, ſes graces champêtres: l'hiſtoire lui découvrit ſes vérités; la morale, ſes ſentimens ſublimes; la théologie même, ſes impénétrables myſteres. La réputation de Maffée s'étendit dans l'Europe entiere. Véronne, fiere d'avoir produit un homme auſſi juſtement célebre, lui rendit des hommages qui illuſtrent autant cette ville que le héros à qui elle les offrit. Elle lui éleva dans l'académie ſon buſte avec cette inſcription: *Scipioni Maffeo viventi.* Inſcription bien digne de remarque. Elle prouve combien le génie jouit rarement du fruit légitime de ſes travaux, & elle doit faire rougir les hommes de l'injuſtice qui les lui enleve. Dans la derniere maladie de Maffée, Véronne ouvrit ſes temples & ordonna des prieres publiques, comme ſi la mort de ce génie étoit un fléau du ciel. Et en effet, les rois tombent du haut de leur trône; mais ils ſont remplacés: les générations paſſent; mais il en eſt d'autres qui leur ſuccedent. Les hommes faits pour dominer ſur les eſprits & ſervir de lumiere aux ſiecles futurs, oui, ces hommes laiſſent par leur mort un vuide immenſe qui ne peut ſe remplir. A la mort de

Maffée, on lui fit des obſeques ſolemnelles & l'on prononça publiquement ſon oraiſon funebre... Peuple juſte & reconnoiſſant, qui répandîtes ſur la tombe de cet auteur les mêmes fleurs que jette la flatterie ſur les mauſolées des princes, ho! combien vous vous montrâtes digne de l'avoir vu naître, vivre & mourir dans votre ſein! Comme nous avons pour but de ne diſſimuler aucune vérité, nous dirons que Maffée étoit trop attaché à ſes idées, trop vif dans la diſpute, trop ardent à vouloir dominer ſur l'opinion des autres.

Les hiſtoires faites par Sanuti & Lorédano leur ont procuré aſſez de réputation pour les tirer de l'oubli; mais Nani, Paul Emile, Sarpi, ſurnommé Fra-Paolo, Jean-Pierre Maffée, l'emportent ſur eux en talens & en gloire; ils ſont beaucoup plus connus. Nani écrit avec ſageſſe. Ses réflexions, ſans être frappantes, nourriſſent ſolidement l'eſprit & font naître dans le cœur des ſentimens honnêtes. Paul Emile a le ſtyle ſimple; mais en s'exprimant toujours naturellement, il le fait ſans négligence & ſans baſſeſſe. Chez lui rien n'eſt ſuperflu & tout eſt digne des ſujets qu'il traite. Plus de philoſophie lui auroit donné un rang parmi les meilleurs hiſtoriens que les nations anciennes & modernes aient pu produire. Fra-Paolo a le talent admirable de changer & de prendre à ſon gré les couleurs qui lui paroiſſent les plus propres à ſes fins; rapide dans ſa narration, vif lorſqu'il décrit, intéreſſant & lumineux dans l'analyſe & la preuve des

opinions ; mais ſophiſte dangereux, ſatyrique violent, & ſe jouant de tous les ſujets. Jean-Pierre Maffée enchante par ſa brillante façon d'écrire. Son envie de plaire qui perce toujours, ſa politeſſe continue, ôtent à ſes hiſtoires l'air d'impoſante gravité qu'elles devroient avoir, les rendent vuides de traits, en énervent les choſes. Les diſcours politiques & les notes ſur Tacite par Paruta, indiquent un eſprit penſeur & capable de grands deſſeins, une ame énergique qui ne ſoupire qu'après le bien public, qui n'a devant elle en écrivant que la patrie & le bonheur de ſes ſemblables.

L'hiſtoire des égliſes de Veniſe par Flaminio Corner, eſt frappée à un coin d'érudition qui ne ſe borne pas à faire de pénibles recherches, à fouiller, à entaſſer des autorités, mais qui choiſit & peſe les faits au poids de la raiſon. On connoît à la même empreinte les faſtes de l'univerſité de Padoue par Facciolati. Cet écrivain s'eſt rendu utile en mettant au jour des ouvrages claſſiques qui ſont très-bien faits. Stellini a fait pluſieurs écrits moraux, parmi leſquels il s'en trouve un (*a*) qui renferme du nerf dans les idées, de la préciſion dans le ſtyle.

Le comte Mazzuchelli avoit conçu le projet de faire connoître (*b*) tous les écrivains d'Italie.

(*a*) Il a pour titre *De ortu & progreſſu morum.*

(*b*) Je le répete, en parlant de ces auteurs, j'en ai omis pluſieurs, mon deſſein n'ayant été que de mettre à portée de juger de la littérature italien*ne*.

Ce projet étonnant ne pouvoit être bien exécuté que par l'aſſemblage de lumieres prodigieuſes, d'un goût pur, d'une rare impartialité & d'une fort longue carriere. L'auteur mourut au commencement de ſon entrepriſe ; mais les volumes qu'il en a donnés, rempliſſent parfaitement ſon but.

Trop grand poëte pour n'être pas un excellent juge en poéſie, Torquato Taſſo eſtimoit beaucoup les vers de Fratta, c'en eſt aſſez pour ſon éloge. Le poëme de Laurent Gambārra ſur la découverte du Nouveau-Monde, a été beaucoup critiqué par les uns, & extrêmement loué par les autres. La vérité ſe trouve entre ces deux excès. Dans ce poëme, de bonnes choſes ſont mêlées avec de mauvaiſes: en total, il ſuppoſe des talens. De la délicateſſe, des graces, du goût ornent les ſonnets de Gelmi. Chriſtine de Piſan joignoit à la beauté de la figure, celle de l'eſprit, bien plus recherchée & conſidérée que la premiere. L'une, éphémere comme la fleur du printems, ſe flétrit par l'âge, ſon empire s'éclipſe bientôt ; l'autre, de toutes les ſaiſons, a un regne de beaucoup de durée. Sans l'eſprit tout languit : il n'eſt pas, juſqu'à la beauté même, qui n'excite de l'ennui, ſi elle n'eſt animée : c'eſt le feu du ciel qui vivifie la ſtatue de Prométhée. Les poéſies de Chriſtine de Piſan ont de la douceur & de la tendreſſe. On a encore d'elle une vie du roi Charles V.

Outre des pieces de poéſie, Modeſta Pazzo,

plus connue ſous le nom de Fonte Moderata, a donné un traité ſur les femmes, dans lequel elle veut prouver que ſon ſexe égale celui des hommes en mérite. Pourquoi contrefaire l'opulent & ſe ſuppoſer des richeſſes, lorſqu'on ne jouit que d'une fortune modérée ? Il eſt des genres dans la littérature, tels que l'églogue, l'élégie, l'épître, le madigral, où les talens des femmes brillent à effacer nos ſuccès. Mais le poëme épique, le drame, l'ode, l'hiſtoire établiſſent inconteſtablement, en faveur des hommes, une ſupériorité qu'elles ne doivent pas leur envier, puiſqu'ils ne s'en prévalent pas, & qu'ils l'emploient à célébrer le triomphe de leurs graces & de leurs vertus. Dolce a dans ſa poéſie du naturel & de la facilité. Sa mauvaiſe fortune étoit un obſtacle à la perfection de ſes ouvrages. Les beſoins, contre leſquels un écrivain eſt obligé de lutter, éteignent le flambeau de ſon génie, reſſerrent le cercle de ſes idées, portent dans ſon cœur ce découragement qui lui ôte le tems & la faculté de produire de grandes choſes. Sans une heureuſe médiocrité, un homme de lettres ne peut guere aller loin dans ſa carriere. Quelques exemples contraires, qu'on peut citer, ne détruiſent pas cette vérité, dont on n'eſt pas aſſez convaincu.

La Delphinide de Publio Fontana eſt écrite avec nobleſſe. Les penſées en ſont élevées, les images riches, les expreſſions fortes & nerveuſes. La plume de cet auteur manque de cette ſoupleſſe qu'il faut avoir pour décrire des choſes com-

munes; pierre de touche d'un talent diſtingué. Fontana compoſoit ſans autre deſſein que de ſatisfaire ſon goût pour les muſes. Peu jaloux de la gloire, qu'il regardoit comme trop capricieuſe, trop vaine, trop peſante pour attirer notre attention & fixer nos ſoins, il nous auroit privés de la plupart de ſes ouvrages, ſi ſes amis ne l'avoient gagné pour en avoir des copies manuſcrites. Bienfaiſante inſouciance, philoſophie de l'ame, tréſor du vrai ſage, ſi vous pouvez mettre un obſtacle aux progrès des beaux arts, ah, du moins que vous épargnez de maux aux individus qui les cultivent!

De la correction & des graces, c'eſt ce que préſentent les vers italiens & latins de Querenghi. L'Origine de Veniſe, par Jules Strozzi, fait un poëme dont le ſujet eſt grand & bien choiſi, la diction pompeuſe & pleine de vie. Nous oublierons dans Fracaſtor les titres de médecin, de philoſophe, d'aſtronome, de profeſſeur, pour ne conſidérer en lui que le poëte; ſa meilleure piece en ce genre, eſt Syphilide, (*a*) où il a déployé tout le mérite du méchaniſme & celui d'une excellente verſification; (*b*) les tableaux

(*a*) *Sive morbus gallicus.*

(*b*) Voltaire a dit que nous ne pouvions pas bien écrire en latin, parce que c'étoit une langue morte; il l'a dit, & mille échos l'ont répété, & nos latins modernes ont été relégués dans les colleges. On me permettra de ne pas penſer comme lui; j'appuie mon ſentiment ſur l'exemple & la raiſon. Il eſt pluſieurs

produits par une verve qui anime tout, les grandes images, les morceaux remplis de mouvement, cette poéſie de flamme & de ſentiment qui embraſe, paſſionne, enleve l'eſprit au-deſſus de lui-même, la vraie poéſie eſt inconnue dans cet ouvrage. Le ſujet, à la vérité, n'en étoit pas ſuſceptible: auſſi croyons-nous qu'il ne méritoit pas d'être mis en vers, & que le choix en eſt mauvais. Tout ce qui a du rapport à la médecine eſt d'une trop grande ſéchereſſe pour comporter les couleurs de la poéſie. Avant de prendre de pareils ſujets, on devroit ſe rappeller le jugement que la poſtérité a porté de Sérénus & de Nicandre même, quoique les deux poëmes de ce dernier lui aient fait quelque honneur. (*a*) Fracaſtor s'eſt jeté dans le ſervile troupeau des imitateurs de Virgile. On le voit ſans ceſſe faire des efforts pour copier ce poëte admirable: il ſaiſit quelques traits du modele; mais il ne ſe ſoutient pas; & s'il s'éleve, c'eſt pour tomber

ouvrages écrits en latin par des modernes avec cette pureté que l'antiquité n'auroit pas déſavouée; & pourquoi ſeroit-il impoſſible d'y atteindre, en ſe pénétrant de la diction des anciens? J'avoue qu'il y a beaucoup de difficultés à bien écrire en latin, parce que cette langue eſt riche, variée, nombreuſe, pleine de tournures & d'images dont le choix demande du goût, des connoiſſances & une grande habitude. C'eſt pour cela que le ſuccès doit être accompagné d'une plus grande gloire.

(*a*) *Theriaca* & *Alexipharmaca.*

enſuite.

enſuite. Souvent il perd de vue ſon ſujet, & le génie alors ne lui fournit pas aſſez de reſſource pour tromper ſon lecteur en l'amuſant agréablement. Ce n'étoit cependant pas un homme ſans talent. Après ſa mort, Véronne, où il avoit reçu le jour, lui érigea une ſtatue au bas de laquelle elle auroit dû mettre cette inſcription, pour l'honneur de l'écrivain : *Al Fracaſtoro morto.* Une réputation qui n'eſt point ſuſpecte, eſt celle qu'on diſpenſe aux écrivains lorſqu'ils ſont deſcendus dans leurs tombeaux : c'eſt alors que l'illuſion ceſſe, que l'équité ſe réveille & diſtribue les châtimens & les récompenſes, la gloire & l'obſcurité.

L'Italie délivrée des Goths a mis Triſſino dans la claſſe des plus grands poëtes de ſa nation. Il a été le premier d'entr'eux qui ait ſoumis le génie aux regles de l'art. Avant lui, l'imagination commandoit aux dépens de la raiſon & du goût, & l'on ne cherchoit que de la chaleur ſans ſe mettre en peine de la placer à propos. Triſſino lut beaucoup Homere ; il ſentit que le deſſin devoit être uniforme dans un poëme, les parties bien liées, les proportions exactement obſervées, le ſtyle varié & analogue aux détails. En voulant être parfait, il gâta ſon génie ; il ſuivit Homere en eſclave qui traîne par-tout ſes fers ; il peignoit d'une main timide, pour polir ſon ſtyle & lui imprimer ce caractere de correction & d'élégance qui fait les poëtes agréables ; il en énerva la force. Il changea la beauté

en grace qu'un air de langueur affadit. Sa tragédie de Sophonisbe jouit des mêmes avantages & renferme les mêmes défauts. C'eſt la premiere piece de théatre qui ait paru avec un air de régularité depuis la décadence de l'ancienne Rome. Triſſino y emprunte le vol de Sophocle ; mais ſes élans ſe ralentiſſent bientôt. Privé de ſa force factice, il eſt abandonné à lui-même. Là, c'étoit le génie qui étonnoit & raviſſoit ; ici, c'eſt l'eſprit qui éblouit & enchante. Nous remarquerons comme une ſingularité, que la Sophonisbe de Triſſino fut repréſentée à Rome par ordre de Léon X.

La traduction en vers italiens de l'Enéide de Virgile par Annibal Caro, paſſe pour la meilleure de toutes celles qui aient été faites des auteurs anciens. Elle eſt fidelle ; le ſtyle marche ſans embarras ; il a de l'agrément, de la facilité. Pour rendre les divers genres de beauté qui ſe trouvent dans l'original, l'auteur a changé de rythme, & évité l'ennuyeuſe uniformité de la rime. Le ſeul défaut qu'on y rencontre, eſt celui de la préciſion. On y compte cinq mille vers de plus que dans le poëte latin. Les ſonnets d'Annibal Caro ne ſont pas moins connus, & il en eſt pluſieurs qui ont été imités par nos poëtes françois.

Les drames d'Apoſtolo Zeno ont répandu la réputation de l'auteur dans l'Europe entiere. De la fécondité dans les ſujets, de l'invention dans les caracteres, du feu dans les expreſſions, y

ſont diſparoître les taches que le ſtyle peut préſenter. M. l'abbé Métaſtaſio, dont nous avons parlé dans notre diſcours ſur Rome, l'a remplacé à la cour de Vienne en qualité de poëte. Avec moins de force & de génie tragique, ſon ſucceſſeur a plus de célébrité, par l'élégance & l'harmonie qu'il poſſede à un degré ſupérieur. Le journal littéraire, les diſſertations & les lettres d'Apoſtolo Zeno lui ont fait donner le titre de ſavant & d'homme de goût. On regarde le Céſar de l'abbé Antonio Conti, comme la meilleure de ſes tragédies. Ce qui la caractériſe, c'eſt l'élévation des penſées & la fierté des traits; elle eſt une des mieux conduites de toutes celles qui ont été faites en Italie. Son Brutus manque d'énergie. On ne voit pas ce héros avec ce caractere de grandeur & de fermeté que l'hiſtoire préſente, & que Voltaire a bien ſaiſi en traitant ce ſujet. L'abbé Conti a mis au jour une traduction d'Athalie, le chef-d'œuvre de notre théatre, avec des réflexions pour la plupart vraies. Ses ouvrages autres que ſes tragédies conſiſtent dans des ſonnets, des cantates, des odes, des poëmes, dans différentes pieces de vers & de proſe, qui ſans valoir à beaucoup près ſes tragédies, ont quelque mérite. Les poéſies italiennes & latines de Volpi ſont écrites d'une maniere pure & châtiée, ſans que la chaleur de la compoſition en ſoit ralentie.

Fauſtini ſeroit digne d'éloges, s'il n'avoit parſemé ſes opéras des maximes d'une morale lu-

brique. Il avoit l'eſprit inventif, & une belle imagination dont il a fait un étrange abus en donnant preſque toujours des graces ſéduiſantes à la paſſion de l'amour qui a tant d'attraits par elle-même. Les corrupteurs des mœurs ne méritent aucun hommage. Bérégan a fait paſſer dans ſa traduction en vers de Claudien l'enthouſiaſme, je veux dire, le génie de cet auteur vraiment poëte. La même nobleſſe & la même élégance y ſont preſqu'entiérement reproduites ſans l'enflure & la monotonie de nombre, qui ſe trouvent dans Claudien. Minato avoit pour le drame une fécondité & une facilité de travail très-grandes. Il deſſinoit & renforçoit avec art ſes perſonnages; il tiroit un grand parti des décorations, dont les anciens faiſoient un ſi merveilleux uſage, & qui ſont pour les François d'une ſi foible reſſource à cauſe de la petiteſſe de leurs théatres. Auréli a beaucoup trop compoſé. Si l'on ne veut ſe répéter ou produire des nouveautés médiocres, il faut ſavoir ſe borner dans le nombre de ſes ouvrages. Les opéras d'Auréli ſont remplis de traits de bizarrerie & d'imagination groteſque; il en eſt cependant quelques-uns d'intéreſſans, d'agréables & de bien écrits. Jérôme Roberti a donné à ſes drames un appareil impoſant. Il attache par l'intrigue, les ſituations & une douceur de ſtyle.

Au milieu de ſes extravagances, Mathieu Noris montre un génie étonnant. Semblable à un fleuve majeſtueux & preſque ſans ceſſe dé-

bordé, il remplit la ſcene de morceaux ſublimes & de choſes monſtrueuſes. Nul frein n'étoit capable de l'arrêter ; auſſi diſoit-il que les regles n'étoient faites que pour les eſprits médiocres : opinion fauſſe, que les eſprits médiocres ſeroient bien ſouvent charmés de voir adopter. Noris rachetoit ſes irrégularités par des beautés du premier ordre. La vérité du dialogue & la correction du ſtyle ont valu à Minelli des ſuccès juſtement mérités. Silvani a de la conduite ; & ſi ſes pieces ne ſont pas écrites avec chaleur, elles ont une qualité précieuſe, celle de l'être avec ſageſſe, d'avoir leurs ſcenes liées & bien ſuivies. Les perſonnages de Paſquaglio parlent avec nobleſſe & majeſté. Son ſtyle a de l'énergie, ſa verſification de l'exactitude & de la cadence. Tant que Pariati a travaillé avec Apoſtolo Zéno, il a joui d'applaudiſſemens diſtingués. Dans les pieces que ces deux écrivains ont faites de concert, Pariati ne compoſoit qu'en ſecond ; il étoit chargé des détails, & il en avoit l'eſprit ; le plan, la conduite, l'intrigue, les caracteres, la cataſtrophe étoient tracés par Apoſtolo Zéno, & il en avoit le génie. Les opéras dans leſquels Pariati n'a point été aidé, ont quelques degrés d'intérêt, & la verſification coule ſans embarras.

Les auteurs actuels qui ſont des états de Veniſe, ſoutiennent aſſez bien la littérature de ce pays, & il n'eſt pas difficile d'en déſigner à qui l'eſprit, l'imagination ou la ſcience ont acquis de la gloire. Dans les antiquités ſacrées & profanes,

MM. Coleti, Ugolini, Dionyſi méritent une diſtinction. M. l'abbé Tarlatti eſt encore plus connu. Nous ne paſſerons pas ſous ſilence M. Bartoli, aſſocié étranger de l'académie des inſcriptions de Paris, antiquaire du roi de Sardaigne, & directeur de ſon cabinet. Non-ſeulement il a donné à ce cabinet un ordre qui ne peut être que le fruit d'une connoiſſance étendue dans l'hiſtoire naturelle; il en a encore éclairci pluſieurs objets par des diſſertations qu'on trouve dans ſes lettres apologétiques ſur l'étude de l'antiquité, où l'érudition eſt appuyée ſur le raiſonnement. M. Bartoli ſe laiſſe quelquefois inſpirer par les muſes. Ses élans poétiques ont de la chaleur & de la nobleſſe, témoins les ſtances & les ſonnets qu'il a fait imprimer. (*a*) Le P. Valſechi a conſacré ſa

(*a*) J'en ai vu deux ſur l'Angleterre dans les papiers publics de cette nation : comme ils ne ſont guere connus, je vais les tranſcrire tels que l'auteur lui-même me les a communiqués.

SONNETTO.

Pur ti contemplo al fin magna Inghilterra
Seggio di liberta, vita dogni arte,
A Temi, a Urania, a Tebo carra e a Marte
Scetro del mar, bilancia della terra.

E non offeſo il pie, gia ſpaſſa ed erra
Per le immenſe tue vie, Londra. Ogni parte
Il triplico poter libra e riparte
Qui con emolo ardor che non à querra.

plume à la défenſe de la religion. Au défaut de cette éloquence rapide & nerveuſe, ſous le joug de laquelle ſe plient les eſprits les plus rebelles, il

Qui fede maritale, amor paterno
Armonica egualianza in ordin vago
Saggio piacer, veracе onor, diſcernò.

Forza, induſtria, ſaper miſta l'immago
M'offrons in te, ma con miglior governo,
E d'Atene, e di Roma, e di Cartago.

SONNETTO.

Dove con Thebi il trionfal Tamigi
Meſce novello alfer, l'onde amoroſe
Anglia preſenta alle Britanne ſpoſe
Emola delle Fate, i bei preſtigi.

Si danzi. Amor que teneri veſtigi
Segni, allegri lieo menſe odoroſe
Ma pria gli Angli nocchiere colle nervoſe
Braccia il certame imiteran de' Frigi.

Allora Enea col vincitor cloanto
Spero l'alte conquiſte e alfin le ultrici
Guerre uguagliano il vinto Tebro al Xante.

Ma qui eterni promette i di felici
La pace degli Eroi. Che d'Anglia evanto
Ne provocar, ne parentar Nemici.

a ſuppléé par la juſteſſe du plan, par la raiſon des preuves, enfin par la netteté du ſtyle. Le P. Travaſa a choiſi pour matiere de ſon travail, des ſujets du même genre ; il s'eſt encore ouvert la carriere de la chaire, qu'il remplit brillamment.

Un eſprit ſage de critique, le talent de l'analyſe & de la méthode, reſpirent dans les ſavans ouvrages des PP. Patuzzi & Lucchi. Le P. Calogéra a donné pluſieurs volumes où il traite d'une ſuite de matieres d'érudition. Sa façon lumineuſe d'écrire eſt éloignée de celle des lourds diſſertateurs, qui penſent que la raiſon ou la ſcience, toute décharnée, enchante ſans avoir beſoin de l'attrait des graces. Cet auteur s'exprime d'une maniere auſſi légere que ſolide.

Entre les mains de M. l'abbé Tiraboſchi, l'hiſtoire prend la teinte de vérité qui lui eſt naturelle. (*a*) En évitant le fond qui la défigure, il auroit dû ne pas lui donner un air rebutant & ſombre. Lorſqu'on s'occupe trop de recherches, on néglige ſon ſtyle, qui, dépouillé des qualités néceſſaires pour plaire, nuit à la bonté des choſes. Le P. Zaccharia a ſurmonté la foule des journaliſtes par des jugemens motivés & la connoiſſance de pluſieurs langues. Ses Inſtitutions ſur les inſcriptions lapidaires & les médailles anciennes préſentent de toutes parts la lumiere. On lit la verſion d'un ouvrage de Puffendorf par

(*a*) Il eſt auteur de pluſieurs hiſtoires, dont la plus intéreſſante eſt celle de la litterature.

M. Almici, avec plus de plaiſir que l'original même. Le traducteur eſt agréable & précis, tandis que l'allemand eſt d'une diffuſion & d'une peſanteur aſſommantes. La profondeur & l'utilité ſont les deux caracteres qui diſtinguent la compoſition de M. Criſtiani ſur les meſures de chaque pays de l'Europe. Dans le Traité des monnoies par le comte Carli, on ſent le philoſophe & le ſavant dont les connoiſſances ſont agréablement mêlangées. Son érudition eſt ornée des graces de l'eſprit & des richeſſes d'une imagination que la raiſon modere. La haute géométrie s'eſt abaiſſée devant M. l'abbé Belgrado. Son livre ſur l'uſage de l'analyſe dans la phyſique eſt d'un obſervateur réfléchi. M. l'abbé Riccati a auſſi travaillé dans la ſublime géométrie où le génie brille le plus, mais dont on ne recueille pas beaucoup d'avantages; il s'eſt occupé de pluſieurs autres points de mathématiques. Jamais il ne perd de vue la bouſſole des principes; c'eſt toujours la même juſteſſe d'application, ſupériorité d'idées & de vues. Le comte Riccati, ſon frere, ne s'eſt pas moins illuſtré dans cette route pénible. Editeur d'Archimede, auteur d'ouvrages de mathématiques & de littérature, M. l'abbé Joſeph Torelli a fait paroître un vif amour pour les ſciences utiles, un eſprit juſte, une érudition bien digérée, un goût ſain, qui, avant de décider, ſent & raiſonne. Les productions du P. Fontana ſur le calcul intégral, quoique peu conſidérables, lui ont concilié l'approbation & l'eſtime des juges

éclairés. M. l'abbé Felix Fontana eſt un très-bon phyſicien. Quelques perſonnes penſent que, pour ſes expériences chymiques, il a puiſé de grands ſecours dans M. Hazer, apothicaire du duc de Toſcane ; ce qui n'ôte rien à ſa gloire.

La palme de l'éloquence & les lauriers de la poéſie ont tour-à-tour été cueillis par M. Brugnoli & l'abbé Roberti. Le poëme du premier ſur le préjugé contient des maximes philoſophiques que l'auteur exprime avec élégance. Il eſt bien peu de ſujets qui prêtent plus d'images & d'intérêt que celui-là. Quel effet funeſte le préjugé ne produit-il pas ? Il dévaſte la ſociété ; il tient l'homme miſérablement aſſervi à des uſages bizarres & à des paſſions déshonorantes. En vain ſon eſprit & ſon ame veulent-ils s'élancer vers le bien public, & produire de grandes choſes ; la chaîne du préjugé les retient & les prive de cette heureuſe liberté, de ce courage mâle, ſans leſquels la patrie énervée par l'ignorance, les erreurs, les abus de toute eſpece, languit de miſere & de conſomption. Le préjugé eſt un fléau que M. Brugnoli a peint avec des couleurs qui ſont l'éloge de ſes talens & de ſes ſentimens. Les plans de ſes oraiſons funebres ſont pour l'ordinaire tirés du ſein du ſujet ; le ſtyle en eſt noble & aſſez correct, mais ſans énergie. Le recueil des œuvres de M. l'abbé Roberti eſt compoſé de petites pieces de vers & de proſe, où regnent la délicateſſe des penſées & l'aménité des expreſſions. Ce n'eſt point le

génie qui ſe fait admirer par la ſublimité de ſon vol, c'eſt le bel eſprit qui ſe fait remarquer par ſes tournures & ſes formes brillantes.

Au talent de la poéſie, madame Beitelli ajoute la lumiere du ſavoir. Habile dans l'hiſtoire, fort verſée dans les langues mortes & vivantes, on peut dire que la plupart des muſes lui ont prodigué leurs différens dons. La verſification du comte Florio étincele de belles images ; plus d'exactitude & moins de licence la rendroient exempte de défauts. M. l'abbé Florio, ſon frere, eſt un ſavant d'autant plus eſtimable, qu'il ne connoît pas l'orgueil de l'érudition ordinairement facile à s'irriter. De la douceur & des idées riantes font goûter les poéſies de M. Marco Capello & de l'abbé Céſaroti. On ſait que M. l'abbé Lorenzi paſſe pour un des meilleurs improviſateurs d'Italie.

Le marquis Albergati Capacelli a inſéré, dans le nouveau Théatre comique qu'il a fait imprimer, quelques-unes de ſes comédies, dont l'action eſt vive, l'intrigue intéreſſante, la conduite ſage & réguliere. Nous citerons celle qui a pour ſujet *les Préjugés du faux honneur*, comme une piece d'un excellent ton & d'une fort bonne moralité ; les contraſtes y operent un effet ſaillant. Quant à ſes traductions d'auteurs françois, dire qu'elles réuniſſent la fidélité & l'élégance, c'eſt les louer complétement & de la maniere qui leur convient. M. Goldoni, le Moliere (*a*) des Italiens, a

(*a*) J'ai connu en Italie quelques perſonnes qui le diſoient égal à Moliere. Ce jugement ne pouvoit

relevé leur théatre qui languiſſoit depuis long-tems ſous un amas de farces & de plates bouffonneries. Il eſt auſſi fécond & varié, auſſi ſimple & naturel, meilleur moraliſte, plus heureux en dénouement que l'auteur françois, mais beaucoup moins obſervateur, beaucoup moins profond dans la ſcience des paſſions, moins comique, moins peintre de caracteres, moins original, & par conſéquent bien au-deſſous de cet homme unique. Malavolti, Jules Strozzi, le Taſſe, l'Arioſte, Louis Dolce, Machiavel & pluſieurs autres avoient fourni à l'Italie de bonnes comédies avant que M. Goldoni parût; il n'en étoit pas de même en France, quand Moliere monta ſur la ſcene. S'il a emprunté quelques traits des étrangers, il les a naturaliſés françois, & rendu méconnoiſſables par le charme inexprimable dont il les a parés. Moliere ſera toujours le déſeſpoir de ceux qui courront la carriere comique, tandis qu'en liſant Goldoni, ils verront qu'on peut aller au-delà du terme où il eſt arrivé. Le génie décourage, on ne peut l'imiter; l'eſprit excite, on travaille à l'atteindre.

Ce que Regnard eſt envers Moliere, M. l'abbé Chiari l'eſt à l'égard de M. Goldoni. Quiconque n'eſtime pas les comédies de celui-là, ne peut pas ſentir & juger le vrai mérite de celui-ci. M. l'abbé Chiari manque par l'intrigue de ſes

venir que du préjugé national, ou de leur mauvais goût, ou du peu de connoiſſances qu'elles avoient des ouvrages de Moliere.

pieces, quelquefois par l'action, foible & ſans intérêt; mais il écrit plus purement que M. Goldoni, dont le ſtyle eſt chargé de tournures & d'expreſſions Vénitiennes. Comme romancier, M. l'abbé Chiari doit être placé au premier rang, quoique les Italiens n'aient pas excellé dans cette partie. Sa Ballarina eſt remplie de traits agréables & de ſituations pathétiques; le ton a de la chaleur.

Veniſe a eu une école de peinture qui, par ſes talens, a diſputé la victoire aux autres écoles. Aucune ne l'a ſurpaſſée dans la partie ſéduiſante du coloris, dans la délicateſſe du pinceau & dans l'expreſſion fidelle des objets. La plupart des peintres de cette école étoient des états de Veniſe. Nous allons donner la liſte de ceux que ces états ont produits, en aſſignant le caractere qui nous paroît leur être propre.

Pour la gloire de Mantegne, il nous ſuffira d'indiquer ſon triomphe de Céſar, plein de nobleſſe & de majeſté, & d'ajouter qu'il a inventé la gravure des eſtampes au burin. Jean-Antoine Pardenon avoit une imagination belle & riche, une bonne habitude. Le goût regne dans ſes deſſins, & les graces dans ſes touches. Ces qualités ſont les mêmes qui font connoître la maniere de Jules Luccinio Pardenon, ſon neveu, dont les peintures à freſque l'emportent dans l'enſemble ſur celles de l'oncle. Sébaſtien del Piombo a donné à ſon coloris un preſtige qui éblouit, enchante, captive. Ses idées ſont élevées, mais

elles ne ſont pas aſſez déterminées, & elles manquent de ſuite. La maniere de Gentil Bellin eſt auſſi hardie que ſavante. Elle fait deſirer plus de préciſion & de graces. Jean Bellin, ſon frere, a moins d'invention que lui; mais ſon coloris eſt plus vif & plus brillant. Ses têtes ſe ſont reconnoître à un air de grandeur qui étonne. Les ſituations de ſes perſonnages ſont forcées, ſon goût auſtere, & ſon deſſin ſans exactitude. Le pinceau délicat & agréable du Titien le rendoit propre à peindre les appas du beau ſexe & l'aimable ſimplicité des enfans, avec ce charme que l'imitation parfaite de la nature peut ſeule inſpirer. Jamais artiſte n'a eu un coloris plus tendre & plus attrayant. Sa Vénus (*a*) eſt un tableau achevé. L'eſprit qu'il répandoit ſur ſes productions, nuiſoit à l'énergie néceſſaire pour exprimer les fortes paſſions. Ses touches ne ſont pas variées, & le font tomber dans des redites. Il n'obſerve pas toujours le coſtume dans ſes figures, trop habillées à la moderne. On reproche à Jaques Baſſan de la ſéchereſſe, une dureté de pinceau qui ne connoît ni la nobleſſe, ni la grace. Il n'a preſque point d'invention & de feu; mais il rend les objets dans le plus grand naturel; c'eſt la vérité qui l'inſpire. Ses chairs ſont de couleur matte, & ſes touches, bien loin d'être tâtonnées, ont la plus grande fermeté. Il s'eſt

(*a*) Il en a fait deux. Celle dont je parle a un petit chien à ſes pieds.

principalement attaché à peindre des payſages, des portraits & des animaux, qu'il exprimoit ſupérieurement. François & Léandre Baſſan, ſes fils, ont approché de ſa maniere, le premier avec plus de ſuccès que le ſecond. Jean d'Udine a retrouvé la compoſition de la matiere que les anciens employoient pour les ouvrages de ſtuc, & il a brillé dans ce genre en y mettant de l'ame. Il peignoit avec agrément les fleurs & les fruits.

On ne ſauroit refuſer au Tintoret l'avantage d'avoir un ſtyle noble & grand, une diſpoſition merveilleuſe dans les parties de ſes tableaux, des penſées, de la force & de la hardieſſe dans la touche, un charmant coloris. De la maniere de Michel-Ange & de celle du Titien, il s'en eſt fait une qui porte un caractere particulier. Son imagination trop vive le pouſſoit hors des bornes de la nature dans la ſituation des perſonnages & le contraſte des grouppes. Son fils & ſa fille ſe ſont appliqués aux portraits, & ont allié le mérite principal de la reſſemblance à celui d'un pinceau gracieux.

Paul Véroneſe eſt un de ces peintres de la premiere claſſe, qui font époque dans la carriere des arts. Vivacité de compoſition, élégance, coloris, force & nobleſſe de figures, pompe de draperies, les traits les plus marqués du génie ſe réuniſſent dans ſes tableaux. Le goût, qui n'eſt que la ſcience des convenances, le talent du choix, l'art de bien diſpoſer les objets, de les

lier & les faire reſſortir en les plaçant à propos ; le goût qui differe ſi fort du génie, & qui pour l'ordinaire lui eſt ſi étranger, Paul Véroneſe en étoit privé. On voudroit que ſon deſſin fût correct, & l'expreſſion de ſes perſonnages variée comme la nature qu'ils repréſentent. Le faire de Benoît Caliari reſſemble infiniment à celui de Paul Véroneſe, (*a*) ſon frere. C'eſt ſon imagination avec ſon défaut de goût. Philoſophe au point de regarder la réputation comme un fantôme qui eſt plus à mépriſer qu'à rechercher, Benoît Caliari a fait en partie le ſacrifice de ſon génie en travaillant aux ouvrages de Paul Véroneſe, ſans s'approprier la gloire qui devoit lui en revenir. Nous ne parlerons pas de Charles & Gabriel Caliari, fils de Paul Véroneſe. Le premier, mort trop jeune, n'a laiſſé que quelques traces de ſes talens. Le ſecond a fait de la peinture un art ſecondaire qu'il cultivoit ſeulement pour ſe délaſſer, & ſans y apporter une ſuite. La nature avoit donné à tous les deux des diſpoſitions heureuſes qui, par l'exercice, les auroient rendu d'habiles artiſtes. Alexandre Véroneſe a excellé dans l'ordonnance, le deſſin & le coloris. Quant à la partie de l'invention, ſes peintures ſont ſuſceptibles de grande critique. Il en a mal drapé les figures ; il leur a donné des attitudes peu conformes aux regles, exagérées, ou ſans expreſſion.

(*a*) Son nom de famille étoit Caliari.

Les

Les tableaux de Schiavon pechent par le deſſin ; ce qui eſt racheté par un bon goût, une imagination riante, une harmonie parfaite de couleurs, une élégante & noble ſimplicité de figures, & principalement de têtes. Palme le vieux mettoit un ſoin extrême à finir ſes ouvrages ; ſes teintes ſont artiſtement mêlangées, & ſon coloris onctueux. Il s'eſt livré dans ſes deſſins à un mauvais choix, & les proportions n'y ſont pas obſervées. Palme le jeune, ſon neveu, avoit un meilleur faire, plus de facilité, de verve, de liberté, autant d'agrément & de graces. Bordone avoit beaucoup lu les chefs-d'œuvres des grands maîtres ; il ſe modela ſur l'antique, dont il avoit fait une étude particuliere : on trouve dans ſon pinceau de la nobleſſe & de la beauté. Il entendoit très-bien les couleurs locales. Peintre & architecte, Farinato a déployé des talens dans l'une & dans l'autre profeſſion. Sa maniere eſt large & de grand caractere, mais elle eſt peſante. Padouan le pere & le fils ont travaillé avec gloire dans le portrait. L'air, le teint, les carnations, l'attitude, l'habillement, tout eſt, dans leurs productions de ce genre, d'un ton excellent. Deſſin pur, belle compoſition, ordonnance bien proportionnée, intelligence ſurprenante de lumieres, grandes maſſes, têtes frappantes, figures pleines de feu, draperies bien choiſies, coloris fort & vigoureux, mais ſombre, vérités de la chair mal rendues, contraſtes exceſſifs & gigan-

teſques, tout cela ſe préſente dans les peintures de Sébaſtien Ricci.

Outre le mérite d'être un bon coloriſte, Tiépolo en avoit encore un plus grand, celui de mettre de la poéſie, & de donner de l'expreſſion à toutes les parties de ſes tableaux. Piazetta deſſinoit d'une façon ſavante, mais il maniéroit ſes figures & les piquoit de trop de lumieres. Roſalba charme par la légéreté de ſes pinceaux, toujours fideles à exprimer la nature. La compoſition de Cignarolli eſt facile, & d'une très-grande régularité : il allie cette correction avec de l'énergie. Les Anglois l'ont beaucoup fait travailler. Tiépoletto ſoutient maintenant la gloire de ces habiles artiſtes, & il n'y a que lui qui jouiſſe de quelque réputation parmi ceux qui ſont en vie. Ses ouvrages ont un bon ſtyle, & un coloris auſſi brillant que gracieux.

San Michéli étoit doué dans l'architecture, d'un génie qui le portoit au grand. Matthieu del Naſſaro s'eſt diſtingué dans la gravure en creux par l'élégance des proportions & la vérité du deſſin. On le nomma en France graveur général des monnoies. Si le vrai mérite étoit toujours récompenſé, les arts ne dégénéreroient point. On a beau dire, la nature ne ceſſe pas de diſtribuer ſes faveurs ; mais l'indigence, mais les cabales & les partis les rendent inutiles. Ce ne ſont pas les talens qui manquent, c'eſt la juſtice, ce ſont les protecteurs bienfaiſans & éclairés. Que ne pouvons-nous graver cette importante vérité ſur le

trône des ſouverains & dans le cabinet de leurs miniſtres !

Valerio Vincentini s'eſt appliqué à la gravure en pierres fines ; ſa main étoit légere, & ſon travail fini, quoique facile : beaucoup de délicateſſe & de propreté ajoutent encore au mérite de ſes productions.

Entrons dans la galerie des muſiciens que la république de Veniſe a produits, nous y trouverons le portrait de beaucoup d'artiſtes illuſtres. Le nom de Vivaldi ſera toujours connu par ſon jeu délicat & ſavant pour le violon, & par ſes brillantes ſymphonies. Ses quatre Saiſons prouvent l'étendue & la variété de ſon talent, ſon habileté à ſaiſir les contraſtes de la nature dans ſes compoſitions de muſique inſtrumentale. On ſent l'accent de la tendreſſe dans les madrigaux de Marenzio. Cavalli, André & Marc-Antoine Ziani furent de leur tems en grande conſidération parmi les Italiens, & ils en étoient dignes, parce qu'il y a dans leurs opéras de très-beaux endroits que ne déſavoueroient pas les compoſiteurs de nos jours. Les pieces d'égliſe & autres de Legrenzi, ainſi que de Vinaceſe, ont une harmonie fondée, de l'aiſance & de la pureté dans le ſtyle. Biſſi avoit profondément étudié la ſcience de ſon art, & ſes lumieres furent pour lui d'une extrême reſſource. Tous ſes ouvrages ſont travaillés ; ils operent un effet étonnant, à cauſe de leur élévation convenable aux ſujets qu'il a choiſis ; car il n'a preſque compoſé que de la mu-

ſique d'égliſe. Sans ſurprendre par la confuſion & le bruit, Frezza fait valoir ſinguliérement la partie inſtrumentale.

Joindre la ſcience, la correction, la ſimplicité de l'ancienne muſique à l'enjouement & à la variété de la moderne, penſer, s'exprimer fortement & avec majeſté, s'emparer de l'ame pour exciter dans elle au plus haut degré le ſentiment qu'on veut lui inſpirer, avoir la ſublimité en partage, c'eſt ce qui n'eſt donné qu'à très-peu de muſiciens du premier ordre, & ce qu'on ne refuſera pas à Lotti, regardé comme le chef de l'école Vénitienne. Le nom de Pallarolo eſt très-connu. Les ſuccès du pere & du fils, ſur-tout du premier, ont été conſtamment ſoutenus par beaucoup d'intelligence dans la conſtruction des parties, par la fécondité des idées, par le brillant qu'ils ont donné à la muſique inſtrumentale. Dans les chanſons barcaroles (*a*), on cite Apolloni, comme le maître de ce petit genre qui a ſon caractere de mérite, celui du naturel & de l'aiſance.

On n'avoit pas, avant Marcello, des traces de ſa maniere. Energique, majeſtueux, pathétique, enflammé, il peint la religion ſous les couleurs les plus grandes; c'eſt le Raphaël des compoſiteurs. Sa muſique des cinquante premiers pſeau-

(*a*) Elles reſſemblent beaucoup à nos chanſons poiſſardes. Les bateliers de Veniſe les chantent beaucoup, & c'eſt de là qu'eſt venu le mot italien qui les déſigne.

mes eſt un chef-d'œuvre qui offre des modeles de toute eſpece. Si, pour ſatisfaire au goût moderne, on le voit quelquefois abandonner la ſimplicité, il la remplace par une beauté qui procure un nouveau charme. On ne peut rien entendre de plus frappant & de plus ſublime que les productions de ce grand homme. Jean Porta ne s'écarte des regles que par des ſingularités heureuſes; il eſt excellent harmoniſte, & ſavant dans ſon travail.

La muſique de Caldara ſe ſoutiendra toujours, parce qu'elle eſt fondée ſur la nature, que ſes accompagnemens ſont riches, qu'elle intéreſſe par une mélodie propre au but qu'il ſe propoſe. Comme il connoiſſoit parfaitement l'art des tranſitions, il lie tous les détails avec une adreſſe cachée, & les pieces ne manquent jamais de faire un enſemble; ce à quoi les compoſiteurs actuels ne ſont pas aſſez d'attention. Le goût a préſidé dans les productions de Bernaſconi & de Peſcetti; leur chant admirable étonne même les amateurs diſtingués & de la critique la plus ſévere. Dans Riccieri, l'on remarque une vivacité d'expreſſion, & le vrai ton du ſentiment. Nous pouvons nommer Ruggeri, Polani, Freſchi, Orgiani, Jean-Baptiſte & Jérôme Baſſani, Albinoni, Alberti, Sartorio, comme de très-bons écrivains en muſique, dont la réputation n'eſt point tombée avec eux.

Rappeller à nos lecteurs Tartini, c'eſt faire naître dans leur eſprit la plus vive admiration

pour ce joueur de violon. Son jeu raiſonné, profond, délicat & ſenti, ſon coup d'archet, le ſon admirable que l'inſtrument produiſoit ſous ſes doigts, le placent preſque hors du rang d'avoir un jour des émules qu'on puiſſe mettre en comparaiſon avec lui. L'organiſte Tavelli poſſédoit les grands ſecrets de l'harmonie ; il étoit doué de cette imagination vive & féconde qui enfante ſans travail & ne s'épuiſe jamais ; effet heureux du génie, don néceſſaire à cette claſſe d'artiſtes pour exceller dans leur carriere remplie d'écueils. La main de Tavelli ne répondoit pas à ſa tête.

Dans la petite galerie des muſiciens vivans, on voit Ange Colonna, qui a eu les ſuccès les plus complets dans les chanſons barcaroles, dont nous avons déjà parlé. Zucchéſi combine merveilleuſement les accords; auſſi ſes ſymphonies ſont-elles comparables à tout ce qu'il y a de plus beau dans ce genre. Joignez à ce talent une richeſſe d'invention & beaucoup d'agrément dans le ſtyle; vous connoîtrez la maniere de ce compoſiteur. Ferrandini eſt gracieux & intéreſſant. Bertoni ſe reſſemble quelquefois ; mais perſonne n'a plus de grace, & ne donne à la mélodie un effet plus entier : qualités qui le rendent un des plus célebres artiſtes de l'Europe. Galuppi s'éleve au milieu d'eux comme un cedre qui les couvre de ſes nombreux rameaux. Il n'a point de ſupérieur en abondance, en variété, en expreſſion, en harmonie, en facilité, & pour tout dire en

deux mots, en charme & en génie. Ses accompagnemens, ainſi que ſon chant, ſont au-deſſus des plus beaux éloges. Comme Salari & Gazzaniga n'ont qu'une étincelle mourante des talens de ce divin muſicien, nous ne nous étendrons pas ſur leur article.

Amarevoli paſſe pour un des meilleurs ténores, & Cecchi pour un des plus grands acteurs qu'il y ait eu en Italie. Les doux ſons de ſa voix, l'expreſſion de ſon jeu ont fait briller le ſecond dans ſa maniere de rendre le pathétique. Guadagni eſt encore en vie, mais retiré du théatre depuis long-tems. Il mettoit de la nobleſſe, de la grace & de la chaleur dans l'action. Son organe étoit propre pour la parole comme pour le chant, par ſon étendue & ſa ſinguliere ſoupleſſe. Jamais il ne perdoit de vue la ſcene, il ne jouoit à contre-ſens, il ne défiguroit l'expreſſion par une ſurcharge d'ornemens. Peintre fidele du ſentiment, Pacchiarotti remue l'ame. On ne peut refuſer des larmes à ſon ton attendriſſant, & il eſt rare qu'il ne jouiſſe pas de la gloire d'en voir couler, pour peu que la piece dans laquelle il joue ſoit touchante. Sa façon de déclamer le récitatif eſt une véritable magie qu'il ne tient que de lui.

Bodoni & Zamparini ſont deux actrices renommées qui ne doivent pas être paſſées ſous ſilence. L'agilité & une ſurprenante exécution dans les difficultés diſtinguent celle-là; celle-ci a du naturel & de la force dans ſon jeu.

Je dois parler ici de la Toſcane. Connu an-

ciennement ſous le nom d'Etrurie, ce pays fut long-tems, comme les autres contrées de l'Italie, le théatre des révolutions. A peine avoit-elle ſubi la loi d'un conquérant, qu'elle paſſoit ſous la domination de quelque nouveau vainqueur. Souvent elle n'avoit point de maître; elle cherchoit à diſtinguer le prince ou la nation dont elle devoit reconnoître l'empire. Dans cette incertitude, elle n'oſoit ſe gouverner elle-même; la prudence ou la puſillanimité la retenoit flottante entre les divers partis qu'elle pouvoit embraſſer. Mais en laiſſant aux événemens la déciſion de ſon ſort, elle n'en étoit pas plus heureuſe. De tous les maux les plus à craindre pour un état, elle ſouffroit le plus grand; l'anarchie la déſoloit. On n'aura pas de peine à croire qu'elle hâtoit alors par ſes deſirs le moment où la force fondroit ſur elle comme ſur ſa proie, où l'ambition l'envahiroit, ou des barbares même la mettroient au nombre de leurs conquêtes.

Florence, capitale du grand-duché, s'acquit d'abord moins de célébrité que la plupart des villes qu'elle a eu dans la ſuite des tems la gloire de ſe ſoumettre. Elle ne put ſoutenir le choc redoutable des armes de voiſins jaloux & puiſſans. Ses habitans, accoutumés à une vie molle & délicieuſe, ne ſe firent pas un nom par leur bravoure. Après quelque réſiſtance, ils céderent la place à un peuple aguerri, & eurent inutilement recours à la clémence des vainqueurs. Chaſſés de leurs maiſons, dépouillés de leurs

biens, ils allerent chercher ailleurs un aſyle ; mais ils ne s'éloignerent qu'à pas lents, & dans leur fuite forcée ils céderent au mouvement de la nature, & jeterent ſur leur patrie les regards de la douleur. Quel ſpectacle s'offrit à leurs yeux ! Des mains barbares abattoient les murs de leur ville ; les flammes dévoroient leurs habitations ; leurs ſuperbes édifices s'écrouloient à leur vue. Florence ne préſentoit plus qu'un tas horrible de ruines fumantes. A ſon retour de Rome, l'an 802, Charlemagne ſaiſi de la beauté des lieux, rétablit Florence, & pour la peupler y rappella les habitans des campagnes voiſines de l'Arno. Sous les foibles ſucceſſeurs de ce prince l'Empire tomboit en décadence, il ſe démembra ; de tous les côtés s'éleverent de nouvelles puiſſances, & l'Italie ſe diviſa en pluſieurs états ſouverains, enhardis par l'exemple : les Florentins ne furent pas les derniers à le ſuivre. Le gouvernement républicain leur parut avoir plus d'attraits ; ils l'embraſſerent ſans éprouver de contradictions, & ſecouerent tranquillement toute dépendance des étrangers. Pour ſe maintenir plus ſûrement dans leur liberté, ils ſe mirent en état de la défendre. Devenus guerriers, ils affermirent leur puiſſance, étendirent leurs domaines, & ſe firent reſpecter & craindre. Un trait de vengeance, qu'ils regarderent ſans doute comme un acte de juſtice, répandit plus loin la réputation de leurs armes. Fieſoli avoit détruit l'ancienne Florence, la nouvelle Florence détruiſit Fieſoli.

Pour ôter aux habitans de cette derniere ville l'eſpérance & le deſir même de la rétablir, les vainqueurs les firent paſſer dans leur capitale & ne formerent avec eux qu'un même corps de citoyens. Cette époque fut le premier fondement de leur grandeur future, & l'on peut la regarder comme celle qui annonçoit la haute gloire où ils s'éleveroient avec autant de bonheur que de mérite.

Par ſa conduite adroite, ferme & uniforme, Florence l'emporta inſenſiblement ſur les autres républiques ſes voiſines & ſes rivales, Pize, Sienne, Lucques. Si Veniſe la contrebalança ſur quelques objets de la premiere importance, elle lui céda pour d'autres articles non moins eſſentiels. Le commerce partageoit ſes richeſſes entre l'une & l'autre; mais les Florentins, beaucoup plus qu'aucun autre peuple d'Italie, prirent leur eſſor au-deſſus de leurs concurrens, pénétrerent dans l'aſyle où les ſciences ſe tenoient cachées, & les remirent au grand jour; ouvrirent le temple des arts fermé depuis long-tems aux nations, & les firent reparoître dans tout leur éclat: graces à leur zele, à leurs talens, les traces profondes des longs ſiecles de barbarie s'effaçoient. L'Europe dut à Florence de grands exemples & d'heureux changemens.

Cependant, au milieu de ſa gloire, la république étoit cruellement travaillée par des factions. Son gouvernement ariſtocratique d'abord, ſe ſoutint long-tems dans cette forme; & ſi par inter-

valles il reçut quelques violentes ſecouſſes, ce fut dans des émeutes populaires, qui ſembloient n'éclater avec fureur qu'afin de ſe diſſiper plus vîte. Pour rendre leur puiſſance inébranlable & perpétuer leur empire, les nobles n'avoient beſoin que d'agir de concert. Ils ſe diviſerent par malheur, & leur diviſion entraîna leur ruine. Les différens partis ſe combattoient mutuellement; ils aſpiroient à commander les uns à l'excluſion des autres; dans cette confuſion, les ſujets ne pouvoient diſtinguer leurs vrais maîtres; le peuple ſentit ſa force, il s'empara du gouvernement. Les communautés d'artiſans éliſoient les magiſtrats & nommoient les gonfaloniers. On ne pouvoit aſpirer aux charges de la république à moins qu'on ne fût membre de quelque corporation. Peu jaloux de leurs vains titres, la plupart des nobles ſe dépouillerent de leur fierté; on les vit ſe mêler, ſans rougir, parmi la foule, s'incliner devant la majeſté du peuple, ambitionner comme un honneur, & ſolliciter comme une grace, le droit des gens de métier. Les intrigues & le mérite rendirent quelques familles trop puiſſantes dans un état démocratique : leur rivalité ſervit à retenir encore quelque tems l'autorité entre les mains du peuple; mais il n'étoit pas difficile de prévoir que la ſouveraineté ſe fixeroit un jour dans la maiſon, ou des Médicis, ou des Pazzi, ou des Suberini, ou des Salviati Les premiers l'emporterent ſur leurs concurrens : & il faut convenir que leur grande élévation ne fut point l'effet de la violence; ils

avoient gagné le cœur du peuple ; le peuple ne s'oppoſa pas à les avoir pour maîtres. Les Médicis faiſoient un vaſte commerce, & ſavoient employer utilement les immenſes richeſſes qui en étoient les fruits. Déjà deux gonfaloniers de cette famille, Sylveſtre & Jean, ſembloient avoir préparé les eſprits à une révolution. Doux, inſinuans, généreux, ils s'acquirent un grand crédit parmi leurs concitoyens, & jouirent de la réputation la plus flatteuſe. Côme le Grand parut & les effaça. S'il ne fut pas déclaré chef de l'état, il en eut toute ſa vie les honneurs, je pourrois ajouter l'autorité. Pour en faire le portrait, il ne ſuffit pas de ſe former l'idée d'un homme rare ; mais il faut embraſſer toutes les qualités & les vertus, le génie & les talens qui rendent un homme unique : un commerce qui s'étendoit dans le Levant, l'Aſie & toutes les parties du monde connu, ne paſſoit que pour la moindre de ſes occupations. S'il penſoit à ſes intérêts, il travailloit encore plus au bien & à la gloire de la patrie. Il recevoit & rempliſſoit des commiſſions ; mais en même tems il traitoit avec des ambaſſadeurs & concluoit des alliances ; il dirigeoit ſes comptoirs, & gouvernoit encore mieux les affaires publiques. Dans des circonſtances embarraſſantes, les puiſſances, ainſi que les ſimples particuliers, avoient recours à ſes lumieres, & ſe conduiſoient par ſes déciſions. Il étoit le conſeil de ſes concitoyens & l'oracle des princes. D'une main, il élevoit un ſuperbe palais ; de l'autre,

il formoit une des plus belles bibliotheques de l'Europe. Amateur des lettres, qu'il cultivoit avec ſoin, il protégeoit les ſavans, & les attiroit par de magnifiques récompenſes. Les Grecs les plus diſtingués par leur mérite quitterent ſans peine Conſtantinople, & vinrent à Florence jouir de toute leur réputation & d'un ſort plus doux. Il eut des envieux & des ennemis, cela ne pouvoit être autrement : mais les contradictions qu'on lui ſuſcita ne ſervirent qu'à donner plus d'éclat à ſon mérite; les épreuves furent toujours au-deſſous de ſa conſtance, & ſon courage ne connoiſſoit les dangers que pour les braver, les difficultés que pour les faire diſparoître. Des mœurs douces, des manieres affables & populaires, une libéralité ſans bornes, une charité qui s'ouvroit à tous les beſoins & alloit chercher les malheureux, toutes les vertus civiles, politiques, qu'il ſut réunir par un accord merveilleux, mirent le comble à ſa gloire. Il mourut célebre dans toute l'Europe, admiré de l'étranger, reſpecté de ſes ennemis, cher à tous les bons citoyens. La république en pleurs vint exprimer ſa reconnoiſſance, conſacrer le nom, la mémoire, les vertus de Côme le Grand, faire la plus magnifique oraiſon funebre qui ait jamais été faite d'un prince, en ne gravant ſur ſa tombe que ces mots : *pere de la patrie : Comus Medices decreto publico pater patriæ.* Sur les mauſolées des princes & des conquérans, on lit ſouvent de longues épitaphes, de pompeux détails; mais y trouve-

t-on un éloge plus flatteur ? L'inſcription la plus ſimple, celle qui eſt dictée par le cœur, & qui exprime la bienfaiſance, eſt toujours la plus belle.

Les deux petits-fils de Côme le Grand, Laurent & Julien, furent reçus avec acclamation dans l'aſſemblée du peuple. Par un trait de gratitude dont les ſiecles fourniſſent peu d'exemples, la république les adopta tous deux pour ſes enfans. Laurent, regardé comme prince de Florence, porta le ſurnom de Magnifique. On l'appella auſſi le Pere des muſes, parce qu'il fit fleurir les arts & les ſciences. Il établit une académie, combla de bienfaits les artiſtes & les ſavans, & prépara la renaiſſance des lettres, qui fut peu de tems après la brillante époque du pontificat de Léon X, ſon fils. Le crédit de cette maiſon alloit toujours croiſſant ; il ne manquoit aux Médicis que le titre de ſouverain, qu'ils n'eurent pas grande peine à obtenir. Clément VII, du conſentement de l'empereur Charles V, érigea en duché les républiques de Florence, de Piſe & de Sienne, & conféra la dignité de duc à ſon parent, Alexandre Médicis. Les Florentins ſubirent le joug qu'ils portoient déjà ſans jamais s'en être apperçus : tant les perſonnes intéreſſées avoient eu ſoin de le leur rendre léger. Côme premier fut créé grand-duc par Pie V, & tranſmit à ſa poſtérité ce titre avec les états de Florence. Après la mort de Jean Gaſton, dernier grand-duc de la maiſon de Médicis, le duc de Lorraine entra,

ſuivant qu'il avoit été réglé par le traité de Vienne, en poſſeſſion de la Toſcane qui eſt aujourd'hui gouvernée par le ſecond de ſes fils, l'archiduc Pierre Léopold.

Depuis long-tems il regne une grande rivalité entre la Toſcane & les états de Veniſe. Les habitans du grand-duché repréſentent les ſujets de la république comme aſſez mal partagés des dons de la nature que les hommes eſtiment le plus; les Vénitiens ſe vengent de cette eſpece de reproche, en accuſant les Florentins de ſe flatter un peu trop du côté des talens, puiſqu'ils n'ont pas eu l'eſprit de conſerver leur liberté. Par le tableau que nous avons donné de Veniſe, on a dû voir que les Vénitiens ne ſont pas plus étrangers au génie que les autres nations le plus généralement eſtimées; que le défaut de peu réfléchir ou de ne pas penſer aſſez ne fut jamais le leur; que la plupart même de leurs erreurs proviennent de l'excès contraire. Pour faire mieux, ils n'auroient ſouvent beſoin que de moins faire, de ſimplifier les calculs, de s'arrêter au point fixe, & de ne pas creuſer encore après l'avoir trouvé. En faiſant connoître l'état actuel de la Toſcane, nous juſtifierons pleinement la ſageſſe, la douceur, la modération de ce gouvernement, & nous prouverons par les faits, que Florence n'a aucun ſujet d'envier la liberté & le bonheur de Veniſe.

Le cours du mal eſt auſſi rapide que la marche du bien eſt lente. Il fallut le regne de pluſieurs

grands hommes pour élever le duché de Toſcane à un haut degré de ſplendeur. Le dernier des Médicis, prince qui s'étoit rendu incapable de gouverner, & qui laiſſoit aller les rênes du gouvernement entre les mains de miniſtres indignes de ſa confiance, détruiſit dans quelques années l'ouvrage de pluſieurs ſiecles, & fit plus de mal à ſes états que ſes ancêtres ne leur avoient fait de bien. La gloire de la Toſcane s'éclipſa; quoique le pays jouît des douceurs de la paix, il n'en touchoit pas de moins près à ſa ruine; on eût dit que tous les fléaux avoient conjuré ſa perte & ne ceſſoient de le dévaſter. On étoit frappé de voir une terre fertile ſans culture, ou cultivée ſans intelligence & ſans application; là elle ne produiſoit rien; ici elle ne donnoit que de foibles récoltes. La miſere tourmentoit cruellement les habitans de la campagne, & l'on ſait que la miſere des cultivateurs entraîne avec elle la ſtérilité de leurs champs. Le commerce ne préſentoit pas un meilleur aſpect; ſes richeſſes ne coulent jamais ſur un ſol ingrat; les Toſcans, réduits la plupart à manquer du néceſſaire, renoncerent forcément à des échanges qui ne peuvent rouler que ſur l'abondance & le ſuperflu. Les manufactures s'écrouloient ou chanceloient; ſans appui, ſans force, les arts ne pouvoient ſe ſoutenir; ils tomberent dans l'anéantiſſement.

Le dernier empereur ne réſidoit pas en Toſcane; les affaires ne purent ſe rétablir. En 1764, une affreuſe diſette acheva de dépeupler & de ruiner

ruiner ce pays infortuné. Les ſubſiſtances de toute eſpece manquoient ; il en falloit tirer à grands frais de l'étranger. Le haut prix de la denrée étoit beaucoup au-deſſous des foibles moyens de la plupart des ſujets. Senſible à leur déplorable ſituation, l'empereur n'épargna rien pour l'adoucir, & vint au ſecours de ſes enfans ; car la bonté faiſoit le caractere diſtinctif de ce ſouverain. Malgré les ſoins généreux, le zele infatigable, les dépenſes énormes du gouvernement, deux terribles fléaux, la miſere & la famine firent de grands ravages dans les villes, ainſi que dans les campagnes, & frapperent un grand nombre de victimes. Sur ces entrefaites, le jeune Léopold fit ſon entrée à Florence en qualité de grand-duc. Son cœur s'attendrit d'abord ſur les malheurs de ſon peuple ; mais avant d'avoir pu lui tendre une main ſecourable, il eut la douleur de le voir encore plus malheureux.

L'année 1766, qui ſuivit celle de ſon avénement au grand-duché, fut une époque fatale à la Toſcane. Les récoltes tromperent entiérement l'eſpérance des cultivateurs. La rareté des denrées & leur exorbitante cherté furent des maux d'autant plus grands qu'elles ſuivoient de près une autre diſette, & que le peuple étoit épuiſé. Une mauvaiſe nourriture, des alimens quelquefois peſtiférés, la faim, la ſouffrance, engendrerent une cruelle épidémie, & mirent le comble à la déſolation. Ce moment d'une criſe violente fut celui où le gouvernement prit & exécuta une réſolu-

tion qui, pour paroître plus étonnante à la multitude, n'en eut pas moins l'approbation des hommes ſages & déſintéreſſés. Des loix & réglemens anciens, qui perpétuoient le mal qu'on vouloit éviter, qui affamoient les villes & les campagnes par les meſures même qu'on prenoit pour leur aſſurer des ſubſiſtances, qui détruiſoient le commerce des denrées d'une néceſſité abſolue ſous prétexte de le favoriſer, ces ordonnances que le zele du bien public & l'eſprit de bienfaiſance ſembloient avoir conçues, mais que le plus cruel ennemi de l'intérêt général, l'intérêt perſonnel avoit réellement dictées, furent toutes d'un ſeul coup renverſées. Sur les ruines de ces monumens barbares s'éleva un édit ſalutaire, qui déclara pleinement libre la circulation des grains, exempta la denrée de tout droit d'entrée & de ſortie, permit à tous les particuliers de faire commerce, ne ſoumit à aucune eſpece de reſtriction, de formalité, de gêne, les marchands de Toſcane qui voudroient vendre à l'étranger qui viendroit offrir ſon bled aux naturels du pays, donna la liberté à tout citoyen de faire & d'expoſer en vente du pain de toute eſpece au prix & du poids qu'il le jugeroit à propos, & défendit ſous de grieves peines, de troubler, d'intervertir l'ordre que le prince témoignoit avoir ſi à cœur d'établir.

Ce ſyſtême, auſſi ancien que la nature, n'eut pas d'abord tous les ſuffrages. Méconnu depuis longtems par l'ignorance, combattu par le préjugé, proſcrit par l'artifice & la cupidité, il excita les cris

de tous les partiſans du régime qui venoit d'être aboli. On ne manqua pas de faire au peuple une longue énumération des maux qui le menaçoient, & de lui préſenter avec force les raiſons apparentes qui pouvoient émouvoir une populace ignorante & inconſidérée, l'effrayer & la porter même au déſeſpoir. Nos malheurs paſſés, diſoient les ardens apologiſtes des réglemens & des prohibitions, excitoient la commiſération des nations voiſines, & nous attiroient de prompts ſecours ; nous ne commandons pas aux vents & aux tempêtes, nous ne gouvernons pas les ſaiſons. Si nous avons été malheureux, on ne nous fera pas le reproche d'avoir pu facilement ne pas l'être ; il ne dépendoit de nous ni de prévoir les circonſtances, ni de parer les coups qui nous frappoient ; une force irréſiſtible nous entraînoit, nous n'étions que plus à plaindre. La pitié qu'inſpiroit notre ſort n'étoit pas ſtérile. Nos malheurs prochains exciteront plutôt l'indignation que de réveiller les ſentimens de l'humanité, puiſqu'ils ſeront notre ouvrage. Relevons notre agriculture avant de nous conduire par des loix qui la ſuppoſent floriſſante. Pour faire un commerce, il faut avoir du ſuperflu ; & de long-tems nous ne viendrons à bout de nous aſſurer le néceſſaire. Preſſés par la miſere & les beſoins, les cultivateurs, les propriétaires vendront au commencement de l'année & à bas prix leurs denrées aux étrangers, & les étrangers viendront après les leur revendre à des prix exorbitans.

Plus ces raiſonnemens étoient ſpécieux, plus il y avoit à craindre qu'ils ne fiſſent ſur les citoyens de vives & funeſtes impreſſions. Le gouvernement n'étoit point diſpoſé à mollir ; il avoit ſaiſi le bon principe, il tint ferme, & veilla avec la plus ſcrupuleuſe attention à la pleine exécution de la nouvelle loi. On écrivoit pour & contre ; échauffés de part & d'autre, les eſprits ne ſe rapprochoient pas ; les diſputes n'étoient pas aſſez tranquilles pour accélérer le triomphe de la vérité. Il fallut ſe repoſer ſur le tems du ſoin de mettre fin à cette queſtion ; ſa déciſion ne ſe fit pas long-tems attendre, & fut beaucoup plus prompte qu'on ne l'auroit jamais imaginé ; elle couronna la ſageſſe du prince, montra l'habileté du miniſtre, détrompa, conſola, raſſura le peuple, confondit la théorie fauſſe, intéreſſée, des amis du monopole, & leur impoſa un éternel ſilence. La joie des Toſcans fut vive & générale : ils ne purent la contenir, & publierent hautement les ſentimens de leur reconnoiſſance, en rendant hommage à la vérité. Voici la traduction fidelle de ce qu'ils ont fait inſérer dans leurs papiers publics. « Ce ſeroit une injuſtice dont nous ſommes bien éloignés, que de ne pas reconnoître les bons effets qui ſuivirent de ſi près la liberté accordée au commerce des grains. Nous le vîmes avec un étonnement que notre joie ſeule égaloit. Cette utile ordonnance remplit nos marchés de pain & de bled. On eût dit que l'abondance avoit ſuccédé tout-à-coup à la diſette, & que la terre, par une prodigalité ſubite &

inopinée, vouloit nous faire oublier de longues années de ſtérilité. La concurrence fit circuler rapidement la denrée, amena le bon marché, & pourvut abondamment les provinces. Nos craintes ſe diſſiperent, & le ſouvenir récent des maux que nous avions ſoufferts nous faiſoit goûter avec délices les douceurs de nôtre ſort. »

Les campagnes, que de cruels fléaux avoient fait déſerter, commencerent à ſe repeupler. Les laboureurs regagnerent avec empreſſement leurs anciennes habitations, d'où la miſere les avoit repouſſés. Une obſervation que je n'omettrai pas, parce qu'elle fait preuve, c'eſt que le gouvernement, pour prévenir plus ſûrement tout ſujet de crainte, prit, en même tems qu'il donnoit ſon édit, de ſages meſures, non-ſeulement pour ſe procurer de l'argent, mais pour tirer de l'étranger des denrées & des ſubſiſtances. Toutes ces précautions furent inutiles; la liberté pourvut elle ſeule la capitale & les provinces. Depuis 1766 juſqu'à 1774, la plupart des récoltes dans le grand-duché ont été mauvaiſes ou médiocres, & l'on n'en a pas fait une pleine. Cependant les villes & les campagnes n'ont ſouffert ni la diſette, ni la cherté; les entrepriſes de culture ſe ſont prodigieuſement multipliées; on a deſſéché des marais, défriché des landes, amélioré les terres déjà miſes en valeur; les propriétaires ſont parvenus, les uns à la fortune, les autres à l'aiſance. Les ſalaires n'ont pas manqué au peuple, & les bras n'ont pas manqué pour les différens

travaux. En levant les obſtacles, le gouvernement a fourni encore les moyens; il a donné des récompenſes, propoſé des prix, accordé toute ſorte d'encouragemens. Les ſervitudes, les aſſujettiſſemens, les droits onéreux, ont été abolis au grand avantage des ſujets & même du ſouverain. C'eſt par cette conduite & des opérations bien ſimples que dans un court eſpace d'années la Toſcane a preſqu'entiérement changé de face; que ſon agriculture s'eſt parfaitement rétablie, & que les propriétaires, après avoir fourni les grains néceſſaires à la conſommation, ſe trouvent aujourd'hui en état d'en vendre à l'étranger. Le prince ne ſe contente pas d'avoir chaſſé la miſere de ſes états, il n'omet aucun des moyens qui peuvent les rendre floriſſans. Il a ouvert de toutes parts au commerce des communications faciles; par ſes ordres on a conſtruit de nouvelles routes, on a réparé les grands chemins, on a fait pluſieurs canaux. En viſitant la province, il voit une grande étendue de bon terrein abandonné & ſans culture, il en demande la raiſon. La forêt voiſine, lui diſent les propriétaires, eſt un lieu privilégié pour la chaſſe; nous ne ſemons pas, parce que nous ſommes aſſurés de ne rien recueillir; les bêtes fauves dévaſteroient nos champs.

Le lendemain, il parut une ordonnance par laquelle le prince promit une récompenſe à quiconque tueroit une bête fauve de cette forêt. Dans moins de huit jours, les cultivateurs furent délivrés de ces redoutables voiſins, & bénirent

mille fois le prince d'avoir rendu la fertilité à des poſſeſſions qui ne leur étoient d'aucun rapport.

Si une province ne peut parvenir à l'opulence par la liberté du commerce des grains, le gouvernement étudie d'autres moyens pour la vivifier. Une fois qu'il a trouvé ces moyens, il ſe hâte de les employer avec un zele vraiment paternel. Je pourrois en donner pluſieurs preuves; mais je me borne aux faits les plus récens, & je vais faire connoître les édits qui ont été publiés au mois d'avril de l'année 1778, en faveur des plus mauvais cantons de la Toſcane.

A notre avénement au trône (c'eſt un de ſes édits que nous ſuivons en abrégeant les articles) la province inférieure de Sienne ſe trouvoit dans la plus grande langueur; triſte effet bien moins de la nature du pays, que des charges impoſées ſur le produit de la terre & les fruits de l'induſtrie. Nous donnâmes donc nos premiers ſoins à l'encouragement de l'agriculture, vraie ſource de la félicité, ſoit publique, ſoit particuliere, & par nos édits nous établîmes d'une maniere ſolide la pleine & entiere liberté pour toutes ſortes de grains. Dans divers lieux, l'air étoit corrompu par les exhalaiſons des eaux ſtagnantes, auxquelles on ne donnoit point d'écoulement depuis qu'on négligeoit ou qu'on abandonnoit la culture des bas-fonds. Pour corriger ce vice & faciliter aux habitans les moyens de relever leur commerce & de s'aſſurer les ſubſiſtances, nous tirâmes de

grandes ſommes de notre épargne, qui furent employées à la confection ou réparation des chemins, à faire creuſer des foſſés & des canaux, ou à d'autres travaux de cette nature. Malgré ces précautions, la province ne ſe rétablit pas comme nous l'aurions deſiré. Après les plus mûres délibérations nous en ſommes venus à donner à ſes habitans la pleine liberté d'exercer leur induſtrie dans toute eſpece de culture, de manufacture & de trafic. En conſéquence nous leur accordons les franchiſes & les exemptions ſuivantes. Nous ſupprimons dans toute cette province les droits que nous nous étions réſervés ſur le ſel, le fer & le tabac. Il ſera pleinement libre à chaque particulier de fabriquer toute ſorte de ſel & de fer, de ſemer, planter, cultiver, préparer le tabac de quelque qualité qu'il ſoit. L'introduction, l'extraction, l'uſage & le commerce du papier, des cuirs préparés, des cartes à jouer, & d'autres articles que fournit l'étranger, n'y ſeront plus ſujets ni aux reſtrictions, ni aux gênes. » Suit une longue liſte de taxes & d'impoſitions dont on décharge les habitans. Le ſouverain les délivre auſſi des droits de marché, de poids, de meſurage & de pluſieurs autres du même genre. « Un des moyens les plus efficaces & les plus prompts, continue l'édit, pour faire paſſer la province de ſon état de langueur à la proſpérité, c'eſt d'y attirer les étrangers par des propoſitions & des aſſurances avantageuſes. Dans cette vue, nous déclarons que les familles ou perſonnes étrangeres

qui voudront s'y établir pour s'adonner à l'agriculture, entrer dans le commerce, ou exercer quelqu'art, jouiront de tous les privileges accordés aux anciens habitans. De plus, notre intention formelle eſt que les communautés qui auront du terrein dont elles pourront diſpoſer, en donnent une certaine étendue à chaque famille étrangere. »

Pour ces conceſſions gratuites, l'état n'impoſe d'autre obligation que de mettre en valeur le terrein cédé. Si l'on négligeoit de remplir la condition pendant deux années conſécutives, les communautés rentreroient par-là même en poſſeſſion du fonds aliéné. Les nouveaux colons qui conſtruiront des fermes ou en rétabliront d'anciennes, ne feront pas ſeuls toutes les dépenſes ; le ſouverain s'engage à leur rembourſer de ſes deniers le quart des ſommes qu'ils auront employées dans ces utiles entrepriſes. Cette gratification n'eſt accordée que pour dix ans. Après ce terme, les étrangers qui viendront ſe fixer dans la province n'auront droit qu'aux autres privileges ci-deſſus énoncés. La ſageſſe, les raiſonnemens renfermés dans cet édit, les maux & les remedes qui ſe trouvent à côté, & qui décelent dans le légiſlateur une politique bienfaiſante & propre à ſervir de modele aux ſouverains, nous ont déterminés à en tracer l'analyſe, qu'on ne trouvera pas longue ſi l'on conſidere l'importance de la matiere.

D'autres ordonnances reglent l'adminiſtration de la juſtice, aſſurent la prompte expédition des affaires, en abregent les formalités, & diminuent

des réglemens prohibitifs ; les bons effets qui en ont réſulté déterminent le ſouverain à ne pas ſuivre d'autre méthode pour mettre ſur un meilleur pied des objets eſſentiels, que l'ancien régime affectoit encore & retenoit dans une ſituation déplorable. Quand on a les faits pour ſoi, il n'eſt plus permis de balancer & de douter. Voilà pourquoi le grand-duc, dans tous ſes édits, s'exprime d'une maniere ſi claire & ſi forte ſur la vraie cauſe de la proſpérité publique. Entendons-le encore une fois dans une ſes plus belles ordonnances, miſe au jour l'an 1778. « La conſtante perſuaſion, dit ce prince, où nous ſommes que le moyen le plus efficace pour améliorer l'état de nos ſujets eſt d'accorder une pleine liberté de commerce & de toute eſpece d'induſtrie licite, nous engage à ôter les charges & à rompre les liens qui s'oppoſent à cette liberté dans le commerce du bétail ; commerce qui, par ſon intime connexion avec l'agriculture, mérite nos plus grands ſoins. Preſſés par ce motif, nous ſupprimons & annullons tous les droits d'entrée, de ſortie, de paſſage, impoſés ſur les beſtiaux, ſoit qu'on exige ces droits en notre nom, ſoit qu'on les perçoive au profit des communautés. Nous remettons aux propriétaires & aux conducteurs des troupeaux les ſommes qu'ils nous doivent pour cet objet, à moins qu'ils ne ſoient coupables de fraude & de mauvaiſe foi. Nous éteignons tous les procès qui ſeroient pendans à l'occaſion du paiement de ces droits. Nous abrogeons les régle-

mens & les loix qui juſqu'à préſent ont chargé & reſtreint une ſi utile branche de commerce. »

La Toſcane eſt un des plus beaux & des plus fertiles pays de l'Italie. Ses plus hautes montagnes ne préſentent pas des rocs arides, dont l'activité induſtrieuſe des habitans ne ſauroit tirer aucun parti. Les hauteurs qui ne ſont pas couvertes de riches récoltes, abondent en d'autres productions d'un grand prix. On y trouve des mines d'alun, de fer, & même quelques-unes d'argent. Elles renferment des carrieres précieuſes de porphyre, d'albâtre & de marbre de toute eſpece. Les côteaux & les plaines forment un très-riant aſpect; on y voit de magnifiques vignobles, & les plus belles plantations d'oliviers, de mûriers, d'arbres plus rares encore & non moins recherchés. C'eſt là que s'étendent de vaſtes champs de bled, de ſafran, de lin, de toutes ſortes de légumes. Des fruits excellens, des cédras, ſurtout des olives, des vins les meilleurs & les plus ſains de toute l'Italie, des ſoies, font paſſer annuellement dans les mains des propriétaires du pays beaucoup d'argent étranger. Ces deux derniers articles ſont les plus conſidérables. Dans toutes les contrées de l'Italie, on recherche les vins de la Toſcane; les rouges ne paſſent pas pour être de la meilleure qualité: gros & un peu lourds, ils reſſemblent non-ſeulement par la couleur à nos vins de Bordeaux, mais ils en approchent pour le goût. Les blancs, plus fins, plus légers, plus délicats, ſont préférés par-tout

aux autres & ſe vendent mieux. On regarde comme les meilleurs vignobles, les cantons qui touchent Florence & Livourne. Aux environs de la capitale, on ne laiſſe pas monter les vignes ; on les échalaſſe, comme il ſe pratique en Bourgogne & dans les provinces ſeptentrionales de la France.

Dans le territoire de Livourne, de Pize, de Sienne, on les plante près des peupliers & d'autres grands arbres ; elles s'y attachent & s'entrelacent dans leurs branches : ce qui forme, durant quatre à cinq mois de l'année, un coup-d'œil fort agréable. Quant aux ſoies, outre que leur qualité ſupérieure les met en grand crédit chez les étrangers, elles abondent d'autant plus dans tout le grand-duché, qu'on y fait par an deux & quelquefois même trois récoltes de cocons. Quand le dérangement de la ſaiſon ou quelqu'autre accident fait manquer les vers à ſoie de la premiere ou de la ſeconde famille, on a l'avantage de pouvoir en élever une troiſieme. Cependant le gouvernement, à moins que la perte n'ait été extrêmement conſidérable, ne permet guere de la réparer de cette maniere.

Les pâturages ſont aſſez rares en Toſcane, & l'on y donne aux beſtiaux la troiſieme feuille de mûrier. Sous le regne actuel, les prairies, ſoit naturelles, ſoit artificielles, ſe multiplient de jour en jour ; mais comme l'éducation des troupeaux eſt beaucoup encouragée, la nourriture du bétail embarraſſe encore ſouvent les propriétaires. En

réduiſant à deux ces récoltes de cocons, il ſuit néanmoins que les ſoies crues & façonnées rapportent de grandes ſommes à la Toſcane, & devroient, ou en groſſir les richeſſes, ou l'entretenir du moins dans l'aiſance.

On conçoit facilement comment un pays naturellement ſi fertile, ſi bien ſitué, & toujours ſecondé par l'induſtrie de ſes habitans, a pu, dans des circonſtances favorables, devenir floriſſant; mais on auroit peine à croire comment ſa décadence a été encore plus rapide, ſi l'on ne ſavoit pas que la fortune & la ruine des empires dépendent principalement de la bonne & de la mauvaiſe politique de ceux qui les gouvernent. Oui, ce ſont les ſouverains eux-mêmes, & je pourrois dire eux ſeuls, qui créent & anéantiſſent, élevent & abaiſſent, détruiſent leurs propres états, ou les rendent heureux. Ne cherchons pas ailleurs des preuves de cette vérité frappante que dans le grand-duché. Sous des princes ou des magiſtrats qui ſavoient gouverner, il fut un des plus riches & des plus floriſſans pays de l'univers. Un ſouverain, livré à ſes plaiſirs, incapable de ſe conduire, en fit éclypſer la gloire & diſparoître la proſpérité; il l'épuiſa d'argent, en déſola les campagnes, en dépeupla les villes, & ſe rendit malheureux en le frappant des plus horribles fléaux. Son ſucceſſeur ne réſidoit pas; des gouverneurs étrangers étoient peu propres à rétablir leurs affaires. Enfin, nous avons vu qu'un prince a opéré dans peu de tems de grandes

révolutions. Dès les premiers pas de ſa carriere, il ranime l'agriculture ; il falloit commencer par cet objet eſſentiel. C'eſt ſur elle que tout s'appuie ; mais ce n'eſt pas elle qui fait tout.

Rien de plus funeſte à un état, & rien en même tems de plus abſurde, que d'enlever leurs droits à tous pour en compoſer les droits d'un ſeul ou de quelques-uns. Frappé de la certitude & de la bonté de ce principe, le gouvernement en a fait une heureuſe application. Après avoir rendu libre la circulation des bleds, la fabrication & la vente du pain, il a exterminé d'autres monopoles établis par les loix ; des privileges excluſifs, autoriſés par des ordonnances ; des compagnies qui, chargées de l'approviſionnement des villes & des provinces, les entretenoient dans la diſette, alloient quelquefois juſqu'à les affamer, & fondoient leur fortune ſur la ſouffrance des peuples. Du pain, la liberté s'eſt étendue d'un ſeul coup à tous les autres comeſtibles. Quels détails immenſes ſuppoſe une pareille opération, & de combien de fardeaux ne délivre-t-elle pas le corps des citoyens ! Il a fallu éteindre les droits perçus juſqu'alors ſur tous ces objets de conſommation, ſupprimer une foule de commis, fermer un grand nombre de bureaux ; diſſoudre les compagnies prépoſées à la vente, à la circulation, au tranſport des denrées ; caſſer des inſpecteurs communément auſſi importuns aux acheteurs qu'aux vendeurs ; abolir les charges des gens employés à peſer & à meſurer ; faire une

longue liſte de profeſſions & les déclarer libres ; deſcendre juſqu'à des porte-faix revêtus du privilege excluſif de tranſporter les vins, les farines & les huiles ; anéantir des tribunaux ; révoquer des commiſſions, annuller des privileges accordés à des particuliers ou à des communautés. J'abrege : on entrevoit aſſez le reſte. Mais, dira-t-on, l'édit ne regle rien ſur les prix & les laiſſe à la pleine diſpoſition des acheteurs & des vendeurs ; il eſt même expreſſément défendu aux magiſtrats ou aux officiers de la police de ſe mêler des conventions, & de taxer jamais aucune eſpece de comeſtibles ? Oui, ſans doute, & ce qu'on objecte comme un vice, aſſure non-ſeulement l'entiere liberté des ventes & des achats, mais montre encore plus la ſageſſe de la nouvelle législation. A quoi ſert cette méthode de taxer les vivres, contre laquelle je crois devoir m'élever avec raiſon, puiſque, pour être plus ancienne & plus générale, elle n'a fait & ne fait encore que plus de mal ? Elle ne ſert à prévenir aucun inconvénient, & produit néceſſairement de mauvais effets. Les prix des objets de conſommation journaliere peuvent varier, & varient ſouvent du jour au lendemain ; quelquefois ils éprouvent des viciſſitudes dans un même jour. Il n'en eſt pas ainſi des tarifs ; la viande, le pain, & les autres articles de cette nature ſont taxés pour une ſemaine, un, deux mois, & dans certains lieux pour ſix mois. La taxe eſt preſque toujours ou au-deſſous ou au-deſſus de la juſte valeur. Par l'un

l'un vous faites un tort manifeſte au marchand; par l'autre vous nuiſez évidemment à l'intérêt du peuple. Et quel droit s'arrogent les magiſtrats de police ou les officiers municipaux, de ruiner celui qui vend, en le forçant à vendre à trop bas prix, ou, ce qui ne vaut pas mieux, d'accélérer ſa fortune aux dépens des acheteurs, en l'autoriſant à vendre plus cher? L'or que j'ai dans une bourſe, peuvent-ils m'obliger à le donner pour la moitié ou les trois quarts de ſa valeur? Suppoſé que la denrée de ce marchand & de ce propriétaire vaille vingt livres, pourquoi en uſer différemment avec lui, & le punir s'il ne ſe conforme pas au tarif qui fixe à douze ou à quinze livres le prix de cette même denrée? On regarderoit comme un crime de toucher aux cordons de ma bourſe; mais on ne ſe fait pas un ſcrupule de délier hardiment le ſac du marchand, de le vuider & de n'y remettre que le tiers de ce qui y étoit renfermé. Qu'on ne s'y trompe pas: les marchands ſe laſſeront bientôt d'être les victimes de la violence; ils oppoſeront l'artifice à la force; ils trouveront des moyens de ſe rédimer d'une vexation criante. Ce tort que vous leur faites par le prix, ils tâcheront de le réparer par la meſure, le poids, la qualité. A vos yeux ils ſeront coupables de fraude & de mauvaiſe foi. Je ne prétends pas les diſculper; mais s'ils méritent d'être punis, leur faute eſt preſqu'autant votre ouvrage que le leur.

Revenons à l'édit: en excitant la concurrence

par la liberté, il donne le moyen le plus ſûr pour mettre la denrée au plus juſte prix. La crainte que tous les vendeurs ne s'accordent à la ſurfaire eſt chimérique. Les marchands ſont des rivaux qui cherchent à l'emporter les uns ſur les autres, & tendent par toutes ſortes de voies à s'aſſurer un plus grand débit. Le haut prix repouſſe les acheteurs, ils ne l'ignorent pas. La plupart ſeront donc aſſez prudens, aſſez éclairés, aſſez intéreſſés, pour ne pas renoncer à vendre en vendant trop cher. Ils ſe contenteront d'un petit bénéfice pour attirer les chalands; ils groſſiront la maſſe de leurs gains en les multipliant; ils tâcheront d'accélérer ainſi leur fortune par la voie la plus courte & la plus honnête. Si leur concert unanime pouvoit avoir lieu, ce ne ſeroit que pour des objets dont il ne ſe feroit pas une grande conſommation. Il deviendra toujours impoſſible quand il s'agira du bled, du pain, des vivres & d'autres articles d'une abſolue néceſſité.

La juſtice doit être la premiere regle de toutes les opérations politiques. C'eſt d'abord ſur elle qu'un bon & ſage gouvernement meſure ſes vues; non-ſeulement il craint de s'en écarter, mais il ſe fait un devoir d'aller encore plus loin: il prête une oreille attentive à la voix de l'humanité; le bien de tous, il refuſeroit de le faire, s'il falloit l'acheter par le malheur, je ne dis pas de pluſieurs, mais d'un ſeul. Les inconvéniens ne l'arrêtent pas; il les prévoit de loin, & prend de bonne heure les meſures néceſſaires pour y obvier. Du

milieu des gênes qui le retenoient captif, le commerce ne s'élance pas ſubitement dans les bras de la liberté, ſans heurter, renverſer la plupart des gens qu'on avoit commis pour le ſurveiller. Les changemens opérés en Toſcane en vertu des nouveaux édits, ne pouvoient avoir l'approbation univerſelle. Nombre de ſujets ont perdu leurs places, leurs charges, leurs emplois. Le ſouverain ne l'ignoroit pas; il s'eſt fait une loi de les dédommager. Auſſi voyons-nous que, dans la plupart des ordonnances, il ſe trouve un article où le grand-duc déclare ſa volonté juſte & bienfaiſante envers ceux qui ſont réformés, & s'engage à leur procurer un dédommagement proportionné aux pertes qu'ils ont faites.

Pour encourager le cultivateur, lui aſſurer plus efficacement le fruit de ſes précieux travaux, faire groſſir la maſſe des ſubſiſtances, & multiplier par conſéquent les hommes, la cour de Florence a fait rentrer les propriétaires du duché dans le droit que la nature leur a donné de défendre leurs champs contre les bêtes fauves & les animaux voraces qui viennent les ravager. La chaſſe leur eſt permiſe; en leur procurant un plaiſir, on leur fait encore un plus grand bien. Le gouvernement connoît le prix d'un homme; dans la balance de ſa politique il l'emporte toujours & par-tout ſur les brutes, de quelqu'eſpece qu'elles puiſſent être. On prétend que des états qui ne ſont pas tout-à-fait plongés dans la barbarie, & qui paſſent même pour policés, ont une méthode di-

rectement oppoſée à la ſienne. Avec le tems on pourra ſe rapprocher un peu plus des maximes du grand-duc : alors on ſera moins barbare.

Les libertés dont ſes ſujets jouiſſent pour la chaſſe, on les leur a accordées pour la pêche. Celle-ci eſt encore moins reſtreinte que celle-là. Les privileges excluſifs, les permiſſions particulieres, & tous les autres droits de cette nature relativement à la pêche, dans le môle de Livourne, les baies, les plages, & toute l'étendue des mers de la Toſcane juſqu'à l'embouchure du Serchio, ont été révoqués par un édit de 1777. Depuis cette époque il eſt permis à toute perſonne de pêcher ou faire pêcher de la maniere & dans tous les lieux qu'il lui plaira, ſans payer aucun droit & ſans éprouver aucune difficulté de la part des gens en place. S. A. R. s'eſt chargée d'indemniſer les fermiers qui avoient pris à bail les pêches qui ſont déclarées libres par l'édit.

Une capitale, une ville ne ſont pas la nation ; il ne faut donc pas la dépouiller de ſes droits, pour en faire ceux de la capitale ou de quelque autre ville du premier rang.

Florence, Piſe, Sienne &c. jouiſſoient de pluſieurs privileges qui excitoient avec d'autant plus de raiſon la jalouſie des autres villes, qu'ils leur faiſoient un grand tort. C'étoit un droit, par exemple, ſpécialement réſervé aux manufacturiers Florentins ou de Piſe, de fabriquer certaines étoffes de ſoie. L'habitant d'une autre ville, qui ſe ſeroit aviſé de multiplier à ſes dépens les ma-

nufactures & de faire fabriquer ailleurs de pareilles étoffes, auroit armé contre lui toute la ſévérité des loix. Puni rigoureuſement, ce bon office auroit amené le repentir qui ne doit ſuivre que le crime. Si un ſouverain doit ſe regarder comme le pere de tous ſes ſujets, une préférence marquée eſt auſſi odieuſe qu'injuſte; il ne ſauroit l'éviter avec trop de ſoin. Son amour, ſa bienfaiſance, doivent également ſe porter vers tous les membres de l'état, & les embraſſer tous étroitement. Ennemi de ces diſtinctions déplacées entre ſujets & ſujets, le grand-duc a rendu communs aux autres villes de ſes états les avantages dont la capitale avoit la jouiſſance excluſive. Dans tous les lieux ſoumis à ſa domination, il eſt parfaitement libre de manufacturer toutes ſortes d'étoffes de ſoie & de les tranſporter d'une province à l'autre, de les faire ſortir de la Toſcane & de les vendre aux étrangers. Les ſoies, comme nous l'avons déjà indiqué, ſont une des plus abondantes productions du pays; mais cette précieuſe branche de commerce étoit preſqu'étouffée ſous le poids des taxes; elle languiſſoit & ne pouvoit s'étendre; ſon produit diminuoit ſenſiblement; on craignoit que ce dépériſſement habituel n'amenât une cruelle ſtérilité. Par la plus agréable des ſurpriſes, on l'a vue prendre en peu de tems une nouvelle vie. Depuis l'achat des cocons, qui ne pouvoit ſe faire qu'au marché & en acquittant un droit juſqu'à la vente & à l'envoi des étoffes, on rencontroit à chaque pas des inſpecteurs & des

commis, des bureaux & des douanes ; ce qui ralentiſſoit néceſſairement les expéditions, & emportoit la plus claire portion du gain. Une main puiſſante a briſé cette longue chaîne d'obſtacles, & cette main eſt celle de la liberté ; par elle, le commerce des ſoies ſe releve, tout reprend ſon cours naturel, & les Toſcans ſe trouvent aujourd'hui de redoutables rivaux pour les nations même dont ils ne pouvoient auparavant ſoutenir la concurrence. Maîtres abſolus d'entrer dans cette carriere & de la remplir avec ſécurité, le génie des arts, les talens, l'induſtrie, conçurent de plus grandes eſpérances, & ne douterent pas qu'on ne leur ouvrît un plus vaſte champ. Le moment qui devoit mettre le comble à leurs deſirs n'a point précipité ſa marche ; mais il ne s'eſt pas fait attendre trop long-tems. Il a paru un édit, qui accorde un plein pouvoir d'établir des manufactures, & de dreſſer des atteliers, de monter des fabriques de toute eſpece, & qui défend de la maniere la plus préciſe d'inquiéter les entrepreneurs, de les ſoumettre à des formalités, d'en exiger des droits, de leur impoſer des conditions. Cette liberté ne ſouffre aucune reſtriction, ni pour le tems, ni pour les lieux, ni pour les perſonnes : étrangers, nationaux, n'importe ; la faveur les regarde tous indiſtinctement, & n'affecte pas plus les ſujets du ſouverain que ceux d'un autre prince. Cette loi n'a pas été promulguée, ſans exciter par-tout une ardente émulation. Les talens ſe développent avec une énergie

étonnante ; les arts ont tous pris à la fois un rapide eſſor ; le pays ſe renouvelle. Dans la capitale & les provinces, à la ville & à la campagne, il n'eſt aucune eſpece d'établiſſement utile qu'on ne forme pour l'intérêt & la proſpérité du commerce. Outre la protection & la liberté qu'il accorde à tous, le gouvernement diſtingue plus ſpécialement ceux qui méritent des égards & ſe rendent recommandables par leurs talens ou par le genre de ſervices qu'ils rendent à l'état.

Le commerce des laines & des laineries faiſoit verſer autrefois dans la république de Florence d'immenſes richeſſes. Côme de Médicis, *Pere de la patrie*, étoit le plus riche & le plus gros négociant de l'Europe en étoffes de laine. Laurent le Magnifique, ſon petit-fils, quoiqu'il ſe vît à la tête du gouvernement, n'en continuoit pas avec moins d'ardeur & de profit le même trafic. Les premieres familles de l'état ne rougiſſoient pas de s'y adonner ; leur application, leur frugalité, leurs richeſſes, les mirent en état de conſtruire ces ſuperbes édifices qui ſont encore aujourd'hui ce que Florence offre de plus beau aux yeux des étrangers. Les nobles ne renoncerent à ce négoce lucratif qu'au moment où ils eurent des grands-ducs, & que, par une révolution ſinguliere dans les mœurs, la nobleſſe devint un droit à ne rien faire, un titre à une perpétuelle oiſiveté, une eſpece d'obligation de mener une vie auſſi inutile pour ſoi que pour les autres. On ne trouve preſque plus aujourd'hui dans toute l'étendue de

la Toſcane que des fabriques de laines pour les étoffes groſſieres & à l'uſage du bas peuple. Les draps fins viennent tous d'Angleterre & font ſortir annuellement du pays beaucoup d'argent. Les pâturages deviennent tous les jours moins rares, quoique les troupeaux de bêtes à laine ſe multiplient en raiſon de l'accroiſſement de la nourriture propre à ce bétail. Quoique les propriétaires s'occupent des moyens de perfectionner les races & de ſe procurer de belles laines, on n'entrevoit encore que dans un grand éloignement l'époque où les habitans du grand-duché commenceront à faire un commerce en étoffes de laine. Quelque tardif que puiſſe être ce rétabliſſement, on ne pourra s'en prendre qu'aux difficultés qui naiſſent des circonſtances. Cependant le zele & l'activité du miniſtre ſemblent promettre des progrès moins lents. On a déjà établi dans la capitale une manufacture d'où il ſort de très-beaux draps & d'autres étoffes de ce genre auſſi bien travaillées que celles des manufactures angloiſes. Après avoir donné à l'entrepreneur de juſtes éloges & lui avoir témoigné la plus grande ſatisfaction, le grand-duc lui a fait compter une gratification de mille écus du pays, c'eſt-à-dire un peu plus de ſix mille livres, monnoie de France. Je m'arrête, parce qu'il m'eſt impoſſible de mettre ſous les yeux du lecteur la foule d'objets intéreſſans qui ſe préſentent devant moi. L'hiſtoire recueillera ſans doute avec ſoin les actes humanité & de bienfaiſance, les utiles réformes, les établiſſe-

mens & les fondations de toute eſpece, toutes ces loix auſſi ſimples que ſolides, auſſi faciles à trouver qu'admirables, auſſi propres à élever dans peu de tems au comble de la grandeur les plus vaſtes empires, qu'à rendre floriſſans des états d'une médiocre étendue. Ce ſont là les précieux monumens qui doivent immortaliſer le regne de Léopold dans les faſtes de la Toſcane.

Voyons maintenant ſi, pour mieux faire, le grand-duc s'eſt frayé une route bien pénible. Que lui a-t-il fallu pour opérer la grande révolution qui a amené dans ſes états l'abondance ? Porter un édit, le modele de toutes les ordonnances qui l'ont ſuivi & le ſuivent. Un même principe adopté pour animer l'agriculture, le commerce, les arts, fait la plus grande partie du code politique de la Toſcane. Les intentions du grand-duc ſont connues : par ce qu'il a fait, on ſait ce qu'il fera. Ce n'eſt pas une ſimple conjecture, & l'avenir ſe préſente ſans voile comme le paſſé.

Mais, tandis que je fais l'éloge du gouvernement, des murmures roulent parmi les grands de la capitale, & vont ſe communiquer juſqu'à une partie du peuple. La voix de la jalouſie, de l'inquiétude, du mécontentement frappe mon oreille. Inſtruit du ſujet des plaintes qui s'élevent, peut-on ne pas gémir ſur la foibleſſe humaine ? L'amour que les Florentins ont pour le grand-duc ne s'étend pas juſqu'aux perſonnes qui jouiſſent de ſa confiance. Ils n'approchent pas du trône ſans éprouver des émotions déſagréables, parce qu'ils le trou-

vent toujours environné d'étrangers. Les rênes de l'adminiſtration leur paroiſſent mal placées entre les mains des Allemands; ils voudroient les conduire eux-mêmes, entrer plus avant dans le conſeil, & être un peu plus conſultés ſur les affaires d'état, qu'ils accuſent quelquefois les miniſtres de ne pas traiter avec cette maturité, cette ſagacité, ces lumieres qui font le mérite des hommes en place.

Au milieu des clameurs de l'amour-propre jaloux & qui ſe croit bleſſé, ne refuſons pas d'entendre la voix de la raiſon & de la vérité. Qu'importe aux habitans de la capitale du grand-duché d'être conduits par des Allemands? Ces Allemands les tirent de ſentiers pénibles, étroits, pour les mener par des routes douces, aiſées, ſpacieuſes. On ſait qu'à l'avénement de Léopold au trône, l'état & les ſujets ſe trouvoient également dans la plus grande détreſſe. L'un, chargé de dettes, n'entrevoyoit pas les moyens de les acquitter; & les ſujets appauvris, ſans reſſources même, & loin de pouvoir ſoutenir de nouveaux fardeaux, demandoient à grands cris qu'on diminuât le poids trop lourd des charges anciennes. Telles étoient les triſtes ſuites d'un mauvais gouvernement, & tels en ſeront infailliblement les malheureux effets. Au commencement d'un regne, il fallut ſurcharger la dette publique par des emprunts, nourrir le peuple qui ſe débattoit douloureuſement contre la famine, fermer l'abyme entr'ouvert ſous ſes pas. Sur douze années, on en a compté ſept

de diſette ou de mauvaiſes récoltes. Que ſeroit devenue la Toſcane, ſi le gouvernement ne s'étoit pas départi des vieilles maximes, & ſi par un ſyſtême que les Florentins ignoroient peut-être & qu'ils n'auroient pas oſé eſſayer dans des circonſtances peu favorables, il n'avoit eu la gloire de rétablir les affaires du prince & celles des ſujets? La dépopulation progreſſive & conſtante d'un pays en marque évidemment la décadence; par une raiſon contraire il faut conclure qu'il monte à la proſpérité, lorſque ſa population reçoit annuellement un accroiſſement toujours plus conſidérable. Qu'on conſulte l'excellent ouvrage que M. Laſtri a publié en 1765, & qui porte en titre: *Ricerche dell'antica e moderna popolazione di Firenze* (Recherches ſur la population ancienne & moderne de Florence). On verra par ces tables auſſi exactes que bien raiſonnées, que ſous le gouvernement du grand-duc actuel le nombre des habitans augmente ſenſiblement dans la capitale. La progreſſion eſt plus viſible & plus forte encore dans pluſieurs villes de la province. Quant aux campagnes, il n'y a pas de comparaiſon à faire; elles étoient preſque abandonnées; les deſſéchemens des marais, les défrichemens de vaſtes terreins, le rétabliſſement & l'amélioration des fermes, l'accroiſſement des ſubſiſtances, prouvent que les bras s'y multiplient prodigieuſement, & que chaque année ajoute au nombre total des cultivateurs. Ce que le grand-duc vient de faire pour les maremmes de Sienne,

il l'a déjà fait avec le plus heureux ſuccès pour repeupler des cantons que les anciens habitans avoient déſertés pour échapper à la miſere qui les pourſuivoit, & à laquelle ils ne purent ſe dérober qu'en fuyant loin de leur patrie.

L'isle de Gorgone, à dix-huit milles de Livourne, eſt un lieu très-fertile; mais on n'y trouvoit que quelques pêcheurs épars cà & là; à peine y découvroit-on quelques veſtiges de culture. Par un édit donné au commencement de l'année 1777, le grand-duc appelle les nationaux & les étrangers dans cette isle; ils accourent en foule & s'y fixent. Le ſouverain leur faiſoit des propoſitions trop avantageuſes pour qu'ils ne ſe hâtaſſent pas de les accepter. Les nouveaux colons étoient déclarés exempts de toutes ſortes d'impoſitions & de corvées. Tant qu'il y avoit des terres libres, on en diſtribuoit à chacun d'eux une étendue ſuffiſante pour qu'il pût ſubſiſter à l'aiſe avec ſa famille. S'il étoit bon cultivateur, on lui faiſoit encore gratuitement de nouvelles conceſſions. Les fonds qu'il mettoit en valeur ne l'obligeoient à ſupporter aucune eſpece de redevance; il les poſſédoit libres & les tranſmettoit ainſi à ſes héritiers. Les artiſans étoient fort bien accueillis; & ſans rien payer ni à la communauté ni au ſouverain, ils exerçoient tranquillement leur profeſſion.

Le gouvernement les connoît, mais il les déteſte, cette maxime étrange, cet uſage barbare de faire acheter à des malheureux le droit de travailler pour le public. Il ne croit pas qu'on

puiſſe dévouer à l'inaction & retenir plongés dans la miſere, des gens appliqués, intelligens, induſtrieux, ſans avoir d'autre raiſon pour les traiter avec cette cruauté, que de dire avec effronterie, ils ſont pauvres, & ſans argent on ne devient pas membre d'une corporation. Ils ſont pauvres! motif preſſant pour les favoriſer; obligation eſſentielle de ne pas les rebuter par d'injuſtes refus, de ne pas leur fermer la porte qui s'ouvre devant eux pour ſortir de leur pauvreté. A quels excès ne les forcez-vous pas de ſe porter? Non, ſous leurs haillons ils n'en ont pas moins pour la plupart des ames honnêtes; ils tâcheront de plier le réglement aux loix de la nature; celle-ci ne ceſſe de leur crier que le réglement ne le doit pas emporter ſur elles; ils travailleront, mais en ſecret, de peur d'être découverts & punis. En vain me dira-t-on que l'interêt général exige quelquefois qu'on lui ſacrifie l'intérêt particulier. Si la maxime eſt vraie, jamais l'application n'en fut plus fauſſe. Je ſais très-bien ce que ces infortunés y perdent: qu'on me faſſe voir ce que le public y gagne. Il faudra donc, conclut-on, laiſſer le champ libre à toutes les perſonnes qui voudront exercer des arts & des métiers, ne les faire paſſer par aucune épreuve, leur donner les permiſſions les plus amples, au riſque de rendre les autres citoyens les victimes de l'ignorance ou les dupes de la mauvaiſe foi? Oui, ſans doute. Si les fourbes trompent, ils n'abuſeront pas long-tems de la confiance publi-

que, outre qu'on peut les punir de leur audace. L'homme ignorant ne ſera jamais employé par la multitude; à peine pourroit-il ſubſiſter du fruit de ſon travail. Plaignez-le, & gardez-vous de le faire renoncer à l'état qu'il a embraſſé. Voudriez-vous le condamner à mourir de faim? Mais l'argent qu'on exige a-t-il la vertu d'éteindre la mauvaiſe foi de ceux qui le comptent, de ſuppléer à leur ignorance, de marquer les défauts de leurs ouvrages, de les rendre en un mot plus habiles? Les raiſons pour défendre cette cauſe ſont ſans nombre; je les omets. On ne ſauroit trop rappeller ces deux grands mots, *liberté* & *concurrence*. C'eſt par cette voie unique qu'on ira au plus grand bien, & qu'on aboutira à l'intérêt vrai, ſolide & durable du public. Mon plan eſt de m'arrêter aux principaux objets qui entrent dans la politique des gouvernemens. L'article dont je viens de parler eſt plus eſſentiel qu'on ne penſe, & il demanderoit d'être profondément diſcuté.

Il me reſte à faire connoître quelques autres diſpoſitions de l'édit qui concerne l'isle de Gorgone. Les perſonnes qui s'adonneront au commerce jouiront d'une pleine liberté, non-ſeulement pour les grains & les denrées de premiere néceſſité, mais encore pour toutes les autres productions & marchandiſes tant du pays que de l'étranger. Point de droit à payer, point de douanne, point de commis; & nulle marchandiſe n'eſt réputée de contrebande. Pour les établiſſemens d'une utilité reconnue & qui demandent

de groſſes avances, le ſouverain promet aux perſonnes qui voudront en former, des ſecours & des encouragemens particuliers, comme remboursement d'une partie des frais, gratifications, &c. La pêche de cette isle produit un aſſez bon commerce. On trouve en abondance ſur les côtes un petit poiſſon très-délicat, dont les Anglois & les Hollandois font une grande conſommation. Chaque année les habitans leur en vendent pour des ſommes conſidérables; leur intérêt ſe trouvera bien des meſures adoptées par le gouvernement; la pêche eſt libre, & la vente, l'exportation de toutes ſortes de poiſſons frais, préparés, ſalés, ne ſont ſoumiſes à aucun droit.

Les revenus du grand-duc ſont très-modiques; ils ne vont pas au-delà de douze millions. Une mauvaiſe adminiſtration, bien plus que les malheurs des tems, avoit jeté ſes prédéceſſeurs dans des embarras continuels, dont ils ne ſe tiroient qu'à force d'emprunts. Cette miſérable reſſource ne leur donnoit qu'une ſatisfaction momentanée, & les enfonçoit toujours plus avant dans l'abyme. Réduite à la miſere, une partie du peuple ne payoit plus les impoſitions, ſollicitoit des ſecours, demandoit du pain, & ne ſubſiſtoit que de la maniere la plus triſte, des pieuſes largeſſes de la bienfaiſante charité. Tant que ces infortunés ſentirent les mouvemens de l'eſpérance, ils ſoutinrent les coups du ſort. Mais leur multitude croiſſoit tous les jours, le courage les abandonna; la fermeté n'eût plus été qu'une obſtina-

tion funeſte ; ils fuyoient en grand nombre. Ainſi, forcés par la néceſſité de ſe dérober à leur patrie, ils fourniſſoient une démonſtration complete que les hommes ne ſont pas la richeſſe d'un état ; que même plus d'une fois ils lui peſent & le ſurchargent. On ne penſoit pas à changer de méthode, lorſque Léopold entra dans la Toſcane pour la gouverner. Il trouve des dettes énormes, des coffres vuides, un peuple épuiſé, des provinces à demi ruinées ou languiſſantes, des villes triſtes & déſolées, ſans action, ſans commerce, ſans richeſſes. D'un coup-d'œil il atteint toute la profondeur des plaies ; mais il conçoit qu'on peut les guérir. Dans cette perſuaſion, il s'attendrit & ſe conſole. Déchargé d'abord d'une partie des impoſitions qui l'accabloient, le peuple commence à ſoulever la tête. Le travail l'appelle ; des ſalaires lui ſont offerts de toutes parts ; il peut facilement gagner du pain, en mettre à la main de ſes enfans. Le duché répare ſes pertes & ſe repeuple ; ceux qui s'en étoient éloignés à regret y rentrent avec empreſſement.

Cependant le gouvernement, peu content d'avoir beaucoup modéré les impôts, paroît oublier entiérement ſes propres intérêts, pour ne penſer & ne travailler qu'à ceux du peuple. Si les ſujets gagnent à chaque opération, le prince doit y perdre beaucoup, puiſque tout ſe fait à ſes dépens. Le commerce a recouvré ſa liberté ; mais ſi les taxes qui l'accabloient n'exiſtent plus, qui a fait le ſacrifice de leur produit ? Le prince. Les privileges

vileges excluſifs, divers emplois d'autant plus lucratifs qu'on les obtenoit ou qu'on les achetoit à prix d'argent, ſont ſupprimés. Qui s'eſt dépouillé du droit & du bénéfice de vendre les uns ou d'en jouir, de rembourſer les finances qui avoient fait créer les autres ? Le prince. Quels fonds inépuiſables ſervent à conſommer de ſi utiles entrepriſes ? Les deniers du prince ? Voyez comme l'adminiſtration de la juſtice eſt réglée ; les fonctions de la plupart des juges ont ceſſé d'être des charges vénales. Non-ſeulement on ne languit plus dans la longue attente de recouvrer un bien injuſtement enlevé ; mais encore ceux qui le font reſtituer n'en retiennent pour eux aucune portion. Dans la concluſion des contrats, les droits royaux ne forment plus un objet de calcul ; & pour appoſer le ſceau à un acte public, on ne dépouille pas les parties contractantes. On convenoit généralement, non-ſeulement de l'utilité, mais encore de la néceſſité de toutes ces réformes ; la nation n'a pu les voir ſans en bénir l'auteur. Cependant plus ces faveurs ont de prix, plus il en coûte pour les accorder. Les ſujets en profitent eux ſeuls. En pourvoyant ſi généreuſement à leurs intérêts, qui a peu ménagé les ſiens, qui ſupporte les privations & les pertes ? Le prince. J'abandonne l'enchaînement des faits de cette nature, & je me borne à dire que par le dernier édit qui concerne les maremmes, le ſouverain fait à ſes revenus annuels une ſouſtraction de plus d'un demi-million. Par des

édits antérieurs à celui-là, il donne à ſon peuple des marques encore plus déſintéreſſées & plus magnifiques de zele, de bienveillance, & montre que rien ne lui coûte, quand il s'agit du bonheur public.

Sur ce court expoſé l'on ne manquera pas de ſe livrer à des réflexions, & l'on en conclut que ſi les actions du peuple montent, celles du prince doivent néceſſairement baiſſer en proportion ; que l'un ne s'enrichit qu'aux dépens de l'autre ; que la plus grande économie de la part du gouvernement ne pourra jamais ſuppléer à tant de ſources de revenus entiérement abandonnées ; qu'obéré de dettes depuis des ſiecles, il doit annuellement ajouter à cette maſſe énorme ; que des emprunts ainſi continués pendant une longue ſuite d'années, prouvent une criſe violente, annoncent l'impoſſibilité de payer, & préparent le plus grand coup qu'un état puiſſe ſe porter à lui-même. Ces conſéquences ne ſe détruiroient qu'avec peine par des raiſonnemens ; oppoſons-leur des faits. Le grand-duc ne contracte pas de nouvelles dettes, & acquitte celles qu'il n'avoit pas contractées. Il ne ſe paſſe point d'années que l'épargne ne faſſe quelque remboursement conſidérable ; celui de l'année derniere fut de cinq ou ſix cents mille livres, monnoie de France. Les revenus du ſouverain ne diminuent pas, ils augmentent. Ce qu'il perd libéralement d'un côté, il le retrouve quelquefois abondamment de l'autre, ſans ſe propoſer même

d'avoir une compenſation. Des impôts mis ſur une population peu nombreuſe, & dont une grande partie eſt miſérable, ne donnent jamais qu'un mince produit, tandis que des impoſitions moins conſidérables, mais réguliérement payées par un peuple nombreux & riche, aſſurent de grands revenus au ſouverain. Les anciens maîtres de la Toſcane ont triſtement éprouvé l'un, le grand-duc actuel fait l'épreuve de l'autre. Les domaines de la couronne, négligés ou abandonnés comme autrefois, n'étoient d'aucun rapport; bien cultivés, améliorés aujourd'hui, & beaucoup plus étendus par de nouveaux défrichemens ou des acquiſitions, ils ſont pour le fiſc un grand fonds de richeſſes. Ajoutez à cela que le meilleur ordre regne dans les finances, & que l'impôt eſt perçu avec moins de frais, au grand avantage & des ſouverains & des contribuables. Les régiſſeurs, receveurs, adminiſtrateurs des biens & des revenus de la couronne ſont obligés de donner chaque année au directeur des finances, ou au ſecretaire d'état, un tableau fidele de la recette & de la dépenſe, chacun dans ſon département reſpectif. A l'appurement des comptes, ſi l'on s'apperçoit d'une malverſation, d'un abus de confiance, le coupable encourt la diſgrace du prince, ſans eſpérance de pouvoir jamais la recouvrer à la punition. Le gouvernement emploie des hommes & des ouvriers de toute eſpece; mais ni les gens ni les affaires ne languiſſent faute d'argent, & les paie-

mens, les travaux achevés, ne demeurent pas en-arriere. Loin d'être ſouvent vuides, comme on ſemble le préſumer ſans fondement, les coffres du grand-duc ne ſont jamais épuiſés par les dépenſes habituelles; on y trouve toujours des réſerves pour faire face aux beſoins imprévus, ſoulager des cantons déſolés par quelque fléau, exercer une infinité d'autres œuvres qui vont toutes à l'utilité publique.

J'ai déjà peint l'heureux ſort du peuple, je viens d'expoſer ſimplement la marche & les effets de la politique du ſouverain. *Le moyen le plus ſûr*, dit Confucius, *pour s'attirer l'amour des peuples, eſt de diminuer les impôts & le nombre de ceux qui vivent aux dépens du public. Le ſalut de l'état*, continue ce grand légiſlateur, *dépend de celui du peuple. Le prince qui le ſurcharge, loin d'en devenir riche, s'appauvrit tous les jours.* (*a*) En faiſant le malheur des autres, comment ſeroit-il poſſible qu'on ne fît pas le ſien propre? Ici le crime porte avec lui ſon châtiment. L'hiſtoire nous en fournit une foule d'exemples. Mais ſi cette vérité paroît certaine, il eſt

(*a*) Pour mieux faire ſentir la vérité de la derniere partie de ſa propoſition, Confucius ſe ſert d'une comparaiſon ſinguliere & peu dans notre goût, mais qui n'en eſt pas moins juſte. Le prince qui foule ſes ſujets, dit-il, fait de même que celui qui couperoit ſes membres pour s'en remplir le ventre; le ventre ſe rempliroit, mais le corps diminueroit & périroit. *Idée générale du gouvernement & de la morale des Chinois*, p. 72, Paris, chez Quillau, 1731, vol. in-12.

encore plus vrai que le ſouverain trouve infailliblement ſon propre bien dans celui qu'il fait à ſes ſujets. S'il leur fournit des moyens de s'enrichir, leurs richeſſes forment ſon tréſor ; s'il les conduit par des voies douces au terme le plus deſiré, au bonheur, il en jouit plus qu'eux, puiſqu'il eſt heureux, j'oſe le dire, de tout le bonheur de ſon peuple.

Ce que nous avons vu juſqu'à préſent du tableau de la Toſcane, ne mérite que des éloges : le peu qui me reſte à en dire, va faire voir que l'art de flatter les hommes eſt étranger à cet ouvrage. Tous les ſujets, quels qu'ils ſoient, ont des droits dont ils ſont jaloux, & qu'on ne peut détruire ſans injuſtice. Le clergé, ſoit ſéculier, ſoit régulier, a donc les ſiens qu'il eſt obligé de défendre. Cependant en Toſcane le clergé s'eſtimeroit heureux d'obtenir les mêmes faveurs que les autres ſujets. On les favoriſe auſſi peu qu'on encourage le reſte de la nation. Cette diſtinction conſtante & affectée paroîtroit une eſpece de tort dont il auroit quelque ſujet de ſe plaindre. Mais ce n'eſt pas tout : on lui impoſe des charges inconnues ; on le force à des œuvres qu'il ne devroit pas refuſer de faire, puiſqu'elles ſont bonnes ; mais de libres qu'elles lui étoient par le droit, l'autorité les change en obligations. Des fonds deſtinés à un objet ſont appliqués à un autre. Pourquoi cette diverſité de conduite, & quels bons effets peut-elle produire ? En accordant aux uns plus qu'ils ne

demandent, faut-il refuſer tout aux autres, & les priver même de ce qu'ils ont ? Avec un eſprit juſte, du même principe on tire toujours les mêmes conſéquences; & celles-ci ne varient pas ſelon le rang, la condition des perſonnes auxquelles il s'agit de les appliquer.

La protection, la juſtice ſont dues à tous; on ne peut les refuſer à des ſujets qui ne ſe ſont pas rendu indignes de l'une, & qui réclament l'autre. Il n'eſt rien de plus cher aux citoyens que de voir toujours couverts du bouclier des loix, leurs biens, leurs libertés, leurs perſonnes. Ces objets, le légiſlateur prévarique, s'il ceſſe un moment de les regarder comme ſacrés. Ce n'eſt pas la cauſe du clergé que j'embraſſe; à Dieu ne plaiſe que ma plume lui ſerve jamais d'appui en parlant pour lui ! Je parle pour l'intérêt commun. Le coup qui renverſe la propriété de l'un, ébranle celle de l'autre, & doit faire trembler tous les autres citoyens. Les circonſtances changent rapidement; ce qu'il éprouve aujourd'hui, ce ſera quelqu'autre qui l'éprouvera peut-être demain.

Le goût du monde, l'amour des plaiſirs & des jeux, la pareſſe de caractere, le défaut d'émulation & d'encouragement n'ont pas détourné le génie de la voie des ſciences & des lettres dans les états du grand-duc de Toſcane. Elles y ont toujours régné, & y jettent encore une vive lumiere. Le décret qui porte le nom de Gracien, & qui dans le code du droit économique

a ſauvé bien des contradictions où la loi ſe trouvoit en oppoſition avec elle-même, vaut plus que tous les éloges qu'on pourroit faire de cet auteur. Accurſe, appellé de ſon tems l'idole des juriſconſultes, eſt parmi les modernes un des premiers commentateurs des loix civiles que citent les gens de ſa profeſſion, malgré ſix ſiecles d'intervalle. Si l'idole a été renverſée, ſa chûte vient de ceux qui lui doivent en partie ce triomphe par les lumieres & les forces qu'elle leur a communiquées. Ses débris le font encore reſpecter, comme le tronc d'un vieux chêne qui couvre la terre.

Les conſultations de Marianus Socin & de Barthelemi ſon fils forment l'ouvrage de deux eſprits ſages que la raiſon conduit, & que la loi détermine. Elie Socin, auteur de la ſecte de ce nom, avoit des talens & des connoiſſances dans les langues, dont il fit un abus le plus marqué. Fauſte Socin ſon neveu, en adopta le ſyſtême avec cette fougue qui met la tête des ſectaires ſous le glaive de la juſtice. Pour faire des proſélytes, il ſema la diſcorde, & troubla les nations par des écrits fanatiques; ce qui l'expoſa aux plus grands dangers. Subtil, mais ſans profondeur & ſolidité, il tâchoit d'enlacer l'eſprit du peuple dans le piege des raiſonnemens captieux. Mathiole fit ſon étude principale de la ſcience des plantes, d'où dépendent les progrès de la médecine. Les remedes tirés des ſimples ſont ordinairement les meilleurs; & les grands hommes de l'antiquité, les Hypo-

crate, les Galien, les Celſe en faiſoient un uſage conſtant dans les maladies qu'ils traitoient. Mathiole ſentit cette vérité qu'on ne met pas aſſez en pratique, & qu'on ne ſauroit trop répéter pour le bien de l'eſpece humaine. Il a fait ſur les plantes beaucoup d'ouvrages d'une grande utilité à ceux qui ſur ce ſujet ont travaillé après lui. Céſalpin, auſſi excellent médecin que botaniſte, avoit le génie propre à ſcruter la nature, & à trouver dans ſes abymes les heureuſes vérités qu'elle y recele. On dit qu'il avoit connu avant Harvei ſon contemporain, la circulation du ſang, dont quelques écrivains modernes attribuent fauſſement la découverte aux anciens. Pour ne pas s'embarraſſer dans cette multitude immenſe de plantes que nous préſente la ſurface de la terre, il employa le premier la méthode de les claſſer ſuivant leur genre & leur eſpece particuliere. Aldrovande, Linné, &c. l'ont enſuite perfectionnée. Michéli s'eſt attiré par un écrit de botanique, rempli de recherches & de découvertes, les louanges de Boerhaave, cet appréciateur ſi éclairé dans toutes les branches de la médecine. Les ouvrages de Bellini ſur ce dernier art, n'ont pas nui à l'auteur, malgré leur nombre.

La tête pleine des œuvres & des ſyſtêmes de Platon, Ficin les traduiſit en latin, ainſi que celle de Plotin, d'Iamblique & de pluſieurs autres auteurs de la ſecte platonicienne. Pour réuſſir dans ces ouvrages, il falloit avoir l'eſprit pénétrant & élevé, l'ame grande, l'imagination forte,

le ſtyle abondant & ſublime. Si les traductions de Ficin n'ont pas joui d'un grand ſuccès, il y a toujours eu pour lui quelque gloire de les avoir entrepriſes. On connoît les commentaires & les ouvrages de controverſe de Bellarmin, à un cachet qui porte l'empreinte de la ſcience & de la raiſon : ils ſont écrits d'un ſtyle que la conciſion, l'aiſance, la clarté rendent agréable à lire. Une partialité de critique & quelques erreurs chronologiques en diminuent la bonté. Le cardinal Orégius, qui trouva dans Bellarmin un bienfaiteur ſi ſenſible & ſi vertueux, a fait pluſieurs traités de théologie d'une opinion ſaine & d'une ſcolaſtique méthodique. Donat, Zénobio & Acciajoli avoient tous les deux de l'érudition qu'ils ont répandue dans des verſions latines d'ouvrages grecs.

La même ſcience diſtingue les faſtes des archontes d'Athenes, les diſſertations ſur les jeux grecs & les abréviations des inſcriptions grecques, par Odoardo Corſini, qui de plus s'eſt utilement occupé de la métaphyſique & de la phyſique. Bottari & Jean Lami ont éclairci l'hiſtoire, & porté le flambeau ſur pluſieurs monumens de l'antiquité, dont on ne connoiſſoit pas la trace utile. Cette ſorte de travail ſeroit plus intéreſſante qu'elle ne l'eſt, ſi elle ne donnoit pas bien ſouvent à accréditer des opinions ridicules, & qu'au lieu d'éteindre la lumiere, elle la communiquât. En effet, que d'erreurs & d'extravagances n'a-t-on pas fait ſortir de toutes ces

formes, de ces ſignes effacés ou obſcurcis par le tems, de ces caracteres hiéroglyphiques que les arts ont imprimés ſur leurs anciens ouvrages? Jean Lami a encore exercé avec ſuccès la profeſſion de journaliſte, qui ſuppoſe du goût, des connoiſſances très-variées, & qui néanmoins n'eſt pas maintenant aſſez eſtimée. Dans l'étendue de ſes lumieres, Avérani a embraſſé preſque toutes les ſciences. Ses lectures étoient prodigieuſes, & ſa mémoire des plus heureuſes, ſans qu'elle nuisît à ſon jugement & à ſon eſprit, dont il a laiſſé quelques traces dans une élégie charmante ſur le mépris de l'amour. L'innocence de ſes mœurs s'y trouve peinte avec le crayon de la candeur & du ſentiment. Léon-Baptiſte Alberti a écrit ſur la peinture; mais ſon meilleur ouvrage eſt celui ſur l'architecture, que les perſonnes de cet art doivent beaucoup conſulter. Ce n'eſt point aſſez d'étudier les modeles & de lire dans la nature; il faut encore avoir recours aux livres qui y conduiſent par la voie des regles.

Galilée s'eſt montré comme un de ces hommes à qui les ſciences révelent tous leurs ſecrets, & qui ſont nés pour en multiplier les richeſſes. Inventeur du téleſcope, à l'aide duquel il découvrit un nouveau ciel, il eſt encore créateur du pendule qui lui a tant ſervi pour faire les obſervations les plus importantes. Génie auſſi vigoureux que hardi, il oſa s'élever contre les préjugés populaires, & ſoutenir des vérités mathématiques au milieu d'hommes qui n'étoient

point accoutumés à les entendre. Cet auteur fait époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. On ne peut réfléchir ſur ſes malheurs, ſans être ſaiſi de frémiſſement, & ſans déplorer les effets funeſtes de l'ignorance, principalement lorſqu'elle eſt armée de l'autorité. Qu'on ſe repréſente Galilée à ſoixante & dix ans, perſécuté & condamné à la priſon, pour avoir avancé que la terre n'étoit pas immobile, & ne pouvant briſer ſes chaînes ſans abjurer ſolemnellement cette vérité comme un blaſphême. Quelle honte pour ſa nation, & quelle infamie pour ſes juges! Victime de l'injuſtice, homme étonnant, Galilée, pardonne à l'erreur qui ne t'as pourſuivi avec tant d'acharnement, que parce que tu l'as combattue avec une force victorieuſe! Notre ſiecle t'en a aſſez vengé; tu vivras éternellement dans la mémoire des hommes; tes lumieres, tes découvertes, tes vertus conſignées dans les faſtes de l'hiſtoire, paſſeront d'âge en âge, & tranſmettront la gloire de ton nom. Le fils de Galilée a mérité d'avoir un tel pere, en étant le premier qui ait appliqué le pendule aux horloges. Digne diſciple de Galilée, Viviani a déterré la géométrie des anciens par une vigueur d'eſprit peu commune. C'eſt lui qui a tiré du chaos, qui a deviné les opinions d'Ariſtée & d'Apollonius Perganus ſur les ſections coniques. Les ouvrages d'Ariſtée ſont entiérement perdus. Viviani, en les rétabliſſant comme il a fait, a échauffé leur auteur du feu de ſon génie, & l'a rendu ſupé-

rieur à lui-même. Louis XIV, aux yeux de qui tous les talens, même ceux des étrangers, paroiſſoient avec raiſon dignes de récompenſes, le gratifia d'une ſomme d'argent. Viviani en acheta une maiſon, au-deſſus de laquelle la reconnoiſſance lui fit mettre cette inſcription, *ædes à Deo datæ*, par alluſion au nom de Dieu-donné, que ce monarque reçut à ſa naiſſance.

En ajoutant quelques livres à la république d'Ariſtote, Kiriac Strozzi a tellement ſaiſi la maniere de ce philoſophe, qu'il n'eſt donné qu'aux gens d'un goût fin & d'un bon diſcernement d'en ſentir la différence. C'eſt un moderne habillé dans le coſtume antique, ſur lequel on ſe méprend aiſément. La connoiſſance profonde d'Ariſtote & celle du ton particulier qui, malgré tout l'art dont on peut le revêtir, diſtingue les nations & les ſiecles, ſont ſeules capables de faire ceſſer l'illuſion. La cenſure que Lucien a excitée par ſon enjouement impie, Geli ſe l'eſt attirée dans ſes dialogues, où il peint les mœurs avec une impudente liberté. Ses verſions de quelques auteurs grecs ayant été faites ſur des verſions latines, ne peuvent pas être d'un grand prix. Sa traduction du Traité des couleurs par Simon Porzio, eſt eſtimée.

Les traités & les commentaires de Maggi ſont inſtructifs par l'eſprit de recherches auxquelles il s'étoit livré. Quelques-uns de ſes ouvrages portent avec eux une recommandation d'autant plus grande, qu'ils furent faits ſans livres & ſans

ſecours. Maggi étoit alors retenu dans l'eſclavage pour avoir contribué, par l'invention de pluſieurs machines, à la défenſe d'une place contre les Turcs. Le vaillant Bragadin, qui y commandoit en chef, fut écorché vif, contre la parole du Sultan. La haine fit enſuite tomber le poids de ſa fureur ſur Maggi qui, après avoir paſſé quelque tems au ſein de l'humiliation & de la ſouffrance, fut étranglé dans la priſon du grand-viſir. Il n'eſt pas indifférent pour les gens de lettres de faire connoître la deſtinée de quelques-uns d'entre ceux qui les ont précédés dans la carriere; & ce n'eſt pas nous écarter de notre but que d'en parler quelquefois. Pluſieurs ouvrages ſur Ariſtote, une philoſophie morale, des pieces de théatre, & d'autres productions ont acquis à Alexandre Piccolomini le titre de ſavant qui approfondit & qui éclaire, joint à celui de bel-eſprit qui ſeme des fleurs. Poggio Bracciolini a rendu à la littérature un très-grand ſervice, en déterrant beaucoup d'ouvrages anciens, qui ſans lui auroient été détruits par quelques mains barbares. Ses découvertes le feront vivre dans le temple de mémoire avec plus d'éclat & de grandeur que les productions de ſa plume, où l'on voit de l'abondance, du naturel, de la gaieté, mais où l'on n'apperçoit aucun art & nul enſemble. Ses invectives, ſon éloignement pour la vérité, ſa licence dans la peinture des mœurs, donnent une mauvaiſe opinion de ſon ame. Les enfans de Poggio Bracciolini avoient hérité d'une partie de ſon eſprit,

qu'ils ont dépoſé dans quelques ouvrages. Le Traité de la dignité des cardinaux par Paul Cortezi, & ſon Dialogue ſur les hommes ſavans, réuniſſent l'élégance du ſtyle & le choix des connoiſſances curieuſes.

Léonard Aretin, fidele au ſens de la penſée, a exprimé avec exactitude le texte des écrivains qu'il a traduits ; il les fait reconnoître comme dans un miroir. Son ſtyle a une tournure aiſée, une diction agréable, un nombre périodique qui montre que l'auteur s'étoit nourri de la lecture de Ciceron. Mais ſes expreſſions ne ſont pas toujours propres, & elles ſont deſtituées de cette vie qui donne aux idées de la couleur & de la force pour les rendre plus piquantes. Les hiſtoires de cet auteur reſpirent la candeur & la vérité. Sa probité reconnue étoit trop ennemie du menſonge & de la fougue des partis pour s'y abandonner en écrivant. On voit dans lui l'homme de bien qui parle le langage d'un cœur rempli des ſentimens les plus purs & de la morale la plus auſtere.

Eſperiente a pris, dans ſes hiſtoires, Tacite pour exemple. Vif & ſerré, il a négligé les détails qui peignent mieux les hommes que les actions d'éclat. Il a trop de prétentions dans les ſentences qu'il accumule juſqu'à la ſatiété ; & pour être grand, il tombe dans l'enflure.

Le ſtyle de Guichardin eſt véritablement celui de l'hiſtoire, puiſqu'il ne ſort jamais hors du cercle de la belle nature. Sa flamme n'eſt point

trompeuſe, & ne brille pas pour ne répandre que de la fumée un moment après. Vaſte dans le deſſin, rapide dans la marche, élevé dans les penſées, noble dans les ſentimens, ſimple dans les ornemens, plein de dignité dans l'expreſſion, il laiſſe l'échafaudage de l'art à ces eſprits ſuperficiels qui veulent en impoſer au vulgaire. Cet hiſtorien pourroit ſervir de modele, ſi ſa maniere d'écrire étoit plus châtiée, ſi ſes harangues n'étoient pas froides, s'il ne flattoit pas les portraits, s'il ne mettoit de l'acrimonie dans le ton, ſi l'injuſtice ne le pouſſoit à juger peu favorablement les François. Jean-Baptiſte Adriani, ſon continuateur, a eu le bon eſprit de mettre de l'exactitude dans les faits, en ſuivant des mémoires que des perſonnes inſtruites lui avoient fournis; & cette qualité n'eſt pas un foible mérite. La vie du cardinal Commendon, par Gratiani, unit la bonté du fond à celle du ſtyle. Un de nos grands orateurs (*a*) n'a pas jugé indigne de ſa réputation, la traduction françoiſe qu'il en a faite.

Il eſt des hiſtoires qui ne peuvent être écrites par des gens de certain état, quelques talens dont la nature les ait favoriſés. L'eſprit de corps reſſerre la liberté des opinions, ôte le courage de dire la vérité, prête des motifs, fait juger avec prévention, trompe ſouvent la foi publique par un zele mal entendu. Ughelli étant religieux, ne devoit pas tracer la vie des évêques d'Italie; c'eſt

(*a*) Fléchier.

ce qu'il a fait cependant d'une maniere à ſe diſtinguer, ſi on lui pardonne le déguiſement de pluſieurs actions. Les additions nombreuſes qu'on a miſes à ſon ouvrage l'ont amélioré de beaucoup. Jean Villani s'eſt rendu célebre par ſa façon mâle & véridique d'écrire l'hiſtoire de Florence. Il donne à chaque perſonnage ſes traits particuliers, ſa phyſionomie propre. Les anecdotes capables de piquer la curioſité & d'augmenter l'intérêt du ſujet, il les raſſemble ſoigneuſement. Comme il ne parle que d'après les faits, il écarte de lui les conjectures vagues, qui ſans rien apprendre, livrent le lecteur à l'agitation de l'incertitude.

Les objets d'adminiſtration publique, les grands événemens que la raiſon ſoumet à ſon calcul, ſont bien diſcutés & préſentés dans l'hiſtoire de Villani avec une étendue qui en montre tous les reſſorts. Il faudroit à cet auteur moins de goût pour les pointes, moins d'obſcurité, dont il faut rejeter le défaut ſur ſon ſiecle, moins d'audace & de ton tranchant. Philippe Villani ſon fils, avoit des talens & de l'inſtruction, qui l'ont fait marcher de pair avec lui dans la carriere littéraire.

La paſſion a dirigé la plume de Machiavel dans ſon hiſtoire de Florence : auſſi le vrai y eſt-il défiguré par de groſſiers menſonges. Homme de génie, auteur éloquent & ſerré, à qui il ne manque qu'une ſaine politique & une exacte fidélité ; tous ſes autres ouvrages de proſe & de vers marquent une imagination féconde, & une tête forte,

ſorte, un écrivain profond & ſupérieur. Comme hiſtorien des poëtes latins, comme philologue & poëte, Grinitus n'a rien produit qui l'ait élevé au-deſſus de la médiocrité; penſées communes, connoiſſances ſuperficielles, ſtyle haché & ſans vigueur, mais quelquefois agréable, ce qui l'a fait louer de pluſieurs ſavans.

S'il eſt difficile de bien écrire l'hiſtoire à cauſe des préjugés qu'il faut combattre, des actions qu'il faut citer, des portraits qu'il faut peindre, des jugemens qu'il faut porter, en un mot à cauſe de la vérité qui doit ſervir de regle dans les opinions, dans les faits & les motifs; tous ces obſtacles rendent cette carriere encore plus ſcabreuſe, lorſqu'il s'agit d'écrire l'hiſtoire du tems où l'on vit, & l'hiſtoire de ſon pays. On tient toujours par quelque lien aux perſonnes qui occupent la ſcene; leurs intérêts ſe choquent, leur gloire ſe contrarie. Quelle ſageſſe, quelle équité héroïque n'eſt-on pas obligé d'avoir pour tenir la balance dans cet équilibre qui ne la fait pencher d'aucun côté! Varchi n'a point été arrêté par ces difficultés. Il a entrepris l'hiſtoire des principaux événemens qui ſont arrivés de ſon tems, ſur-tout en Italie & à Florence; mais il n'a point évité l'abyme ſur les bords duquel il marchoit. Il maſque ſes héros; il exagere les vertus des uns, il enfle les défauts des autres, il pallie, il change, il omet. Son hiſtoire eſt intéreſſante par l'éloquence du ſtyle & par des anecdotes ſingulieres, qui l'ont rendu fort rare. Varchi a

donné des traductions, ainſi que des poéſies latines & italiennes, où l'on trouve du jugement, de la douceur & de l'eſprit. L'hiſtoire eccléſiaſtique du cardinal Orſi contient des longueurs & de petits détails qui n'intéreſſent point; mais la narration en eſt coulante, & la maniere noble. La nuit qui enveloppoit les lettres dans le ſiecle de Guido Cavalcanti, le rend très-eſtimable d'avoir tracé des regles pour bien écrire, & d'avoir fait d'autres productions. Philippe Cavalcanti a compoſé ſur la rhétorique & la politique des ouvrages qui ne ſont pas ſans talens; il avoit de l'érudition & quelques étincelles de bon goût.

On voit dans Alighieri Dante (*a*) tous les traits qui caractériſent un des poëtes les plus extraordinaires que la nature ait produits; génie élevé, pénétrant & ſubtil, imagination féconde, vive & brillante. Créateur en quelque ſorte de la langue italienne, il lui a donné cet agrément de forme, cette flexibilté de tons, cette aménité d'expreſſions, cette richeſſe de tournures, cette vivacité de mouvemens, ce langage des paſſions, qui ſéduiſent & la font tant aimer. Le ſujet que Dante a pris pour ſon poëme de l'enfer, du purgatoire & du paradis, a un air de triſteſſe qui rebute. L'ordonnance en eſt monotone, languiſſante, le ſtyle obſcur, les penſées trop

(*a*) Son nom de famille étoit Alighieri, & Dante ſon nom de baptême par abréviation de Durante. Si pour nous faire entendre nous n'avions pas cru devoir ſuivre l'uſage, nous l'aurions appellé Dante Alighieri.

profondes. Les détails ſont pouſſés juſqu'à une invraiſemblance qui donneroit à croire qu'elle eſt l'ouvrage fantaſtique de la raiſon en délire. Ces défauts ſont abſorbés par une multitude de beautés du premier ordre, par une grande connoiſſance de l'homme, par la nobleſſe dans les ſentimens, la grandeur dans les idées, la variété dans les images, la fineſſe dans la critique des mœurs. Nous nous arrêtons à cet ouvrage de Dante, parce que les autres, ſans diminuer de ſa réputation, n'y ajoutent rien. Dans ſes poéſies latines, Pétrarque s'eſt affranchi de l'entrave des regles pour ſe donner une liberté qui le fait errer çà & là ſans autre guide que ſon caprice. Cette faute ſe fait ſentir encore plus dans ſon poëme de l'Afrique, qu'il aimoit avec une tendreſſe aveugle de pere. Ses poéſies italiennes lui ont donné ſeules une excellence & une ſupériorité que ſon ſiecle a eu la juſtice de reconnoître, en le récompenſant à Rome de la couronne poétique. Nulle de ſes expreſſions n'a encore vieilli; les graces de ſon ſtyle ſont auſſi fraîches que ſi elles ne faiſoient que de naître. C'eſt un génie fertile, qui ſe reproduit ſans ceſſe, qui trouve toujours dans le même objet des faces nouvelles, qui peint les ſentimens de l'amour avec une infinité de couleurs ſans qu'elles paroiſſent ſe confondre, qui embraſſe le ſublime & le tendre, le ton énergique & le ton délicat. Trop vaſte, il ne ſait ſe fixer; trop ingénieux, il prodigue les fleurs, il ne ſait pas aſſez parler ſon ame; trop

ſubtil, il refroidit ſon ſtyle. Bocacio, ſon diſciple, n'a pas moins eu de célébrité que lui dans un autre genre. Son Décaméron eſt dénué d'élégance & de choix dans les termes, dont pluſieurs même ne ſont plus employés; les phraſes marchent avec embarras, & la conſtruction en eſt vicieuſe; mais cet ouvrage eſt écrit d'un ſtyle chaud, d'une éloquence nerveuſe & entraînante. L'imagination de l'auteur lui fait peindre les objets avec tant de force & de vérité, qu'on croit les avoir ſous les yeux; ce qui les rend quelquefois contraires à la pudeur. Il eſt une foule de caracteres tous intéreſſans, marqués par les nuances qui leur conviennent. Les perſonnages ainſi repréſentés forment des tableaux de mœurs qui jettent un jour très-lumineux ſur les uſages & la façon de vivre de ce tems-là: les penſées vraies & grandes y abondent, & les fables y ſont diſtribuées avec adreſſe pour l'amuſement & l'inſtruction.

On compte Angelus Politianus parmi les reſtaurateurs des ſciences en Italie. Sa critique eſt excellente; il a le premier corrigé les anciens auteurs, & donné les regles qu'il faut ſuivre, lorſqu'on entreprend ce pénible travail. Ses vers italiens offrent beaucoup de richeſſes, de pompe, d'enthouſiaſme, d'images & de ſentimens. Ils auroient été des chefs-d'œuvres, ſi ayant conſulté ſon oreille, il leur eût donné plus d'harmonie. Sa traduction latine d'Hérodien exprime la plupart des beautés de l'hiſtorien grec. Il y a

de la correction & de la grandeur, quoique Politianus n'eût pris dans ſa maniere d'écrire aucun modele parmi les écrivains de l'antiquité. On pourroit lui reprocher de ſe ſervir de tems en tems d'un ton trop oratoire. La traduction qu'il a faite des idylles de Moſchus, rend non-ſeulement toutes les penſées, mais encore tous les vers, tous les termes du grec, ſans que cette auſtere exactitude détruiſe les tableaux de la poéſie & faſſe diſparoître la magie des couleurs originales. Ecrivain politique, dans ſon hiſtoire de la conjuration des Pazzi, il développe avec autant de chaleur que d'intérêt les reſſorts des événemens qui en forment la matiere. Quelques morceaux heureux, quelques tirades poétiques dans une foule de vers communs n'ont point donné de célébrité à la poéſie latine d'Ugolin-Vérin. Michel ſon fils a, dans ſes diſtiques moraux, de la facilité & du naturel; mérite d'autant plus rare, qu'on le croit aiſé à acquérir.

La poéſie & la peinture ont, ſi je puis ainſi dire, un air de famille qui les fait reconnoître pour des ſœurs. C'eſt le même génie qui les a formées & qui préſide à l'une & à l'autre; même feu, mêmes beautés, mêmes graces. Il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'il ſe ſoit trouvé des hommes qui aient réuſſi dans toutes les deux, comme Laurent Lippi. Son poëme burleſque de la *Maſure recouvrée* eſt recherché à cauſe des perſonnages plaiſans qu'il y introduit

& des traits groteſques ſous leſquels il enveloppe le ſel d'une fine critique. On l'a réimprimé au milieu de ce ſiecle avec des notes pour la clarté du texte. Berni eſt en ce genre le meilleur poëte qui ſoit ſorti d'Italie. Son *Orlando inamorato* y a fait inventer une eſpece de burleſque qui en porte le nom (1). Avant lui, Burchiello, quoique d'un mérite fort inférieur, avoit eu la même gloire (2). Le poëme de Morgante par Luigi Pulci eſt un ouvrage romaneſque, où les regles les plus eſſentielles de l'art ſont perpétuellement violées; unité d'action, de tems & de lieu, bienſéances, proportion, ordre, vraiſemblance. La ſimplicité de la narration, la chaleur des tableaux, l'atticiſme du langage toſcan, y répandent un charme que peu d'auteurs italiens ont eu le talent d'attraper. Quelques hommes bas, à qui ſa réputation faiſoit ombrage, lui en conteſterent l'invention, & l'attribuerent fauſſement à Politianus, dont le ſtyle eſt bien différent. Outre un Traité des droits du pape ſur le royaume de Naples, qui le fit en partie ſurnommer le Ciceron de ſon tems, Benoît Accolti a donné des poéſies inſpirées par une imagination brillante & un eſprit gracieux.

Si Pierre Aretin fut juſtement appellé le fléau des princes, on auroit dû l'appeller avec non moins de raiſon le fléau des bonnes mœurs. Ja-

(1) Bernieſque.

(2) Burchielleſque, une branche du genre burleſque.

mais auteur n'a pouſſé la peinture de la débauche à cet excès frénétique dans lequel il eſt tombé. Il ne ménage pas plus les ſouverains qu'il ne reſpecte la pudeur dont il auroit dû faire ſon idole. Quelles horreurs n'ont pas découlé de ſa plume ! La poſtérité, amie de la décence & de la vertu, s'eſt élevée pour lancer l'anathême contre ſon nom & proſcrire certaines de ſes poéſies, dont l'ordure ſouleve les eſprits les moins délicats. Cet écrivain eſt d'autant plus dangereux qu'il a de la grace & des tournures très-ingénieuſes dans la proſe comme dans la verſification. Jean de la Caſa a ſouillé ſa plume en faiſant l'éloge d'un crime abominable que nous ne voulons pas déſigner, pour ne pas bleſſer les regles de l'honnêteté. S'il n'avoit fait que cet ouvrage, on n'en parleroit que comme d'un monſtre qu'il faudroit dévouer à l'exécration publique pour l'honneur de la ſociété. Sa Galatée forme un contraſte bien différent; auſſi la citons-nous comme une production où regnent les principes d'une ſaine morale & les ſentimens les plus épurés, où tout eſt exprimé avec nobleſſe, élégance & préciſion. Jean de la Caſa paſſe à juſte titre pour un des grands poëtes & proſateurs de ſa nation. Le poëme de la chaſſe par Angeli préſente des deſcriptions agréables, des images riantes, de la couleur & des idées.

On peut regarder Rinuccini comme l'inventeur des opéra; avant lui, aucune nation n'avoit

accompagné les tragédies des beautés de la muſique, des agrémens de la ſymphonie, des mouvemens de la danſe, de la magnificence, des décorations, de la pompe des machines. Les anciens même ne mettoient en chant que quelques parties de leurs tragédies. Quoique depuis Rinuccini l'opéra ſe ſoit beaucoup perfectionné chez les Italiens, ils font cependant encore grand cas de trois de ſes pieces dans ce genre. Une imagination portée à une hardieſſe téméraire qui méconnoît les regles, qui crée les mots ſans néceſſité, qui tranſporte les tours, qui ſe jette avec complaiſance dans les figures, eſt la marque à laquelle on reconnoît les poéſies de Préti (*a*) depuis le poëme épique juſqu'aux productions fugitives. François Bracciolini (*b*) a tout ſubordonné à l'immenſité de ſon génie. Les muſes l'ont inſpiré tour-à-tour. Dans ſes grandes compoſitions, c'eſt la majeſté, l'enthouſiaſme lyrique; dans ſes petites, c'eſt la grace, la douceur, la naïveté. Son poëme ſur l'élection d'Urbian VIII fut beaucoup approuvé de ce pape qui lui fit prendre le ſurnom des abeilles (*c*) comme ſi un

(*a*) Quelques auteurs le diſent de Bologne; d'autres penſent qu'il étoit Florentin. Dans cette incertitude nous avons cru pouvoir le placer ici.

(*b*) Pluſieurs le font naître dans le duché d'Urbin.

(*c*) *Del api*, par alluſion aux armoiries de la famille du pontife qui étoit un Barberin. Urbain VIII, naïf de Florence, étoit poëte lui-même. Ses odes

homme de génie avoit beſoin de ſurnom pour rendre ſa gloire plus étendue & plus durable. la poéſie & les mathématiques qui ont partagé les travaux de Marchetti, ont également concouru à lui établir une réputation ſur des fondemens éternellement durables. Sa traduction de Lucrece en vers italiens égale l'énergie de l'original ſans manquer d'élégance & d'harmonie. Auſſi bon poëte que médecin naturaliſte & philoſophe, Rédi s'eſt diſtingué dans tous ces genres pour la beauté de ſon imagination, la ſolidité de ſon jugement, & la maſſe de ſes connoiſſances.

Parmi les poéſies de Nicolas Strozzi, nous parlerons de ſes ſylves & de ſes idylles, comme de ſes ouvrages plus ſpirituels, plus tendres & plus finis. Jean Villani, de la famille de ceux dont nous avons déjà fait mention, s'en eſt montré digne par des poëmes remplis de grandeur. Ses vers ſatyriques ſont aſſaiſonnés d'un ſel piquant, & ſes pieces burleſques d'une ironie agréablement tournée. Menzini a mis de l'élévation dans ſes idées, & de la force dans ſes tableaux. Ce ſont les graces réunies à la beauté, qui compoſent ſa verſification. Une charge d'ornemens, de l'enluminure, des jeux de mots, lui ôtent quelquefois ſon charme naturel. Fortiguerra, enthouſiaſte du génie de l'Arioſte, lui a dérobé ſa flamme

latines ſont écrites avec beaucoup de naturel & de graces. Il n'a pas ſi bien réuſſi dans ſes vers italiens, où l'on reconnoit cependant le même pinceau.

pour en vivifier le poëme de Richardet qu'il a fait en l'honneur du chantre de Roland le furieux. Cet ouvrage de Fortiguerra, vraiment original & d'une imagination heureuſe, a été reproduit avec une partie de ſes agrémens dans pluſieurs traductions françoiſes. Filicaia étoit né avec du goût & des talens pour la poéſie. La nobleſſe, le ſentiment, la délicateſſe, ſont répandus dans ſes ouvrages qu'un excès d'eſprit, & ſi je puis ainſi dire, une pente vers les pointes, gâtent par intervalles, mais aſſez rarement. La nature avoit également fait poëte Ruccelai, dont les vers ont des graces & de l'harmonie. Cette derniere qualité eſt plus eſſentielle aux vers qu'on ne penſe. La vraie poéſie eſt un chant qui ne peut ſubſiſter ſans l'harmonie; ce n'eſt que par celle-ci que l'autre peut remplir une des principales fins, celle de plaire.

Carſughi écrivoit aſſez bien en latin pour donner des regles ſur l'art de bien écrire. Son poëme ſur ce ſujet eſt fait avec goût, & il y regne une imagination gracieuſe. Ses épigrammes ſont du même ſtyle. La poéſie du ſénateur Adami a de la pompe & de grandes images; celle du docteur Vanucchi, de la douceur & de l'harmonie.

Dans l'*America*, poëme épique de Smeducci, on voit pluſieurs imitations d'Homere qui ne rendent pas cet ouvrage meilleur. Les plus mauvaiſes productions ſont celles où l'on imite mal un auteur immortel; dépouillées d'invention, elles offrent

encore un objet de comparaiſon qui leur nuit beaucoup. Les tragédies de Smeducci valent mieux que ſon poëme épique. Son traité de l'art poétique eſt fait avec goût, malgré la ſingularité de quelques opinions que l'auteur y a avancées. Les opéra de Salvi ſont écrits d'un ſtyle élevé ſans enflure, touchant ſans fade langueur, aiſé, mais quelquefois juſqu'à la négligence. Salvi tranche avec force dans ſes ſatyres; ſes ſonnets heureux ont une abondance de ſentimens qui ne peut être que l'effet d'une ame tendre.

Parmi les auteurs vivans, M. l'abbé Bandini jouit d'une réputation ſupérieure peut-être à ſes talens & à ſa ſcience; car on ne connoît de lui aucun ouvrage de marque. La deſcription de la Toſcane, par M. Targioni, n'eſt pas une de ces productions ſeches qui reſſemblent à des cartes ou à des dictionnaires géographiques, ſeulement propres aux voyageurs pour faire leur route; on y voit l'hiſtorien exact, le raiſonneur ſolide, le naturaliſte éclairé, le bon écrivain. Cet auteur a travaillé ſur pluſieurs objets d'hiſtoire naturelle avec les mêmes lumieres & la même ſagacité. Il a fait quelques diſſertations, un commentaire ſur l'obéliſque de Céſar-Auguſte, trouvé dans les fouilles du champ de Mars.

M. Pecci & l'abbé Savini ſe ſont fait connoître, l'un par le grand ſavoir qu'il a répandu dans ſes diverſes compoſitions; (*a*) & l'autre,

(*a*) Une entre autres, qui a pour titre: *Riſtretto*

par une pureté & une correction de ſtyle, difficiles à acquerir dans quelque langue qu'on écrive. Les ſceaux anciens ont fourni une matiere à la plume de M. Dominique-Marie Manni; ſujet couvert d'obſcurités, qu'il a traité d'une façon neuve & inſtructive. On peut retirer beaucoup de fruits de ſes leçons de la langue toſcane. Les lumieres de MM. Antonio Manni & Averio Manetti, médecins, ſont conſignées dans des ouvrages beaucoup lus par les perſonnes de leur art. MM. Migliorato, Macciani & Léopold Guadagni ont conſacré leurs travaux aux progrès de la juriſprudence. Les inſtituts du dernier ſont en grande conſidération. M. l'abbé Ximenès, ſi ſouvent employé avec raiſon par le dernier empereur, a fait des élémens de géométrie & un ouvrage ſur la méridienne de Florence, eſtimé ſur-tout par l'érudition & les juſtes obſervations qui s'y trouvent. M. Brogiani égale les plus ſavans anatomiſtes. Son livre ſur les poiſons, dont la connoiſſance a ſes inconvéniens comme ſes avantages, ſe ſauvera de l'oubli dans lequel le tems, ce maître impérieux, jette les productions médiocres. M. Giacomelli, qui à la connoiſſance des langues anciennes & modernes réunit des talens ſinguliers, a traduit quelques tragédies de Sophocle & d'Eſchyle. Sa verſion reſſemble au revers d'une belle tapiſſerie, pour nous ſervir d'une expreſſion de Madame de la Sabliere; & ce n'eſt

delle coſe piu notabili della cita di Siena ad uſo de forestieri.

pas un petit mérite, ſi l'on conſidere la vigueur & l'élévation des auteurs grecs. Il a paru de M. Giacomelli des vers écrits avec chaleur; ſa proſe eſt marquée à cette qualité. Auteur dramatique, orateur, homme érudit, le ſénateur Ruſcellai doit être placé parmi ceux qui honorent le plus ſa patrie. Les fleurs naiſſent ſous le pinceau de M. Mozzi; ſa poéſie eſt d'un coloris frais & d'une touche riante. M. l'abbé Nicolai a ſavamment interprété l'Ecriture-Sainte, ſans que cela l'ait empêché de monter ſur le Parnaſſe & d'y jouer de la lyre avec agrément.

Quelques opéra de Caſalbi ont merité d'être repréſentés ſur la plupart des théatres de l'Europe; ce qui prouve que l'auteur a le talent ineſtimable de ſatisfaire à la fois des goûts différens. Madame Sulgher paſſe pour être une excellente improviſatrice.

Les improviſateurs ſont des poëtes qui font ſur toutes ſortes de matieres des impromptus quelquefois d'une longue haleine. La plupart de leurs vers ne conſiſtent, comme on peut bien ſe l'imaginer, que dans des traits ſans liaiſon, qui n'ont aucun rapport avec les ſujets; mais prononcés avec ce ton d'emphaſe & des contorſions preſque convulſives, qui agitent les improviſateurs, comme autrefois la Sybille, lorſque placée ſur le trépied, elle prononçoit des oracles: ils en impoſent à la multitude dominée par les ſens. D'ailleurs la rapidité du débit, jointe au bruit du chant, ôte la faculté néceſſaire pour

asseoir un jugement réfléchi. Il faut avouer néanmoins que ce genre demande une fécondité & une aisance qui sont les signes d'un vrai talent.

Madame Morelli, qu'on connoît encore plus sous le nom de Corilla Olympica, s'est jetée dans cette carriere, où elle a acquis la plus grande célébrité. Nous avons assisté à son couronnement; mais son mérite n'a pas répondu à l'idée que nous nous en étions faite, & nous avons été plus frappés de l'appareil de son triomphe, que de l'éclat de ses succès. Le théatre de ce triomphe, étoit le capitole de Rome, superbement orné. Les princes & les cardinaux y avoient une place distinguée. Toute la garde de la ville étoit sous les armes; & comme s'il eût été question d'un grand événement ou d'une fête pompeuse, le bruit du canon retentissoit au loin, pour inviter le public à se livrer à la joie. Corilla avoit une très-élégante parure; elle étoit à côté des conservateurs de Rome, élevés sur un trône & sous un dais. C'est à leurs pieds qu'elle se mit à genoux pour recevoir la couronne de lauriers qui lui étoit destinée. Plusieurs auteurs lurent des sonnets. On proposa à Corilla des sujets qu'on appelle *thémes*; elle les remplit sans préparation par des lieux communs, des redites, des digressions & des louanges en son honneur. Un joueur de harpe qui se trouvoit derriere elle, accompagnoit sa voix assez agréable. Corilla ne jouit pas purement de sa gloire; car le peuple, irrité de voir son nom à côté de ceux du Tasse

& de Pétrarque, fit éclater, le même jour, ſon mécontentement par des eſtampes obſcenes, par des propos inſolens & une ſédition que des ordres ſages diſſiperent bientôt. Le peuple d'Italie eſt très-aiſé à s'enflammer, mais trop lâche pour s'obſtiner & réſiſter à la force.

Lorſque les arts ne pouvoient ſe faire jour au milieu de la nuit qui enveloppoit les autres pays de l'Italie, la Toſcane en étoit éclairée de quelques rayons. Au douzieme ſiecle, on y vit naître la peinture; mais elle reſta quelque tems dans l'enfance, & ſes progrès furent lents. On n'avoit pas encore trouvé le ſecret de peindre à l'huile, & l'on ne pouvoit point étudier de modele, aucun peintre de génie n'ayant paru. Nous omettrons donc Taſſi, Memmi, Orgagna, Spinello, Pietro della Franceſca, Margaritone, à qui les talens n'ont pas manqué, mais qui n'ont pu s'aider de la connoiſſance des regles, des leçons, de l'expérience & de l'habitude, du ſecours de voir des chefs-d'œuvres. Nous ne rappellerons Cimabué que parce qu'il ouvrit les portes de Florence aux arts que les barbares en avoient chaſſés. Les morceaux qui reſtent de ce peintre ont quelque mérite, mais on n'y voit aucune trace de bon goût. La réputation de Giotto engagea ſes compatriotes à lui ériger après ſa mort une ſtatue de marbre; ſes tableaux à la moſaïque lui font encore honneur. Giottino, Stéphano, Laurati, Laurenzetti, les Gaddi, ſe ſont formés ſous lui. Le premier, imitateur ſervile

de ſon maître n'a fait que des peintures léchées; le ſecond l'a dévancé dans la carriere par une plus grande connoiſſance de la perſpective; le troiſieme a excellé dans le nu des figures & le choix des draperies; le quatrieme s'eſt diſtingué par un excellent goût de coloris. Des deux Gaddi, nous ne citerons qu'Angelo, qui s'eſt fait eſtimer à cauſe de ſon talent à peindre les ſituations du cœur humain, & de l'invention qu'il a miſe dans ſes tableaux. Gaddo Gaddi n'avoit en ſa faveur que la partie du deſſin. La peinture ne reçut vraiment en Toſcane un caractere de nobleſſe & de vérité que ſous Léonard de Vinci. Ce fut à l'époque de ce peintre, qui ne craignit pas de compromettre l'ancienneté de ſon nom en maniant le pinceau, qu'elle ſortit de l'enfance pour entrer en maturité; nous la verrons bientôt prendre toutes ſes forces. Léonard de Vinci a une maniere ſage, ingénieuſe, variée, mais minutieuſe & pas aſſez hardie. Toujours dans la plus exacte vérité, elle manque de coloris & de feu; elle eſt deſtituée de ces penſées neuves, de ces traits ſublimes que le génie jette comme en maſſe au milieu de la compoſition. Cet artiſte, chéri des ſouverains, mourut entre les bras de François premier. Nous faiſons mention de ce fait hiſtorique, pour montrer juſqu'à quel point ce roi dont la bonté fut égale au malheur, diſtingua les talens; ce qui eſt le vrai moyen de les faire naître & de les conſerver dans un état. Luca Signorelli avoit une imagination enflammée: ſon

trait

trait eſt bien prononcé, ſon deſſin libre, ſes figures touchées noblement ; ces attitudes dans leſquelles il les a placées, en augmentent l'intérêt ; mais il ne finit pas ſes tableaux qui ſont ſans goût & ſans élégance.

Nous n'oublierons pas Cellini, dont les talens univerſels ſe ſont portés avec le même ſuccès ſur la peinture, la gravure, la ſculpture, l'orfévrerie, la littérature. André del Sarto a très-bien réuſſi dans le deſſin, le coloris & le nu des figures, dans les draperies, à qui il fait ſuivre à merveille ce nu, dans la molleſſe des carnations. Ses airs de tête ont de la grace, mais aucune nobleſſe ni vivacité dans l'expreſſion. On trouve dans les ouvages de Peruzzi une économie & des points agréables de perſpective qu'il avoit beaucoup étudiée. Mathurin s'eſt élevé au-deſſus de la foule des peintres, en plaçant chaque objet de ſes tableaux dans le jour le plus convenable pour le rendre frappant. Il a employé à ſon clair-obſcur une maniere égratignée qui le renforce. Il nous ſemble qu'on devroit ne pas rejeter cette maniere, quoiqu'un peu rude; on donneroit au clair-obſcur un effet plus vigoureux. Les graces ornent les peintures de Crédi; on ſouhaiteroit qu'elles euſſent conſervé leur liberté naturelle, & qu'elles ne fuſſent pas en quelque ſorte l'image de celles dont s'eſt paré Léonard de Vinci. Le faire de Crédi n'eſt point à lui, & ſe reſſent de cet eſclavage qu'une imitation trop marquée produit ordinairement. Il en eſt de

même de Jean-François Penni à l'égard de Raphaël, ſur lequel il s'eſt trop modelé. Un artiſte qui imite ne doit jamais pour cela perdre ſon caractere d'originalité. Il faut qu'il transforme en ſa propre ſubſtance ce qu'il enleve à autrui, qu'il devienne un rival, & non un copiſte.

Nous voici arrivés au degré où la peinture s'eſt le plus élevée en Toſcane. Les tableaux de Roſſo ſont de génie; il y regne une belle invention, une diſpoſition heureuſe, un deſſin ſavant; la touche en eſt forte, les figures pleines de vie, les têtes agréables & majeſtueuſes. Quel peintre auroit été Roſſo, ſi ne voulant pas être ſingulier & quelquefois bizarre, il eût mis un frein à ſon imagination, & qu'il eût toujours pris ſes traits dans la nature! Allori a un très-bon goût de deſſin, du choix dans ſa compoſition, & de la délicateſſe dans ſon pinceau. On reconnoît la maniere de Bronzino à ſa ſéchereſſe, à ſon ton briſé & ſans union, à ſa vigueur & à ſes grands traits. Perrin del Vaca s'eſt ſervi d'un faire naturel, en peignant les ornemens d'architecture & de pur caprice. Sa touche a de l'aſſurance, & ſon coloris de l'harmonie. Michel-Ange Buonarotti a animé ſes ouvrages des feux brûlans de la poéſie. Tout y paroît avec un corps, une ame; tout y reſpire, étonne & ravit d'admiration. Mais ſi ſa maniere eſt ſublime, elle manque de ce moëlleux & de ce ſuave, qui donne de la flexibilité, de la fineſſe, de la grace. Il a fleuri dans l'architecture, &

s'eſt montré encore plus habile ſculpteur dans ſon Cupidon que l'on prit pour un antique, dans ſa ſtatue de Bacchus, dans ſon mauſolée de Jules II, où l'on voit une figure de Moyſe, chef-d'œuvre de vérité, de préciſion, de beautés mâles & éclatantes. On trouve dans Dominique Beccafumi les lumieres bien grouppées, les objets arrondis, les ciels brillans, une touche animée & un goût agréable. Le ſtyle de Barthelemi di San-Marco eſt d'un deſſin pur. Vazari a de l'aiſance, mais il n'a nulle intelligence dans le coloris.

Grand feu de génie, compoſition riche, belle maniere que celle de Pontorme, dont le ton changeant a apporté dans ſes tableaux une différence qui ne lui eſt pas favorable ! Les ouvrages de Civoli ont beaucoup de variété & de chaleur. Ses draperies ſont d'un bon ſtyle, & ſes deſſins d'un goût ferme. Guirlandaio n'étoit pas dépourvu de talens ; mais s'il n'avoit point été le maître de Michel-Ange Buonarotti, ſon nom ſeroit preſqu'entiérement oublié. L'imagination riante de Mannozi lui a fait ſemer dans ſes productions une foule de détails ingénieux, ſans que l'unité en ſoit rompue. Son coloris eſt admirable, & ſes teintes bien expreſſives. Il eſt des objets qu'il peignoit ſi parfaitement, que l'œil le plus attentif & le plus éclairé s'y laiſſoit facilement tromper, en prenant l'art pour la nature elle-même. Les tableaux de Paſſignani annoncent dans ce maître du jugement & de la

nobleſſe. Roſelli a penſé ſes compoſitions, & donné à toutes les parties du deſſin la proportion la plus exacte. Sa touche eſt agréable ; mais il peche par le défaut d'action & d'enſemble, qui doit animer & unir les ſcenes d'un tableau. Vannius a ce tour heureux & facile, ce charme ſéduiſant que produiſent les graces. Il met de l'élégance & de la vérité dans l'invention, il oppoſe avec intérêt les grouppes, ménage bien les repos, varie le caractere des figures, donne au coloris la vigueur convenable ; mais il n'eſt pas aſſez original. Le talent ſupérieur de Garzi l'a rendu propre à pluſieurs genres. La délicateſſe de ſa touche, la nobleſſe de ſes caracteres, l'élévation de ſes penſées font rechercher ſes productions. Un ſtyle d'enthouſiaſme & de ſublimité qui va quelquefois juſqu'au merveilleux, des draperies à plis trop reſſentis, des ombres trop noires, une lumiere éparpillée déſignent les tableaux de Pierre de Cortone. Les deſſins de Volterra ſont heurtés d'une grande maniere, ſes airs de têtes remplis de majeſté, ſon coloris foible & inégal. Il a donné pluſieurs preuves de talens dans la ſculpture, entr'autres celle d'avoir jeté en fonte d'un ſeul jet le cheval qui ſoutient la ſtatue de Louis XIII, qu'on trouve à la Place-Royale de Paris.

Lutti en impoſe par la majeſté de ſes figures ; ſes têtes de caractere ont de la variété & de l'ame. Son ſeul défaut eſt de manquer de correction.

Nicolas de Piſe a mérité de ſe faire une réputation dans l'architecture par ſon goût approchant de l'antique, & dans la ſculpture par ſes formes ſavantes. Les ouvrages de Donato en ſculpture ſont très-bien conçus, d'une exécution noble, hardie. Ceux de Bandinelli ont un grand caractere; ſon ſtyle tient de celui de Michel-Ange avec moins de fierté & de génie, mais avec plus d'élégance & de travail fini. Ruſtici avoit approfondi les ſecrets de ſon art; ſa compoſition eſt naturelle; c'eſt la ſimplicité que la nobleſſe releve. Les chefs-d'œuvres d'Algardi réuniſſent tous les ſuffrages, & l'on ne peut trop louer la fineſſe & la vie que ce ſculpteur leur a donnée.

Tadda avoit le génie d'invention qui découvre toujours de nouvelles richeſſes. On aſſure qu'il avoit trouvé le ſecret de lier des morceaux ſéparés, avec la même union que s'ils formoient un ſeul corps. De pareils efforts, de tels ſuccès, s'ils ſont réels, peuvent bien ranimer les arts languiſſans & en étendre l'horizon. Les compoſitions de ce ſculpteur furent de ſon tems dans la plus grande eſtime. On ne peut conteſter à Marzo Finiguerra la gloire d'avoir trouvé le premier la maniere de graver les eſtampes ſur du cuivre. Depuis lui cet art qui ſert ſi utilement à perpétuer le faire des habiles peintres, a pris les plus grands degrés d'accroiſſement. Della Bella a donné à ſes gravures de la délicateſſe & des charmes. Ses deſſins fixent l'atten-

tion par la vigueur de la touche.

Florence a eu l'avantage de donner le jour à Lulli. Ce génie né pour opérer une révolution dans la muſique, y a découvert des beautés juſqu'alors inconnues; tout eſt ſenti & raiſonné dans ſes productions. Il y a du feu, de l'éloquence, de l'harmonie, une extrême variété. Ses chants ſont de la plus grande beauté par le caractere de ſimplicité, de douceur & de mélodie dont il a ſu les revêtir. Ceux qui ſont ennemis d'un travail trop marqué, du bruit & des hurlemens propres à étourdir l'oreille ſans rien dire à l'ame qui doit être principalement remuée, deſireroient bien que nos muſiciens célebres ſe rapprochaſſent du goût de Lulli, je veux dire de la nature, dont ils ſe ſont étrangement écartés. Cet effet dangereux n'eſt que trop ordinaire à l'eſprit de ſyſtême que l'amour de la nouveauté & le deſir de ſe ſinguliſer introduiſent dans les arts.

De tous les autres muſiciens défunts du duché de Toſcane, nous ne donnerons ici une place qu'à Ceſti, parce qu'il a laiſſé ſeul pluſieurs ouvrages qui peuvent ſoutenir l'épreuve de la critique, ſans être néanmoins exempts de défauts. Il avoit moins de talens que d'étude : auſſi ſa maniere eſt-elle ſans facilité; ce qui eſt racheté par de grandes penſées & des accompagnemens riches. Nous ne parlerons pas des compoſiteurs qui ſont en vie, à cauſe de leur très-petit nombre & de la médiocrité de leurs talens.

Peu d'actrices ont eu autant de célébrité ſur les théatres d'Italie que Victoire Téſi. Elle déclamoit d'une maniere noble. Son jeu avoit dans l'expreſſion un preſtige inoui. Sa figure plaiſoit ſans ſe faire admirer. Sa voix n'étoit pas agréable, & le timbre même en étoit foible ; cependant elle ſavoit le ménager avec une adreſſe qui ſembloit en renforcer les ſons. Guarducci a quitté le théatre au grand regret des Italiens, dont il faiſoit les délices. Il chantoit avec un goût exquis. Pierre & Catherine Pertici jouent dans le comique d'une façon intéreſſante par la vivacité de l'action & la vérité qu'ils y mettent. Le chant de la virtuoſe Sani Grandi a de la netteté & de la préciſion. Chiavacci plaira toujours lorſqu'elle n'aura à remplir que de petits théatres. Sa voix a peu de volume ; mais la délicateſſe de ſon ton enchante l'oreille, & les graces de ſa figure charment les yeux. Cette actrice donne plus à l'art qu'à la nature ; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant dans elle, qu'elle eſt née avec des talens qui aſſurent un ſuccès.

Je ne dirai rien de la maniere dont ſe gouvernent les petites républiques d'Italie, les états du duc de Parme, ceux de Modene & quelques autres contrées. Pour en avoir une idée juſte, il ſuffit de ſavoir que la politique de ces divers pays roule toute entiere ſur des principes directement contraires à ceux du grand-duc. Surchargés de réglemens, étouffés par le poids énorme des prohibitions de tout genre,

l'agriculture, les arts, les manufactures ne peuvent pas y prendre leur accroiſſement. Un ſol riche & fertile en rendroit les habitans heureux, ſi la politique y ſecondoit ou ne s'étudioit pas à y contrarier perpétuellement la nature. On y eſt ſans ceſſe occupé à prendre des meſures pour prévenir la diſette, lors même qu'on y eſt dans l'abondance : la peur d'un mal chimerique y fait naître des maux réels. Dans la plupart de ces contrées, le miniſtere, les officiers municipaux, les autres magiſtrats ſe tourmentent & tourmentent les citoyens, toujours dans la vue de faire un bien qu'ils ne font pas, & que par une fatale illuſion ils ſe flattent non-ſeulement d'avoir fait depuis longtems, mais de continuer avec le même zele, le même mérite, la même gloire. Une erreur, quelque funeſte qu'elle puiſſe être, n'établit jamais plus ſolidement ſon empire que lorſque par un preſtige inexplicable elle eſt venue à bout de ſe faire adopter comme une vérité auſſi utile que certaine : on ne penſe pas alors à s'en dépouiller, parce qu'on s'y eſt attaché par droiture, par amour du vrai, par devoir. A des ſouverains qui veulent tout régler, à des ſujets même qui ſe défiant de leurs lumieres craindroient qu'à chaque pas ils ne fiſſent ou ne ſe trouvaſſent ſur le point de faire quelque chûte, s'ils n'étoient dirigés par des réglemens, parlez d'un ſyſtême qui laiſſeroit à chacun le droit de diſpoſer à ſon gré des denrées qu'il a recueillies,

des marchandiſes qu'il a manufacturées ; annoncez-leur qu'il eſt évidemment de l'intérêt public de vendre à qui paie mieux & plus cher, d'acheter de celui qui offre la meilleure marchandiſe & à plus bas prix, ſans faire attention ſi c'eſt d'un étranger que vous achetez, ou à vos concitoyens que vous vendez ; faites-leur entendre le mot de liberté : vous révolterez les uns, vous effaroucherez les autres. Gardez-vous bien de ſuivre les mouvemens du zele, & de crier plus haut ; vous ne feriez qu'irriter les parties intéreſſées. Si vous étiez né dans l'un de ces états, l'autorité s'armeroit contre vous, elle vous forceroit au ſilence, & vous puniroit même ſévérement, ſi vous oſiez encore élever la voix pour défendre le bien général, l'intérêt de tous. Il faut ſe contenter de plaindre en ſecret ces gouvernemens, qui libres de ſe procurer à peu de frais le ſpectacle d'un état floriſſant & d'un peuple fortuné, éloignent par un mauvais régime tous ces grands avantages après leſquels ils ne ceſſent pourtant de ſoupirer.

Depuis le commencement juſqu'à la fin de l'année vous voyez dans la plupart de ces états les hommes en place, forcer les propriétaires, ſouvent même ſous de grieves peines, à donner une déclaration exacte de leurs récoltes, & des grains qui leur reſtent des récoltes antérieures ; calculer enſuite la ſomme totale de ces différens produits, la rapprocher de la quantité de denrée qui eſt néceſſaire à la conſommation intérieure ;

régler, d'après cette comparaiſon, l'approviſionnement des marchés; taxer même les prix de peur qu'ils ne fuſſent trop hauts, ſi le gouvernement s'en rapportoit à la libre convention des acheteurs & des vendeurs; ne permettre au citoyen d'échanger une partie de ſon ſuperflu contre l'argent de l'étranger que lorſque la ſurabondance appauvrit le cultivateur & fait deſcendre la denrée à vil prix; révoquer cette permiſſion dès que le peuple commence à demander du pain moins cher. La méthode qu'on ſuit pour régler la vente & l'achat des grains eſt plus ou moins exactement miſe en pratique pour les autres branches de commerce. Les marchands, les propriétaires, les fabricans, les entrepreneurs ne font aucun mouvement qui ne ſoit marqué par un ſignal du gouvernement. Si on leur permet de faire un pas, c'eſt pour leur donner bientôt après une évolution contraire ou pour les arrêter. Ceux qui gouvernent & ceux qui ſont gouvernés ne ſortent d'un embarras que pour ſe jetter dans un autre : ils n'ont jamais de marche réglée. Ces variations perpétuelles ne permettent pas de faire des ſpéculations ſolides, & de former des plans. L'émulation étouffée, le génie s'éteint, & une langueur mortelle s'empare de tous les membres de l'état. Tout eſt flétri dans les campagnes, rien n'eſt animé dans les villes; l'agriculture ſe dégrade, les arts ne ſe félicitent d'aucune découverte; comme ils n'ont point d'appui, ils s'affoibliſſent & tombent. Le commerce

n'eſt qu'une vaine ombre ; il ſe réduit à quelque miſérable trafic. Voilà donc à quoi ſe terminent tant de ſollicitudes & de travaux. Qu'on ſe les épargne, on ne ſera que plus aſſuré de mieux gouverner.

Dans les états de Parme & de Plaiſance les lettres ont été couvertes de ténebres. Parmi le petit nombre de ceux qui s'y ſont livrés juſqu'à nos jours, il n'en eſt aucun qui ait évité l'écueil du médiocre par des ouvrages conſidérables, ſi l'on en excepte Pomponio Torelli & ſur-tout Laurent Valla. Ce premier a fait des tragédies qui renferment des beautés ſupérieures ; le ſecond a eu aſſez de goût & de lumieres pour donner de fort bons préceptes, mais non pour juger avec raiſon & mettre à leur place les auteurs de l'antiquité. Quintilien, dont il ſe rapproche le plus par ſa maniere d'écrire, eſt le ſeul qui ait échappé aux traits de ſon injuſte critique. Son ouvrage des élégances de la langue latine eſt une preuve qu'il en connoiſſoit les fineſſes, & qu'il étoit en état de les employer en écrivant. De toutes ſes productions c'eſt celle qu'on peut lire avec avantage lorſqu'on veut ſe former en latin un ſtyle agréable & pur. Ses traductions d'auteurs grecs, ſes hiſtoires, notes, diſſertations, &c. ſont faites ſans ſoin & ſans fidélité. Laurent Valla a eu la gloire de coopérer à la renaiſſance des lettres. Caſati a fait quelques diſſertations aſſez bonnes ſur le feu.

Zucchi eſt l'auteur des téleſcopes de réflexion,

qui depuis lui ſe ſont perfectionnés, & que quelques auteurs célebres ont appliqués à différens objets. L'abbé Bacchini a étalé des connoiſſaces dans certains ouvrages, principalement dans un journal qui étoit aſſez lu. Sa feuille périodique eſt une des premieres qu'on ait vu paroître en Italie. Cerci n'a pas de titre plus glorieux que celui d'avoir eu une place à l'académie des ſciences de Paris; titre équivoque qu'il devoit peut-être à l'intrigue ou à la protection qui ont toujours eu tant empire ſur les académies. Cet abus augmente tous les jours. (*a*) Cependant rien n'eſt

(*a*) Sur-tout dans celles de Paris. On diroit que, pour en être reçu, il n'eſt pas beſoin de s'appuyer ſur des titres de littérature & de ſcience. L'homme ſage qui ne ſe jette dans aucun parti, qui veut conſerver ſes opinions libres & ne rien devoir au manege & aux ſollicitations, qui n'admet pour nobleſſe que celle qui vient de la vertu, qui regarde les dignités comme un appareil ſeulement propre à éblouir les yeux du vulgaire, & qui ne conſidere les richeſſes que comme l'aliment des paſſions; l'homme ſage, le vrai philoſophe, dont le merite eſt dans lui-même, ne cherche guere à y être admis. C'eſt ainſi que ces aſſociations ſe privent de perſonnes que les talens & les lumieres ont rendu célebres; c'eſt ainſi qu'elles fannent le laurier qui ceint la tête de leurs membres; enſorte qu'il n'y a plus de gloire à le devenir. Je ne crains pas de mettre en avant cette vérité, parce que les abus ſur leſquels elle porte, pourroient ſe corriger. Que ces académies rempliſſent le but pour lequel elles ont été formees, qu'elles répandent la lumiere, que l'équité preſide à leurs jugemens & à leur choix; alors elles ſeront un des ornemens de la

plus nuiſible aux ſciences & aux lettres que de voir la récompenſe du génie & des lumieres paſſer entre les mains de la médiocrité. Le mérite repouſſé de ſon ſéjour naturel, ſe décourage, languit dans l'inaction, ſe deſſeche faute de culture.

Quant aux auteurs vivans de Parme & de Plaiſance, nous citerons M. l'abbé Canonici, que ſon érudition a fait connoître, le P. Anſaldi, bon théologien & ſolide critique; M. l'abbé Mazza, dont la poéſie a de belles images, & qui en traduiſant des productions angloiſes, réunit la conciſion, la fidélité & l'agrément; le marquis Manara, traducteur d'une partie des ouvrages de Virgile: ſtyle élégant, tournure facile, termes choiſis, telle eſt la marque qui diſtingue ſes verſions. Ses talens encore plus que ſon nom lui ont ouvert la voie des ambaſſades qu'il a remplies avec diſtinction. Nous ne con-

patrie & un des plus utiles établiſſemens que les adminiſtrateurs publics aient pu créer. Juſques là, on ſe demandera ſouvent, pourquoi les Paſcal, les Chaulieu, les Vertot, les Rolin, les Dumarſais, les Racine, les Crébillon fils, & tant d'autres d'un égal mérite, n'ont pas été de telle académie qu'on pourroit citer, avant de former pour ſoi-même le deſir d'en être. Je prie mes lecteurs de ne pas ſoupçonner mon opinion de partialité. Je n'ai jamais eu ni n'aurai jamais ſûrement le deſſein de devenir membre de ces académies; & ſi pluſieurs de celles qui ſont en Europe m'ont ouvert leur ſein, ce n'eſt pas à des reſſorts bas & humilians que je le dois.

noiſſons pas d'autres écrivains renommés dont Parme ou Plaiſance ſoit la patrie.

Le duché a fourni dans la peinture quelques artiſtes qui méritent d'être cités avec diſtinction. François Mazzuoli dit le Parmeſan eut du goût pour cette profeſſion dès ſon bas âge ; il faiſoit des figures comme par inſtinct. Son penchant ſi fortement décidé ne fit que s'accroître avec le tems. Il mit ſous ſes yeux les ouvrages de quelques grands peintres, & c'eſt à leurs flambeaux que ſon génie s'alluma. Sa façon eſt moëlleuſe, ſa touche d'une légéreté & d'une délicateſſe bien rare, ſon coloris d'un charme auquel il n'eſt pas poſſible de réſiſter, ſes figures d'une vérité ſimple & naïve, l'enſemble de ſes tableaux du fini le plus agréable. Quelques répétitions, de la monotonie, une négligence à exprimer les paſſions & les caracteres, ſont des défauts qui ne diminuent rien de ſa gloire. Philippe Mazzuoli a trop peint d'habitude. Son deſſin eſt outré, mais large & hardi ; ſes draperies ſont bien formées, ſon ton de couleurs fort bon. Les plans de Jérôme Mazzuoli ſont ingénieux & nobles. On deſireroit qu'ils fuſſent mieux exécutés. Si ſon pinceau a de la grace, il manque de préciſion & de force. Bertain a peint Flore. La ſuavité de ſon goût va juſqu'à la langueur ; le caractere de ſes têtes eſt frappant, ſes draperies ont de mauvais plis & ſont chiffonnées. Il a eu l'art de relever pluſieurs de ſes tableaux par de brillantes fabriques. On remarque dans ceux de Tinte un deſſin ſavant, un pin-

ceau raiſonné, une expreſſion vive & énergique.

Lanfranc a été de ces génies créateurs qui ne le cedent à perſonne en vigueur, en grandeur & en fécondité. Ses figures ſont d'un deſſin mâle, ſes draperies d'un choix heureux; ſes grouppes ſont bien liés. Ce qui manque à la perfection de cet artiſte fait pour être imité, eſt la correction, un bon goût de teintes, l'harmonie des couleurs, l'intelligence du clair-obſcur qui produit ces effets frappans de lumiere qu'on ne trouve guere dans ſes productions. Le coloris de Bardalocchio eſt élégant & tendre; il a mis de la variété dans ſes têtes & donné de la vie à ſes figures: pour faire ſentir le mouvement de leurs muſcles, il a utilement employé le méplat; mais ſa compoſition eſt triviale & ſa manière meſquine.

Arrêtons-nous un inſtant ſur quelques muſiciens du duché de Parme & de Plaiſance, dont les talens ne ſeront pas oubliés. Sacrati a dans ſes opéra le deſſin grand, le ſtyle noble, la marche impoſante & variée, le pinceau fier & vigoureux. La muſique d'égliſe de Capelli eſt d'une beauté ſupérieure; elle éleve l'ame & l'attendrit. Il y a dans les compoſitions de Giacomelli peu de choſes ſenties, véritablement éloquentes, peu de traits profonds & dont l'effet ſoit durable; mais beaucoup d'agrément, de ſaillies, d'idées brillantes qui plaiſent à l'imagination. Chaque art a ſes Ciceron comme ſes Pline, ſes Boſſuet comme ſes Fontenelle, ſes Pouſſin comme

ſes Boucher. Le ſiecle du génie qui maîtriſe eſt bientôt ſuivi de celui du bel-eſprit qui s'occupe à courtiſer. Giacomelli eſt un des premiers muſiciens qui ſe ſont éloignés de la grande route pour marcher à travers des ſentiers épineux & fleuris. Son exemple n'a que trop fait de mauvais imitateurs. L'ancien goût, ce goût des choſes, ce goût de la nature & de la vérité s'eſt perdu, & on lui en a ſubſtitué un autre qui regorge d'atours affectés. Giacomelli n'en eſt cependant pas moins un compoſiteur célebre, à peu près comme Séneque qui abonde en défauts charmans, ſi les défauts, hélas! peuvent avoir des charmes aux yeux de la ſaine critique. Les muſiciens vivans, Fortunati & Colla ont aſſez de grace & de variété, mais ils manquent d'expreſſion & d'harmonie.

Ce n'eſt pas par la multitude, mais par le mérite de ſes écrivains, que le duché de Modene s'eſt illuſtré. Entre ceux qui ſe ſont adonnés aux mathématiques, nous ne citerons que Guarino Guarini, Carradi & Montanari. Ces deux derniers ſe ſont plus fait connoître, l'un en écrivant ſur le calcul intégral, l'autre par une diſſertation ſur les cometes, des diſcours ſur des expériences phyſiques, ſur les étoiles fixes qui ont diſparu & ſur celles qui ont commencé à paroître. Les ouvrages en médecine de Fallope, les découvertes utiles, dont l'une (*a*) porte ſon nom, ont rendu

(1) Les trompes de la matrice & des ovaires ſont appellées trompes de Fallope.

ſa

ſa mémoire immortelle. Le livre de Vignole ſur les cinq ordres d'architecture, fait avec goût & connoiſſance, a fixé invariablement les principes de cet art. Primer ſur le nombre conſidérable des commentateurs d'Ariſtote, par l'intelligence, la ſubtilité, la critique, c'eſt le jugement glorieux qu'on doit porter de Caſtel Vétro qui a traduit & commenté en italien la poétique du philoſophe grec. Le grand apparat de Niſolius eſt une ſource utile où peuvent puiſer ceux qui ne ſont pas aſſez verſés dans la langue latine, & qui n'ayant pas beaucoup lu les bons auteurs de l'antiquité, veulent ſe ſervir d'expreſſions cicéroniennes. Sébaſtien Corrado a fait deux excellens ouvrages, dont l'un eſt ſur la langue latine, & l'autre ſur Cicéron, dans lequel il a jeté des lumieres propres à bien faire entendre cet écrivain.

Rien de médiocre n'eſt ſorti de la plume de Sigonius. Exact, judicieux, méthodique, il poſſede encore l'avantage d'écrire clairement & avec pureté. Ses traités de la république des Hébreux, de celle des Athéniens, du royaume d'Italie depuis 579 juſqu'en 1300, ſon ouvrage ſur les formations des principautés de ce royaume, ſes notes ſur Tite-Live, doivent être lus avec une attention principale. Il a écrit ſur le droit romain en homme maître de la matiere, quoiqu'elle fût cachée ſous d'épais nuages. Ses harangues en fort petit nombre ont la qualité d'être en très-beau ſtyle; mais elles ſont dénuées de force & de penſées. Nous venons de lire celle qu'il a faite ſur

l'utilité de l'hiſtoire, (*a*) dans laquelle nous n'avons trouvé aucun fond. Sadolet a imité avec beaucoup de ſuccès Cicéron dans ſes épîtres, harangues, &c. & Virgile dans ſes poëmes. On le place parmi le petit nombre des auteurs modernes qui ſe ſont bien exprimés dans la langue latine. Preſque tout ſon talent porte ſur le ſtyle qui, perdant ſa liberté dans la contrainte de l'imitation, devient languiſſant & inanimé.

L'Arioſte n'a pas bien choiſi le ſujet de ſon poëme. Il l'a mal tiſſu, mal ordonné, & n'a obſervé aucune proportion dans les parties. En prenant des paladins pour héros, il a transformé la grandeur de l'épopée & lui a donné un air de facéties plus propre au comique qu'à tout autre genre. Ses épiſodes ne ſont aucunement préparés; il a entaſſé dans les détails puérilités ſur puérilités, invraiſemblances ſur invraiſemblances, folies ſur folies : mais combien il eſt fécond, agréable & pur! Son ſtyle eſt ſon chef-d'œuvre, ſes deſcriptions ont une variété de couleurs qui peint les choſes de la maniere la plus pittoreſque. Il réunit tous les tons, même ceux qui ſont entr'eux les plus contraires, le grave & le plaiſant, & il les emploie avec une délicateſſe infinie; per-

(*a*) Coffin en a donné une beaucoup meilleure; mais le diſcours françois ſur le même objet par M. de Treſſéol eſt infiniment ſupérieur par la nobleſſe des penſées, par l'énergie & la rapidité du ſtyle. On le trouve dans ſon volume d'excellens diſcours, à Paris, chez Knapen au bas du pont S. Michel.

ſonne n'a mieux connu l'art heureux des tranſitions & la magie ſéduiſante de la poeſie. On diſoit dans le dernier ſiecle, que le tombeau de l'Arioſte étoit dans le Taſſe. Nous ſommes bien éloignés d'adopter ce jugement. Le Taſſe a plus de goût, auſſi ſon poëme eſt plus parfait; mais l'Arioſte a plus d'invention, de feu, de génie. Ces deux écrivains ne peuvent ſe comparer. Les ſatyres de l'Arioſte ſont remplies d'agrément & d'eſprit piquant. Parmi ſes comédies il en eſt une, celle qui a pour titre les Suppoſés, (1) qu'on peut mettre à côté des plus belles de l'antiquité.

La clarté, la correction, un ton vif & tendre, qui tient de l'ame comme de l'eſprit, ſans que celui-ci nuiſe à l'autre, c'eſt ce qu'on apperçoit dans les élégies de Molza. Tarquinie Molza ſa petite-fille a ſoutenu la gloire de ſon nom par ſes talens pour la poéſie & l'étendue prodigieuſe de ſes lumieres. Le Taſſe & Guarini la conſultoient ſur leurs ouvrages. Les vers de Bernardoni ont de la grandeur & de l'énergie. Le Seau enlevé, (*a*) par Taſſoni, eſt un des plus charmans poëmes qu'ait fourni l'Italie. C'eſt un nouveau genre de compoſition, où l'auteur a retenu le ton noble & le ton facétieux: la fiction intéreſſe, & le ſtyle amuſe beaucoup par la variété des images. On fait fort peu de cas de ſon Hiſtoire eccléſiaſtique.

Le nom de Tagliazucchi a été illuſtré par les

(*a*) Gli ſuppoſiti.
(*b*) La Secahia rapita.

talens poétiques de pluſieurs perſonnes qui l'ont porté.

Parmi les auteurs en vie, on remarque M. l'abbé Troïli, que la religion, la phyſique, les mathématiques, la critique & la philoſophie ont tour-à-tour occupé; M. l'abbé Spallanzani, qui a donné deux volumes d'opuſcules ſur le regne animal & le regne végétal. Sa diſſertation concernant la génération paſſe ſur-tout pour être très-bien faite. On a beau ſcruter les opérations cachées de la nature & les réduire en ſyſtêmes, elle ſe joue ſous le rideau des efforts du génie, qui ne peut atteindre qu'à d'incertaines probabilités. M. l'abbé Gabardi doit être enviſagé comme journaliſte & poëte. Un jugement ſain, une critique pleine de ſens & une ſcience profonde décelent les articles des ouvrages périodiques auxquels il a travaillé: ſes vers ont de la préciſion & de la chaleur. Ceux de M. Cantuli Caſtel Vétro ſont élégans autant qu'harmonieux, mais dépouillés d'idées & de ſentiment. La poéſie ne conſiſte pas dans un alignement de mots choiſis & artiſtement arrangés pour charmer l'oreille. La réputation du marquis Corteſi & celle de M. Caſſiani ſont brillantes, parce qu'ils ont évité ce défaut avec le même agrément & le même nombre de ſtyle. M. Paradiſi a fait des vers & des traductions que les Italiens eſtiment beaucoup. M. l'abbé Granelli eſt l'auteur de pluſieurs tragédies caractériſées par l'élévation des penſées, l'intérêt des ſituations & l'énergie des termes.

Il auroit donné un plus libre eſſor à ſon génie, s'il n'avoit été arrêté par les bienſéances de ſon état. Lorſqu'on travaille pour des colleges, on eſt reſſerré dans un aſſez court eſpace, le reſſort de l'amour étant interdit, ainſi que pluſieurs autres. M. l'abbé Granelli a fait diverſes pieces de poéſies légeres qui ſont dignes de lui. Adonné à la chaire, il a déployé une éloquence vive & touchante qui pénetre l'ame & lui inſpire des ſentimens ſinceres de repentir; triomphe que ne connoiſſent pas la plupart de nos orateurs ſacrés, à qui un amas d'antitheſes recherchées, un cliquetis de mots brillans, & les fleurs artificielles du bel-eſprit tiennent lieu de tout mérite.

Toute la gloire des arts ſe réduit dans le duché de Modene à quelques hommes célebres que nous ne pourrions ſans injuſtice paſſer ſous ſilence. Cavedone, Correge, Schidone, Nicolo del Abbate dans la peinture, & Vignole dans l'architecture. Cavedone s'eſt rendu très-habile dans la maniere d'exprimer la molleſſe des carnations : ſon pinceau a de la facilité. Il copioit ſi bien le ſtyle d'Annibal Carrache, que les tableaux de l'un paroiſſoient être faits de la main de l'autre, aux yeux des connoiſſeurs les plus intelligens.

La vue ſeule d'un tableau de Raphaël fit croire à Correge qu'il étoit peintre; & il l'étoit en effet. Tel eſt quelquefois le pouvoir du génie, qu'il n'a pas beſoin de la moindre étude pour ſe produire : à peine eſt-il ſorti des mains de la nature qu'il eſt tout formé. Les graces viennent

ſe placer ſur ſa palette, & badiner autour de ſes pinceaux. Les premiers tableaux du Correge annoncerent un grand maître, que l'habitude & l'expérience perfectionnerent dans la ſuite. Comme ſa compoſition eſt agréable, ſon deſſin charmant, ſa touche facile, ſon coloris merveilleux! Ses figures ſeroient parfaites, ſi les contours en étoient plus nobles, ſi leurs ſituations n'étoient pas forcées & ſouvent ſingulieres. Schidone a imité ſa maniere; il eſt élégant, travaillé, ſans ceſſer d'être naturel & ſans perdre de ſon feu. Son goût eſt délicat, ſon coloris piquant & gracieux, ſes têtes précieuſes: à quelques différences près, qui ſont à l'avantage du Correge, on diroit qu'il s'eſt approprié les talens de cet habile peintre, tant il lui reſſemble. Nicolo del Abbate a une maniere de deſſin ſpirituelle & noble. Son coloris l'a rendu un des peintres qui ont le mieux imité la nature.

Vignole eſt non-ſeulement connu par ſon traité des cinq ordres d'architecture, mais encore par les plans qu'il a donnés pour pluſieurs édifices. Ces plans préſentent un enſemble noble & d'un goût mâle. Il fut choiſi pour ordonner les travaux de l'étonnante égliſe de Saint-Pierre de Rome, & il remplit ſa tâche d'une maniere digne de ſes talens & de ſa réputation. Le théatre de Parme, le plus grand & le plus beau de l'univers, a été imaginé par lui. Il contient douze mille perſonnes.

Vecchi & Merulo ont été de leur tems des

muſiciens d'une très-grande réputation. Jean-Marie Bononcini a marché à grands pas dans la carriere de ſon art. C'eſt un des compoſiteurs dont le chant eſt le plus applaudi; on y trouve de l'élégance, du naturel, & ſuivant l'occaſion, de cette énergie expreſſive qui fait tableau. Marc-Antoine Bononcini, ſon frere, eſt moins connu par ſa muſique que par ſes lumieres théoriques, & par ſa maniere excellente de jouer du violoncelle. On rencontre cependant dans ſes opéras, ſur-tout dans celui de Camille, des morceaux qui déſignent le bon compoſiteur & le maître ſavant. Pacchioni n'a point eu de ſupérieur dans la façon de traiter le contrepoint, partie fort difficile, & qui demande de la profondeur.

Délicateſſe de goût, agilité, douceur, étendue de voix, l'actrice Cuzzoni poſſédoit les agrémens qui conduiſent à la célébrité : elle eſt un exemple de rares talens & d'infortune méritée; exemple qui n'eſt que trop multiplié. Une inſouciance qu'on nomme ordinairement philoſophique, & que nous appellons très-imprudente lorſqu'elle eſt portée à un certain degré, la prodigalité, l'amour des plaiſirs, les vices du cœur, joints à une morgue dédaigneuſe & à des caprices auſſi bizarres que changeans, forment aſſez ſouvent l'aſſemblage des cauſes qui entraînent dans la miſere bien des perſonnes diſtinguées dans les arts. Il eſt difficile qu'avec de la conduite le vrai talent ſoit preſſé long-tems par le beſoin.

Le Milanois ne ſe diſtinguoit pas, il y a peu

d'années, des divers états d'Italie où l'on s'imagine que l'art de conduire les peuples consiste principalement à savoir les lier, en leur persuadant toutefois que leur liberté ne souffre aucune atteinte ; qu'après s'être ainsi rendu maître absolu de leurs mouvemens, on ne trouve plus de résistance pour tout le bien qu'on veut faire ; que la main qui reste seule libre est vraiment toute-puissante, & détermine à son gré l'action de la machine politique, & que, comme le souverain ne peut vouloir que le bien public, il se met par ces précautions dans la plus grande assurance de ne pas manquer à le faire, & d'y tendre plus vîte. L'archiduc qui gouverne les états de Milan, donnoit d'abord dans cette erreur, & ne s'en appercevoit pas ; il ne cessoit de réglementer ; il enchaînoit tout, & rien n'alloit. Enfin, il s'est convaincu que, pour faire le bien, il ne suffit pas de joindre au pouvoir la volonté ; mais que le point le plus essentiel pour un souverain sont ces vives lumieres, ce coup-d'œil juste, qui ne lui permettent pas de prendre le change, & lui font découvrir le bien là où il est.

La cour de Milan commence à se mouler, pour le gouvernement, sur la cour de Florence. Les deux freres jouiront de la même gloire. L'archiduc a déja révoqué une foule d'ordonnances qui pesoient prodigieusement sur la tête de ses sujets ; il dégage insensiblement le commerce des entraves qui le fixoient dans une funeste inaction ; il a rétabli d'anciennes communications,

& en a formé de nouvelles. On travaille à un ſuperbe canal qui ſera la plus grande commodité pour le tranſport des marchandiſes & la circulation des denrées. Il ſe forme des ſociétés qui s'occupent à encourager les découvertes utiles, à accélérer les progrès des arts néceſſaires. Les talens reçoivent des récompenſes, & n'en ſont plus réduits à ſe contenter de l'eſtime de ceux qui connoiſſent tout leur prix. Les eſprits éclairés qui ſavent combien ſont funeſtes aux peuples les erreurs des princes, même des bons princes, ne voient pas cet heureux changement ſans paſſer des plus vives alarmes aux plus douces eſpérances. On admire le courage d'un gouvernement qui ne craint pas de montrer uniquement par ſa conduite qu'il s'eſt trop long-tems égaré, mais qu'enfin il retourne ſur ſes pas. On eſt pourtant fâché qu'on puiſſe lui reprocher des fautes trop ſemblables à celles que nous venons de faire appercevoir dans quelques opérations du grand-duc.

Nous ne perdrons pas de vue le duché de Milan, ſans nous arrêter quelques inſtans ſur l'état de ſa littérature. L'opinion la plus commune attribue à Jean le Milanois le livre qui a pour titre, l'Ecole de Salerne. Cet ouvrage que tout le monde cite, & que ſept ſiecles n'ont pu plonger dans l'oubli, ſans être profond & raiſonné, renferme çà & là quelques principes ſages ſur la maniere de vivre. Leur pratique eſt fort utile, & peut beaucoup contribuer à la conſervation de la ſanté.

Une des imaginations les plus folles, ſoutenue par beaucoup d'eſprit & de connoiſſances, eſt celle de Cardan. Ses ouvrages de médecine & de mathématiques ſont une ſuite de rêveries & d'extravagances, à travers leſquelles, ſi le flambeau de la raiſon s'éteint, celui d'une ſcience prodigieuſe répand très-loin ſa lumiere. Cavaliéri a fait en mathématiques un excellent ouvrage, la Géométrie des indiviſibles. Il a été, ſuivant Fontenelle, le précurſeur des infiniment petits. Sa qualité de diſciple de Galilée, & d'ami de Vicelli, ſuffiroit ſeule pour qu'on en parlât avec diſtinction. Alciat a lutté contre la barbarie des juriſconſultes; il a dépouillé l'eſprit de la loi avec un ſtyle exempt de tournures forcées, de termes inconnus & hériſſés de grec. Il a fait encore des emblêmes où il montre des talens pour la ſtructure du vers.

Tous les écrits que Jacques Ménochius a compoſés ſur le droit ſont lumineux & ſolides: c'eſt un de ceux qui ont le mieux traité les matieres de la poſſeſſion & des préſomptions; matieres les plus difficiles à diſcuter après celle des ſubſtitutions. On met au rang des bons commentaires de l'Ecriture ſainte, celui de Jean-Etienne Menochius ſon fils. La raiſon & l'érudition y dominent, étayées l'une de l'autre. Ces deux excellentes qualités ſe trouvent également dans ſon Traité de la république des Hébreux.

Pluſieurs auteurs anciens doivent beaucoup à Faerno qui les a rapprochés d'eux-mêmes &

rétablis dans leur pureté, en les comparant avec les anciens manuſcrits. Sa collection de fables, ſes remarques ſur Catulle & ſur quelques ouvrages de Cicéron, ſes dialogues ſur les antiquités portent le même caractere, choix de connoiſſance, ſageſſe de penſée. La mémoire de Faerno auroit été exempte de taches, s'il eût donné au public les fables de Phedre qui lui étoient tombées entre les mains. Entraîné par l'illuſion de ſon amour-propre, il crut que le fabuliſte latin jeteroit une ombre ſur le tableau de ſa gloire; il le laiſſa dormir dans la pouſſiere & l'obſcurité. Si l'amour-propre eſt un reſſort qui donne quelquefois de l'activité au progrès des lettres, bien plus ſouvent encore il leur ſert d'obſtacle.

Trois Ferrari ſe ſont ouvert la carriere des ſciences, & le même ſuccès a couronné leurs travaux. Bernardin Ferrari a jeté les fondemens de la bibliotheque Ambroſienne (1), par la collection des livres imprimés & des manuſcrits nombreux qu'il avoit ramaſſés dans ſes voyages. Il a compoſé pluſieurs ouvrages ſavans ſur des ſujets neufs & curieux. Son traité des applaudiſſemens & des acclamations des anciens, & ſon autre traité ſur leurs funérailles attirent l'attention la plus particuliere. Octavien Ferrari a écrit ſur l'origine des Romains. Il eſt très-difficile de déchirer le voile qui couvre le berceau

(a) Elle eſt très-remarquable par la quantité de volumes qui la compoſent. Elle eſt à Milan.

des anciens peuples. Plus on fait d'efforts, plus ce voile s'épaiſſit ; plus on fouille, plus on s'enfonce. A la ſuite des recherches viennent les conjectures, & des conjectures naît un chaos d'idées qui embrouille tout. Après avoir joui d'un peu de jour, on tombe pour l'ordinaire dans la nuit la plus obſcure. L'origine des Romains par Octavien Ferrari eſt un mêlange de vérités, d'erreurs, de probabilités, de conjectures ; mais l'auteur y développe une ſcience des plus étendues, & le talent d'écrire avec nombre & agrément.

Il y a un autre Octavien Ferrari qui a travaillé ſur les vêtemens des anciens ; cette matiere eſt auſſi intéreſſante & utile qu'amuſante. L'habillement d'un peuple ſuit la marche de ſes mœurs, & éprouve les mêmes variations. Les changemens de l'un font connoître ceux des autres. Son ouvrage ſur les lampes ſépulcrales attire l'attention par la ſingularité du ſujet & par la maniere dont il ſe ſert en la traitant. Dans les Origines de la langue italienne, on le voit trop s'étudier à ne donner qu'une ſource à cette langue en la faiſant dériver uniquement du latin : comme ſi c'étoit une honte pour elle de tenir une partie de ſon exiſtence de quelques jargons modernes. Perſonne n'ignore qu'elle a beaucoup pris du provençal & du languedocien ; qu'elle a emprunté l'énergie de l'un & ſur-tout la douceur de l'autre : cependant cet ouvrage eſt d'une plume érudite & profonde.

Une foule de productions ſur l'éducation chrétienne ſe ſont ſuccédées, & il n'en eſt point qui non-ſeulement ait éclipſé, mais encore égalé le traité de Maffée Végio. Les raiſonnemens en ſont ſages, les conſeils prudens, les regles pures, les inſtructions pour toutes les conditions & pour tous les états. Ses diſcours & ſes poéſies ont une teinte de chacun des genres qu'il a embraſſés. On eſt ſurpris de ce que n'ayant pas aſſez conſulté ſes forces, il ait oſé continuer l'Enéide de Virgile. Ce fardeau, trop peſant pour tout autre que pour Virgile lui-même, le devenoit bien plus encore pour un écrivain moderne. Auſſi, quelle différence de tons! L'un eſt lâche, foible, dénué de vigueur & d'images en comparaiſon de l'autre, je veux dire, celui de Virgile, ce poëte inimitable qui anime tout par le charme du plus beau ſtyle. Il ſemble que Maffée Végio n'a pris la plume que pour faire ſentir avec plus de force la perfection de Virgile.

Les ouvrages que Félix Oſius a laiſſés, font regretter que la trame de ſa vie ait été ſubitement coupée dans un âge où il devoit naturellement s'attendre à une beaucoup plus longue carriere. Ses notes & ſes corrections ſur l'hiſtoire de l'empereur Henri VII, par Albertin Muſſato, & ſur quelqu'autre hiſtoire, ſon traité des ſépulcres & des épitaphes des chrétiens, &c. lui attirerent la conſidération de tous les ſavans qui ſe trouvoient de ſon tems en Europe. Vida

s'eſt plus attaché, dans ſon Art poétique, à faire de bons vers, qu'à donner des préceptes propres à former un bon poëte. Il a voulu s'élever au-deſſus d'Horace dans la partie du ſtyle, mais il a trop négligé le mérite des idées. Ses regles ſont fondées ſur un goût épuré & ſur une raiſon ſaine; mais il a beaucoup omis. S'il ne manque pas de cette méthode qu'Ariſtote & Horace font deſirer, il ne met point aſſez de proportion dans les parties, & ſon ouvrage ne forme pas un enſemble de maximes, une véritable poétique qui puiſſe être propoſée comme un modele à ſuivre. Son poëme des vers à ſoie & celui du jeu d'échecs ſont des chefs-d'œuvres par la conſtitution des choſes, la nobleſſe des tours, la vivacité des tableaux. Le défaut de Vida eſt d'être inégal, de ſuivre trop ſcrupuleuſement Virgile à la trace, de trop travailler ſon ſtyle, de l'atténuer à force de le polir. Ses ouvrages de proſe contiennent le même défaut. La lyre de Guidi, montée ſur un très-haut ton, ne produit rien que de noble & de grand. Elle réunit la chaleur & le ſentiment, qui entraînent les eſprits & s'en emparent comme de force.

Il eſt peu de genres auxquels Charles-Marie Maggi ne ſe ſoit pas appliqué. Ses poéſies badines ont la légéreté qui leur convient, & ſes comédies ſont quelquefois aſſaiſonnées d'un ſel agréable.

Lemene avoit beaucoup étudié Ménandre, Ariſtophane, Plaute & Térence; c'eſt ſur le

modele de ces anciens qu'il s'étoit formé le goût pour le comique. Les talens que lui avoit donnés la nature, beaucoup moins marâtre envers les hommes qu'on ne penſe, doublerent entre les mains de l'art. Il modéra les écarts emportés de l'imagination, il bannit les ſaillies déplacées du bel-eſprit, qui étoient ſi fort à la mode de ſon tems; il ſubſtitua le vrai au faux, le naturel au recherché, le ſolide au clinquant, l'éclat modeſte des graces aux pompons éblouiſſans de la galanterie.

L'hiſtoire de Milan, par Corio, eſt recherchée a cauſe de la vérité qu'on y trouve. L'auteur ayant été ſecretaire de ce duché, en avoit compulſé les archives pour s'aſſurer des faits & en découvrir d'inconnus qui puſſent exciter l'intérêt & la curioſité. Nous ne ferons pas l'éloge de ſon ſtyle qui eſt briſé, dépouillé d'harmonie & ſouvent trivial. Eſprit paſſionné, Paul Jove a fait de ſon hiſtoire une ſatyre où il preſſe les perſonnalités, & où il invective ſans ménagement ſes ennemis. Ame vénale, penſionné des ſouverains, il a ſacrifié la juſtice à la fortune, & a pris avec chaleur la défenſe de certains partis, ſelon que ſon intérêt particulier le demandoit. Quant à ſa maniere d'écrire, elle a du feu; mais elle fatigue l'eſprit par trop de ſentences & de penſées qui ne ſont ni aſſez naturelles, ni aſſez juſtes & ſolides. Ses Vies des hommes illuſtres & ſes Eloges des grands hommes ont été jetés dans le même moule, quoiqu'il

faſſe aſſez connoître le caractere de ſes héros ; & qu'il annonce quelquefois leurs ouvrages avec lumiere & avec goût. L'inconſtance de Grégorio Léti, ſa facilité, ſon eſprit méchant, ſa morgue, ſa fougue impétueuſe, ont nui à ſes hiſtoires, dont le nombre eſt très-conſidérable. La diffuſion de ſon ſtyle ne l'empêche pas de plaire & d'être animé.

La carriere des écrivains vivans s'ouvre devant moi, & j'y vois pour la partie ſcientifique les P. P. Branda, Sacchi, Allégranza, Sylva, l'abbé Noghéra, qu'ont fait connoître des ouvrages recherchés par l'étendue & la ſûreté des lumieres. L'examen des manuſcrits orientaux a été confié au P. Porta dans l'édition d'une nouvelle Bible polyglotte, à laquelle preſque tous les ſavans de l'Europe ont travaillé ; ce qui prouve la réputation de ce religieux ſinguliérement inſtruit.

Outre la qualité d'homme érudit, le comte Rezzonico, le pere, offre celle de poëte ingénieux & agréable : dans l'un & l'autre genre nous avons de ſes compoſitions. Le comte Guilini a diſſipé les ténebres qui obſcurciſſoient les antiquités de Milan. Sa traduction eſt remplie de choſes qu'accompagne quelquefois le mérite de la nouveauté. L'auteur diſcute, & n'adopte rien ſans avoir auparavant bien conſidéré. La raiſon, dégagée des entraves de la ſuperſtition crédule & de l'aveugle préjugé, ſert d'appui à ſon jugement. Le comte Gabriel Verri eſt l'hiſtorien

de

de la juriſprudence milanoiſe. Il falloit être éclairé pour ſuivre ce fil tortueux & changeant. Le comte Pierre Verri ſon fils s'eſt tourné du côté des ſpéculations politiques; ſon amour pour l'humanité l'a fait méditer & écrire ſur le bonheur. Sans rien préſenter de frappant, ſes idées ſont ſages, méthodiquement expoſées, exprimées avec ſolidité.

Tout le monde connoît le livre Des délits & des peines, du marquis de Beccaria. Cet ouvrage, couronné par la ſociété de Berne, ſans avoir été envoyé au concours, a rendu ſon auteur célebre, mais un peu trop à notre avis. Ce ne ſont que des jets, des germes d'idées qui auroient beſoin d'être développées. Il n'y fait que jeter les fondemens du ſyſtême qu'on doit rayer la peine de mort du code criminel des nations. Nul corps d'édifice, point de raiſons ſuivies de ce ſyſtême, qui paroît, au premier coup-d'œil, nuiſible à la ſociété, mais qui examiné avec réflexion, lui eſt très-favorable. L'objection la plus ſpécieuſe qu'on oppoſe, eſt l'exemple. Mais influe-t-il ſur l'ame des ſcélérats accoutumés au crime? Mais le ſacrifice d'une vie pénible, qui ne conſiſte qu'en quelques inſtans de douleur, peut-il balancer dans leur eſprit l'eſpérance d'une grande fortune, & avec elle la jouiſſance de tous les plaiſirs? Qu'on ne s'y trompe pas: l'homme méchant ne devient pas bon en voyant couler le ſang ſur les échafauds; il ſe fait un jeu de cette ſcene d'horreur, qui, bien loin de l'amollir, ne ſert

au contraire qu'à l'endurcir dans ſes cruelles habitudes. Les états où le glaive de la juſtice ſe change le plus ſouvent en poignard, ſont ceux que le crime abreuve & ravage le plus. Puniſſons les infracteurs des loix, ſans couper le nœud qui les attache à la vie. Quel bien en réſulte-t-il? Privons-les de leur liberté, afin qu'ils n'en abuſent pas encore; forçons-les au travail; faiſons-leur porter l'impôt qui affaiſſe les habitans de la campagne, que nous devons ménager, puiſque nous tenons d'eux nos richeſſes; rendons-les à la nature qui ſemble les avoir vomis de ſon ſein comme des monſtres; mais rendons-les lui dépouillés de leur barbarie, & qu'ils redeviennent hommes par notre juſtice bienfaiſante. Tel eſt le vœu que doit former tout citoyen éclairé ſur les avantages de la ſociété, & qui n'eſt point eſclave de ſes fatales coutumes. Au reſte, le marquis de Beccaria n'eſt pas l'inventeur de ce ſyſtême, quoiqu'il en ait la gloire. Nous l'avons trouvé dans Montaigne, qui s'appuie lui-même ſur un ancien. Voici les termes dans leſquels il s'exprime. (*a*) « A ce propos ſe pourroit joindre l'opinion d'un ancien, que les ſupplices aiguiſent les vices plutôt qu'ils ne les amortiſſent; qu'ils n'engendrent point le ſoing de bien faire, c'eſt l'ouvrage de la raiſon & de la diſcipline; mais un ſoing de n'être pas ſurpris en faiſant mal.

Latius exciſæ peſtis contagia ſerpunt.

(*a*) Chap. XV du liv. 2 de ſes Eſſais.

Je ne ſais pas qu'elle ſoit vraie ; mais ceci ſais-je par expérience, que jamais police ne ſe trouva réformée par là. L'ordre & réglement de mœurs dépend de quelque autre moyen. »

La plume du docteur Valvarenghi a produit pluſieurs bons ouvrages de médecine : la théorie & la pratique ſont les ſoutiens qui les étayent. Les Inſtitutions analytiques (*a*) de Mlle. Agneſi lui ont procuré une place parmi les excellens algébriſtes de ce ſiecle. Nous ne parlerons du P. Frizi que pour le rappeller dans le ſouvenir de la plupart de nos lecteurs. Son génie pour les mathématiques ayant percé de bonne heure, il a couru à pas de géant dans cette voie. Il étoit encore très-jeune lorſqu'il a commencé à faire imprimer des ouvrages dignes des hommes conſommés dans la ſcience.

C'eſt à la ducheſſe de Sorbelloni que les Italiens doivent la traduction des comédies de Destouches, à qui, pour être écrivain de génie & du premier ordre, il n'auroit fallu qu'un peu plus de gaieté, moins de monotonie & de prolixité. Le ſtyle latin de M. l'abbé Guido Ferrari coule ſans gêne ; la tournure en eſt toujours ſoignée, & l'expreſſion puiſée dans les ſources les plus pures de l'antiquité.

Le goût des vers latins s'eſt manifeſté dans le cardinal Durini dès ſa tendre jeuneſſe. Elevé

(*a*) Inſtituxioni analitiche. . . Mlle. Agneſi a une ſœur qui eſt une très-habile muſicienne.

en France par des maîtres habiles, il mettoit à profit leurs leçons, & triomphoit chaque année de ſes nombreux rivaux. Ses talens ne ſont pas reſtés ſans culture; il a donné pluſieurs volumes de bonne poéſie, qui le ſeroit bien davantage s'il ne ſecouoit pas trop ſouvent le joug des regles, & qu'il n'y entrelaçât pas tant de licence. Du champ épineux de la ſatire, M. l'abbé Parini a paſſé dans un parterre émaillié de fleurs. Il y a peint les quatre parties du jour à la ville, avec les teintes brillantes du bel-eſprit. C'eſt le petit-maître mis en ſcenes, & préſenté avec ſes tons, ſes manieres, ſes décorations, ſes viſites, ſes occupations frivoles, ſes plaiſirs bruyans & paſſagers; portrait intéreſſant, mais qui n'a pas aſſez de rondeur, d'harmonie, d'unité. Les Nuits Clémentines du P. Bertola ſont animées des feux de la poéſie. Nul ordre, beaucoup de morceaux iſolés, titre du ſujet fort obſcur.

On a vu naître dans le Milanois trois peintres dont le nom a percé juſqu'à nos jours; Mola, Salario del Gobbo & Polidore. Le premier étoit doué d'une imagination pénétrante, d'où réſultoit une grande fécondité. Son coloris a de la vigueur, ſon deſſin de la préciſion & de la ſcience. Le ſecond a laiſſé des tableaux d'un ſtyle agréable & tendre. Le troiſieme a balancé par ſon génie la réputation des plus habiles artiſtes. Il a employé dans ſes peintures à freſque une façon large & un coloris nerveux. Ses payſages offrent des ſtyles tantôt rians, tantôt majeſtueux,

Joignez à cela une grande intelligence de couleurs, une variété de tons qui copie le plus fidélement la nature, & vous aurez une idée du caractere de ce payſagiſte.

Le duché de Milan, quoique de peu d'étendue, a produit quelques muſiciens qui méritent d'être cités. Monteverde s'eſt ouvert une nouvelle route; il a briſé les entraves de la coutume, & par une heureuſe hardieſſe s'eſt élancé hors des bornes des regles, qui quelquefois, pour trop exiger, en refroidiſſent la chaleur. Les nouveautés qu'y a introduites Monteverte, malgré les clameurs excitées contre lui, ont augmenté l'effet de l'harmonie, & lui ont donné une plus grande variété. On peut imiter l'exemple de ce compoſiteur, lorſqu'il ſe trouve à l'avantage de l'art. Brivio a formé d'excellens chanteurs, & ſon école a été célebre. Erba avoit de la majeſté; il embelliſſoit ſa muſique de traits piquans, & par un ſtyle clair, expreſſif, énergique. Chelleri tiroit un excellent parti de la bonté de ſes motifs en les étendant au loin. Sa muſique eſt naturelle & aiſée, ſans être négligée. La douceur & l'élégance du chant, le travail de la partie inſtrumentale ont fait connoître Lampugnani, qu'on a mal imité. Ennemi des vains ſons qui ne font qu'étourdir l'oreille, il ſubordonnoit les inſtrumens à la voix, tandis que la foule de ſes imitateurs, ou plutôt de ſes infideles copiſtes, étouffe la voix ſous le bruit des inſtrumens. Conſtance Porta & Vignati ont laiſſé des œuvres eſtimées. Monzi eſt le

ſeul compoſiteur vivant dont on puiſſe parler avec quelqu'avantage.

Monticelli a été beaucoup goûté par l'intelligence de ſa déclamation & la fineſſe de ſon jeu. Salimbeni, éleve de Brivio, avoit le chant moëlleux & agréable. Bezozzi réuniſſoit la ſcience à une très-jolie voix. Appiani chantoit en haute-contre d'une façon étonnante par le goût & le mérite de l'organe. Nous ne connoiſſons pas des auteurs ou chanteurs en vie qui jouiſſent d'une réputation fondée en talens diſtingués. (*a*)

(*a*) Les artiſtes devroient lire ſouvent l'hiſtoire de la muſique par M. de la Borde, pour ſe nourrir l'eſprit de principes vrais & d'obſervations excellentes. M. de la Borde eſt auſſi bon écrivain que compoſiteur agréable. Le mérite eſt commun dans cette famille. Je ne puis oublier ici Madame de Marchais ſa ſœur. O combien elle m'eſt chere preſque depuis mon enfance, & que j'éprouve de douceurs en la rappellant dans mes écrits! Qu'on me permette de lui rendre un hommage public, il lui eſt dû à tant de titres. Madame de Marchais eſt un véritable prodige par l'aſſemblage des talens les plus éminens & des qualités les plus rares : goût exquis qu'elle porte comme par inſtinct juſques dans les petites choſes ; imagination vive & brillante, qui la fait s'exprimer avec autant de facilité que de grace; jugement ſolide, qui conſerve à la raiſon toute ſon autorité ; lumieres variées qui, dans leur étendue, embraſſent les arts & les langues; douceur, bonté, bienfaiſance, politeſſe naturelle & charmante qui lui attire tous les cœurs. Non, il n'eſt pas poſſible de réunir plus de dons à la fois. Si quelqu'un m'accu-

Dans la classe des cantatrices actuelles, nous omettrons Salviani, Gallo, Césati, Uséda, Tédeschi, pour ne nous occuper que de Viscomti & d'Albuzzi. Ces deux dernieres ont la plus grande renommée; mais Albuzzi attire l'attention par son éclatante beauté. La beauté releve les talens, & souvent leur en tient lieu. Lorsque les yeux sont fascinés, l'esprit ne tarde pas beaucoup de l'être.

Quelques savans & quelques poëtes nés dans les états de Mantoue n'ont pu y faire fleurir les belles lettres & les élever au-dessus de la médiocrité. La plus brillante gloire de ce duché est d'avoir donné le jour à Virgile. Possevin n'est qu'un rapsode; sa bibliotheque choisie & son apparat sacré sont deux compilations faites sans choix & sans jugement. Il a mis à contribution & en lambeaux tous les faiseurs de catalogues, & les critiques qui avoient écrit avant lui. On ne lui refuse pas de la lecture & du travail. Les ouvrages en médecine de Possevin son neveu, rebutent par la multitude de leurs digressions, par l'aprêté, la négligence du style, que l'auteur pousse jusqu'à tomber dans des soléciſmes & des barbarismes même. Ce dé-

soit de flatter son portrait, je réclamerois le témoignage de ceux qui ont l'avantage de la connoître; je m'appuierois sur les gens de lettres & les savans. Flatté de pouvoir la mettre dans leur classe, & pénétré d'une profonde estime pour elle, je ferois déposer les gens de la cour, enchantés de trouver dans son esprit & dans son ame tant de ressources pour toujours intéresser & ne cesser jamais de plaire.

faut eſt rare dans un médecin. Les auteurs de cette profeſſion écrivent aſſez bien en latin. Jean-Baptiſte Folengi a fait ſur les pſeaumes un commentaire où le texte eſt éclairé par un ſage développement. La maniere d'écrire en eſt traînante & diffuſe.

Platine eſt devenu plus célebre par ſon hiſtoire des papes que par ſes autres productions preſque toutes inconnues. On a dit qu'il avoit écrit cette hiſtoire avec liberté, parce qu'il n'y épargne pas quelques ſouverains pontifes. Nous dirions qu'il l'a écrite avec vérité, ſi, en vil adulateur, il n'en encenſoit pas d'autres quelquefois par eſprit d'intérêt. La vérité, ſans laquelle un hiſtorien mérite l'animadverſion publique, ne connoît ni la flatterie, ni le ménagement. Elle eſt franche & courageuſe; l'autorité avec ſes faveurs & ſes châtimens, la fortune avec ſes tréſors & ſes diſgraces, les paſſions avec leurs amorces & leur vengeance ne peuvent en ébranler la conſtance & la fermeté. Convaincu que le choix des alimens contribue infiniment à la conſervation de la ſanté, Platine n'a pas cru ſe ravaler que de donner un traité ſur la ſcience de la cuiſine. Depuis ce tems-là le raffinement des mets répandus dans toute l'Europe a rendu ce traité inutile.

Spagnoli avoit de la facilité à écrire en vers, mais une facilité nuiſible qui l'empêchoit de polir, de perfectionner ſes ouvrages. Il eſt ſurprenant que ce religieux ſoit ſorti de ſon caractere pour invectiver la cour de Rome & peindre

les abus de ſon pouvoir avec le ton tranchant & exagéré de la ſatire.

Dans la plume d'Aurelli, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître un des plus heureux imitateurs de Catulle. Il en reproduit quelquefois l'eſprit, l'ame, la douceur, la cadence, ſous un voile & un air de décence que le cynique latin a beaucoup négligé. Aurelli a trop travaillé le méchaniſme de ſa verſification, pour que le fond n'en ait pas ſouffert. Penſées foibles, coloris fade, tableaux languiſſans, ton emprunté, pieces de rapport, Théophile Folengi a créé le genre macaronique, dans lequel il peut ſervir de modele. Quoique ce ſtyle compoſé de mots latins, italiens & autres ſoit d'un mauvais goût, le plaiſant, le burleſque, l'aiſance qui doivent l'accompagner, en rendent le ſuccès difficile & demandent des talens naturels. Folengi ſous un ton de badinage a caché des ſentences très-utiles. Il a attaqué les vices & montré la ſotte vanité des grands, qui ſe parent de leurs titres comme d'un mérite perſonnel. Notre Rabelais a puiſé dans cet auteur italien beaucoup de traits qu'il a enſuite habillés à ſa maniere originale. Des quatre freres Capilupi, nous ne connoiſſons que Jules & Lælius, parce que les autres n'ont fait que des poéſies fort communes, qui ſont enſevelies dans des recueils. Les Centons de Jules & Lælius ſont faits avec l'eſprit de ce genre particulier de poéſie; il y a de l'adreſſe & du jugement. En dépeçant Virgile, Lælius a compoſé un poëme ſur les moines

& un autre ſur le mal de Naples, tous les deux aſſez amuſans. Virgile ne pouvoit ſûrement pas penſer que ſes productions ſerviroient un jour à remplir des ſujets ſemblables.

Si l'on en croit Jules Scaliger, Balthazar Caſtiglioni a réuni dans ſa maniere celles de Lucain & de Virgile. Sans adopter entiérement l'opinion de ce critique outré, on doit dire à la louange de Caſtiglioni que ſes poéſies ſont écrites avec élévation & élégance. Dans ſes élégies, il deſcend de ſa grandeur ordinaire, pour donner à ſon ton de la ſimplicité, & à ſes ſentimens de la délicateſſe ; ſes poéſies italiennes, qui ne roulent que ſur la galanterie, portent le même caractere. Le livre du *Courtiſan*, par Caſtiglioni, qu'admirent les Italiens juſqu'à l'appeller le livre d'or, eſt le réſultat de l'expérience qu'il avoit acquiſe dans les différentes cours de l'Europe, où il avoit demeuré. On y voit la peinture des mœurs de cette claſſe d'hommes perfides, dont le viſage annonce le calme, tandis que l'orage accable leur ame, qui ne bâtiſſent leur fortune que ſur des débris, & ne parviennent au faîte des honneurs que par les échelons d'une baſſe complaiſance, qui n'acquierent du crédit qu'en encenſant, en ſe courbant ſans ceſſe devant l'idole de la faveur, en paroiſſant ſur la ſcene pour y jouer tour-à-tour les rôles les plus oppoſés au bonheur des peuples, aux loix de la juſtice, aux principes du véritable honneur, dont ils ont cependant toujours le mot dans la

bouche. Le courtiſan de Caſtiglioni, décrit avec force, eſt, à quelques nuances près, comme celui du nôtre. Les hommes ne changent guere, & les paſſions des individus qu'on appelle grands, ſe répetent dans tous les ſiecles & dans tous les pays.

La poéſie de Salandri a une fineſſe d'expreſſion & une douceur de ſtyle qui plaiſent aux gens de goût. Pour être un très-bon poëte, il lui auroit fallu plus de verve & de feu.

Parmi les écrivains qui vivent maintenant, M. l'abbé Bettinelli peut ſeul être cité comme un auteur qui s'eſt attiré les ſuffrages du public. On a traduit en françois ſes lettres aux Arcades de Rome, & elles méritoient de l'être, par les choſes curieuſes & ſpirituelles qu'on y remarque. Ses vers ſont charmans ; une foule de ſaillies & de traits délicats les animent ; la poéſie de ſtyle les embellit, & l'harmonie y répand les agrémens de ſon nombre.

Fin du ſecond diſcours.

TROISIEME

DISCOURS

SUR L'ITALIE.

Je dois encore embraſſer deux grands objets, Gênes & les états du roi de Sardaigne. Gênes, dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems, fut une de ces villes de Ligurie qui, pendant près de huit ſiecles, arrêterent les conquêtes & contrebalancerent les forces des Romains. Elles ſe rendirent enfin : mais leur chûte ne prit rien ſur leur gloire ; elle avoit l'air d'un triomphe. En tombant, elles luttoient contre le vainqueur, & le faiſoient preſque douter de ſa victoire. Rome ne ſe vengea pas, & voulut ſe ménager leur amitié ; elle les mit pour la plupart au nombre de ſes alliés. Gênes reçut le titre de ville municipale. Magon, frere d'Annibal, la prit & la raſa. Spurius Lucrétius la rétablit. Après avoir eu les Romains pour maîtres ou pour amis, elle ſouffrit la féroce domination des Gots & la cruelle tyrannie des Lombards : ceux-ci la ſaccagerent. Charlemagne en releva les ruines ; il ne l'eut pas plus tôt annexée à l'Empire, qu'il en remit le gouvernement entre les mains de comtes particuliers ; le peuple briſa leur joug & les chaſſa. Laſſé d'o-

héir, il voulut eſſayer de ſe gouverner lui-même. Vers cette époque, les Génois conquirent ſur les Sarraſins l'isle de Corſe. Dès lors cette conquête leur devint funeſte. Jaloux de leur puiſſance, les Piſans leverent de redoutables armées pour l'abattre ou l'affoiblir; les guerres entre ces deux peuples n'étoient interrompues que par de courts intervalles. Renouvellées toujours avec la même fureur durant deux ſiecles, elles épuiſoient les deux états, & rappelloient l'acharnement de Rome & de Carthage. Cependant les troubles du dehors n'étoient qu'une foible image de ceux du dedans : la nobleſſe Génoiſe ſupplanta le peuple; mais elle ne jouit pas long-tems de ſon triomphe, le peuple reprit l'autorité. Gênes devint un théatre de révolutions perpétuelles. Soumiſe tour-à-tour à divers magiſtrats, elle ne fait que paſſer d'un mauvais gouvernement à un autre. Elle élit des conſuls & les abolit; elle leur ſubſtitue des podeſtats & s'en dégoûte. Par-tout elle cherche la liberté, & par-tout elle trouve la tyrannie. Quatre familles puiſſantes forment deux partis & diviſent l'état. Les Doria & les Spinola d'un côté, les Feſchi & les Grimaldi de l'autre, ſe croiſoient dans leurs vues ambitieuſes qu'ils couvroient tous des plus beaux prétextes. Dans l'une & l'autre faction, chacun ſe portoit pour défenſeur des droits des citoyens, ſe déclaroit hautement ennemi des troubles, zélé partiſan de l'ordre, & ne reſpiroit que le bien public : mais les guerres inteſtines n'en étoient que plus cruelles;

on faiſoit réſonner le nom de liberté, mais la liberté fuyoit chez les nations plus tranquilles. En proie à toutes ſortes de violences, l'etat ne formoit plus qu'un peuple miſérable. La patrie ne voyoit autour d'elle que des enfans barbares, qui en l'embraſſant lui déchiroient le ſein. La forme du gouvernement change encore, on convient de nommer un podeſtat étranger & de lui donner pour conſeil & pour adjoints huit citoyens qui ſeroient décorés du titre de nobles, quand même on les auroit tirés des familles les plus obſcures. Le peuple ſaiſit une occaſion favorable pour ſe rendre maître : il choiſit un citoyen qui, ſous le titre de *capitan*, gouvernoit l'état. Bientôt après ce coup hardi du peuple, la nobleſſe reprit le deſſus, & donna des loix. Les factions des Guelfes & des Gibelins bouleverſoient l'Italie. A Gênes les Feſchi & les Grimaldi prirent parti pour les premiers ; les Spinola & les Doria ſuivirent les ſeconds. Ces derniers triompherent de leurs rivaux. Chaſſés de Gênes, les Feſchi & les Grimaldi chercherent un aſyle auprès du roi de Naples : mais leur exil fut court ; ils ſoumirent à leur tour le parti contraire, & rentrerent victorieux dans leur patrie.

Un paradoxe étonnant, c'eſt qu'avec des citoyens inquiets, malheureux, toujours acharnés les uns contre les autres, Gênes non-ſeulement ne touchoit pas à ſa ruine, mais reculoit les bornes de ſa puiſſance, étendoit ſon commerce, devenoit opulente, ſoutenoit des guerres

opiniâtres avec des ennemis, redoutables, & faiſoit des conquêtes. Pize elle-même rendit les armes, & demanda grace. Plus d'une fois Veniſe fut ſur le point d'éprouver la même cataſtrophe; déjà la foudre qui devoit la réduire en cendres étoit prête à partir; le ſouverain de la mer n'avoit aucun empire ſur les tempêtes; elle conjuroit en vain l'orage; ſans reſſource & livrée au déſeſpoir elle attendoit le coup fatal. Tandis qu'elle croyoit ſa perte inévitable, & que dans ſa douleur profonde elle n'avoit pas la force d'agir, ſes ennemis la ſervoient mieux. Si les Génois euſſent étouffé pour quelques inſtans leurs propres diſſenſions, ils auroient été les maîtres de ſa deſtinée; mais ils continuerent à ſe diviſer, & Veniſe fut ſauvée. Le crédit des quatre grandes familles de Gênes prenoit un nouvel accroiſſement; elles gouvernoient ou diſpoſoient du gouvernement à leur gré. Elles multiplioient leurs droits, s'attribuoient des prérogatives. Elles ſeules, par exemple, avoient la liberté de faire conſtruire leurs maiſons en marbre blanc: il exiſte encore aujourd'hui pluſieurs de ſes anciens palais. Toujours plus fiers, les nobles devenoient plus odieux. Toujours plus inquiet & plus inconſtant, le peuple ne voulut avoir pour maîtres que des étrangers. Il reconnut pour ſouverain l'empereur Henri VII. Après la mort de ce prince, Gênes ſe ſoumit à la domination de Robert d'Anjou, roi de Naples. Des ſouverains qui ne réſidoient pas dans Gênes ceſſerent bientôt de plaire aux

habitans de cette ville. Le peuple avoit élevé autrefois Guillaume Boccanegra à la dignité de *capitan* ; ce nom lui étoit cher : il jeta les yeux ſur cette famille, & à la pluralité des ſuffrages élut Simon Boccanegra, doge de la république. A peine ce magiſtrat fut-il aſſis tranquillement ſur le trône ducal, qu'il déclara nobles, par une ordonnance, toutes les perſonnes qui avoient exercé les charges de l'état. Quant aux citoyens qui n'avoient jamais été promus aux dignités, il les partagea beaucoup mieux. Après leur avoir donné le titre de bourgeois, il régla qu'eux ſeuls prendroient connoiſſance des affaires publiques, & ſous l'autorité du doge gouverneroient l'état. Ce nouveau réglement donna lieu à la diſtinction des anciens & des nouveaux nobles, affoiblit le corps de la nobleſſe en multipliant ſes membres, donna du cœur au peuple dont il élevoit la puiſſance ; mais rendit le prince odieux aux grandes familles qui perdoient tout leur crédit & ſe voyoient forcées de plier ſous un joug qu'elles étoient accoutumées d'impoſer. Elles diſſimulerent leur chagrin, pour y apporter un plus ſûr remede. L'obéiſſance ne leur coûtoit pas en apparence ; elles diſſiperent les ſoupçons & raſſurerent la défiance. Ce qu'il étoit dangereux & difficile d'emporter par la violence, elles en vinrent à bout par l'adreſſe. En ſe mêlant avec les bourgeois qu'elles affectoient de reſpecter comme leurs maîtres, elles trouverent facilement les moyens d'affoiblir, de rompre leur union. Après avoir

avoir habilement ſemé la jalouſie parmi leurs rivaux, elles eurent ſoin de la fomenter. Le parti du doge tomba : mécontent de ſon propre ouvrage, le peuple le défit ; il dépoſa Boccanegra cinq ans après ſon élection.

Replongés dans l'anarchie, les Génois n'en ſortoient avec effort que pour aller d'écueil en écueil. Ils rouloient ſans ceſſe du gouvernement du peuple à celui des grands ; mais ils ne pouvoient ſouffrir ni l'un ni l'autre. En ſuivant leur inconſtance, ils diverſifioient, ils n'adouciſſoient pas leurs peines. Comme ils n'avoient pas encore eſſayé du gouvernement de leurs voiſins, ils voulurent en faire l'épreuve ; mais leur réſolution ne tint pas long-tems. A peine le duc de Milan ſe fut-il chargé de les conduire, qu'ils allerent ſe jeter entre les bras de Charles VI. Cette donation confirmée authentiquement par le peuple, ne les lia pas. Ils la révoquerent par l'acte le plus barbare, & en ſe rendant les bourreaux des maîtres qu'ils s'étoient volontairement donnés. Après avoir maſſacré les François, ils précipiterent leurs délibérations, & ſe firent ſujets du marquis de Montferrat. Ils l'abandonnerent pour mettre les Viſcomti à leur tête, & de ceux-ci ils revinrent encore au roi de France.

En déclarant Charles VII leur ſouverain, ils ſe bornerent à ſtipuler que leurs privileges ſeroient conſervés dans toute leur étendue. L'ambition des nobles, l'inquiétude & l'indocilité du peuple,

faiſoient tour-à-tour la deſtinée de l'état ; elles ne pouvoient que perpétuer les troubles. Les ducs de Milan ſuccéderent aux rois de France dans le gouvernement de Gênes. Cette infortunée république vint s'offrir à Louis XI, qui ne voulut pas en accepter les propoſitions. La raiſon que ce prince apporta pour motiver ſon refus mérite bien d'être rapportée, quoique la plupart des auteurs n'en aient pas fait mention. Des poſſeſſions lointaines ne lui paroiſſoient pas convenir à la France ; & loin de croire qu'elle y trouveroit ſon intérêt, il étoit perſuadé que de pareilles acquiſitions lui deviendroient à charge. Qu'auroit dit ce roi, ſi Gênes eût été ſituée en Amérique ? La politique moderne vaut-elle mieux, eſt-elle plus ſagement réfléchie que la ſienne ? Quoi qu'il en ſoit, le problême reſte encore indécis ; mais il ne le ſera pas long-tems. Nous touchons à une grande époque ; & cette époque, ſi elle ne fixe pas la politique de nos jours dans ſes idées, doit les renverſer entiérement & produire une ſinguliere révolution. Nous ſaurons bientôt ſi l'on a raiſon de vouloir enchaîner l'Amérique à l'Europe, ou ſi Louis XI penſoit ſolidement, en regardant comme une entrepriſe folle de jeter un pont de communication d'un de nos ports de la Méditerranée à Gênes.

Louis XII n'imita pas l'exemple de ſon prédéceſſeur ; il ſe rendit facilement aux vœux des Génois, qui le ſupplierent de les mettre au

nombre de ſes ſujets. Ils ſe repentirent bientôt de leur démarche, & ne voulurent plus dépendre que d'eux ſeuls. Il eſt bien étonnant qu'une funeſte expérience de pluſieurs ſiecles & des malheurs de tout genre, loin de les corriger, ne produiſiſſent d'autre effet que de groſſir leurs défauts, & de faire de ces républicains des hommes toujours plus inquiets, plus impatiens du joug, plus indociles, plus indiſciplinables. Dans le court eſpace de trente-quatre ans, on les vit changer juſqu'à douze fois la forme de leur gouvernement. Par une bizarrerie inconcevable, ils mirent à la tête de la république, des comtes, des conſuls, des capitaines, des podeſtats, des réformateurs, des recteurs, des abbés du peuple, des doges choiſis parmi les nobles, & des doges tirés du corps des bourgeois. Enfin, après avoir ajouté quelques anneaux à cette longue chaîne de variations, en ſe ſoumettant aux Eſpagnols, puis aux François, ils eurent le bonheur de la rompre & de voir rétablir dans leur république un gouvernement durable. Un ſeul homme fixa leurs irréſolutions, & eut la gloire de donner des loix ſtables à un peuple qui juſqu'alors n'avoit ſu ni commander, ni obéir, ni jouir de ſa liberté, ni ſouffrir un maître. André Doria battoit les Génois, & leur occaſionnoit de grandes pertes : il ſervoit bien la France dont il étoit amiral ; mais il n'en fut pas récompenſé d'une maniere qui répondît à ſon mérite & à ſes deſirs. Mécontent de Fran-

çois Ier. preſſé peut-être par le remords, il conçut le projet de réparer ſes torts envers le pays de ſa naiſſance, & d'ennemi de ſes concitoyens, d'en devenir le libérateur. Il paſſe au ſervice de Charles V, & en obtient des ſecours. Il paroît devant Gênes avec une flotte de ſept galeres; il ne trouve point de réſiſtance; toute la ville en armes ſe joint à lui; le peuple s'empare de tous les poſtes; *Saint-George & la liberté* devient le cri général; le parti des François, trop foible pour ſe faire craindre, ſe détermine au ſilence, & preſque ſans coup férir Gênes eſt libre. André Doria, ſuivi des citoyens les plus diſtingués, ſe rend à la place de Saint-Matthieu; il parle au peuple avec tant d'éloquence que tous les eſprits ſe réuniſſent; les jalouſies ſe diſſipent, les animoſités s'éteignent, les factions tombent. Le conſeil, au nombre de plus de quinze cents perſonnes, s'aſſemble dans le palais: il eſt unanimement décidé que la république reprendra tous ſes droits; que les Génois animés des mêmes ſentimens patriotiques formeront déſormais un peuple libre & maître abſolu de lui-meme; que ce jour mémorable, où tout change de face, où la patrie renaît, ſera ſolemnellement célébré chaque année ſous le nom de *fête de l'union*. L'ouvrage ne reſta pas imparfait; les Génois chaſſerent le gouverneur, détruiſirent le château, prirent Savonne & en abattirent les fortifications. André Doria, libérateur de la patrie, refuſa d'en devenir le maître; il

en remit le gouvernement entre les mains de douze réformateurs, qui dreſſerent pluſieurs réglemens qui ſont en vigueur, & qu'on appelle les loix de 1528. Ils défendirent de parler jamais de factions & de rappeller des noms qui les diſtinguoient & pouvoient renouveller dans les eſprits des impreſſions fâcheuſes. Ils ſtatuerent que les nobles & les autres citoyens auroient part indifféremment aux charges publiques; qu'on éliroit un doge & huit gouverneurs qui, pour prévenir les délibérations précipitées, ne pourroient conclure aucune affaire importante le même jour où elle auroit été propoſée; que le doge, le gouverneur & les procurateurs auroient droit de réformer, d'abréger, de corriger les anciennes ordonnances, & d'en faire de nouvelles; qu'il ſeroit libre aux gouverneurs, toutefois avec le conſentement du doge, d'aggréger chaque année à l'ancienne nobleſſe dix citadins, ſept de ville, trois de la campagne; que pour unir étroitement les nobles les uns aux autres, les nouvelles familles ſeroient incorporées aux anciennes maiſons, & pourroient en porter le nom.

La république ne fut pas ingrate envers ſon bienfaiteur; elle craignit même de n'en pas faire aſſez pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Sur le frontiſpice du palais dont elle lui fit préſent, elle voulut qu'on gravât cette belle inſcription: *Andreæ de Auria patriæ liberatori munus.* A la porte du palais, dans la ſalle du

grand-conſeil & à la banque de Saint-George ; on voit ſa ſtatue en marbre avec ce magnifique titre : *Reſtitutor libertatis*, le reſtaurateur de la liberté. Ce grand homme jouit toute ſa vie de l'eſtime, du reſpect, de l'amour de ſes concitoyens.

Si le gouvernement des Génois n'eſt pas en lui-même le meilleur de tous les gouvernemens, l'hiſtoire de ce peuple, qui en met à découvert l'inquiétude, & le repréſente comme incapable & d'être à lui-même ſon guide, & de ſe laiſſer conduire ; l'expérience de plus de deux ſiecles, qui nous fait voir que la forme de ſon gouvernement ſubſiſte ſans altération, donnent lieu l'une & l'autre de conclure qu'enfin cette république a trouvé la maniere d'être, qui non-ſeulement lui convenoit le mieux, mais qui ſeule pouvoit lui convenir, puiſqu'il n'y en avoit aucune qu'elle n'eût pluſieurs fois, à diverſes époques, & toujours inutilement eſſayée. Cette préſomption ne me paroît pas avoir aſſez de force pour empêcher de douter ſi un homme du caractere, du génie, du mérite d'André Doria avoit introduit le gouvernement d'un ſeul, il n'auroit pas pu diſpoſer les eſprits, les faire plier de maniere que le gouvernement ſe ſeroit maintenu, & que l'état n'auroit rien perdu du côté du bonheur public. Les raiſonnemens & les conjectures n'éclairciroient pas la matiere ; je les omets pour m'occuper quelques inſtans de la forme que la république a donnée à ſon gouvernement.

Le doge n'eſt pas à Gênes, comme à Veniſe, un vain ſimulacre, une idole magnifiquement parée, mais ſans force & ſans pouvoir. Il n'en impoſe pas ſeulement par l'appareil de la majeſté; mais il jouit d'un grand crédit & peut beaucoup influer ſur les affaires & les délibérations publiques. Le ſénat, qui repréſente le ſouverain & tient en main une grande partie de l'autorité ſuprême, n'eſt compoſé que de treize perſonnes, douze ſénateurs décorés du titre de gouverneurs, & le doge qui les préſide. Le pouvoir de ce corps n'eſt limité que dans les articles qui ſe trouvent déjà réglés par des loix fondamentales; il traite avec les ambaſſadeurs, il publie des ordonnances, il juge des crimes d'état & d'autres crimes, ou par lui-même ou par commiſſion; il caſſe les teſtamens & annulle les contrats, ſans qu'on puiſſe demander raiſon & appeller de ſon jugement. Pour quelques-uns des objets précédens, il faut que les procurateurs ſe joignent à lui: c'eſt avec eux que ſe regle tout ce qui concerne les grandes affaires au conſeil; ce droit va plus loin qu'on ne penſe, & le met ſouvent en état de faire pencher la balance du côté qu'il lui plait. Quand il voit que ſon avis ne l'emporteroit pas, il interrompt tout-à-coup les délibérations, & empêche de les pourſuivre, en propoſant quelqu'autre affaire à traiter. Comme il peut propoſer juſqu'à trois fois la même matiere; s'il échoue une fois, il prend mieux ſes meſures, & attend des conjonctures plus favo-

rables pour agiter le même objet. Il donne & fixe les audiences ; par conſéquent il lui eſt libre de choiſir les jours où il prévoit que ſes amis pourront plus facilement réuſſir dans leurs projets, & où le conſeil doit être compoſé principalement des perſonnes en place qui les favoriſent, & où celles qui leur ſeroient contraires ne peuvent aſſiſter à l'aſſemblée. Autrefois les ſénateurs propoſoient une affaire de quinze en quinze jours ; ils ont laiſſé perdre leur droit, du moins n'en uſent-ils plus depuis long-tems ; ce qui diminue beaucoup leur puiſſance & augmente prodigieuſement celle du doge. Dans la crainte que celui-ci ne s'emparât de toute l'autorité, les loix ont abrégé la durée de ſes fonctions. Il n'exerce cette dignité que deux ans, & encore faut-il que, durant ce court eſpace de tems, il s'obſerve de près pour éviter la cenſure. Dès qu'il ceſſe d'être en exercice, chaque particulier eſt autoriſé pendant huit jours à porter ſes plaintes contre lui. Les ſyndicateurs reçoivent leurs dépoſitions ; & ſi elles étoient graves, on le priveroit de l'avantage d'être procurateur perpétuel.

Le doge aſſemble & préſide le grand & petit conſeil. Dans le premier, qui eſt l'aſſemblée générale de la nation, réſide la puiſſance légiſlatrice. Il met les impôts, peut changer les loix même fondamentales, conférer les principales dignités de la république, nomme le doge, le ſecretaire d'état, le capitaine des galeres, les gouverneurs

de terre ferme. Pour entrer dans le grand-conſeil, il ſuffit d'être âgé de vingt-deux ans & d'être citoyen depuis trois. On fait tous les ans une élection, mais elle n'eſt que pour la forme; tous les nobles, à moins qu'ils ne ſoient notés d'infamie, ont droit de ſe trouver à cette aſſemblée.

C'eſt dans le grand-conſeil qu'on prend les deux cents membres qui forment le petit-conſeil. Par le droit, ce dernier n'a qu'un pouvoir borné; mais par le fait, il prédomine dans toutes les aſſemblées, & ſe rend maître abſolu des réſolutions. Il eſt évident que ces deux cents nobles, avec leurs fils & leurs autres parens, doivent toujours avoir à leur diſpoſition la majeure partie des voix dans le grand-conſeil, où l'on compte rarement plus de quatre à cinq cents perſonnes. Le petit-conſeil fait à ſa volonté la paix, & déclare la guerre, choiſit les magiſtrats, peut, aux deux tiers des voix, faire des loix qui n'aillent pourtant pas directement contre celles de 1576, propoſer enfin au grand-conſeil de nouvelles taxes, de réduire ou d'augmenter les anciennes. Les conſeils, grand & petit, ne peuvent ſe tenir qu'en préſence des conſervateurs des loix. Ces magiſtrats, au nombre de cinq, ſont ſpécialement chargés par la république de veiller au maintien des loix de l'état, & d'empêcher qu'elles ne ſouffrent aucune altération.

Dans un gouvernement craintif & ſoupçonneux, pour ne pas omettre une précaution néceſſaire, on prend toutes ſortes de meſures, la.

plupart inutiles. On ne voit à Gênes que magiſtrats pour gouverner les différentes branches d'adminiſtration, corriger les abus, réprimer l'ambition des particuliers, empêcher les progrès du mal, ou l'étouffer dès ſa naiſſance, faire en un mot le bien public. Sept inquiſiteurs d'état obſervent de près les périls qui menacent la république, les manœuvres des citoyens puiſſans, les intrigues, les brigues des familles. Inſtruits de tout ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des maiſons, ils ne doivent épargner ni ſoins ni peines pour découvrir les complots, éventer les conjurations, diſſiper tout ce qui pourroit troubler la tranquillité générale. Ils ne perdent jamais de vue la conduite des miniſtres étrangers; ils entretiennent & ſoudoient des agens dans les autres cours, pour les informer de toutes les affaires où la république ſeroit intéreſſée, & leur rendre un compte exact des démarches & de la maniere dont ſe comportent les ambaſſadeurs de la république auprès de ces cours. Six magiſtrats reglent les affaires de la guerre; cinq ont l'inſpection des galeres, cinq des vaiſſeaux, cinq des murailles, des ports, des aqueducs & des chemins; cinq préſident au commerce des bleds; cinq autres enfin ſont chargés de régler tout ce qui concerne la police & les vivres.

Si le grand nombre des magiſtrats faiſoit ou ſuppoſoit la ſageſſe du gouvernement, on voit par cette courte expoſition qu'aucun état de l'Europe ne ſeroit mieux gouverné que celui de

Gênes. Mais n'eſt-ce pas un défaut qu'on peut reprocher juſtement à la république, de ſuivre les détails les plus minutieux, de multiplier par-tout les difficultés, de prendre à tâche de diriger des opérations qui ne pourroient que bien aller, ſi elle ne s'en mêloit pas; de mettre fauſſement ſa gloire à ne pas ſouffrir que rien ne ſe faſſe dans l'état, ſi ce n'eſt par elle-même ou en ſon nom. Un ſouverain ne doit jamais ſaiſir que les grands objets; il embraſſe tout : s'il veut être tout, il ſe tourmente pour tout perdre. Une méthode ſinguliere eſt celle que les Génois ſuivent dans les élections. On diroit, à les voir procéder, qu'ils déſeſperent de réuſſir ſans le ſecours du haſard, tant ils ont ſoin de le mettre en jeu. S'agit-il de nommer des ſénateurs, des procurateurs, de faire même le doge? ils n'ont que deux manieres d'opérer : ou le choix précede & le ſort décide, ou le ſort commence l'élection & le choix l'acheve. Les deux conſeils font choix, par exemple, de ſix vingt nobles, dont ils mettent les noms dans une boîte : c'eſt de là qu'on tire tous les ſix mois, au haſard, cinq noms; trois des perſonnes que le ſort favoriſe ſont ſénateurs, & les autres procurateurs. Quand il s'agit d'élire le doge, on s'y prend différemment. Le grand-conſeil s'aſſemble; on en compte les membres, & l'on jette dans l'urne un pareil nombre de boules, dont cinquante ſont dorées, & les autres argentées. Chacun, par une ouverture où la main ſeule peut paſſer, prend une de ces boules dorées. Les cin-

quante nobles qui ont les boules dorées ont ſeuls le droit de commencer le ſcrutin, & de nommer vingt concurrens. On voit encore ici que le ſort eſt compté pour quelque choſe, & que le conſeil y fait un peu trop de fonds. En ne lui donnant aucune part aux élections, en ne ſe laiſſant conduire ni par le préjugé ni par la paſſion, en procédant avec la plus grande maturité, l'aſſemblée pourroit ſe flatter de faire toujours un bon choix? Dans quelles erreurs funeſtes à l'état ne doit-elle pas néceſſairement tomber par une conduite téméraire & aveugle? Si le ſort préſente ou laiſſe échapper les noms de conſeillers peu propres au maniement des grandes affaires, s'il retient ceux des nobles diſtingués par leurs talens & leur expérience, comment la république ſera-t-elle gouvernée, & comment corrigera-t-on le caprice du ſort? Urne fatale! combien de fois as-tu fait vieillir le mérite dans l'inaction & l'obſcurité! combien de fois l'incapacité ne t'a-t-elle pas dû ſon élévation! Double erreur également funeſte au bien de l'état & des particuliers.

Gênes conſerve encore quelqu'ombre de ſon ancienne puiſſance. Ses conquêtes la rendirent autrefois maîtreſſe des isles de Candie, de Lesbos, de Scio, de Négrepont, de Sardaigne, de Corſe, de Malthe, de Majorque, de Minorque, de pluſieurs poſtes importans dans la mer Noire, de la ville de Smyrne, de celle Théodozée, & des fauxbourgs même de Conſtantinople, Caffa &

Péra. Réduite à ce qu'elle poſſede le long de la côte, la république ne compte pas plus de quatre cents mille ames dans ſes états, en y comprenant les ſoixante & dix ou quatre-vingt mille habitans de la capitale. Ses forces ne ſont pas conſidérables : en tems de paix, elle n'entretient que deux mille cinq cents hommes de troupes; mais les Génois naturellement braves deviennent invincibles quand on ne les ménage pas, quand on les outrage. Ils en ont donné une belle preuve dans la guerre de 1747. Maîtres de Gênes, les Autrichiens oſerent maltraiter des gens de la lie du peuple : il leur en coûta cher; l'oppreſſion irrita ces infortunés; ils s'armerent contre leurs tyrans, les pourſuivirent à outrance, les immolerent à leur fureur. La république ſort triomphante d'entre les mains de ſes vainqueurs, & le peuple recouvre ſa liberté. Le grand intérêt des Génois eſt de ſe maintneir en paix avec les autres nations. Une guerre, outre les coups qu'elle porte à leur commerce, qui eſt la principale ſource de leurs richeſſes, jette l'état dans des dépenſes qu'il ne ſoutient pas ſans ſe ruiner. Quand ſes coffres ſont vuides, & que le beſoin la preſſe, la république eſt en uſage, pour ſe procurer plus vîte de l'argent comptant, d'engager ou d'aliéner les diverſes branches de ſes revenus. Ces emprunts ſont une triſte reſſource pour un état pauvre; mais ce qui le conſole, c'eſt qu'il ne doit qu'à ſes ſujets, & qu'il peut toujours faire un grand fonds ſur leurs richeſſes. Il en eſt de la

république de Gênes comme de celle des Provinces-unies, toutes les deux éprouvent les plus grandes difficultés pour mettre un juſte équilibre entre leurs recettes & leurs dépenſes; ſouvent même elles ne peuvent en venir à bout. Un événement ſingulier, une levée de troupes plus conſidérable qu'à l'ordinaire, ſuffit pour les mettre dans l'embarras durant un ſiecle; mais heureuſement elles ont l'une & l'autre des membres en état de ſoutenir le corps. Quoique Gênes ait quinze millions de revenus, elle ne jouit pas tout-à-fait de la troiſieme partie de cette ſomme. Les deux autres grands tiers ſont perçus au profit de la banque de Saint-George : la république les lui a cédés pour lui payer les ſommes exorbitantes qu'elle lui doit. La banque de Saint-George eſt un établiſſement unique dans ſon eſpece : nous allons le faire connoître.

Des guerres continuelles avoient épuiſé les finances; des emprunts, déjà trop conſidérables & trop multipliés, faiſoient craindre pour le crédit public. Cependant la néceſſité devenoit toujours plus urgente, pour ſatisfaire à de nouveaux emprunts. Dans cette extrêmité, la république, pour trouver des fonds & raſſurer les créanciers, prit le parti, non pas d'aſſigner des rentes ſur les aides & gabelles, comme il ſe pratique ailleurs; mais d'engager l'impôt même ſur la gabelle & certains autres droits, aux particuliers qui lui avanceroient les fonds qu'elle demandoit. Les créanciers formerent entr'eux un

corps de principaux actionnaires, élurent un magiſtrat, huit protecteurs, & d'autres officiers chargés de percevoir l'impôt cédé, d'en verſer le produit dans les coffres de Saint-George, d'en faire la répartition, de juger en dernier reſſort les procès civils & criminels qui pourroient s'élever à ce ſujet.

Cette compagnie forme une eſpece de ſeconde république, à peu près comme la compagnie des Indes en fait une dans le ſein des états de Hollande. Si les contrats & les conventions de particulier à particulier portent ſur leur bonne-foi réciproque, & ſi le corps ſocial reçoit une violente ſecouſſe dès qu'on commence à négliger cette maxime, il s'enſuit de bien plus triſtes effets lorſque les ſouverains ne la regardent pas comme inviolable dans tous les engagemens qu'ils prennent avec leurs ſujets, ou à l'égard des étrangers. La république & la banque de Gênes ſont, ſur ce point eſſentiel, des modeles qui doivent frapper les autres nations. Jamais l'une, dans quelque ſituation qu'elle ait pu ſe trouver, n'a troublé la maiſon de Saint-George : c'eſt ainſi qu'on appelle la banque (*la caſa di S. Geoſgio*) dans la pleine poſſeſſion des revenus cédés. Jamais l'autre n'a trompé la confiance des actionnaires & ne leur a donné quelque ſujet légitime de plainte. Quel bien n'en a-t-il pas découlé pour toutes deux ! La premiere a toujours trouvé de prompts ſecours ; les particuliers ſe ſont empreſſés d'ouvrir leurs coffres pour lui prêter à bas intérêt ;

l'autre, en acquérant un crédit immenſe, groſſiſſoit tous les jours ſes fonds, & ſe voyoit la dépoſitaire, non-ſeulement de la fortune & de l'argent des Génois, mais des richeſſes d'un nombre prodigieux d'étrangers.

En 1746, les Autrichiens s'étant rendus maîtres de Gênes, en exigerent des contributions exceſſives. Dans la déſolation, la république ſe vit forcée d'appaiſer le vainqueur, en verſant dans ſes mains avides l'or de la maiſon de Saint-George ; la banque compta plus de dix-huit millions ; ſes paiemens furent ſuſpendus ; elle fit même des emprunts. A peine les Génois eurent-ils recouvré leur liberté, qu'ils prirent des moyens efficaces pour rétablir leur crédit. La république créa de nouveaux impôts, & en augmenta d'autres dont elle abandonna le produit à la banque. Celle-ci, outre la jouiſſance de ces nouveaux revenus & des anciens qui lui étoient affectés, perçut une taxe de deux livres par mille ſur tous les biens eccléſiaſtiques. Pour diſſiper les alarmes des créanciers & leur donner la plus grande confiance, on les autoriſa par un acte authentique (dans le cas où les paiemens de leurs billets ne ſeroient pas faits au tems preſcrit) à ſe mettre eux-mêmes en poſſeſſion des revenus, biens, douanes, gabelles, rentes qui conſtituent les fonds de la banque ; à les percevoir, régir ou faire régir juſqu'à l'entier rembourſement de leurs créances. Ils n'ont pas uſé de ce droit ; la banque ne les a jamais fait

ſait languir ; elle a rempli avec la derniere ponctualité ſes divers engagemens, & les dettes immenſes qu'elle avoit contractées en 1746 ſont toutes acquittées depuis plus de dix ans.

La côte de Gênes n'eſt pas un pays fertile ; on y recueille peu de grains, elle n'abonde qu'en fruits & autres productions qui demandent un ſol léger, ſec, chaud & rocailleux. Des oranges, des citrons, des limons, de l'huile, du vin, ce ſont là les principales richeſſes territoriales. L'état ne pouvoit pas fonder ſa proſpérité ſur l'agriculture ; ſa principale attention s'eſt toujours tournée du côté de l'induſtrie. Il n'a pas pris des ſoins infructueux ; le commerce fit autrefois des habitans de cette côte un des peuples les plus floriſſans de l'Europe. Si les Génois partageoient avec les Vénitiens l'empire de la mer ; s'ils formerent divers établiſſemens dans des pays lointains ; s'ils acquirent de vaſtes poſſeſſions ; ſi leurs armées navales ſemoient par-tout la terreur ; ſi la force, & une force ſouvent invincible exécutoit les projets de leur ambition ; c'étoient là les effets d'une même cauſe. Le commerce ſeul, l'or du commerce faiſoit leur puiſſance & leur célébrité. Il multiplioit leurs flottes, donnoit un mouvement plus impétueux à leurs troupes, animoit leurs ſoldats, rendoit invincibles leurs capitaines. Gênes eſt déchue de ce haut degré de ſplendeur, parce que ſon commerce n'a plus le même éclat ; cependant celle-là n'a pas encore ceſſé d'être riche, ſuperbe, magni-

fique, parce que celui-ci continue d'être conſidérable.

La république, pour faciliter à ſes ſujets les moyens de s'enrichir & faire de Gênes un des plus grands entrepôts de toutes les marchandiſes d'Europe, a déclaré franc le port de ſa capitale. Le commerce fait naturellement les entraves & les impôts. Si les Génois avoient chargé de gros droits les productions étrangeres; ſi par des inſpections rigoureuſes, des réglemens ſéveres, inquiétans ou minutieux, ils euſſent repouſſé, dégoûté, effrayé les nations commerçantes; ſemblables à tant d'autres peuples, qui, avec de meilleurs ports, une ſituation auſſi avantageuſe & plus de richeſſes territoriales, ſont pourtant ſans commerce, ils n'auroient jamais vu leurs côtes bordées de bâtimens de tous les pays; ils auroient langui dans la miſere, du moins ne ſeroient-ils jamais ſortis de la médiocrité. Après avoir accordé cette franchiſe, l'état a porté un œil attentif ſur les diverſes claſſes de citoyens; il a cru de ſon intérêt de n'en exclure aucune de ſa protection & de ſes bienfaits. Loin de condamner la nobleſſe à une molle & funeſte inaction, il s'eſt empreſſé de lui ouvrir la carriere du commerce, & de leur en laiſſer le champ parfaitement libre; il ſe fait une gloire de préférer à des nobles oiſifs & pauvres, des nobles riches & commerçans. Cette ſage politique prévient de grands maux, corrige de grands abus, & n'entraîne avec elle aucune eſpece d'incon-

vénient. Des nobles occupés ſans ceſſe de leurs affaires d'intérêt, n'ont plus le tems de fomenter les diviſions, de jeter l'état dans des mouvemens convulſifs, d'altérer la tranquillité publique. En groſſiſſant leur fortune, ils en deviennent meilleurs citoyens par intérêt; ils reſſerrent les liens qui les attachent à leur patrie; ils redoutent les changemens, ils travaillent à maintenir l'ordre, ils éteignent l'eſprit de parti. La vue d'une révolution les effraie, parce qu'ils ne ſauroient y gagner & qu'ils ſont aſſurés d'y perdre beaucoup.

En ſuivant avec attention les événemens qui ont hâté la décadence ou décidé la ruine de tous les empires, on trouve dans des citoyens & des ſujets d'un grand nom, mais oiſifs, diſſipateurs, perdus de débauche, la cauſe principale & ſouvent unique des conjurations tramées contre les ſouverains, des troubles inteſtins & des fureurs populaires. Les hommes qui doivent à leurs travaux l'aiſance ou les richeſſes, ne cherchent qu'à jouir tranquillement des biens qu'ils ont ſi légitimement acquis. La patrie les comptera parmi ſes plus zélés défenſeurs. Comment pourroient-ils l'abandonner, quand ils ont un ſi grand intérêt à la ſoutenir? La république a donc fait & le plus grand bien de l'état & le plus grand bien de la nobleſſe, par la pleine liberté qu'elle donne à tous ſes ſujets, de quelque rang qu'ils ſoient, d'embraſſer les différentes branches de commerce. Elle a des citoyens riches;

elle peut même calculer ſa force & ſa puiſſance par la richeſſe de ſes ſujets. Quand avec la patrie on perd tout, tranquillité, fortune, on a bientôt formé un mur de défenſe, & l'on fait bientôt repentir l'audace & l'ambition de l'avoir injuſtement attaquée. S'il faut trembler pour un état, c'eſt lorſqu'il renferme dans ſon ſein un grand nombre de malheureux qui languiſſent dans l'indigence.

Les terres de la république, quoique bien cultivées, produiſent peu ; les meilleurs fonds ne rapportent pas tout-à-fait trois pour cent aux propriétaires ; le laboureur, le journalier & autres gens adonnés à l'agriculture n'exerceroient dans l'état de Gênes qu'une profeſſion miſérable, ſi la plupart d'entr'eux ne ſavoient également manier le hoyau & paſſer la navette. Le travail de la terre ne ſuffiroit pas pour les nourrir ; mais les ſalaires que leur offrent les autres arts les mettent à couvert des coups de la miſere, repouſſent loin d'eux la ſouffrance qui naît du beſoin, & leur procurent même les douceurs de la vie. Pauvres de leurs propres fonds, les Génois ne peuvent avoir qu'un commerce précaire ; ils achetent à bon marché le ſuperflu d'une nation, pour le revendre avec bénéfice à une autre ; ils ſe procurent à bas prix des matieres brutes, & après les avoir façonnées ils recueillent des fruits abondans de leur induſtrie. Actifs, intelligens, nés avec un goût décidé pour les arts, habiles à traiter les affaires, &

ſur-tout celles d'intérêt, attentifs à ſaiſir les circonſtances favorables, appliqués à étendre leur correſpondance, toujours informés de bonne heure, & des lieux ou regne l'abondance, & des contrées où le beſoin ſe fait ſentir; auſſi empreſſés à décharger les uns de leur ſuperflu, qu'à porter aux autres le néceſſaire; ſobres d'ailleurs, réglés dans leurs dépenſes, ennemis de tout luxe ruineux, jaloux de multiplier leurs poſſeſſions & de faire de riches héritiers; encouragés par les loix, les ſujets de l'état de Gênes pourroient-ils ne pas ſuppléer à la modicité de leurs rentes foncieres, & trouver avec uſure dans le commerce ce que l'agriculture leur refuſe? Je ne ſuis pas étonné que le bled dont leur territoire eſt ſi avare, ne manque pourtant jamais à leur conſommation & qu'ils en vendent de grandes quantités à l'étranger. Quand cette denrée manque en Eſpagne, c'eſt pour les Génois que les Eſpagnols font exploiter les mines du Pérou; & les piaſtres ſont preſque auſſi communes à Gênes qu'à Madrid ou à Cadix. Ce trafic eſt du plus grand rapport; il y a des années où l'abondance d'un côté & la diſette de l'autre font monter les gains des marchands à des ſommes prodigieuſes. Leur bénéfice eſt alors de cent mille livres, cent mille écus; il va même quelquefois juſqu'à million pour un ſimple particulier.

La Sicile, le Levant, la Romagne & quelques autres provinces d'Italie ſont les principaux

greniers où les Génois vont faire des approviſionnemens pour leurs compatriotes & pour les habitans des contrées méridionales de l'Europe. Ils expédient pour les ports d'Eſpagne des bâtimens chargés de trois, quatre, cinq mille mines de bled : le prix ordinaire de la mine eſt de vingt-cinq livres de Gênes, ce qui revient à vingt-cinq livres neuf ſous le ſetier de Paris. Les retours conſiſtent en ſucre, café, indigo, cacao & en piaſtres. Les corſaires barbareſques font un grand tort au commerce des ſujets de la république, par les priſes qu'ils ne ceſſent de leur faire. Pour ne pas courir les riſques de voir leurs richeſſes tomber entre les mains de ces brigands, les Génois chargent quelquefois les vaiſſeaux Anglois ou François du tranſport des eſpeces. Ces commiſſions enrichiſſent les capitaines ; on leur donne un pour cent de la valeur de leur cargaiſon ; ils ont quelquefois ſur leur bord plus de ſix cents mille piaſtres ; la piaſtre vaut à Gênes 6 liv. 10 ſ. monnoie du pays, ce qui fait à peu près 5 liv. 10 ſ. monnoie de France. Pour faire leur commerce avec plus de ſûreté, les Génois ont plus de cent bâtimens qui arborent toujours pavillon Anglois, & ont droit de l'arborer. Les capitaines de ces bâtimens, quoique nés dans les états de la république, ont ſervi pluſieurs années en Angleterre, & ſe ſont fait donner des lettres de capitaines Anglois. Par ce moyen ils n'ont rien à craindre des Saletins & des autres corſaires d'Afrique, avec leſquels la Grande-Bre-

tagne eſt en paix. Gênes emploie auſſi pour ſon commerce des bâtimens Vénitiens, Hollandois & Suédois.

Ce qui anime principalement l'état de Gênes, & ce que fait la plus riche branche de ſon commerce, le meilleur fonds de ſes habitans, ce ſont les étoffes de ſoie, & ſur-tout les belles manufactures de velours. Pour la couleur & la qualité, les noirs l'emportent ſur ceux des autres pays. Les cramoiſis ont peine à ſoutenir la concurrence de nos manufactures de Lyon. Les damas & les étoffes à fleurs auroient plus de vogue, ſi les deſſins en étoient plus corrects, plus finis; ſi les fabriques ménageoient mieux les nuances pour les faire ſortir davantage; ſi enfin la délicateſſe du goût les dirigeoit & ſe faiſoit remarquer dans leurs ouvrages. D'autres étoffes de moindre valeur, les rubans, les bas de ſoie forment encore de gros articles qui font rouler dans le pays l'argent étranger. Dans la capitale & tout le long de la riviere on compte de quinze cents à deux mille métiers; on y voit auſſi un grand nombre de payſans qui travaillent également bien la terre & la ſoie. Appuyés ſur l'agriculture & ſur le commerce, ſi l'une leur manque, l'autre les ſoutient. Le dérangement des ſaiſons ne les afflige pas; ils ſavent en réparer l'injure par l'induſtrie. Outre leurs ſoies, les habitans de la république mettent auſſi en œuvre celles du Milanois & du Piémont. Les Anglois leur en apportent beaucoup de la Chine; ils leur four-

niſſent auſſi des draps & autres étoffes de leurs manufactures, des grains, du ſucre, de l'indigo & les autres richeſſes de leurs isles. Ils prennent pour leur retour des fruits ſecs & confits.

Mon deſſin n'eſt pas de pouſſer bien loin les détails ſur le commerce de la république. Par les articles que je vais indiquer rapidement, il ſera facile de voir combien il eſt conſidérable. Les Génois tirent de Sicile des huiles dont ils font du ſavon qu'ils vendent aux Eſpagnols & aux Portugais. Ils rapportent du Levant des laines, des cotons, des cuirs. Ils approviſionnent pluſieurs états d'Italie, de vins des côtes de Provence, de Rouſſillon & d'Eſpagne. Ils achetent les vins de Bourgogne & de Champagne, pour les faire paſſer en Lombardie & dans l'Allemagne. Ils vont prendre le ſel à Trapani en Sicile, à la Matta en Eſpagne & dans l'isle d'Iviça. Après en avoir fourni les états de la république, ils en vendent pour la conſommation de la Lombardie & du Milanois. On n'apprend pas ſans étonnement que les champignons ſecs entrent pour quelque choſe dans leur commerce, & que les Eſpagnols leur en achetent, année commune, pour quarante à cinquante mille livres monnoie de France. Il ſeroit bien difficile de plus mal employer ſon argent. Décompoſés, les bons & les mauvais champignons ne renferment ni les uns ni les autres aucune ſubſtance nutritive, & donnent tous les deux la même analyſe chymique. Les bons ne nourriſſent donc

pas, & les mauvais empoiſonnent. Les triſtes accidens qui arrivent, hélas ! trop ſouvent aux perſonnes qui en ont mangé, devroient inſpirer l'horreur pour cette eſpece de mets. Cependant, comme on le voit par cet article, il s'en faut bien qu'on s'en dégoûte. Dans certains pays on les fait entrer en toutes ſortes de ragoûts ; on les mange avec fureur. Si l'on trouve que je m'occupe ici de trop minces objets, ma réponſe ſatiſfera du moins les perſonnes qui ont un cœur. Tout ce qui regarde l'humanité m'intéreſſe, & je ne puis voir d'un œil indifférent que les hommes prennent avec avidité une nourriture qui, lors même qu'elle paroît bonne, nuit à la ſanté, qui les tue lorſqu'elle eſt mauvaiſe. Je continue & j'abrege l'énumération.

Les marbres, dont les carrieres ſont en ſi grand nombre dans les états de la république & qu'on travaille ſi bien à Gênes, les pâtes de toute eſpece, les confitures ſeches, les boîtes de vernis & autres ouvrages de cette nature, occupent beaucoup de bras, font ſubſiſter un grand nombre de familles, enrichiſſent pluſieurs négocians. Les bois propres à la marine & les ouvriers pour les mettre en œuvre ne manquent pas à la république. Le long de la riviere on fait des pinques & des barques de cent, de cent cinquante tonneaux. On y conſtruit quelquefois des vaiſſeaux de 50 ou 60 canons pour l'Eſpagne, le Portugal & même la France. La conſtruction des bâtimens Génois n'a pas l'approbation générale. Pluſieurs

connoiſſeurs y trouvent à redire ; mais il eſt aiſé de profiter de leurs avis & de perfectionner la méthode. Dans dix ans on pourroit conſtruire au Lazaret ſitué à l'orient de Gênes dix vaiſſeaux de guerre, & dix autres le long de la côte.

Livourne étoit autrefois le grand entrepôt des tabacs d'Eſpagne & de Hollande pour toutes les contrées d'Italie. Sous le dernier empereur, grand-duc de Toſcane, une mauvaiſe manœuvre, un ſeul réglement porté pour gêner ce commerce, le mit en fuite ; les Génois l'attirerent par la liberté. Depuis cette époque ils ſont en poſſeſſion d'une ſi riche branche de commerce. Les tems changent ; Gênes redoute encore plus aujourd'hui Livourne que Livourne n'a jamais redouté Gênes. Les maximes du grand-duc régnant valent encore mieux que celles de la république, parce que les unes, beaucoup plus que les autres, tendent à diminuer les charges du public, à concilier le bas prix des denrées & des marchandiſes avec le gain ou le bénéfice honnête des propriétaires & des marchands ; à mettre ainſi les ſujets en état de l'emporter par la concurrence ſur les nations rivales ; à appeller plus efficacement, attirer plus fortement l'étranger.

Chaque année il entre dans le port de Livourne un plus grand nombre de bâtimens Anglois, Hollandois, Suédois, Ruſſes, Eſpagnols, & de la plupart des autres nations de l'Europe. Les Génois ne voient pas ſans inquiétude & ſans alarme cette progreſſion qui prouve évidem-

ment un accroiſſement ſenſible de commerce. Ils appréhendent que leurs voiſins ne les ſupplantent un jour, & ne s'enrichiſſent de leurs dépouilles. Il leur eſt libre de reculer la cataſtrophe, & d'empêcher les progrès du mal. Les moyens ne leur manquent pas, ils les connoiſſent; ſeroient-ils à plaindre s'ils refuſoient de les prendre? Leurs adverſaires, après avoir ouvert la route, n'ont pas fermé la barriere ſur eux. Les Génois peuvent s'élancer avec plus d'impétuoſité dans la carriere, la parcourir avec plus de bonheur & emporter le prix. Les effets publics, dans un état auſſi commerçant que celui de Gênes, ne peuvent rapporter qu'un intérêt aſſez modique. Les actions ne rendent pas au-delà de trois pour cent. Les gros commerçans qui ont fait une grande fortune & qui ſe trouvent en main beaucoup de numéraire, ſe jettent volontiers dans les affaires de banque; on voit même les plus riches ſénateurs, les nobles des maiſons les plus diſtinguées mettre leur argent ſur la place & le faire valoir dans les divers pays de l'Europe, en France, en Angleterre & en Allemagne.

Par cette légere eſquiſſe il eſt démontré que la puiſſance de la république porte entiérement ſur la richeſſe de ſes ſujets, & que la richeſſe de ceux-ci provient uniquement du commerce. S'ils n'avoient d'autres revenus que le produit de leur territoire, ils auroient peine à ſubſiſter, & il leur ſeroit impoſſible de ſupporter les charges publiques. Les impôts rendent quinze millions à l'état

ou à la maiſon de Saint-George : ſi les habitans du pays étoient moins induſtrieux, ces impoſitions qu'ils ſupportent facilement, deviendroient exorbitantes. Ce que l'on a peine à concevoir, c'eſt que la république, dont la ſageſſe & les lumieres ne laiſſent rien à deſirer ſur bien des articles, ait choiſi peut-être la plus mauvaiſe maniere d'aſſeoir une partie des taxes, & d'en faire la perception. Quoiqu'elle n'ignore pas les bons effets qui ſont attachés à la concurrence ; quoiqu'elle l'ait excitée efficacement, pour faire fleurir certaines branches de commerce qui languiſſoient, elle ſuit un ſyſtême contraire pour les articles les plus eſſentiels, & s'en arroge le privilege excluſif. Le monopole du pain, du vin, de l'huile, du ſel & d'autres objets de cette nature, c'eſt l'état qui le fait. Il s'enſuit évidemment que le peuple achete fort cher ce qu'il pourroit ſe procurer à bon marché, & qu'il lui en coûte beaucoup pour être mal ſervi. La république eſt forcée d'employer pour les ventes un grand nombre d'agens dont les émolumens emportent une portion conſidérable du bénéfice. Les frais ſe multiplient, & toujours aux dépens du public. Cette cherté factice des denrées de premiere néceſſité influe néceſſairement ſur le prix des marchandiſes. La main-d'œuvre monte plus haut ; les ouvriers de toute eſpece exigent de plus gros ſalaires ; les étoffes ne peuvent alors deſcendre à un prix qui en aſſure le bon débit. Les marchands craignent avec aſſez de vraiſem-

blance, de rencontrer des concurrens qui les ſupplantent.

A Gênes, les boulangers ne vendent rien qu'ils ne le tirent des fours bannaux de la république. Encore ſi ces fours étoient diſtribués avec ordre dans les divers quartiers de la ville, il en coûteroit moins de peines, on éprouveroit moins d'embarras, & les frais de tranſport diminueroient. Mais pour multiplier les inconvéniens, ce ſemble, le gouvernement a renfermé tous ces fours dans un meme bâtiment d'une vaſte étendue où ſe font toutes les manipulations néceſſaires pour la fourniture des habitans. Ce plan, le plus mauvais peut-être qu'il ſoit poſſible d'imaginer, outre qu'il nuit à la bonne fabrication & produit la cherté, ouvre la porte à toutes ſortes d'indignes manœuvres, aux vexations, aux fraudes, à des préférences odieuſes, à des injuſtices tantôt ſecretes, tantôt publiques : ira-t-on ſe donner des ſoins pour faire bien, quand on a le même intérêt à faire mal ? Aſſuré de vendre, le monopole ne va pas s'inquiéter ſur la qualité du pain ; il ferme les yeux ſur les défauts de la marchandiſe, il eſt ſourd aux plaintes des acheteurs, & n'a que des mains pour recevoir leur argent. Les mécontens s'adreſſeront-ils à la république pour obtenir juſtice contre la république elle-même ou contre ſes agens ? Dans la crainte de n'être pas favorablement écoutés, ils ſouffriront patiemment un moindre mal pour en éviter un plus grand. Loin d'irriter les perſonnes inté-

reſſées, ils auront ſoin de les ménager, d'en gagner les bonnes graces, & s'ils veulent abſolument être & plus tôt & mieux ſervis, ils n'ignorent pas comment il faut s'y prendre, ils en acheteront le droit.

La vente du vin & de l'huile fournit matiere aux mêmes réflexions. Les caves de la république conſiſtent en de grandes barques liées les unes aux autres, battues par tous les vents, toujours expoſées ſur la darſe à un ſoleil brûlant, dont les ardeurs deviennent plus vives par la réverbération qu'occaſionnent les édifices qui regnent tout autour de ces prétendus magaſins. C'eſt à un pareil entrepôt que la loi force les citoyens de venir faire leur approviſionnement. Ils pourroient facilement ſe procurer à très-bon marché du vin & de l'huile d'une excellente qualité. On les dépouille de cette liberté pour la leur faire échanger contre l'obligation de prendre à haut prix de l'huile & du vin que la chaleur fait ſans ceſſe fermenter, altere & corrompt. La condition du bas peuple eſt encore pire, parce qu'il n'achete la denrée qu'en petite quantité, & qu'il la reçoit de la ſeconde ou de la troiſieme main. Il ſeroit facile de ne pas toucher à cette branche de commerce, de l'abandonner entiérement à la diſpoſition publique, ſans que les revenus de l'état en ſouffriſſent. Il ſe préſente même pluſieurs manieres de les augmenter, en ſubſtituant à ces droits trop onéreux & importuns, des impoſitions moins fortes, douces, dont perſonne ne ſentiroit

ni l'incommodité ni le poids. Pourquoi s'en tenir opiniâtrément à un plan d'opérations également nuiſibles aux deux parties? Pourquoi rejeter des ſyſtêmes qui, ſans être ſuivis d'aucun embarras, n'appauvriroient pas le ſouverain & décharge-roient le peuple?

Quoique la république de Gênes paſſe pour être un des états les plus pauvres de toute l'Italie, & qu'elle paroiſſe s'occuper beaucoup plus de la fortune des particuliers qu'à chercher les moyens de groſſir le tréſor public; cependant on l'accuſe de ne le céder à aucun autre état par l'habileté dans l'art de travailler en finance; art funeſte qui conſiſte aſſez ordinairement à ſéduire, à faſciner l'eſprit des ignorans en leur faiſant acheter l'eſpérance d'un gain qu'ils ne ſont jamais, à extorquer honnêtement & avec adreſſe l'argent du peuple, à le ruiner d'autant plus ſûrement, qu'on le ruine en l'amuſant, en lui montrant un vain fantôme de fortune qui lui échappe & s'éloigne à meſure qu'il fait plus d'efforts pour l'atteindre. Encore, ſi par ces manœuvres on venoit à bout de ce qu'on ſe propoſe, on ſe prépareroit des motifs de défenſe, & l'on ſe rejeteroit ſur la néceſſité d'adopter de pareils principes; mais malheureuſement on prend une mauvaiſe route, & l'on s'écarte à chaque pas du terme où l'on veut aboutir. Le ſouverain qu'on veut enrichir ne s'enrichit pas; les ſoulagemens momentanés qu'on lui procure deſſechent inſenſiblement la ſource unique d'où dérivent tous les ruiſſeaux qui le vivifient.

Pour établir plus ſolidement l'édifice, on en ſappe les fondemens; pour cueillir les fruits, on abat l'arbre. C'eſt Gênes qui a fourni aux divers états d'Italie le modele de leurs loteries; modele qu'on a trop fidélement copié dans pluſieurs autres pays de l'Europe.

La loterie de Gênes fut établie en 1620; on l'appelle jeu du lotto ou du ſeminaire: *il hioro del lotto*, ou *ſeminario*, parce que les noms dont on ſe ſert pour déſigner les cinq billets ſortis de la roue de fortune, ſont ceux des cinq ſénateurs qu'on tire de la boîte, appellée *ſeminario*, deux fois l'an pour être gouverneurs. On ne tire la loterie que dix fois dans l'an. Pour les huit tirages qui ont lieu dans les époques où il ne ſe fait aucun changement de magiſtrats, on emploie 90 noms de femmes. Toute déſavantageuſe qu'elle eſt pour ceux qui la ſuivent, cependant cette loterie n'eſt affermée que trois cents & quelques mille liv. de Gênes; la livre de Gênes vaut de 16 ſous & demi à 17 ſous de France. On ne peut calculer les frais exceſſifs de cette loterie; ils retombent tous ſur les malheureux qui courent après la fortune. Pour cent mille écus que l'état retire, il en coûte peut-être plus d'un million au peuple. On remarquoit comme une ſingularité extraordinaire que durant l'eſpace d'un ſiecle & demi, depuis 1620 juſqu'en 1770, le nom de *Benedetto Gentile*, ſénateur qui a inventé la loterie, n'étoit jamais ſorti. Le peuple qui maudit ſi ſouvent cet établiſſement, diſoit pour ſe conſoler, qu'il

qu'il en étoit du nom comme de la perſonne, & que tous les deux ils avoient éprouvé le même ſort. Comme on fut obligé de renouveller la boîte, on vérifia les noms des ſénateurs qui ſont à peu près au nombre de quatre cents ; on y trouva le nom de Gentile qui eſt enfin ſorti dans un des tirages de l'année 1772 ou 1773.

La loterie de Gênes eſt beaucoup plus déſavantageuſe pour les particuliers que celles de Rome, de Naples & de France. A Gênes, ſi vous gagnez par extrait, on ne vous donne que treize fois & $\frac{3}{19}$ votre miſe ; par ambe, 230 $\frac{10}{3}$; par terne, 2857 $\frac{1}{17}$. Si l'on ſuit conſtamment un jeu ſi inégal, on doit ſe ruiner tôt ou tard. Pour le rappeller à l'égalité, il faudroit compter dix-huit fois la miſe pour l'extrait, 400 fois pour l'ambe, & 11748 fois pour le terne. Les calculateurs aſſurent qu'il y a quarante-deux millions de chances contre le quine ; & ſi par haſard vous veniez à le gagner, vous n'auriez qu'un million de fois votre miſe. Quand eſt-ce que l'eſprit humain calculera les meilleurs moyens pour ſoulager les malheureux ?

Si le zele de la république pour le bien des ſujets eſt ſincere, comme on n'en peut douter, on auroit de la peine à convenir qu'il ſoit toujours également éclairé. Dans ſes beſoins preſſans elle compte ſur l'opulence d'un grand nombre de citoyens. De peur qu'ils ne diſſipent leur fortune, elle les arrête par la rigueur des ordonnances ; elle proſcrit le luxe ; elle ne ſe repoſe pas ſur le caractere de la nation, qui paſſe pour

être attachée, âpre même quelquefois au gain. Pour n'être pas dans le cas de travailler inutilement à corriger les abus, elle tâche de les prévenir & ſe flatte d'y avoir réuſſi. Si l'avis de pluſieurs perſonnes prévaloit, la république étendroit la réforme ſur un autre point qui leur paroît être d'une grande conſéquence. Après avoir blâmé d'un côté les prohibitions auxquelles ſont aſſujettis les citoyens dans l'uſage qu'ils font de leurs richeſſes, elles trouvent à redire d'un autre à l'emploi qu'il leur eſt permis quelquefois d'en faire. Comme elles motivent leur avis, on ne peut pas leur refuſer d'examiner quelques momens ſi elles l'appuient ſur de bonnes raiſons.

La loi oblige les hommes à porter toujours dans Gênes un habit noir avec un petit manteau de taffetas de la même couleur. Elle ne leur permet d'autres voitures qu'une chaiſe à porteur groſſiérement verniſſée en noir. En ſe conformant à l'ordonnance ſur cet article, ils ſavent bien s'en dédommager dans leurs maiſons par l'étalage d'une très-grande magnificence. Rien de plus riche que leurs ameublemens; l'or & les métaux les plus précieux brillent de toutes parts dans les appartemens; vous y voyez des tentures du plus grand prix, or, argent & ſoie, que la fineſſe & la délicateſſe du travail rendent encore plus précieuſes. Le choix, le goût, la richeſſe, l'ordonnance, les collections frappent également les connoiſſeurs & ceux qui ne le ſont pas. Pour une porte que la république ferme au

luxe, le luxe fait s'en ouvrir cent pour ſe rendre dans Gênes. Ces magiſtrats, ces ſénateurs, ces riches marchands que vous voyez ſimplement vêtus dans la capitale; allez leur rendre viſite dans leurs maiſons de plaiſance, vous les trouverez ſomptueux dans leurs habillemens, leur domeſtique, leurs équipages.

La liberté de la campagne leur emporte dans peu de tems ce que leur épargne la contrainte de la ville. Il eſt interdit aux femmes de porter des perles, des diamans, des dentelles. Réduites à la même voiture que celle des hommes, elles n'ont pas même la permiſſion de faire marcher devant elles, pendant la nuit, des laquais qui éclairent avec des flambeaux. Un méchant fallot emmanché dans un des bâtons de la chaiſe, & placé auprès du premier porteur, voilà toute la lumiere dont elles peuvent uſer. La république leur laiſſe le champ libre trois mois de leur vie, ſix ſemaines avant & ſix ſemaines après leur mariage; elles mettent à profit ce court eſpace de tems: vous les prendriez pour des idoles du Mogol; leurs chaiſes ſont magnifiquement dorées & toutes en glaces: la nuit elles ſe font précéder & ſuivre par de grands laquais, armés chacun d'un grand flambeau de cire blanche. Par la magnificence de leurs robes, par les plus riches fourrures & les dentelles, par leurs ſuperbes colliers de perles les plus fines, par l'éclat des pierreries & des diamans, par la recherche & le raffinement de toute leur parure, elles inſultent à la ſimplicité,

à la modeſtie dans les habillemens, que les loix ordonnent; & un faſte de quelques jours abſorbe d'avance le gain de longues années. Que de richeſſes mortes pour toujours ou inutiles pour long-tems! Les unes vont ſe ternir & perdre tout leur prix dans le fond d'une armoire; les autres ſeront renfermées avec le plus grand ſoin, mais elles ne ſortiront des écrins que pour parer quelques inſtans la génération future. Des ſommes exorbitantes, ainſi follement diſſipées pour l'amuſement paſſager d'une ſeule perſonne, auroient pu fournir abondamment aux dépenſes habituelles, à l'entretien de toute une famille: & la république ſe félicite d'avoir coupé la racine du luxe! Quelle illuſion! Mais les loix ne peuvent pas tout prévoir & prévenir tout. Une femme ſéduite par la vanité, idolâtre d'elle-même, ſans ceſſe occupée à frapper les regards d'autrui, trouvera toujours des ajuſtemens de prix que les loix ne défendent pas; malgré la rigueur des ordonnances & la vigilance du magiſtrat, il lui ſera toujours facile de ſuivre ſes caprices & de contenter ſon goût. Le luxe eſt une hydre dont on ne ſauroit couper toutes les têtes.

Ce qu'on reproche encore dans le gouvernement de Gênes, c'eſt de permettre aux ſujets de la république d'acquérir des fonds de terre dans des états étrangers. Le commerce a de rudes alternatives & de cruelles viciſſitudes; s'il procure de grands gains, il fait auſſi eſſuyer de groſſes pertes. Tel qui aujourd'hui ſe trouve au haut de la roue,

peut, par une révolution ſubite, être précipité demain ſous cette même roue & n'avoir pas même des débris de fortune à ramaſſer. Pour ſe mettre à l'abri de pareilles revers, les riches commerçans de l'état de Gênes ne ſe laiſſent pas entraîner, pour la plupart, à un deſir exceſſif, inſatiable & aveugle du gain. Une prudence éclairée les dirige; ils tirent de tems en tems des ſommes conſidérables de leur commerce, & les emploient d'une maniere qui les raſſure contre les caprices du ſort. Ils acquierent des terres, des domaines, des poſſeſſions; & devenus riches propriétaires fonciers, ils continuent à faire leur commerce avec plus de ſécurité. Comme le territoire de la république n'a preſque point d'étendue, & que le ſol y eſt aſſez généralement d'une mauvaiſe qualité, les Génois vont faire leurs acquiſitions dans d'autres contrées, & achetent ſurtout des fiefs, des terres, des duchés, des principautés en Sicile & dans les autres états du roi de Naples. Veniſe en uſe bien autrement envers ſes nobles, & les tient dans une beaucoup plus grande ſujétion. Elle leur défend, au rapport d'Amelot, non-ſeulement d'acheter des terres dans les états des ſouverains étrangers, mais encore d'accepter des penſions de la plupart de ces princes, ou d'en recevoir même des préſens. Dégradation de nobleſſe, confiſcation de biens, banniſſement, telles ſont les peines infamantes dont la république flétrit les tranſgreſſeurs de la loi.

Si l'on n'approuve pas l'exceſſive rigueur de

la république de Veniſe, on trouve encore plus repréhenſible l'indulgence de l'état de Gênes. Les poſſeſſeurs de fiefs deviennent, en quelque ſorte, ſujets des princes qui leur ont permis de faire ces acquiſitions dans leurs états. N'eſt-il pas à craindre que dans les conjonctures qui peuvent ſe préſenter, des nobles, des ſénateurs, ne ſe décident même contre la république, en faveur d'un prince qui peut dans le moment leur confiſquer leurs biens & les ruiner ? De pareilles infidélités, des trahiſons plus marquées encore & provenant de la même cauſe, fourmillent dans l'hiſtoire. Mais indépendamment de ces preuves de fait, il faudroit bien peu connoître le cœur humain, pour ne pas ſavoir que quand l'intérêt perſonnel nous pouſſe d'un côté, l'intérêt public perd bien de ſa force pour nous faire tourner de l'autre, & que ſi l'on n'a pas affaire à des héros, l'un l'emportera toujours ſur l'autre. Les rois tirent avantage de la condeſcendance du gouvernement de Gênes ; & pour ſe conſerver toujours un certain nombre de partiſans dans le conſeil de la république, ils ne permettent jamais à un Génois qui poſſede des terres dans leur royaume, de vendre ces terres, ſi ce n'eſt à d'autres Génois. Malgré toutes ces raiſons, dont on ne peut ſe diſſimuler la force, les critiques n'ont pas droit de triompher. Le gouvernement de Gênes oppoſe à leurs obſervations des raiſons invincibles.

La faute qu'on lui reproche, il ne ſe met pas

en devoir de la corriger, parce qu'il la regarde comme inévitable. C'eſt pour un plus grand bien qu'il tolere un plus léger mal, & ce mal il ne ceſſera de le tolérer. Veniſe a des nobles pauvres & un grand territoire, dans lequel il y a plus de terres à vendre qu'ils ne ſeront jamais en état d'en acheter. Gênes eſt ſans territoire ou avec un territoire qui n'eſt point proportionné au nombre des habitans; elle a des ſujets riches; quel emploi pourroient-ils faire de leurs richeſſes, ſi la république leur défendoit d'acheter ailleurs des terres & des fiefs qu'ils cherchent inutilement, & qu'ils ne trouvent pas à acheter dans leur patrie? Pauvre, l'état veut des ſujets riches pour ſe ménager à lui-même des reſſources promptes dans des beſoins imprévus. En même tems qu'il fournit aux particuliers des moyens de s'enrichir, il n'omet aucune précaution pour les empêcher de diſſiper leurs richeſſes ou d'en abuſer; il n'a donc garde de leur interdire le meilleur uſage qu'ils en puiſſent faire. Au reſte, malgré les inconvéniens que l'on trouve dans cette conduite, il n'a pas encore vu d'événemens qui l'aient fait repentir de la ſuivre.

Les princes étrangers euſſent-ils des ſénateurs attachés à leurs intérêts, la république n'en eſt point effrayée; elle compte ſur la fidélité de ſes ſujets, & elle a toujours éprouvé qu'ils ſont bien plus à la patrie qu'à des ſouverains étrangers. Quand il s'agit des intérêts de l'une, les liens qui les attachent aux autres ſe rompent, pour ainſi

dire, d'eux-mêmes, & les laiſſent dans la pleine liberté de ſuivre la route que le devoir leur marque. Je termine cet article par une démonſtration complete. Dans les Provinces-unies & la plupart des autres états républicains, on ne penſe pas à inquiéter les ſujets ſur les acquiſitions de terres, qu'ils font par-tout où bon leur ſemble; cependant s'y plaint-on que les acquéreurs de ces fonds étrangers en ſoient moins bons citoyens, & que leur bien particulier éteigne le zele qu'ils doivent avoir pour le bien de la patrie? Mais pourquoi recourir aux autres pays? Ne ſortons pas de Gênes, & conſultons-en l'hiſtoire: elle ne ſe plaint pas & ne s'eſt jamais plainte de la conduite que tiennent envers elle ceux d'entre les nobles Génois qui poſſedent des terres dans le royaume de Naples. Elle ne leur reproche ni trahiſon, ni infidélité, ni abus de confiance. S'en trouvât-il quelques-uns dont le cœur avide entendît mieux la voix de la cupidité que celle du devoir, ce petit nombre quelle influence auroit-il dans les délibérations publiques? Loin de pouvoir ébranler la fidélité des autres nobles, à la premiere parole qu'ils oſeroient prononcer, au moindre ſoupçon qu'ils feroient naître, les bons citoyens ne manqueroient pas de les repouſſer avec horreur; ils imprimeroient le ſceau de l'infamie ſur leur front criminel, & les dévoueroient pour toujours au mépris & à l'exécration publique. La tranquillité de la république prouve évidemment que ſon ſyſtême n'a pas encore produit les mau-

vais effets dont on la menace. En vain s'efforce-t-on de préſenter ce plan comme dangereux, elle ne le ſuit pas avec moins de conſtance ; pourroit-elle n'être pas ſage ? La juſtice l'approuve, la néceſſité l'inſpire, l'utilité en fait une loi.

Ramaſſons le peu de rayons que la littérature a jetés ſur les pays qui ſont ſous la domination de Gênes. Sygalle vivoit dans un ſiecle couvert des nuages de la plus profonde barbarie. Les ſciences étoient exilées de la terre ; l'ignorance dominoit deſpotiquement ſur les eſprits, & le moindre effort pour en ſecouer le joug étoit alors un triomphe. Nous ne dirons pas que Sygalle ait fait de la bonne poéſie ; mais nous dirons qu'il a fait des vers dans un tems où il n'y avoit ni goût, ni rime, ni metre, ni méchaniſme poétique, lorſqu'on n'écrivoit pas même médiocrement en proſe. Facio a fait en latin des hiſtoires qui ſe reſſentent de la lecture continuelle qu'il faiſoit de Tite-Live, de Céſar & des meilleurs auteurs de l'ancienne Rome. Son Traité des hommes illuſtres de ſon ſiecle a été réimprimé de notre tems, c'eſt-à-dire, trois cents ans après.

Les hiſtoires de Foglieta ont en leur faveur la certitude des faits & l'agrément du ſtyle. Celle des Génois & ce qu'il a compoſé ſur la république de Gênes ſont ſupérieurs à ſes autres ouvrages. Il a encore traité pluſieurs ſujets de littérature avec autant d'eſprit & de ſens que d'érudition. Détournons nos regards des haran-

gues & des poéſies de Maſcardi, pour les fixer uniquement ſur ſon Art hiſtorique. Cette production eſt celle de la raiſon & du goût. Une ſcience choiſie dans les chefs-d'œuvres des Grecs & des Romains y eſt employée avec diſcernement. Ceux qui s'attachent au genre hiſtorique doivent lire cette production & la mettre à côté de celle de Denys d'Halicarnaſſe, de Lucien, de Béni, de François Patrizi, de Marucci & de beaucoup d'autres qui ont très-bien écrit ſur la même matiere. L'hiſtoire de la conjuration della terra, qu'a donnée Marana, rend l'eſprit toujours attentif par les anecdotes ſingulieres qu'il a eu l'adreſſe d'y jeter, & les cauſes des événemens dans leſquels il entre; mais ſon Eſpion Turc l'a bien plus fait connoître. Hiſtoire ancienne & moderne, politique, philoſophie, morale, théologie; tous ces objets y ſont traités d'une façon inſtructive, agréable & variée. L'auteur ôte aux ſujets leur ſéchereſſe naturelle. S'il ſe jette dans des digreſſions, c'eſt ordinairement pour plaire davantage; on le ſuit avec plaiſir dans ſes courſes fugitives. Il n'a rien de minutieux, rien de futile, parce qu'il ne ceſſe jamais d'intéreſſer. Sa critique eſt ingénieuſe; il voit, obſerve, raiſonne ſagement. Les derniers volumes de cet ouvrage ſont beaucoup négligés; les penſées ont de l'obſcurité, & le ſtyle manque d'art dans les tranſitions.

Quelle fécondité, quelle imagination eſt celle de Chiabrera! Sa plume s'eſt appliquée à preſque toutes les ſortes de poéſies. Je ne m'étendrai

que ſur ſes vers lyriques, parce que c'eſt ſur-tout dans ce genre qu'il a excellé. Sa maniere eſt celle de Pindare: il n'eſt aucun moderne, je ne dis pas ſeulement parmi les Italiens, mais encore chez les autres nations, qui ait autant approché que Chiabrera du poëte grec. On diroit preſque qu'il eſt inſpiré. Riches & variées, ſes expreſſions ſuivent l'activité de ſa penſée, toujours grande. Elans rapides, traits enflammés, figures hardies, métaphores brillantes, tableaux pittoreſques, tours négligés, ſtyle bondiſſant & ſans ſuite, qui dans ſa préciſion & ſa ſublimité s'environne quelquefois de ténebres; tout caractériſe la muſe vraiment enthouſiaſte de notre poëte. Il eſt dans ſes odes quelques concetti, quelques pointes & autres choſes de mauvais goût, qui leur ôtent la perfection qu'elles pourroient avoir. Chiabrera eſt du petit nombre des génies qui ont joui de leur gloire légitimement acquiſe. Urbain VIII, ſavant & poëte lui-même, lui adreſſa un bref dans lequel il le combloit d'éloges.

La variété des images mêlées d'agrément & de force, la majeſté des penſées & la hardieſſe des tournures font le mérite des vers de Richiéri. Le ſtyle de l'abbé Frugoni, [*a*] ſecretaire de l'académie des beaux arts de Parme, eſt pleine de cette poéſie mâle & facile, indication ſûre du génie. Ce ſtyle porte bien ſouvent un caractere

[*a*] L'édition la plus complete de ſes œuvres eſt celle de 1779, qui a été imprimée à Parme en neuf volumes.

particulier dans les ſonnets & les impromptus ; qu'on prendra pour des modeles à cauſe de l'élévation des uns & de l'eſprit renfermé dans les autres. Les ſuccès de ce poëte ſe ſont reproduits dans tous les genres, à la réſerve du dramatique, dans lequel il a beaucoup travaillé, ayant été compoſiteur & cenſeur des ſpectacles du duc de Parme : cependant toutes les pieces des genres où il a réuſſi, ne ſont pas égales ; on en trouve même quelques-unes de foibles, & peu dignes de ſa grande réputation.

Fuſconi verſifie avec agrément, quoique l'on trouve dans ſes poéſies un ton guindé par intervalles, & quelques jeux de mots qui ſont tort à ſa façon d'écrire. Parmi ſes ouvrages on cite principalement deux opéra remarquables par la ſageſſe de l'ordonnance, par la beauté des caracteres & l'aménité du ſtyle. Jean André Spinola a fait pluſieurs drames qui ne ſont pas ſans intérêt : il avoit beaucoup de connoiſſance du théatre.

Entre les auteurs qui vivent maintenant, le marquis Lomellini eſt un de ceux à qui l'on doit le plus d'éloges, eu égard à l'étendue de ſes talens. Il a eu une correſpondance poétique avec la trop célebre Corilla. Les vers qu'il a fait imprimer ſont ſonores, bien cadencés, & quelquefois grands en penſées. Non content de cultiver les fleurs de la littérature comme un amuſement agréable, le marquis Lomellini s'eſt élancé dans la ſphere des hautes ſciences. Ses lumieres profondes en mathématiques lui ont attiré de la part

d'un géometre diſtingué [*a*] la dédicace d'un de ſes meilleurs ouvrages [*b*]; hommage d'autant plus flatteur, que ce géometre n'a pas recherché la faveur des hommes en place, [*c*] en les enivrant de l'encens que les ames rampantes leur prodiguent.

La poéſie de M. Ageni offre de la grace & du brillant qui perd en ſolidité ce qu'il gagne en éclat. Parmi les chanſons de M. Caſtaldi, il en eſt de jolies; mais en total elles n'ont pas cette naïveté piquante, qui plait avec certitude parce qu'elle eſt ſans prétention, & qu'elle ne travaille point à ſe faire remarquer. L'art n'eſt que trop ſubſtitué à la nature, & l'eſprit au ſentiment, par les chanſonniers modernes. Si les poéſies latines de M. Caſtaldi ſont privées de choſes, ce défaut eſt en partie réparé par la pureté des expreſſions, la correction des tours, & l'élégance des tableaux.

Les arts ne ſe ſont pas montrés avec éclat dans les poſſeſſions de la république de Gênes; on n'y compte que quelques peintres, dont nous ferons ici mention. Les talens de Cangiage furent précoces; & tel eſt le ſort ordinaire de ces talens, qu'ils acquierent bientôt leur degré de force au-

[*a*] M. d'Alembert.

[*b*] Ses recherches ſur la préceſſion des équinoxes & ſur la nutation de l'axe de la terre.

[*c*] Le marquis Lomellini étoit pour lors envoyé extraordinaire de la république de Gênes à la cour de France; depuis ce tems, il a été doge de cette république.

delà duquel ils ne vont pas plus loin. Ce peintre avoit une facilité dont il a abuſé en multipliant beaucoup ſes productions ; ce qui a fait que ſa compoſition n'eſt pas terminée. Son imagination lui fourniſſoit bien des idées, mais ſans enchaînure ni élégance. Il obſervoit parfaitement les regles de la perſpective en diminuant les objets, & c'eſt principalement par-là qu'il s'eſt fait connoître.

Benedetto Caſtiglione a travaillé dans pluſieurs genres. La fineſſe & la pureté du deſſin, la vérité des caracteres, la beauté des reflets, la différence des attitudes, la douceur des demi-teintes font ſoigneuſement rechercher ſes tableaux. François & Salvator Caſtiglione ſes fils, ſans avoir eu ſon mérite, n'ont pas laiſſé de ſoutenir leur nom. La maniere en eſt noble & d'aſſez bon goût. Scorza, peintre, & graveur en taille douce de ſes propres ouvrages, rendoit avec eſprit & avec grace les animaux, les fleurs, les payſages. Il a mis dans ſes miniatures, de la correction, de la reſſemblance, de la délicateſſe : il avoit beaucoup de patience, qualité néceſſaire au ſuccès de ce petit genre.

Pagi étoit né avec des talens que les plus grands obſtacles ne firent qu'exciter. On peut dire que la nature lui mit entre les mains le pinceau dans la plus tendre enfance, & qu'il fut ſon premier maître ; car avant d'entrer en aucune école, il peignoit avec ſuccès. Ses portraits ſont beaucoup appréciés par l'expreſſion de la figure, & ſur-tout

par le naturel des têtes, la légéreté de la touche, & l'artifice du clair-obſcur. La compoſition de Luciano Borzoni eſt ſavante & raiſonnée; ſes figures ſupérieurement deſſinées ont de la vie, ſes couleurs ſont excellentes, ſes draperies d'un bon choix; les plis en ſont bien rompus. François-Marie Borzoni, ſon fils, a jeté dans ſes payſages & ſes marines beaucoup de fraîcheur, de vérité, d'idées riantes, de traits ſentis. Il y a eu peu de peintres au-deſſus de lui pour l'intelligence & la perſpective aérienne. Dans ſes tempêtes on trouve une imagination vive qui ſe pénetre profondément du ſujet, ſuit la nature dans ſes criſes déſolantes, & les exprime avec une chaleur & des coups audacieux de pinceau, dont l'effet ne ſauroit être plus frappant. Bacici manque quelquefois la reſſemblance dans ſes portraits, parce qu'il les a trop travaillés de tête. Ses deſſins ne ſont pas purs, & ſes draperies trop collées aux membres de ſes figures, qui cependant intéreſſent & ſemblent ſortir de la toile. Il y a en abondance de grandes idées; ſon coloris eſt harmonieux & bien fondu.

Le nom de Carlonne eſt connu dans la peinture. Jean Carlonne peignoit très-bien les raccourcis; on reconnoît cet artiſte à une compoſition large, & à une touche forte. Jean-Baptiſte Carlonne, ſon frere, a fini pluſieurs de ſes ouvrages en imitant parfaitement ſon goût. Il a fait à ſon particulier des peintures à freſque d'un très-beau deſſin & d'une main hardie. Les talens de Bernard

Caſtelli ſe ſont déployés dans le portrait. Son défaut conſiſte à n'être pas aſſez naturel ; ce défaut gâte ſinguliérement les beautés de ſes tableaux. Peintre des grands poëtes de ſon tems, il a été chanté ſur leur lyre ; mais ſes accens, dictés plutôt par la reconnoiſſance que par la juſtice, n'ont point élevé le degré de ſa gloire. Valerio Caſtelli, ſon fils, avoit plus de génie que lui. Il a excellé dans le genre des batailles, qu'il peignoit avec un grand feu d'expreſſion.

La maiſon de Savoie s'eſt toujours accrue en puiſſance par des traités, des mariages, des conquêtes. Réduite d'abord, pour toute poſſeſſion, au comté de Geneve, elle acquit les comtés de Maurienne & de Savoie ; celui-ci fut érigé en duché par l'empereur Sigiſmond, au concile de Conſtance, en faveur d'Amédée, qui, après s'être immortaliſé dans la défenſe de Rhodes, ſe laſſa de porter la couronne ducale, renonça au monde, ſe dégoûta de la retraite, prit en tête la thiare, ſoutint ſous le nom de Felix V ſon uſurpation, troubla l'égliſe par un ſchiſme, & lui rendit enfin la paix en renonçant à ſes prétentions. Louis, petit-fils d'Amédée, prit le titre de roi de Chypre, parce qu'il avoit épouſé l'héritiere de ce royaume. Odon IV joignit le Piémont à ſes états ; il ſe trouva maître de cette belle province, du chef de ſa femme Adelaïde, fille unique de Mainfroi, marquis de Suze, de Turin & d'Aoſt. Durant les guerres que les comtes de Provence faiſoient à Naples, les ducs de Savoie

s'emparerent

s'emparerent du comté de Nice & du marquiſat d'Oneille, dont l'un fut démembré de la Provence, & l'autre ſe trouve enclavé dans les états de Gênes. Le marquiſat de Saluces étoit un fief mouvant du Dauphiné; les ſeigneurs particuliers qui le poſſédoient, ne donnoient aucun ombrage à la maiſon de Savoie; ils avoient même beſoin de ſa protection; ils tâchoient de la gagner par un entier dévouement. Les héritiers mâles vinrent à leur manquer, & le fief revint à la couronne de France par droit de reverſion.

Cette nouvelle acquiſition donnoit aux rois de France une entrée facile dans le Piémont & les autres états poſſédés par les ducs de Savoie au-delà des Alpes. La cour de Turin fut alarmée de ce redoutable voiſinage. Réſolue de tout tenter, politique, adreſſe, force, pour détruire le ſujet de ſes craintes, elle ne précipita pourtant pas l'exécution de ſon projet. Les conjonctures devinrent favorables: elle crut devoir profiter du moment pour agrandir ſes états d'Italie & les ſéparer de ceux de la France par des barrieres inſurmontables. La ligue diviſoit les François, la guerre civile embraſoit le royaume, les ducs de Savoie ne douterent pas de ſa ruine; ils ſe hâterent de le démembrer, & ſe rendirent maîtres de Saluces. Ils n'en reſterent pas tranquilles poſſeſſeurs, comme ils ſe l'étoient imaginé. Henri IV vint, après avoir éteint les troubles de ſes états, redemander le marquiſat de Saluces, de maniere à ne pas eſſuyer un refus. Il meſura ſes

armes avec celles du duc de Savoie. La guerre commençoit à faire craindre une fâcheuſe iſſue au prince qui n'avoit pas de ſon côté le bon droit : cependant comme il ne vouloit pas ſe deſſaiſir de Saluces, il entama des négociations. L'affaire ſe conclut à ſon gré par un traité de paix qui lui aſſura la poſſeſſion du marquiſat de Saluces ; mais il lui en coûta fort cher, puiſqu'il lui fallut donner en échange la Breſſe, le Bugei, Valromei, tout ce qui lui appartenoit le long du Rhône, & la baronnie de Gex.

On a dit de ce fameux échange, que le duc le fit en roi qui ne ſait rien épargner quand il s'agit de ſe rendre maître abſolu dans ſes états, & que Henri y donna les mains en duc qui veut établir ou augmenter ſes finances, ou en marchand qui ne cherche qu'à gagner. Quoique les terres cédées à la France rapportent plus que ne peut rapporter le marquiſat de Saluces, cependant, ſi l'on conſidere que ce royaume s'eſt fermé la porte de l'Italie ; que pour y pénétrer, il lui faut toujours ſacrifier & ſes troupes & ſon argent ; que malgré ces ſacrifices préliminaires elle ne fait ſouvent que des tentatives inutiles ; que, réuſsît-elle, la route de ſes armées à travers les Alpes eſt noyée dans le ſang de l'élite de ſes ſoldats, & que par ſes victoires elle perd beaucoup plus que l'ennemi par ſes défaites : ſi l'on examine tous ces objets, & ſi l'on ſe rappelle tant de triſtes époques conſacrées dans les faſtes de l'hiſtoire, on verra que ſous ſon vrai point de vue le marché tourne

entiérement à l'avantage de la Savoie, ne donne aucun profit réel à la France, & que la politique de la cour de Turin l'a emporté de beaucoup ſur celle de notre cour. Suivons encore le fil des traités, nous connoîtrons mieux l'adreſſe & l'habileté des ducs de Savoie.

Pignerol, petite ville ſituée à une bonne journée de Turin, étoit ſous la domination du roi de France. Par le traité de Riſwich elle paſſa au pouvoir du prince qui donna des loix au Piémont. Ce même ſouverain, par la ceſſion de la vallée de Barcelonette & de ſes dépendances au roi très-chrétien, obtint la poſſeſſion de la vallée de Pragelas, des forts d'Exilles & de Feneſtrelle, de la vallée d'Oulx, de Sezanne, de Bardonnanche & de Château-Dauphin. Cet échange ſi avantageux à la maiſon de Savoie, fut authentiquement ratifié par le traité d'Utrecht. Les Paléologues poſſédoient le marquiſat de Montferrat; leur race s'éteignit; deux concurrens, le duc de Mantoue ſoutenu par la cour de France, & le duc de Savoie appuyé ſur le crédit & les forces de la maiſon d'Autriche, ſe porterent pour héritiers & ſe diſputerent l'héritage. Cette querelle entraîna de grands troubles qui déſolerent l'Italie. Les combats enflammoient la guerre; les eſprits s'irritoient de part & d'autre. Pour terminer l'affaire, il fallut en venir à des négociations & prendre un tempérament. Le duc de Mantoue, Charles de Gonzague, prit poſſeſſion du marquiſat; mais on détacha la partie ſituée en-deçà du Pô & au-

delà du Tanaro pour l'adjuger à ſon compétiteur.

Victor-Amédée, pere du feu roi, ne reſpiroit que l'élévation de ſa famille. On prétend qu'il avoit de grands projets, & que, s'il ne viſoit pas à ſe rendre maître de l'Italie, du moins il vouloit avancer l'ouvrage & faciliter à ſon fils les moyens de la ſubjuguer. Ses vues chimériques, ſelon les uns, peu ſages ſelon la plupart, ne furent pas remplies; mais il eut la gloire de répandre un grand éclat ſur ſa maiſon, d'en augmenter la puiſſance, de la rendre, pour ainſi dire, l'arbitre des deſtinées des deux plus grandes monarchies de l'Europe, de lui faire rompre ou maintenir à ſon gré l'équilibre entr'elles, de l'amener enfin au point de pouvoir mettre dans la balance politique de l'Europe le poids qui la fait pencher d'un côté plutôt que d'un autre.

Au commencement de ce ſiecle, les maiſons de Bourbon & d'Autriche vouloient toutes les deux régner en Eſpagne & dans les Indes. Leur querelle embraſa l'Europe. Le duc de Mantoue ſe déclara pour la France; le duc de Savoie, Victor-Amédée, prit le même parti & ſoutint les droits de Philippe V ſon gendre. Mais la maiſon d'Autriche l'en détacha; la tentation étoit trop forte pour Victor-Amédée; on lui promettoit la partie du Montferrat que le duc de Mantoue, mis au ban de l'Empire, poſſédoit, & qu'il étoit facile de lui enlever. Le duc de Savoie écouta les propoſitions de la maiſon d'Autriche, la ſervit avec zele, & fut récompenſé avec magnificence. L'em-

pereur Joſeph lui tranſporta la ſouveraineté du reſte du Montferrat, & lui donna les *Langhes*, canton compoſé de cinquante-ſept fiefs qui faiſoient partie du domaine des ducs de Mantoue. Par le traité d'Utrecht, Philippe V céda la Sicile à Victor-Amédée, qui en prit poſſeſſion & en fut couronné roi. Un article de ce même traité porte que la maiſon de Savoie, dans le cas que la branche Françoiſe qui regne en Eſpagne viendroit à s'éteindre, lui ſuccéderoit dans tous ſes droits. L'empereur Charles VI, qui avoit inutilement diſputé à Philippe V le royaume d'Eſpagne, ne voulut pas reconnoître le duc de Savoie pour roi de Sicile. Il prétendit que ce royaume lui appartenoit; il réclama de nouveau ſes droits. Les actes d'hoſtilité avoient recommencé entre les Eſpagnols & les Autrichiens; mais la France, l'Angleterre & la Hollande rappellerent la paix dans l'Europe par le traité de la quadruple alliance, qui fut ſigné à Londres le 2 août 1718.

L'empereur Charles VI eut la Sicile qu'il revendiquoit; mais pour dédommager le duc de Savoie, il donna à ce prince le royaume de Sardaigne; foible dédommagement, puiſqu'une isle pauvre & à moitié déſerte ne peut entrer en comparaiſon avec une isle riche, fertile & peuplée. Forcé de ſouſcrire à cet accommodement, Victor-Amédée attendoit des conjonctures favorables pour faire des acquiſitions & reculer les bornes de ſes états. Preſque tout ce qu'il poſſédoit avoit autrefois appartenu à l'Empire. Il voulut lier la cour de

Vienne par des formalités. Deux miniſtres de ce roi reçurent en ſon nom l'inveſtiture des fiefs qui faiſoient partie des états de leur maître, & qui étoient démembrés de l'Empire. A peine l'hommage fut-il prêté, que le vaſſal fit la guerre au ſuzerain : l'empereur ſuccomba. Soutenu des armes de la France, le roi de Sardaigne entra dans le Milanois en vainqueur & le ſoumit. Sa politique n'étoit pas un myſtere ; on n'ignoroit pas que rarement le prince prenoit ou mettoit bas les armes ſans gagner du terrein. Il fit acheter la paix, en gardant une partie de ſa conquête : il joignit à ſes états le Navarrois & le Tortonnois. Comme il ne tenoit pas beaucoup aux formalités, il n'eut pas de peine à reconnoître que ces deux diſtricts détachés du duché de Milan, relevoient de l'Empire. On lui confirma les droits régaliens ſur les *Langhes* & la ſouveraineté de quelques autres terres. Les contrats entre les particuliers, quelque clairement énoncés que ſoient les articles & les conditions, donnent ſouvent lieu à des procès ; les mieux cimentés ne lient pas plus efficacement les princes, & ne préviennent pas toujours les guerres. Après la concluſion de la paix, le roi de Sardaigne, ſous prétexte que le château de Saravalle faiſoit partie du Tortonnois, y entra par la force, en chaſſa la garniſon Autrichienne, & demanda comme un acte de juſtice, que cette fortereſſe lui fût adjugée. On conſentit à l'en laiſſer paiſible poſſeſſeur, juſqu'à ce que l'empereur Charles VI prouvât que le château n'étoit

pas de ce diſtrict. Ce prince n'en fournit pas les preuves; peut-être regarda-t-il comme inutile ou même dangereux de les donner à un adverſaire qui ne ſe rendoit pas toujours aux meilleures raiſons, quand il ſe voyoit en état de faire triompher ſa cauſe autrement que par des raiſons.

Victor-Amédée régnoit depuis plus de cinquante ans, & ſon regne étoit une des plus belles époques pour la gloire de la maiſon de Savoie. Grand guerrier, habile politique, excellent pere, bon roi; la réunion de ces hautes qualités le faiſoit paſſer, malgré les défauts qu'on ne manquoit pas de lui reprocher, pour un des princes les plus célebres & un des meilleurs hommes de ſon ſiecle. De quelque côté qu'on portât les yeux, on trouvoit des monumens de ſa gloire, des preuves de l'étendue de ſon génie, des marques ineffaçables de ſa profonde ſageſſe, des traits qui rapprochés formoient le tableau d'une belle vie. Le premier de ſa maiſon revêtu du titre de roi, il ſavoit en ſoutenir majeſtueuſement la dignité; de tous les côtés il avoit reculé les limites de ſes états; la capitale & les provinces rendoient des témoignages authentiques à ſa magnificence, à ſa bienfaiſance, à ſon amour pour les peuples. Il avoit élevé de ſuperbes édifices, formé les établiſſemens les plus utiles, fait naître le commerce & les arts dans le ſein même & les horreurs de la guerre, aſſuré des ſecours à l'indigence qui lutte contre la rigueur de ſon ſort, & refuſe de l'adoucir ou de le changer par des

crimes, fourni des aſyles honnêtes à une foule de malheureux.

De ſon palais, vraiment celui d'un roi, qu'on aille viſiter l'épargne : on y trouvera le plus grand ordre introduit depuis long-tems & toujours invariablement gardé. Les revenus de l'état ſont prodigieuſement augmentés. Malgré les entrepriſes de toute eſpece, ils ſont face aux dépenſes & n'en ſont jamais abſorbés : il y a toujours des réſerves pour les néceſſités urgentes & les beſoins imprévus. Qu'on parcoure les provinces, celles même qui viennent d'être conquiſes ; les anciens & les nouveaux ſujets n'ont tous qu'un même cœur pour leur roi. Parvenu au comble de la gloire, Amédée croit avoir rempli ſa carriere, il abdique la couronne en faveur de ſon fils. Au plaiſir de le voir régner ſuccéda bientôt le regret de ne plus régner lui-même, & celui-ci fut plus fort que celui-là n'avoit été ſincere & vif. Amédée ſe mit en diſpoſition de remonter ſur le trône, d'où il étoit librement deſcendu ; ce fut un faux pas qui redoubla ſon affliction. Ce prince languiſſoit ; mais dans ſa langueur il n'en étoit pas moins vivement occupé de l'agrandiſſement de ſa famille. Atteint de la maladie qui termina ſa carriere, il demandoit fréquemment ſi Dom Carlos étoit à Naples. Les perſonnes qui l'entouroient n'étoient deſtinées que pour le ſervir ; elles n'oſoient pas lui répondre. Comme il revenoit ſouvent à la charge avec un ſurcroît d'inquiétude, ſon médecin obtint facilement la per-

miſſion de le ſatisfaire ſur un article qui lui tenoit tant au cœur : *Oui*, *Sire*, lui répondit-il, *Dom Carlos eſt à Naples.* Après quelques momens d'un ſilence ordonné par la réflexion, peut-être par l'accablement & une douleur profonde : ah ! reprit le prince, *c'en eſt donc fait* de la maiſon de Savoie. S'il entendoit par ces courtes paroles que ſa maiſon pouvoit renoncer à la conquête de l'Italie, & que l'exécution d'un pareil projet devenoit chimérique, il ne ſe trompoit pas ; s'il s'imaginoit voir dans l'avenir la diminution de la puiſſance & l'époque même de la chûte de ſa maiſon, il ne connoiſſoit pas le mérite du ſucceſſeur qu'il s'étoit donné lui-même durant ſa vie ; & l'événement montre qu'il s'eſt étrangement trompé.

Digne fils d'un tel pere, Charles-Emmanuel II diſtingué par ſes talens militaires, brave, prudent, profond politique, s'il ne poſſédoit pas au même degré toutes les qualités de Victor-Amédée, il n'en avoit pas auſſi les défauts, & il n'a jamais craint les recherches les plus exactes de la plus ſévere critique. Avec moins d'ambition, mais avec plus de circonſpection & de prudence que ſon prédeceſſeur, Charles-Emmanuel n'a pas laiſſé d'en ſuivre la marche, d'en avancer & raffermir l'ouvrage, d'acquérir de nouvelles poſſeſſions, & d'étendre aſſez conſidérablement ſes anciens domaines. La mort de l'empereur Charles VI lui fournit une belle occaſion de gagner ou de ſe faire adjuger quelques-uns des

diſtricts attenant à ſes états; il ne précipita rien & n'en pourvut que mieux à ſes intérêts. Les rois de France & d'Eſpagne d'un côté, la reine de Hongrie & ſes alliés de l'autre s'efforcerent de l'attirer chacun à leur parti. Le roi de Sardaigne parut long-tems indécis; il peſoit les avantages & balançoit les inconvéniens. Enfin il ſe rendit aux propoſitions de la reine de Hongrie, & conclut avec elle & l'Angleterre le traité de Worms, à des conditions qui l'auroient rendu trop puiſſant, ſi elles euſſent été fidélement remplies. Il s'agiſſoit du plus grand intérêt pour la cour de Vienne; les circonſtances la preſſoient; elle ſouſcrivit à tout ce que voulut le roi de Sardaigne, & ne crut pas pouvoir en acheter l'alliance à trop haut prix: cependant les articles conclus entre les deux puiſſances ont quelque choſe de ſi extraordinaire, qu'en les liſant, on ſeroit tenté de révoquer en doute la convention, ſi l'on pouvoit ſe diſſimuler qu'elle eût été ſolemnellement ratifiée. Comment en effet ſe perſuadera-t-on ſans de pareilles preuves, que la reine de Hongrie ſe fût engagée à céder au roi de Sardaigne la ville & tout le diſtrict de Vigevano, qui étoient du domaine de Charles VI, la partie du Paveſan ſituée entre le Pô & le Téſin, à l'exception ſeulement d'une petite isle que le canal forme vis-à-vis la ville de Pavie, la ville de Plaiſance & une partie du Plaiſantin juſqu'au milieu du lit de la riviere de Nuna, la partie de l'état de Milan qui confine au Navarrois,

la vallée de Sezia, les grandes Alpes & le pays de Valaiſan, juſqu'aux bailliages Suiſſes de Valmagia & de Locarno ?

Un article du traité de Worms porte que, comme il eſt de l'intérêt des puiſſances contractantes que le roi de Sardaigne ait par mer une communication facile avec les Anglois, la reine de Hongrie ſe déſiſte, en faveur de ce monarque, de tous les droits qu'elle peut avoir ſur la ville & le marquiſat de Final, ne doutant pas que la république de Gênes n'acquieſce volontiers à cette ceſſion, & ne facilite, autant qu'il ſera néceſſaire, la pleine & prompte exécution du préſent article. Faites avant la guerre & dans le moment que le beſoin ſe faiſoit plus vivement ſentir, ces grandes & magnifiques promeſſes perdirent une bonne partie de leur force, dès que les puiſſances belligérantes eurent mis bas les armes & que les affaires furent terminées entiérement. On les regarda comme de foibles liens qu'il étoit facile de rompre, ou comme des engagemens qu'on n'étoit pas obligé de tenir, parce que les motifs qui avoient déterminé la cour de Vienne à ſouſcrire à des conditions trop onéreuſes n'exiſtoient plus. Par le traité de paix on ne donna au roi de Sardaigne que la ville & le diſtrict de Vigevano, la partie du Pavéſan qui lui avoit été promiſe, & le comté d'Anghiera, qui fut détaché du duché de Milan. Quoique la cour de Turin n'eût pas lieu d'être contente, cependant elle acquit par cette ceſſion un terrein

précieux pour elle, & s'assura de grands avantages. Le Mont-Simplon, situé dans le comté d'Anghiera, est non-seulement l'unique débouché qui rendoit libre le commerce du Milanois avec la France, la Suisse & une partie de l'Allemagne; mais il étoit encore, de tous les passages qui conduisent en Italie depuis la mer jusqu'aux terres des Grisons, le seul que le roi de Sardaigne n'eût pas en son pouvoir. Des droits assez modiques, mis par le roi Victor sur les marchandises qui venant d'Italie passoient par le Mont-Cenis, détournerent bientôt le cours du commerce. Pour se soustraire à cette taxe, les marchands & les voituriers s'éloignerent du Mont-Cenis, allerent prendre la route du Mont-Simplon; & ce fut par là que les Italiens faisoient presque tout leur commerce de terre.

Sous quelque point de vue qu'on envisage le plan de Victor-Amédée, il étoit mal conçu. Ce prince avoit donné dans une fausse spéculation; ses espérances & sa politique le tromperent; la riche branche de revenus dont il s'étoit saisi, lui échappa des mains. Par la cession faite à son fils, les affaires prennent un tour bien différent. De gré ou de force il faut que le commerce d'Italie soit assujetti aux servitudes & paie les droits qu'il plait à la cour de Turin de lui imposer. Si dans un état bien réglé, l'augmentation constante des revenus publics supposoit la même progression dans l'accroissement de puissance, & que l'une servît de thermometre pour l'autre, nous pourrions

facilement ſavoir au juſte à quel point ſe trouvoit la maiſon de Savoie vers le commencement de ce ſiecle, & à quel degré elle eſt parvenue aujourd'hui : mais cette regle de comparaiſon n'eſt rien moins que ſûre ; & ceux qui s'appuient ſur de pareils calculs, prennent & donnent ſouvent par démonſtration des erreurs manifeſtes.

La maiſon de Savoie eſt devenue, dans l'eſpace d'un demi-ſiecle, & beaucoup plus puiſſante & beaucoup plus riche ; mais il ne s'enſuit pas que ſa puiſſance ait ſuivi la même progreſſion que ſes richeſſes ; il peut même ſe faire (ce qui n'arrive que trop ſouvent) que celles-ci montent & que celle-là baiſſe ou reſte au même point. Je ne m'arrête pas plus long-tems à combattre un paradoxe abſurde. Nous ſatisferons beaucoup plus ſur cet article les vrais politiques, en diſant qu'il eſt peu de ſouverains auſſi aimés de leurs ſujets que le roi de Sardaigne l'eſt des ſiens. Ce n'eſt pas toujours par le nombre des guerriers qui combattent pour leur roi qu'il faut juger de leur force : un petit nombre de ſoldats dont ils ſont aimés & qu'ils aiment, eſt toujours redoutable & ſouvent invincible. Le roi de Sardaigne entretient de vingt à vingt-cinq mille hommes de troupes en tems de paix. Durant les dernieres guerres d'Italie, il avoit ſur pied de quarante à cinquante mille hommes. Ceux qui enflent prodigieuſement la population de ſes états, la mettent à trois millions d'habitans. D'après le plus exact dénombrement, on aura bien de la peine à compter dans ſes poſſeſ-

ſions au-delà d'un million cinq cents mille ames. Nous allons auſſi donner par approximation l'état des revenus. Si nous ne pouvons pas nous promettre d'éviter toute erreur, nous ſommes du moins aſſurés de n'en point faire de notables.

A ſon avénement au trône, Victor-Amédée trouva que les revenus de ſa maiſon ne paſſoient pas ſept millions ; il les doubla & les porta même au-delà de quatorze. Son fils les fit aller juſqu'à vingt-trois ou vingt-quatre. On aſſure qu'ils ont été pouſſés aujourd'hui à trente.

Les impoſitions conſiſtent en taxe fonciere, capitation, gabelles, droits ſur les marchandiſes & les denrées. Dès le commencement de ſon regne, le feu roi donna toute ſon attention à régler la taille réelle ſur les biens fonds, & le fit de la maniere la plus propre à ſervir de modele aux autres nations. Je vais donner une idée ſuffiſante des principales opérations qui mériteroient d'être connues & ſuivies dans le plus grand détail.

Après que les plus habiles géometres eurent fait l'arpentage des fonds, trois eſtimateurs, deux choiſis par chaque paroiſſe & le troiſieme nommé par la cour, procéderent à l'eſtime du produit annuel dans ces mêmes fonds. On partit du principe inconteſtable que l'eſtimation ne devoit porter que ſur le produit clair & net des terres. Il fallut donc commencer par diſtraire les droits ſeigneuriaux, les dixmes, les avances & les frais de culture ; premiere eſtime qui devoit ſervir de fondement à l'autre. Comme on ne vouloit pas faire des mé-

contens, on ſe fit un devoir d'écouter, de conſulter même les parties intéreſſées. On préſenta la carte & le rôle de leur territoire aux communautés reſpectives; il leur fut pleinement libre de faire leurs obſervations, de propoſer leurs vues, leurs doutes, leurs ſujets de plainte, de relever les fautes des eſtimateurs. La cour reçut indiſtinctement les requêtes des particuliers, & appointa celles qui étoient fondées ſur le droit.

Sans égard aux privileges, conceſſions, exemptions & autres abus qui, pour favoriſer l'intérêt de quelques-uns, nuiſent à l'intérêt du plus grand nombre, tous les biens fonds, à l'exception de l'ancien patrimoine de l'égliſe, furent aſſujettis à l'impoſition. Quoique la taille réelle ne regarde pas les eccléſiaſtiques, cependant le clergé ſupporte une partie des charges de l'état. En tems de guerre il donnoit au feu roi, par forme de don gratuit, le vingtieme de ſes revenus. Cette contribution paroît aſſez forte, quand on ſait que la plupart des évêchés, des abbayes & des autres bénéfices conſiſtoriaux peuvent à peine, pour la plupart, fournir à l'honnête entretien du titulaire, & que les cures, canonicats & autres bénéfices ſubalternes ſont ſi modiques pour les revenus, qu'ils ne donnent pas toujours l'étroit néceſſaire, une miſérable ſubſiſtance à ceux qui les poſſedent.

La carte générale des fonds & le cadaſtre, c'eſt-à-dire, le dénombrement de ces mêmes fonds déſignés par numéros, étendue & con-

fins, ſont remis entre les mains de perſonnes prépoſées à dreſſer chaque année le rôle des tailles & à fixer les cottes. Quand on a réglé ces dernieres, l'intendant de la province les examine, approuve & les fait paſſer aux receveurs. Par contrat, par donation, par teſtament, de quelque maniere qu'une perſonne acquiert un domaine ou un champ; dans l'eſpace d'un mois, à compter du jour où elle prend poſſeſſion, elle doit préſenter le titre de ſon acquiſition au conſeil de la communauté, & faire tranſporter ce fonds à la colonne qui renferme ſes autres domaines; ſans quoi le fonds n'eſt pas cenſé aliéné, & l'on procéderoit pour le paiement de la taille contre l'ancien poſſeſſeur.

La perception de cet impôt ſe fait ſans bruit, à peu de frais, & de la maniere la plus ſimple. Les receveurs particuliers levent les tailles dans la communauté; leur recette eſt portée à l'intendant de la province, & de là elle paſſe au tréſorier-général des finances. Ce dernier eſt le dépoſitaire des deniers du fiſc. Chargé de recueillir le produit des impôts, il fait tous les paiemens ſur les ordres que lui donne le contrôleur-général. La taille ſuit les variations des récoltes; & ſelon que celles-ci ſont plus ou moins belles, celle-là eſt plus ou moins forte. Lorſque des dépenſes extraordinaires dérangent les communautés, ou que des fléaux ravagent des cantons, la cour jette un œil de commiſération paternelle ſur les malheureux, & vient à leur ſoulagement. Elle dimi-

nue

nue alors la taille ou en fait la remiſe entiere. On eſtime en général que la taille eſt un vingtieme du revenu, toute déduction faite, des propriétaires fonciers & que ſon produit total roule entre cinq & ſix millions.

S'il eſt vrai que la terre nourrit l'homme, peut ſeule en faire la richeſſe, donne à l'induſtrie les matieres qu'elle met en œuvre, prodigue le ſuperflu qui eſt l'ame du commerce; ſi, en derniere analyſe, tout vient de la terre, il ſuit aſſez naturellement de cette vérité, que le ſouverain ne ſauroit imaginer de meilleur plan que de ſe faire payer ſur les fruits de la terre les droits que lui donnent la royauté, la dignité de chef du corps ſocial, la protection qu'il accorde à ſes ſujets. Cette conſéquence facile à tirer, eſt bientôt apperçue, goûtée, regardée en un mot comme auſſi évidente que néceſſaire, par tout eſprit intelligent; elle n'effarouche que l'ignorance des gens groſſiérement prévenus, qui ſe font illuſion par je ne ſais quelles craintes. Certaines perſonnes ne trouvent dans ce raiſonnement qu'un excès de déraiſon; elles le prennent, le tournent, l'attaquent de tous les côtés pour le battre en ruine. Cette ardeur ſi conſtamment impétueuſe, & qui ſemble ſe nourrir, s'enflammer par l'action, ne doit pas ſurprendre. On ſait qu'elles ne combattent avec tant d'acharnement que parce qu'elles ont le plus grand intérêt à ne pas céder. Le ſyſtême contraire, trop généralement & trop longtems ſuivi, eſt la ſource féconde de leurs richeſſes,

l'aliment de leur magnificence. Malheureuſement, par un preſtige inconcevable, ils donnent le ton; la multitude aveuglée ou ſéduite crie avec eux & pour eux ſans ſe douter qu'elle crie contre ſes propres intérêts. Etayés de la foule, ils deviennent plus fiers & ſe croient invincibles; ils ſe plaiſent à compter les motifs de défenſe par le nombre des ſuffrages. Leur cauſe triomphe, & leur politique continue à dominer avec empire. Que la condition humaine eſt déplorable! Les erreurs & les préjugés, quelque funeſtes qu'ils puiſſent être, une fois qu'ils occupent les eſprits, y jettent bientôt de profondes racines. Pour les en dépoſſéder, il faut que la raiſon, le zele, le génie, le tems, la conſtance ſe réuniſſent & agiſſent de concert; l'ouvrage achevé ne laiſſe pas ſans inquiétude, & l'on craint de voir renaître de nouveaux rejetons.

Le feu roi de Sardaigne venoit d'aſſeoir l'impôt ſur la terre; au lieu d'exiger un vingtieme du produit, il n'avoit qu'à demander un dixieme ou un huitieme, & ôter toutes les autres impoſitions. Moins riche d'abord, il ſeroit bientôt devenu un des princes les plus opulens. Tout auroit fleuri dans ſes états, agriculture, commerce, induſtrie, arts. Il avoit fait un pas, il ne s'agiſſoit plus que d'en venir à un autre. Le ſecond ne fut pas fait; le premier devint inutile. On continua de taxer, ſelon l'ancienne méthode, les têtes, les bras, les talens, les profeſſions, l'induſtrie, & tant d'autres objets qu'on veut forcer à produire ce qu'ils

ne produiront jamais. Les ſujets du roi de Sardaigne paient la capitation, dont les ſeuls eccléſiaſtiques ſont exempts. La gabelle a lieu dans le Piémont ; mais ce qu'il y a de plus onéreux, c'eſt qu'elle eſt forcée. Toute perſonne, dès l'âge de cinq ans révolus, eſt obligée d'acheter chaque année huit livres de ſel pour ſa conſommation. Cette taxe ne regarde pas les habitans de la capitale & les pauvres des provinces. Les habitans d'une partie du Montferrat jouiſſent auſſi du même privilege. Le prix du ſel eſt de 4 ſ. de Piémont la livre, ce qui revient à 6 ſ. & demi, poids & monnoie de France. Le ſel que chaque ſujet conſomme au-delà de 8 liv. on l'achete à meilleur marché & à moitié prix. Des perſonnes la loi s'étend aux bœufs & aux moutons. La levée de ſel eſt plus ou moins conſidérable, ſelon qu'on éleve plus ou moins de bétail, gros & petit. On évalue à ſix millions le produit de cet impôt. Le papier timbré fait un article de cent mille écus de bénéfice pour le roi, ſans y comprendre les droits de contrôle & d'inſinuation pour les teſtamens, les contrats, obligations & autres actes. Il y a près de Turin une grande fabrique & de belles plantations de tabac. Dans pluſieurs états de l'Europe on en achete la feuille aux Anglois ; le roi de Sardaigne ne veut pas acheter de l'étranger ce qu'il peut recueillir dans ſes domaines.

Le tabac de Piémont n'eſt pas exorbitamment cher ; le public a du tabac aſſez bon pour quinze ſous la livre, poids & monnoie de France. Le

prix du tabac de la premiere qualité eſt plus haut. Cette branche de revenus n'eſt pas affermée : le roi fait régir pour ſon compte ; elle lui rapporte plus de cinq cents mille livres par an. Une taxe qu'on ſe feroit preſque une peine de ne pas approuver, eſt celle que la cour de Turin a miſe ſur les cartes à jouer & les tarots. Les grands, les riches, les gens oiſifs, les femmes qui croient trouver dans leur rang la diſpenſe du travail, ne doivent pas ſe plaindre de payer à l'état, pour leur plaiſir de tous les jours, une contribution bien légere, parce qu'elle n'eſt affermée que cinquante mille écus ; les douanes, l'impôt ſur les ſuifs, les droits ſur les marchandiſes qui entrent dans l'état ou qui en ſortent, la poudre à tirer, dont la vente eſt un privilege excluſif que le ſouverain ſe réſerve, les émolumens des greffes royaux qui vont à cinquante mille écus, les droits ſur les auberges, les cabarets, les cuirs, ſont les autres principaux articles des revenus du roi. Je n'oublierai pas la loterie ; quand elle étoit affermée, elle ne rapportoit qu'un bénéfice de cent quarante mille livres ; depuis plus de quinze ans on l'a miſe en régie, & le produit en monte, à ce qu'on prétend, à cent quatre-vingt mille livres. Malgré toutes les recherches poſſibles, je n'ai pas pu ſavoir ni même conjecturer à quoi ſe montent les frais de régie, & combien la loterie coûte annuellement aux riches qui s'amuſent à ce jeu, aux perſonnes aiſées qui l'aiment & ſe repentent ſi ſouvent de l'aimer, au miſérable peuple

qui le ſuit toujours avec une nouvelle fureur ; fureur qui le rendroit plus coupable, ſi elle étoit moins aveugle. Il eſt bien triſte qu'on ne veuille pas avoir des yeux pour lui, & que loin de l'éclairer on profite de ſon malheur pour lui tendre plus ſûrement des pieges, & creuſer devant ſes pas la foſſe où il ne peut manquer de ſe précipiter.

Cette eſquiſſe du tableau des impoſitions ſeroit trop imparfaite, ſi nous n'ajoutions pas que le régime adopté par la cour de Turin ne ſouffre aucune eſpece de modification, d'interprétation favorable aux ſujets. Séveres par elles-mêmes, les loix ſont exécutées avec une rigueur qui paroît quelquefois extrême. Une légere contravention, ſi elle eſt découverte, ne reſte jamais impunie ; je dis trop peu, elle eſt preſque toujours trop punie, & l'on n'apperçoit aucune proportion entre la faute & le châtiment. Le droit ſur les chandelles eſt, par exemple, aſſez conſidérable, puiſqu'il rend au ſouverain cent vingt mille livres. Il n'eſt permis ni d'en faire ni d'en vendre, à moins qu'au préalable on en ait payé les droits & reçu l'acquit. Si vous n'avez pas cette derniere piece en main, vous êtes mis au nombre des contrevenans, & ſans rémiſſion vous êtes condamné à de groſſes amendes ou à d'autres peines encore plus fortes.

Détournons la vue de ces triſtes objets, & faiſons une diverſion agréable. En parcourant la capitale & les provinces, on eſt ſurpris de ne trouver nulle part de riches financiers qui devenus

opulens aux dépens du peuple, insultent par leur faste indécent à la misere publique. Les fermiers des deniers royaux gagnent pour l'ordinaire ; mais ils peuvent perdre, & jamais leurs gains ne sont exorbitans. Une loi qu'on appelle *la loi du sixieme*, prévient de grands abus, & assure au souverain la juste valeur des fermes, sans qu'il soit possible de lui occasionner de trop grandes peines, d'énormes lésions. Par le dispositif du nouveau réglement que je viens de citer, tout fermier du domaine ou des revenus de la couronne, en fût-il même adjudicataire à l'enchere, peut dans le cours de son bail, être dépossédé, s'il se présente un enchérisseur qui couvre son offre d'un sixieme. Quand le cas écheoit, le premier contrat devient nul par cela seul, & l'on procede à une nouvelle adjudication. Comme il est plus facile de tromper les rois que de simples particuliers, les rois doivent, beaucoup plus que de simples particuliers, prendre des précautions pour n'être pas trompés. La cour de Turin ne l'est pas, il ne dépendroit que des autres cours de ne pas l'être. Un ambassadeur François auprès du roi de Sardaigne, après avoir observé long-tems l'administration des finances dans les états de ce prince, en concluoit qu'avec une pareille méthode les provinces de France vaudroient des royaumes.

Le tableau de l'Europe ne nous présente pas des états bien riches, puisqu'avec leurs richesses ils sont presque tous chargés d'énormes dettes qui croissent pour l'ordinaire à mesure que les

revenus de cet état augmentent. La prodigalité, la diſſipation des finances, les profuſions journalieres & dévorantes, ces vices trop communs, la maiſon de Savoie ne les connoît pas, & ſe fait une gloire de ſavoir les éviter. Elle regarde les revenus comme un précieux dépôt dont elle peut uſer avec économie, mais dont elle ſe reprocheroit l'abus comme criminel. En tenant un œil attentif & vigilant ſur les finances, en prévenant les déprédations, en retranchant tout ce qui ne va pas à l'utilité, en ménageant le tréſor public, elle ſe perſuade qu'elle ne fait que remplir un devoir ſacré; elle ménage le ſang des peuples. Nous tenons en main ſa recette; voyons l'état de ſes dépenſes. La premiere fournit abondamment aux ſecondes. L'ordre le plus conſtant & la plus ſévere économie regnent par-tout. Les ſimples familles pourroient apprendre de la cour de Turin comment on épargne ſans avarice; les ſouverains ont un modele, il ne tient qu'à eux de le copier. Ils doivent ſavoir comment on ſoutient la ſplendeur du trône ſans nuire à la proſpérité d'un empire, ſans en venir ſans ceſſe à de nouveaux emprunts, ſans épuiſer les peuples. S'il eſt vrai que le roi de Sardaigne ait ſur pied trente mille hommes en tems de paix, cet article n'auroit pas une juſte proportion avec la population totale de ſes états. Comme elle ne va pas au-delà d'un million & demi d'habitans, & que d'après les regles des plus habiles politiques le nombre des troupes ne doit être qu'un centieme

de la population totale, ſi l'on ne veut pas que l'agriculture & les autres arts manquent de bras, le roi de Sardaigne ne devroit pas entretenir habituellement au-delà de quinze mille ſoldats; mais ce prince a des raiſons fortes & des intérêts particuliers qui le forcent à ſe tenir toujours prêt à faire une défenſe vigoureuſe & une attaque redoutable. Au reſte, officiers & ſoldats, tout eſt content; ils ſont bien ſoudoyés, & leur paiement n'eſt jamais en retard. Les guerres de Victor-Amédée & de ſon fils obligerent l'état à oppoſer de nombreuſes armées à de puiſſans ennemis. Il ne put fournir à ces dépenſes extraordinaires ſans en venir à de gros emprunts. Sur les revenus royaux il faut d'abord prélever plus de quatre millions pour payer l'intérêt des dettes de la couronne. Il ne paſſe chez l'étranger qu'une bien petite partie de cette ſomme; ce ſont des ſujets qui forment le corps des créanciers; ils mettent avec la plus grande confiance leurs fonds entre les mains de leur maître; ils ſavent par une longue expérience, que les conditions du contrat ſont toujours remplies avec une ſcrupuleuſe fidélité. Il leur ſeroit difficile de placer leur argent d'une maniere plus ſûre, puiſqu'ils n'ont à craindre ni banqueroute ni réduction d'intérêts, ni même délai dans les paiemens. Les rentes perpétuelles ſont, les unes à trois, les autres à quatre pour cent. Rarement la cour de Turin emprunte à rentes viageres: j'en ſuis d'autant plus étonné, que ces emprunts plus faciles à faire ſont auſſi

beaucoup moins onéreux que les autres à ceux qui les font, pourvu toutefois qu'il s'agiſſe d'une ſomme aſſez conſidérable, & qu'on ait affaire à un grand nombre de têtes. Par la mort de pluſieurs créanciers, la dette diminue ſenſiblement chaque année, & ne tarde pas à s'éteindre.

Le roi de Sardaigne eſt toujours bien ſervi & à peu de frais. Ses miniſtres ſe diſtinguent preſque tous par leur mérite, & c'eſt preſque toujours à leur mérite qu'ils doivent leur élévation. Flattés de la confiance, honorés de l'eſtime du ſouverain, ils ne demandent pas d'autres récompenſes de leur ſervice, & ſemblent mépriſer la fortune qu'on attache ailleurs aux grandes places. Un ſecretaire d'état ne reçoit que treize mille livres d'appointemens, encore les a-t-on beaucoup augmentés ſur la fin du dernier regne. Le célebre marquis d'Ormea qui, après avoir conclu les affaires les plus délicates, fut mis par le roi Victor à la tête des affaires de l'intérieur du royaume, devint l'homme de confiance, le premier miniſtre de Charles-Emmanuel. Par un exemple que la cour de Turin n'avoit pas encore donné, le marquis réunit le département des affaires étrangeres à celui des affaires intérieures; il reçut l'ordre de l'Annonciade, & fut fait grand chancelier de robe & d'épée (di toga e ſpada). On doit regarder comme un fait ſingulier, que, revêtu des premieres dignités & chargé de remplir les plus beaux poſtes du royaume, le marquis d'Ormea, en réuniſſant les appointemens de ces

poſtes & de ces dignités, n'eût pas tout-à-fait douze mille livres par an. Le contrôleur-général & le tréſorier-général des finances ne retirent chacun, pour le dédommagement de leur peine, que la modique ſomme annuelle de ſix mille livres. La cour donne au premier préſident du parlement de Turin cinq mille livres; pour tout le ſénat de Chambery, douze mille livres; aux intendans des petites provinces, trois mille livres. Les ambaſſadeurs auprès des cours étrangeres reçoivent un traitement qui leur ſuffit, mais qui ne leur permet pas de s'écarter de l'économie dont le ſouverain leur donne l'exemple.

Le mieux partagé de tous pour les revenus eſt celui que la cour envoie à la cour de France. Il ne reçoit pourtant que cinquante mille livres; celui de Rome en a vingt mille, & celui des états-généraux de Hollande, dix mille. Quelle énorme différence de cour à cour, quand on ſait qu'il en eſt où les ambaſſadeurs ont cinquante mille écus, deux cents mille livres même de rente, ſans compter les extraordinaires! Toutes les penſions ne montent qu'à vingt mille écus. Le roi lui-même ne prend pour ſes menus plaiſirs que la ſomme de quarante mille livres. Les détails ennuyeux pour les eſprits frivoles, plaiſent aux bons eſprits & ſur-tout aux cœurs ſenſibles. Entrons dans l'épargne du roi de Sardaigne: nous y verrons le triomphe de l'ordre & de la bienfaiſance. Ici eſt le fonds deſtiné au ſoulagement des cantons ravagés par des fléaux, & des

paroiſſes incendiées ; là ſe trouve l'argent conſacré à payer les portions congrues des curés qui n'ont point de revenus ; plus loin eſt la caiſſe d'où l'on tire les ſommes employées à l'éducation de la jeuneſſe ; on trouve de ce côté l'argent néceſſaire pour ſoutenir, encourager, fonder, multiplier les établiſſemens utiles ; on puiſe de l'autre pour répandre les bienfaits ſur le mérite, les ſecours ſur les miſérables & les infortunés. Nous ne ſortirons pas de ce lieu, ſans bénir le prince qui ſait faire un pareil uſage de ſes revenus, & ſans féliciter les états gouvernés par un tel prince.

Ce n'eſt pas de la Sardaigne que la maiſon de Savoie tire de grands revenus. Cette isle donne à ceux qui la poſſedent le titre de roi ; mais elle ne leur rapporte rien, ou preſque rien. Cependant elle a beaucoup d'étendue ; ſa longueur eſt de cinquante-cinq lieues, & ſa largeur de vingt-cinq ; pluſieurs autres petites isles en dépendent. En ſuperficie elle égale preſque tous les états que le roi de Sardaigne poſſede en terre ferme, puiſqu'on ne leur donne que ſoixante lieues de longueur, & à celle-ci juſqu'à trente-cinq & même quarante lieues. Le ſol de l'isle de Sardaigne eſt en général fertile ; mais les habitans, la plupart à demi ſauvages, la cultivent mal. Elle pourroit beaucoup rapporter au ſouverain, ſi elle étoit moins déſerte, ſi l'on entreprenoit les deſſéchemens néceſſaires pour purifier l'air qui en eſt malſain depuis bien des ſiecles. C'eſt là que les

Romains envoyoient en exil un grand nombre de perſonnes. Tibere, en chaſſant les Juifs, leur aſſigna l'isle de Sardaigne pour aſyle. Sous le feu roi Charles-Emmanuel, la cour de Turin fit quelques efforts pour peupler des cantons inhabités; mais on n'a pas ſuivi ce projet, qui ne ſeroit peut-être pas d'une difficile exécution. La plus grande partie du territoire eſt en friche, ou ne reçoit qu'une mauvaiſe culture; le pays, tout fertile qu'il eſt, n'enrichit pas ſes habitans. S'ils négligent l'agriculture, & qu'ils ne daignent pas ſe mettre en peine de la tirer de ſon état de langueur, on voit manifeſtement par-là qu'ils ne doivent pas avoir grand ſuperflu, qu'ils ne penſent pas à faire un commerce, & qu'ils s'embarraſſent peu d'attirer ou de créer l'induſtrie & les autres arts. Une isle qui nourrit à peine ſes habitans ne ſauroit être une belle poſſeſſion pour le ſouverain, & ne peut lui fournir que des reſſources bien médiocres, ſuppoſé même qu'elle lui en fourniſſe. On aſſure que le feu roi faiſoit ſi peu de cas de ſon royaume, qu'il traita plus d'une fois avec l'Eſpagne pour le lui vendre, & qu'il s'en ſeroit volontiers dépouillé pour la modique ſomme de deux millions; c'étoient deux millions de bénéfice. Le produit des impoſitions ne ſort pas de l'isle; la cour de Turin l'emploie à payer les garniſons, entretenir les gouvernemens, magiſtrats & autres officiers royaux. Elle ne vient pas même à bout de mettre un parfait équilibre entre la recette & les dépenſes d'une abſolue néceſſité;

l'une ne ſuffit pas pour faire face aux autres, toutes les fois que des fléaux ravagent les campagnes, & que les récoltes manquent dans des cantons d'une certaine étendue. Voilà donc un royaume que le ſouverain ne poſſede plus qu'à titre onéreux.

Un pays tel que la Savoie, rocailleux, aride, montagneux, coupé de torrens, de ravins, de précipices, où toutes les ſaiſons font craindre de grands ravages, où la culture des terres difficile & pénible ne dédommage pas le laboureur de ſes travaux & ne lui promet pas d'abondantes moiſſons, un pays où la nature vend cher ſes moindres bienfaits, n'eſt pas un apanage d'où le ſouverain puiſſe tirer de grandes richeſſes : cependant on aſſure que le duché de Savoie rapporte, année commune, plus de deux millions à la cour de Turin ; c'eſt vraiſemblablement beaucoup trop, eu égard à la pauvreté, à la miſere même d'une grande partie des habitans. Ces bons ſujets aiment tendrement leur prince, & ne trouvent pas trop peſante la charge des impoſitions. Vers la fin de l'automne ils deſcendent de leurs montagnes & ſe répandent par troupes dans les provinces de la France. Après y avoir paſſé l'hiver en travaillant, ils s'en retournent tous dans leur patrie avec quelque argent, dont une partie eſt deſtinée à payer les impôts. Cependant un jour plus pur commence à luire ſur cette province ; & ſi elle ne préſente pas un aſpect agréable, du moins l'humanité peut y porter ſes regards ſans craindre d'y rencontrer comme autrefois des objets

affligeans, hideux, & dignes de la plus grande commiſération. Trop long-tems flétris par une cruelle ſervitude & tourmentés par la miſere qui en eſt la ſuite, les gens de la campagne jouiſſent d'un meilleur ſort à l'ombre & ſous la protection tutélaire de la liberté. Ils cultivent mieux, ils travaillent avec plus d'ardeur & de conſtance, depuis qu'ils ont un grand intérêt à mieux cultiver, qu'ils ont de bons ſalaires, que les récompenſes aiguiſent leur émulation, & que les fruits de leurs travaux ne leur ſont pas arrachés par des mains puiſſantes & impitoyables. Le laboureur acquiert des forces dans le ſein de l'aiſance. Quoique le ſol ne ſoit en général point fertile, les terres ont ceſſé d'être ingrates, parce que des bras vigoureux les remuent & les forcent à produire. On ne voit plus avec douleur, ce qui n'étoit que trop commun, la foule des mendians quitter les campagnes pour venir affamer les villes & inonder les états voiſins. Dans les cantons les plus mal traités par la nature, dans les hameaux perchés ſur des rochers, dans des villages reſſerrés entre des montagnes, on eſt ſurpris de trouver des habitans qui ne ſouffrent pas du beſoin, & ſouvent on y chercheroit inutilement des perſonnes qui reçoivent habituellement leur nourriture des mains bienfaiſantes de la charité. Cette heureuſe révolution il n'a pas fallu les efforts du génie & de la politique pour la produire; on la doit toute entiere à quelques ſages loix émanées du trône ſous le préſent regne & ſous celui du feu roi.

Je me borne à citer une de ces loix, l'édit de 1762, qui affranchit les ſerfs & les rend à eux-mêmes, à la ſociété, à l'état. La plupart des payſans de Savoie traînoient leurs malheureux jours dans cette dure condition. Leur affranchiſſement a produit tout à la fois & leur bien & celui des ſeigneurs. Des terres qui fourniſſoient à peine la ſubſiſtance des infortunés qu'on forçoit à les travailler ſans ſalaire, reçoivent une bonne culture, ſont la joie du laboureur & la richeſſe des propriétaires. Sous l'empire & par les douceurs de la propriété, on guérit dans peu de tems & avec ſuccès les maux d'une longue ſervitude; l'une n'a beſoin que de paroître pour effacer les cruelles & profondes traces de l'autre. L'agriculture gagne tous les jours du terrein; on défriche, & l'on ne ſe laſſe pas de défricher. On briſe les rochers & l'on y plante; on gravit les montagnes & l'on y ſeme; les obſtacles cedent au cultivateur auſſi actif qu'intelligent; il met à profit juſqu'au moindre coin de terre; tout fructifie entre ſes mains; la nature docile & généreuſe en couronne les travaux elle-même. Le premier des arts commence à fleurir, les productions ſe multiplient, les cris du beſoin ceſſent, le ſuperflu devient inſenſiblement conſidérable, le commerce va naître. Ah, que ne peuvent pas les ſouverains pour leur propre gloire & pour le bonheur des peuples!

En vivifiant par des encouragemens & de ſages diſpoſitions des provinces languiſſantes, les gou-

vernemens en recueillent les premiers fruits. Des ſujets qui voient briſer leurs chaînes, & dans le même inſtant embraſſent la liberté dont ils n'ont jamais joui, des hommes qui, pauvres, malheureux, ſouffrans, paſſent tout-à coup à une ſituation douce, dont ils oſoient à peine faire l'objet de leurs vœux & ſe trouvent tranquilles, heureux, riches, ou du moins en état de pouvoir ſubſiſter avec aiſance, s'attachent plus fortement à la patrie, ſont bien éloignés de la dépeupler par des émigrations, ſupportent ſans peine & ſans murmure les impôts, ne ſe refuſent pas à de plus grandes charges dans les beſoins preſſans de l'état. Loin d'oublier la main qui les a délivrés, ils ne ceſſent de bénir ceux qui les gouvernent; ſenſibles, ils ne regardent jamais comme coûteux les ſacrifices qu'ils font pour des maîtres qui s'occupent de leur bonheur & y travaillent avec ſuccès; leur amour pour le prince monte au comble, & ils ne ſavent plus mettre de bornes à leur reconnoiſſance. Le roi de Sardaigne l'a éprouvé dans le ſéjour qu'il a fait en Savoie, à l'occaſion du mariage de ſon fils ainé, le prince de Piémont. A cette époque, toute la province fit à ſon ſouverain une réception vraiment digne de la majeſté royale. On eût dit qu'elle renfermoit dans ſon ſein les tréſors d'un riche & vaſte état; les villes, les villages & communautés ſe diſputoient à l'envi la gloire de faire plus & de faire mieux: en conſultant peu leurs facultés, en épuiſant leurs foibles reſſources, en donnant les témoignages

les

les plus marqués d'une reconnoiſſance enthouſiaſte, ils ſe croyoient encore bien éloignés d'avoir rempli les obligations qu'impoſe le devoir. Ce prélude amena d'autres ſcenes encore plus touchantes & plus généreuſes à l'arrivée de Madame de Piémont. [a]

Il eſt certain que ces dépenſes, toutes ruineuſes qu'on les ſuppoſe, le duché auroit été dans l'impoſſibilité de les ſupporter, ſi de bonnes loix ne l'avoient fait ſortir depuis pluſieurs années de cet état de langueur & d'anéantiſſement où des uſages barbares, des réglemens & des ordonnances dictés par une funeſte politique l'avoient jeté & retenu durant des ſiecles. Cependant, je puis l'aſſurer, quoiqu'heureuſement commencé, l'ouvrage eſt encore bien éloigné de la perfection où l'on pourroit facilement le conduire. Il n'avancera jamais que bien lentement, à moins que le gouvernement n'aboliſſe un impôt que l'humanité féodale a introduit. Cet impôt porte ſur la portion la plus pauvre du peuple, & principalement ſur les laboureurs & autres gens de la campagne. Ce ſont les corvées pour la con-

[a] En quittant la Savoie, où il étoit allé pour recevoir madame Clotilde de France, le roi de Sardaigne dit ces paroles avec l'émotion de la tendreſſe paternelle : Je n'ai pu arrêter l'effuſion des cœurs, mon voyage a ruiné mes bons & fideles ſujets de Savoie ; j'en ferai un autre pour les dédommager ; ce ſera mon tour, ils ne ſeront pas les maîtres de s'oppoſer à mes libéralités ou de les borner.

fection, les réparations & l'entretien des grands chemins. Cette charge exceſſivement lourde dans les pays de plaines, où le payſan eſt communément plus à l'aiſe, & où les chemins ſont plus faciles à faire & moins coûteux à entretenir, devient un poids inſupportable dans une contrée comme la Savoie, où les gens de la campagne ſont pauvres pour la plupart, & où il en coûte infiniment plus qu'ailleurs pour conſtruire & réparer les grandes routes. Ici l'on taille dans le roc; là on comble des précipices affreux; plus loin il s'agit de travaux qui commencent au pied d'une montagne & qu'il faut conduire juſqu'à une hauteur démeſurée; d'un autre côté, c'eſt ſur la croupe des monts, à travers des abymes, des ravins & des torrens, qu'une foule de malheureux s'épuiſe pour maintenir la route en bon état. Le voyageur s'étonne en voyant le paſſage que l'art lui a ouvert, malgré les plus grands obſtacles, entre des rochers qui s'élevent également à ſa droite & à ſa gauche, & ſemblent ſe perdre dans les nues; mais de l'étonnement il paſſe à une affliction profonde, quand il apprend par quel moyen on a exécuté ces plans. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'il faut ſouvent revenir à la charge, & que l'ouvrage à peine fini, l'on ſe trouve plus d'une fois dans la triſte néceſſité de le recommencer à nouveaux frais. Des morceaux de rocher qui ſe détachent, un terrein élevé qui s'éboule, des maſſes énormes de neige qui tombent des montagnes & enſeve-

liſſent les habitations, des torrens qui ſe déchargent avec impétuoſité & roulent avec eux des pierres très-conſidérables, des accidens de cette nature trop fréquens, hélas! en Savoie, outre les autres pertes qu'ils occaſionnent aux habitans des campagnes, en font encore la déſolation, parce qu'ils dégradent & ruinent les chemins que ces infortunés ſont forcés de réparer.

Je traverſe les plus rudes & les plus hautes montagnes; je gagne le Mont-Cenis: c'eſt là principalement que les communautés pouſſent les hauts cris contre le cruel aſſujettiſſement des corvées. Si je n'étois pas inſtruit de la juſte cauſe de leur triſteſſe, en voyant les habitans ſortir de grand matin de leurs chaumieres pour aller remplir leur pénible & odieuſe tâche, je ſerois tenté de leur dire, d'où vient que vous avez tous l'air morne & ſombre, la douleur peinte ſur le front, les larmes aux yeux? Vous pleurez, malheureux, & vous allez travailler! Ces montagnes n'enfantant que des hommes forts & robuſtes, laiſſez languir honteuſement & périr lâchement dans l'inaction ces nobles & fiers citadins nés, élevés, nourris dans le ſein de la molleſſe; n'enviez pas leur ſort, il n'en eſt pas digne; vivez en vous rendant plus utiles à la ſociété; cultivez vos champs, nourriſſez les villes & ſoyez des hommes. Vous parleriez bien différemment, pourroient-ils me répondre, ſi vous nous connoiſſiez mieux; voilà notre condition, elle n'excite pas nos plaintes. Nous ne craignons pas la peine, nous n'avons

garde de la fuir : ce qui nous afflige, c'eſt de ne recueillir d'autres fruits de nos travaux que la ſouffrance & la miſere ; les larmes que vous nous voyez répandre, les ſueurs dont nous allons arroſer la terre, l'affaiſſement & l'épuiſement où nous ſerons tous au bout de la journée ; voilà notre ſalaire & notre récompenſe. Ce pain que nous portons & qui va faire notre nourriture vient de nos épargnes, & pluſieurs d'entre nous n'en ont point laiſſé pour leurs femmes & leurs enfans. Le chemin par où vous paſſez, nous l'avons réparé ces jours derniers ; nous allons le réparer encore, & bientôt il nous faudra revenir pour le même ouvrage. Avec le tems, loin de s'adoucir, notre ſort devient plus dur, parce qu'on exige que nous faſſions peu à peu des chemins plus larges & plus commodes. Nos enfans ſont notre conſolation & notre richeſſe. Comme nous ſommes ſujets à de trop grandes corvées, on avoit autrefois exempté de la milice toutes les communautés de ce canton ; c'étoit un ſoulagement pour nous. Le privilege eſt révoqué, & l'on vient chaque année arracher d'entre nos bras quelques-uns de nos enfans. Nous ne payons pas, il eſt vrai, de capitation ; mais nous payons bien cher un très-petit privilege. Dans tout le duché, la capitation des gens de la campagne ne va pas annuellement au-delà d'une livre & quelques ſous. Maintenant que vous ſavez tout, nous ne craignons plus vos reproches. Vous êtes homme, vous paroiſſez bon, plaignez-nous. Oh, mes amis, que vous

parlez éloquemment ! La ſimplicité de vos paroles ne donne que plus de force à vos raiſons. S'il vous étoit permis de plaider votre cauſe, vous ne la perdriez pas. Les loix n'autoriſent pas les abus ; elles tendent de leur nature à les prévenir, à les corriger ; parlez, vous avez un ſage législateur : ſi les loix vous écraſent elles-mêmes, faites-les connoître. Des loix plus douces, plus ſages viendront les réformer & les remplacer d'une maniere utile pour vous & pour l'état.

Si la cour de Turin, comme nous l'avons dit, ne retire rien de l'isle de Sardaigne ; ſi la Savoie n'eſt pas un pays aſſez étendu, aſſez fertile, aſſez riche pour lui donner annuellement de gros revenus, il ſuit que le tréſor-royal trouve ſes grandes reſſources dans les provinces ſituées en Italie. J'ai déjà donné le détail des impôts & des revenus, je viens au commerce. Les ſoies font la principale richeſſe de Turin & du Piémont : cette branche de commerce a pris des accroiſſemens rapides par les ſoins & la ſage politique du gouvernement. Au commencement de ce ſiecle elle n'étoit pas cultivée avec cette intelligence que les Piémontois ont acquiſe ; on ne l'embraſſoit pas avec ardeur, le produit n'en pouvoit être que bien médiocre. Le feu roi ſentit qu'elle deviendroit fertile, ſi les eſprits ſe tournoient de ce côté & qu'ils fuſſent animés par l'émulation qui naît de l'intérêt. Pour y réuſſir plus vîte & plus ſûrement, ce monarque encouragea d'abord la culture des mûriers, & promit des récompenſes,

des gratifications à ceux qui feroient des plantations & qui cultiveroient avec plus d'application & de ſuccès. Naturellement induſtrieux, le Piémontois aime aſſez le travail ; mais il le ſoutient avec une patience étonnante lorſque les fruits ſont auſſi aſſurés qu'abondans, & que la récompenſe ne ſe fait pas long-tems attendre. Dans un court eſpace d'années, le territoire du Piémont changea de face ; les cultivateurs diſputoient entr'eux de zele & d'habileté ; les plantations de mûriers ſe multiplierent dans tous les cantons, l'inſtruction ſe répandit parmi les propiétaires des fonds, l'éducation des vers à ſoie occupa les habitans de la campagne & un grand nombre d'habitans des villes ; la culture ſur-tout des mûriers blancs fut pouſſée à un degré de perfection que la plupart des autres nations n'ont pas encore atteint. Parmi les ſoies connues, celles du Piémont obtinrent bientôt le premier rang ; leur qualité les fit rechercher par les François, les Anglois, les Génois & par les autres peuples commerçans. Malgré la concurrence & les efforts de l'induſtrie étrangere, leur réputation ſe ſoutient toujours, & en aſſure le bon débit. La ville de Lyon eſt celle de toute l'Europe qui en fait la plus grande conſommation. Les perſonnes initiées dans les ſecrets du commerce prétendent que cette ville ſeule verſe annuellement dans le Piémont de ſept à huit millions pour les ſoies qu'elle en tire. Des François qui calculent mal, s'alarment en voyant paſſer tant d'argent hors du royaume ; mais ils ne ſont pas

attention qu'il ne tarde pas à y rentrer avec uſure, & que pour les huit millions que coûtent les matieres brutes, les étrangers en compteront plus de quinze pour les velours & autres étoffes en ſoie qu'on leur vend.

Le Piémont eſt une des fortes colonnes qui ſoutiennent nos manufactures; nous en mettons en œuvre les ſoies, nous faiſons donc un bénéfice qu'il ne tiendroit qu'aux ſujets du roi de Sardaigne de faire eux-mêmes; d'ailleurs, Lyon achete, année commune, plus de douze mille quintaux de ſoie dans le Languedoc, la Provence & les autres provinces méridionales de France: ce qui fait à peu près la moitié de la quantité totale de ſoie qu'on y met en œuvre dans ſes diverſes manufactures. Après avoir employé les ſoies de notre crû, nous employons celles d'Italie, d'Eſpagne, des Indes & d'autres pays; ce n'eſt pas une perte qui vient après un gros bénéfice, c'eſt un gain conſidérable qu'on ajoute à un autre gain.

Peu contens de recueillir de belles ſoies, les Piémontois ſurent leur donner un nouveau prix pour leur induſtrie; ils excellerent dans l'art de les filer, de les mouliner, de les préparer. Leurs organſins furent recherchés dans toute l'Europe, & l'on ne peut leur comparer que ceux de Bologne & de Sainte-Lucie. Le magnifique moulin qu'on a conſtruit avec tant d'art à Turin, l'emporte ſur les autres moulins à ſoie de l'étranger, ſi l'on excepte celui que le célebre Vaucanſon a

ſait conſtruire à Aubenas & ailleurs. Les Anglois ſont venus à bout d'avoir un modele qui renfermoit une à une toutes les pieces de celui de Piémont ; ils l'ont parfaitement copié, & en ont conſtruit un ſemblable ; mais leur concurrence n'eſt pas redoutable pour les Piémontois, parce que l'Angleterre ne recueille point de ſoie & qu'on ne peut y donner l'apprêt qu'à des matieres qui viennent des autres pays.

Graces à un gouvernement attentif, les habitans du Piémont entendoient parfaitement la culture du mûrier ; ils en avoient de belles plantations ; ils n'étoient pas moins habiles dans l'art d'élever des vers à ſoie. Par leurs ſoins ces précieux inſectes leur donnoient de riches & magnifiques récoltes de cotons ; de degrés en degrés on étoit venu juſqu'à filer ſupérieurement la ſoie, la tordre, la mouliner, la faire paſſer par toutes les préparations avec un ſuccès complet, & la conduire au point où il ne s'agiſſoit plus que de la mettre en œuvre. Il ne falloit donc aux Piémontois que des manufactures ; ils en établirent ; on fabriqua dans la capitale, des taffetas, des ſatins brochés, des velours & d'autres étoffes de ſoie. Ces heureux commencemens promettoient de plus belles ſuites ; mais ce qu'on n'imagineroit pas, le gouvernement abandonna ſon ancienne méthode & n'en trouva plus d'autres pour encourager les manufactures naiſſantes que de mettre de gros droits d'entrée ſur les taffetas, les velours & les autres étoffes de ſoie fabriquées en France &

ailleurs. On auroit dû, comme on l'avoit heureuſement éprouvé pour divers articles, s'en tenir à exciter le zele & l'émulation des manufacturiers, à leur faciliter les moyens de donner de bonnes marchandiſes & à bon marché, à leur ouvrir les débouchés, à récompenſer les commerçans qui vendroient à l'étranger une plus grande quantité d'étoffes manufacturées dans la capitale & la province. La cour de Turin, qui par cette voie avoit ſi ſouvent obtenu ce qu'elle ſe propoſoit, n'eut pas lieu de s'applaudir d'avoir changé de ſyſtême & de s'être engagée dans une autre route. Ses meſures l'ont étrangement trompée; le coup qu'elle vouloit porter à l'étranger ne l'a pas effleuré, il eſt venu retomber avec force ſur ſes propres ſujets. Malgré les gros droits, les ſujets du roi de Sardaigne continuent à préférer les étoffes de France, de Gênes & d'autres nations à celles du Piémont, parce que ces dernieres étoient encore bien éloignées de la perfection des premieres. La loi n'a ſervi qu'à encourager l'introduction clandeſtine des marchandiſes prohibées ou ſoumiſes à des impoſitions exceſſives. Bornées à une partie de la conſommation intérieure, les manufactures nationales ont eu peine à ſe ſoutenir & n'ont jamais pu s'élever; les progrès de l'induſtrie, qu'on vouloit hâter, ſe ſont ralentis; on a donné en plein dans l'accueil qu'on s'efforçoit d'éviter. Le commerce de l'étranger n'a preſque rien perdu, le commerce de la nation n'a preſque rien gagné, & celui-ci ne s'eſt pas élevé,

comme on le préſumoit, ſur les ruines de celui-là. Sans tendre directement à nuire à l'un, il étoit facile d'animer & d'étendre l'autre; mais on paroît peu diſpoſé à renoncer aux faux principes, puiſqu'on y tient encore malgré les cris de la vérité & les reproches ou les leçons de l'expérience. Les manufactures de Piémont éprouveront peut-être encore long-tems que de mauvaiſes ſpéculations produiſent néceſſairement de mauvais effets. Si l'on gêne en Piémont ceux qui vendent les marchandiſes, on accorde une honnête liberté à ceux qui les fabriquent. Quoique les marchands, fabricans, artiſans & autres ouvriers forment à Turin diverſes corporations ou communautés, cependant tout particulier a droit d'embraſſer & d'exercer la profeſſion ou le métier qu'il veut, ſans acheter la maîtriſe, & ſans rien donner ni à l'état, ni au corps où il demande d'être aggrégé. Ce qu'on exige ſeulement de lui, c'eſt qu'il donne des preuves de ſa capacité, & qu'il faſſe ſon chef-d'œuvre en préſence des ſyndics ou des députés de la communauté qui doit l'incorporer. On ne donne l'excluſion qu'à l'ignorance; il faudroit la plaindre & ne pas l'exclure: parce qu'un homme ne travaille pas avec une certaine adreſſe, doit-on lui refuſer le droit de travailler?

Une riche mais pernicieuſe branche de culture & de commerce pour le Piémont, c'eſt le riz. L'argent de l'étranger, qu'il procure à l'état, ne le dédommage pas des pertes & des malheurs qu'il occaſionne. Cette plante aquatique ne réuſſit que

dans les terreins humides & marécageux. Des eaux ſtagnantes que demandent les rizieres, corrompent néceſſairement l'air & répandent au loin l'infection & les maladies. Malheur à quiconque entreprend cette culture! Il ſe dévoue à la ſouffrance, & prononce de bonne heure contre lui-même un arrêt fatal de mort. Qu'on ſe tranſporte dans le Novarois, d'où l'on tire une ſi grande quantité de riz; qu'on en parcoure les cantons: on ſera ſurpris de trouver les campagnes peuplées d'hommes tout autrement conſtitués que les payſans des autres provinces du roi de Sardaigne. Ceux-ci ſont preſque tous vifs, gais, enjoués, effet & cauſe tout à la fois de la bonne diſpoſition de leur corps. Ceux-là portent ſur leur phyſionomie les ſymptomes d'une mort prématurée; & à leur conſtitution il eſt aiſé de voir qu'ils ont toujours ſouffert, qu'ils ſouffrent toujours, & que par conſéquent ils n'ont jamais vécu & ne vivent pas. Vous les prendriez pour des cadavres qu'on vient de tirer des tombeaux. Sombres, mélancoliques, jaunes, foibles, pouvant à peine ſe ſoutenir ſur leurs jambes enflées, ſujets aux obſtructions, tourmentés par l'hydropiſie, dévorés par de cruelles fievres, ils ne ſont pas envier au Piémont la culture du riz, quelque avantageuſe qu'on la repréſente pour l'état. Elle enrichit une province; mais elle la dépeuple, mais elle frappe ſur toutes les générations, mais elle fait un trop grand nombre de malheureux, & exige de trop grands ſacrifices. Les conſidérations

qui ſe préſentent ſi naturellement, un gouvernement humain ne s'y refuſe pas, & il ne ſauroit les faire ſans éprouver de fâcheuſes impreſſions. Plus d'une fois le roi de Sardaigne a mis d'un côté ce que rapporte à l'état la culture du riz, & de l'autre ce que cette même culture lui coûte; l'amour paternel préſidoit à ce calcul. Le ſouverain a verſé des larmes, & dans ſa douleur profonde il a authentiquement déclaré que tout l'or du monde ne vaut pas la vie d'un homme, & que ſans peine il verroit l'étranger porter ailleurs ſes richeſſes, ſi pour les faire verſer dans ſes propres états il falloit conſentir à ſacrifier ou à perdre le moindre de ſes ſujets. La cour de Turin voudroit donc que le payſan pût cultiver le riz ſans danger; qu'on apprît à cet infortuné à s'en préſerver, à l'éviter; & s'il étoit impoſſible de trouver ce ſecret, elle ne balanceroit pas à détourner ſes ſujets d'une culture ſi pernicieuſe, à paſſer même des conſeils à une défenſe formelle & vigoureuſe. [a]

On fait monter juſqu'à cent mille les bœufs que les habitans du Piémont vendent annuellement aux états voiſins. L'exportation des bêtes à laine

[a] Un auteur moderne & connu s'exprime ainſi en parlant de l'article que je viens de traiter: " Le riz eſt un des grands objets de la culture du Piémont; mais j'ai entendu le roi de Sardaigne (pere du roi actuel) me témoigner là-deſſus les regrets d'un bon pere qui voudroit pouvoir ſouſtraire ſes peuples à cette culture dangereuſe. „ Voyage d'un François en Italie, fait en 1765 & 1766, tom. I, pag. 210.

forme auſſi un article conſidérable, & fait circuler dans le pays l'argent de l'étranger. Les cuirs, les chanvres, le lin, les fils, les cordages donnent aux Piémontois un ſuperflu qu'ils changent contre les denrées & les marchandiſes qui leur manquent. Quoique les états ſoumis au roi de Sardaigne faſſent un aſſez bon commerce, il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient auſſi commerçans qu'ils pourroient facilement le devenir. Pour les animer & les rendre encore plus riches, il ne s'agiroit pas d'embraſſer un plan d'opérations vaſte & compliqué. Quelques bonnes loix qui en feroient tomber un grand nombre de mauvaiſes, épargneroient au gouvernement bien des ſoins, & hâteroient le bonheur public. Voulez-vous encourager efficacement l'agriculture ? annoncez aux cultivateurs que dans la diſette comme dans l'abondance il peut toujours diſpoſer avec la même liberté de ſes grains & de ſes denrées ; dites-leur que la circulation n'en eſt plus gênée, non-ſeulement de province à province, de ville à ville, mais avec l'étranger, quel qu'il puiſſe être ; déclarez-leur enfin que, pour ſemer, recueillir, garder, conſerver, vendre, échanger les productions de leurs terres, ils ne dépendent plus que d'eux, & qu'ils ſont à eux-mêmes leurs ſuprêmes législateurs. Les manufactures n'ont pas beſoin de grands efforts ; elles s'éleveront, ſe ſoutiendront d'elles-mêmes parce qu'on ne leur oppoſera pas des obſtacles. Elles fleuriront, ſi le gouvernement ſuit à leur égard la méthode qui a parfaitement réuſſi

pour animer la culture des ſoies. Quant au commerce, il ne tient auſſi qu'au ſouverain de le rendre plus brillant & plus animé. Ne le citez point perpétuellement à ces douanes, ſes cruelles ennemies, qui le bleſſent toujours dangereuſement & le frappent ſouvent au cœur. Loin d'éloigner l'étranger, de le dégoûter, ayez ſoin de favoriſer ſes échanges, ſes ventes, ſes achats; ne chargez pas les marchandiſes de droits qui rapportent moins à meſure qu'ils ſont plus exceſſifs, qui enhardiſſent la fraude & ne font d'autre bien que d'enrichir l'adreſſe audacieuſe & une heureuſe témérité. Vos communications avec la Suiſſe & les autres pays, gardez-vous de les tenir toujours fermées ou de les gêner; ouvrez-en de nouvelles, s'il eſt poſſible; déclarez vos ports francs; jetez des colonies dans la Sardaigne; appellez-y l'étranger, & faites-lui des avances; rendez cette isle la rivale ou l'émule de la Sicile; concevez après cela de grandes eſpérances; elles ſont trop bien fondées, elles ne vous tromperont pas: demandez & attendez une révolution; votre confiance ne vous fera pas illuſion, & vos vœux ſeront remplis dans toute leur étendue.

On dira que nous revenons toujours au même principe; ſans doute, ſi celui-là eſt le ſeul bon, il faut bien y revenir ſans ceſſe. J'ai montré les inconvéniens des autres ſyſtêmes; ils ne ſont pas difficiles à ſaiſir ces inconvéniens, & l'expérience ne les rend que trop palpables. S'il n'y a qu'une route qui conduiſe au terme que tout gouverne-

ment ſe propoſe, le bien de tous, cette route eſt donc la ſeule qu'il faille ſuivre.

Le droit romain forme la baſe de la juriſprudence du Piémont, de la Savoie, de la plupart des états de terre ferme ſoumis au roi de Sardaigne. Cependant ce droit n'eſt pas exactement ſuivi, & Victor-Amédée y fit de grands changemens par un nouveau corps de loix, compoſé en partie des ſiennes.

Les détails que renferme ce code ſur l'adminiſtration de la juſtice & les devoirs des magiſtrats, ſont bien vus, ſages, intéreſſans; en vain la chicane s'efforceroit de traîner les affaires en longueur, la regle eſt tracée, on ne peut s'en écarter. Les formalités abrégées, en hâtant les déciſions, ne prennent rien ſur la prudence & la ſolidité des jugemens : ailleurs on ſe permet de ſolliciter, d'importuner les juges, & ils ne s'y oppoſent pas : ici les parties ſe bornent à préſenter, à faire valoir leurs raiſons par la voie des avocats; les juges refuſent de voir & ne voient jamais les perſonnes intéreſſées dans les cauſes civiles. Loin d'en recevoir les demandes ou d'en écouter les prieres, ils les regarderoient comme un outrage, puiſqu'on ne peut leur demander que de faire ou de trahir leur devoir; l'un bleſſe la délicateſſe, l'autre irrite & révolte la probité de l'honnête homme.

On lit avec grand plaiſir les nouvelles ordonnances qui reglent tout ce qui concerne les contrats, les obligations, les ſucceſſions, les teſta-

mens. Par une de ſes loix, Victor-Amédée abolit les ſubſtitutions, & ne les permet qu'en faveur de la haute nobleſſe. Quelque ſacrée que paroiſſe la derniere volonté de l'homme, un ſouverain n'eſt-il pas en droit de la gêner pour l'avantage du public, ou plutôt de la diriger vers le bien de tous? On ſait les inconvéniens & les maux que les ſubſtitutions entraînent à leur ſuite. Que de procès ne font-elles pas naître! Combien de créanciers ne ruinent-elles pas en les fruſtrant de leurs créances & en leur faiſant eſſuyer des pertes dont leur bonne-foi auroit dû les mettre à couvert! Les ſubſtitutions d'ailleurs mettent un grand obſtacle à la circulation des fortunes, à l'amélioration des biens, & par-là doivent être regardées comme de vrais fléaux pour un état. Le poſſeſſeur d'un domaine, d'une terre ſubſtituée, n'oſe pas s'en croire le propriétaire. Il en néglige la culture, laiſſe dégrader les bâtimens, ne répare pas les fermes. S'il ſe refuſe à des dépenſes néceſſaires, il ne ſe prêtera pas à des plans d'améliorations qui exigeroient des avances extraordinaires. Il ne veut pas travailler pour d'autres héritiers que pour les ſiens. Toutes ces raiſons & une foule d'autres que j'omets font voir clairement que, pour faire un plus grand bien, il ne manqueroit à la loi que d'être plus générale. Les motifs qui ont déterminé le légiſlateur à ne pas envelopper dans l'ordonnance les perſonnes de qualité, l'ancienne nobleſſe, ne paroiſſent pas avoir aſſez de force pour juſtifier pleinement cette exception.

L'ordre

L'ordre ne regne pas ſeulement dans le temple de la juſtice, il brille ſur le trône & dans le palais du ſouverain. On l'admire auſſi dans la capitale, les provinces & chez la plupart des grands, & preſque toujours dans la maiſon des ſimples citoyens. Les rois font & détruiſent les mœurs : ſi la contagion va rapidement infecter les perſonnes de tous les états quand elle prend ſa ſource dans les vices des princes, les vertus qui décorent le ſceptre brillent tôt ou tard dans tous les rangs. A la cour de Turin la décence donne par-tout le ton, l'économie y regle les dépenſes, les plaiſirs y ſont modérés, les excès en ſont bannis, le faſte en eſt exclus. L'union, la tendreſſe paternelle, le reſpect filial, l'amitié fraternelle, l'amour conjugal y forment le bonheur qu'on deſire. De même Turin laiſſe aux autres capitales de l'Europe ce luxe effréné qui dévore les fortunes les plus éclatantes; elle n'imite point cette dépravation générale qui dégrade & avilit; elle veille ſur les mœurs & les maintient. On n'y connoît pas ces divorces ſcandaleux, ou cette effronterie dans le crime plus ſcandaleuſe encore. Des peres prodigues n'inſtruiſent pas leurs fils à devenir diſſipateurs. Les maris ſavent mettre un frein à leur paſſion pour le jeu, les femmes moderent leur goût pour la frivolité. Si le devoir a peu d'attraits pour les uns & pour les autres, ils ſeront les uns & les autres retenus par la crainte de la honte & du mépris. L'énumération ne finiroit pas, ſi je parcourois les divers états, & ſi j'entrois dans

le ſein des familles. Si nous obſervions de près les bureaux de la finance, les comptoirs & les magaſins de commerce, les atteliers de l'induſtrie, par-tout nous pourrions donner des objets de critique ou de blâme; mais nous trouverions par-tout une matiere plus ample à des éloges, & ſouvent même des ſujets d'admiration.

Le tableau des provinces préſente encore moins de vices & plus de vertus que celui de la capitale. Paſſez dans les villes du ſecond ordre, pénétrez juſques dans les villages, nulle part vous ne verrez de grands déſordres; par-tout vous applaudirez au zele des magiſtrats & des chefs; les loix ſont exécutées avec toute la fidélité & le reſpect qui leurs ſont dus. Une ſimple ordonnance ſuffit pour corriger ou prévenir les abus; une police exacte, ſans être trop ſévere, maintient l'ordre du public; les citoyens s'obſervent, ils ſont chacun à eux-mêmes les plus rigides cenſeurs de leur conduite; les fautes & les mauvais exemples, par la tâche qu'ils leur impriment, n'ont rien de contagieux; ils s'efforcent à l'envi de ſe montrer toujours tels qu'ils doivent être; l'amour du devoir les anime bien plus que la crainte du châtiment ne les retient; ils ſont pour la plupart contens de leur ſort; ils menent une vie douce & tranquille; ils jouiſſent de cette honnête liberté qui évite également les deux extrêmes, qui marche avec une noble & modeſte aſſurance ſur la ligne que la modération lui trace, & qui tient un juſte & ſage milieu entre l'eſclavage qui flétrit &

la licence qui déshonore. Parcourez les campagnes, prenez les ſentiers détournés, voyagez le jour & la nuit; vous le ferez preſque toujours ſans riſque, & vous y trouverez plus de ſûreté que dans la plupart des autres pays de l'Europe, & ſur-tout des autres contrées d'Italie.

Cependant le Piémont n'entretient pas des maréchauſſées pour raſſurer les voyageurs & purger les grands chemins de brigands. En Angleterre on ſuit la même méthode; mais en Angleterre on donne toutes les ſemaines de longues liſtes de voitures publiques, de ſeigneurs, de riches particuliers, qui ont été arrêtés en route, volés, pillés. Bien des perſonnes ont même une bourſe particuliere, qu'ils deſtinent & préſentent aux voleurs, & dont ceux-ci ſe contentent pour l'ordinaire. Dans le Piémont & les autres états du roi de Sardaigne, il eſt bien rare qu'on éprouve des violences. Les communautés veillent avec le plus grand ſoin ſur les divers membres qui les compoſent, en éclairent la conduite, & ne croient pas pouvoir pouſſer trop loin les précautions vis-à-vis de ceux qui leur donnent quelque ſujet de ſe défier. Reſponſables des vols qui ſe commettent dans leur diſtrict réciproque, elles font chaque jour des rondes, ſaiſiſſent ou éloignent les mendians & autres gens ſans aveu, & pourvoient efficacement à la ſûreté des chemins. Cet aſſujetiſſement leur occaſionne quelques dépenſes, mais elles ne les regrettent pas. La tranquillité publique leur tient trop au cœur pour balancer de la

maintenir ou de l'acheter à ce prix. Je ne voudrois pas, quand elles ont rempli fidélement leur tâche, qu'on leur fît le procès pour les vols qu'elles n'ont pu empêcher. Dans tous les cas poſſibles il n'eſt jamais juſte que l'innocent paie pour le coupable. Il n'eſt pas difficile d'appercevoir le but de la loi; le légiſlateur s'eſt cru autoriſé à prévenir par un léger inconvénient les plus grands maux, & faire conſtamment un grand bien : je le ſais; mais l'ombre ſeule de l'injuſtice eſt effrayante, on aime à la voir diſſiper par la ſageſſe & la force des loix. Quand on voit des communautés punies pour des crimes qu'elles n'ont pas commis, qu'elles ſe ſont inutilement, il eſt vrai, mais ſincérement efforcées de prévenir; quand on les oblige à reſtituer ce qu'elles n'ont pas pris, à payer ce qu'elles ne doivent pas; on ne peut s'empêcher d'en témoigner ſon étonnement, & l'on eſt fâché que pour toute réponſe on en vienne en derniere analyſe à cette raiſon : tel eſt le bon plaiſir du légiſlateur, tel eſt le diſpoſitif de l'ordonnance.

La ſévérité de cette critique rendra peu ſuſpects nos éloges. L'hiſtoire fait remarquer comme un trait ſingulier & unique dans ſon genre, que les ſouverains de la maiſon de Savoie aient preſque tous commandé en perſonne des armées & gagné des batailles : & moi j'ajoute avec plaiſir que, ſi les talens militaires ſe tranſmettent avec le ſang, paſſent auſſi de génération en génération l'habileté dans les affaires politiques, la ſageſſe dans le

gouvernement, la prudence dans le conſeil, la juſteſſe & la profondeur dans les vues, la conſtance & la fermeté dans les entrepriſes, l'amour des peuples & le deſir ardent de ne faire luire ſur eux que des jours ſans nuages, des qualités & des vertus dont le concert ſe feroit admirer dans un ſimple particulier, & rend un prince digne de la vénération de tous les peuples & de tous les ſiecles.

Le roi qui occupe ſi dignement le trône de Sardaigne eſt le trente-cinquieme ſouverain de ſa maiſon. Que de grands hommes, de célebres guerriers, de politiques d'un génie auſſi étendu que profond, de bons & ſages princes nous préſente cette longue ſuite d'aïeux! Je n'ai ni une hiſtoire à faire, ni un panégyrique à compoſer; mais il m'eſt permis de profiter des circonſtances pour rendre à la vérité un témoignage glorieux. Les états de la maiſon de Savoie doivent depuis long-tems s'eſtimer heureux. J'ai déjà fait voir que, pour les rendre floriſſans, il ne s'agiroit pas de tenter une entrepriſe difficile, il ſuffiroit d'établir quelques loix ſimples, mais néceſſaires, ſur les ruines de quelques réglemens pernicieux. Il ſeroit d'autant plus facile au roi de Sardaigne d'en venir à bout dans ſes états, qu'il jouit d'une autorité abſolue, qu'il fait le bien ſans oppoſition, qu'entre lui & le peuple il n'y a point de puiſſance intermédiaire, que ſa volonté manifeſtée a force de loi, & que le magiſtrat ne peut ni la contenir ni la modifier. Le ſouverain parle, ordonne; les

tribunaux veillent à l'exécution des ordres, les ſujets obéiſſent. O peuples, ayez, pour vous gouverner, des princes éclairés & vertueux ! Nous ſerons tranquilles ſur votre bonheur, & nous n'aurons qu'à publier la vraie gloire des ſouverains.

Les états que la maiſon de Savoie acquiert par des traités, des mariages, des conquêtes, elle ne s'en deſſaiſit plus pour quelque raiſon que ce puiſſe être. Une fois qu'ils ſont annexés à la couronne, on regarde comme un principe fondamental de ne les en jamais démembrer. La cour de Turin prétend que la loi ſalique, reçue en France pour la ſucceſſion à ce royaume, a été adoptée & toujours fidélement obſervée dans le Piémont & la Savoie, depuis que la maiſon régnante en occupe le trône. En conſéquence le Piémont, la Savoie & tous les états que cette maiſon poſſede en-déçà & au-delà des monts, quoique la plupart acquis par des mariages, paſſent d'ainés en ainés, ne peuvent ſortir de la ligne maſculine ; & il n'eſt pas permis d'aliéner, même à titre onéreux, le domaine de la couronne.

En omettant Argentier qui a fait des ouvrages de médecine, Scyſſel (*a*) dont l'hiſtoire de Louis XII n'eſt pas dénuée de talens, Théophile Raynaud, écrivain infatigable, auſſi bizarre dans ſes opinions que cauſtique dans ſon ſtyle, mais dont la lecture comme la mémoire étoit d'une ſinguliere étendue, Mainfroi Govea qui a fait

(*a*) Quelques-uns le font naître dans le Bugei.

quelques vers & quelques ouvrages en proſe, toute la gloire des états du roi de Sardaigne ſe réduit dans les ſciences à Jean-Dominique Caſſini (*a*) & à l'abbé de Saint-Réal. Le premier a été en théorie & en pratique un des plus grands aſtronomes de l'Europe ; c'eſt à lui qu'on doit la méridienne de Bologne, une grande partie de celle de Paris, la découverte des trois premiers & du cinquieme ſatellites de Jupiter, la réſolution d'un problême regardé juſqu'alors comme impoſſible, des obſervations nouvelles ſur les cometes, & pluſieurs méthodes auſſi adroites que ſûres, qui ont fait avancer beaucoup l'aſtronomie vers ſon point de perfection.

L'hiſtoire de la conjuration de Veniſe par l'abbé de S. Réal, eſt un ouvrage digne de Salluſte, par la conciſion, l'énergie & la chaleur du ſtyle. Les caracteres y ſont vigoureuſement prononcés, les reſſorts ſupérieurement développés, les myſteres clairement expliqués, la philoſophie bien fondue. Ses harangues ont de l'élévation & de la fierté, tout y annonce un écrivain de génie ; ſon diſcours ſur la valeur lui a été inſpiré par l'éloquence touchante du ſentiment ; l'ouvrage qu'il a fait ſur l'uſage de l'hiſtoire eſt compoſé de vues utiles & de réflexions qui, ſans être neuves, ſont inſtructives. Sa traduction des lettres de Cicéron à Atticus paſſe pour bonne. On l'eſtime-

(*a*) Louis XIV lui donna en 1673 des lettres de naturalité.

roit davantage, ſi elle n'avoit été ſurpaſſée par celle de l'abbé Mongaut.

Les auteurs actuels de Turin brillent du côté de l'érudition, des antiquités & des hautes ſciences. Il en eſt peu qui aient mis au jour des productions dont la littérature ſoit le but principal. Le P. Beccaria a fait ſur l'électricité & ſur d'autres ſujets de phyſique des ouvrages où l'on trouve beaucoup d'expériences nouvelles & ſûres. S'il n'a pas le talent de s'énoncer avec autant d'ordre, de clarté, d'élégance que l'abbé Nollet, il eſt plus obſervateur & plus profond. M. d'Antoni a calculé le degré de force & de vîteſſe de la poudre à canon, cette découverte qui a fait verſer des fleuves de ſang, & qui immole tous les jours aux paſſions des rois, à la barbarie des conquérans, tant de victimes innocentes. Ses expériences qu'il a rendu publiques annoncent un coup-d'œil juſte & un eſprit pénétrant. M. Michelotti s'eſt attaché à l'hydraulique, ſur laquelle on a de lui un très-bon ouvrage. Les trois regnes de la nature ont fixé les travaux de M. Allioni, dont les connoiſſances ne ſe bornent pas à l'étendue; le choix formé par une ſage raiſon en augmente le prix.

Un vrai prodige en mathématiques nous eſt montré dans la perſonne de M. de la Grange, un des directeurs de l'académie de Berlin. Il n'a jamais eu de maître; une ſorte d'inſtinct l'a pouſſé vers cette ſcience pour laquelle la nature l'a doué de la plus heureuſe faculté : profeſſeur au corps du génie à Turin, il fit, quoique très-jeune,

ſa grande découverte du calcul des variations. Depuis ce tems on a vu paroître de lui des recherches étonnantes ſur ce qu'il y a de plus difficile en géométrie ; elles ſont conſignées dans les mêlanges de la ſociété royale de Turin, dans les mémoires de l'académie de Berlin, & de celle des ſciences de Paris, dont il eſt aſſocié étranger. Il a remporté cinq prix à cette derniere, & il n'eſt perſonne qui puiſſe ſe meſurer avec lui lorſqu'il voudra entrer dans la lice. Tout le monde convient que M. de la Grange doit être claſſé dans le fort petit nombre des grands mathématiciens de l'Europe.

Si le P. Gerdil eſt un mauvais phyſicien, il n'en eſt pas de même dans la métaphyſique & la philoſophie, qui ont exercé ſa plume ſolide. Le P. Pacciaudi, célebre antiquaire, a travaillé ſur les monumens de Velleïa, aux fouilles deſquelles il avoit en partie aſſiſté. Son ouvrage eſt rempli d'inſtructions & de choſes.

On peut mettre M. l'abbé Savi à côté des modernes qui ont écrit en latin avec le plus de goût & de pureté. M. Baretti a compoſé un dictionnaire dont on fait un grand uſage en Italie, à cauſe de ſon exactitude & de ſa préciſion. Sa proſe, comme ſa poéſie, a de la couleur, de l'énergie, un ton tranchant & dur, qui lui a ſuſcité beaucoup d'ennemis & attiré bien des pamphlets. Il y a des exagérations & de fortes vérités dans ſes obſervations ſur l'Italie. Cet auteur, pour éviter

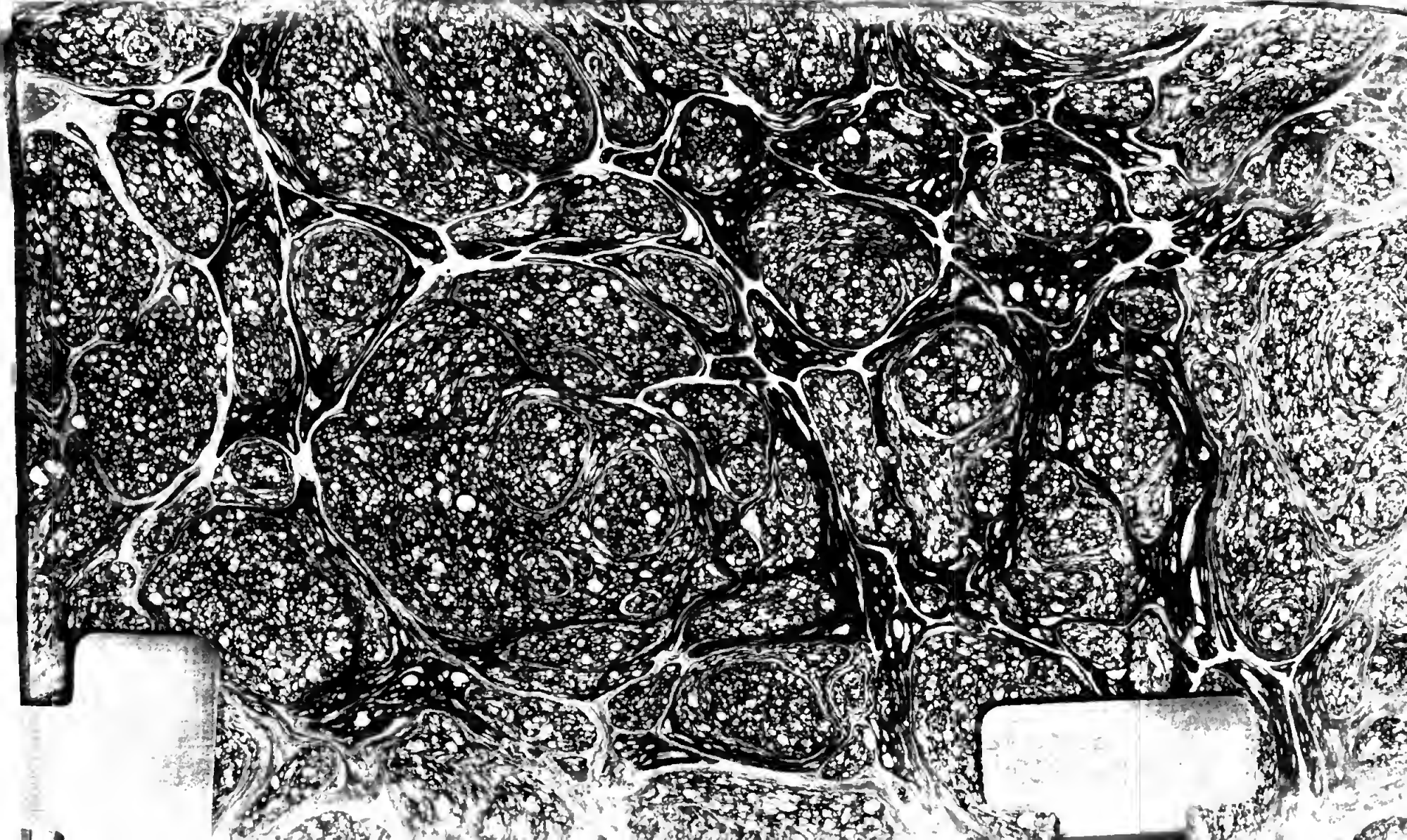
d'être pourſuivi, a été obligé de chercher un aſyle chez l'étranger, où il eſt maintenant. Le Ciceron de M. l'abbé Paſſeroni eſt un poëme burleſque qui renferme des traits plaiſans, une imagination vive & féconde, mais par fois trop folâtre & ſans ſuite. La maniere dont il eſt écrit a des inégalités qui le jettent dans la baſſeſſe & la platitude. Il faut avoir un tact bien fin, pour ſéparer le véritable burleſque d'avec ce qui n'eſt que trivial & rampant; la barriere qui ſe trouve entre deux ne ſe fait appercevoir qu'à peine; il eſt très-aiſé de la renverſer. Hiſtorien, M. l'abbé Cordara a ſaiſi la vérité des portraits & la ſimplicité du ſtyle, ſans que la narration perde de ſa vivacité. Poëte ſatyrique, il a peint les vices d'une maniere vigoureuſe, mais trop chargée.

Les freres Collin ſont deux architectes au ſervice du roi de Sardaigne, qui ont gagné l'eſtime publique par des compoſitions d'un goût pur & d'une grande nobleſſe.

Du conſentement des artiſtes même les plus jaloux de ſa gloire, M. Pugnani ne le cede pour le violon à perſonne de l'Europe: il a dans ſon jeu de la facilité, de la profondeur, des graces, le ton, en un mot, qui, rendant maître de l'inſtrument, en fait tirer tout le parti poſſible. Le roi de Sardaigne, juſte appréciateur des talens, ſe l'eſt attaché en qualité de premier violon. Nous avons ſouvent entendu cet homme célebre avec le même plaiſir; mais il nous a ſur-tout enchantés au grand théatre de Turin, par ſa maniere d'ac-

compagner M. Aprile & Mdlle. Talliaberti ; maniere agréable, remplie de délicateſſe & de goût, qui bien loin d'étouffer les voix, en relevoit l'éclat & leur donnoit un nouveau charme.

FIN du Tome II.

C 12216

Dans ce dernier diſcours, par-tout où l'on trouvera *Navarrois*, liſez, *Novarois*.